Provisoirement : 2 fr.

Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

SOPHIE GAY

— ŒUVRES COMPLÈTES —

MARIE-LOUISE D'ORLÉANS

NOUVELLE ÉDITION

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

PQ
2260
.G25
M32
1885
SMRS

MARIE-LOUISE
D'ORLÉANS

OUVRAGES

DE

SOPHIE GAY

PUBLIÉS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

ANATOLE	1	volume.
LE COMTE DE GUICHE	1	—
LA COMTESSE D'ÉGMONT	1	—
LA DUCHESSE DE CHATEAUROUX	1	—
ÉLLÉNORE	2	—
LE FAUX FRÈRE	1	—
LAURE D'ESTELL	1	—
LÉONIE DE MONTBREUSE	1	—
LES MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX	1	—
UN MARIAGE SOUS L'EMPIRE	1	—
LE MARI CONFIDENT	1	—
MARIE DE MANCINI	1	—
MARIE-LOUISE D'ORLÉANS	1	—
LE MOQUEUR AMOUREUX	1	—
PHYSIOLOGIE DU RIDICULE	1	—
SALONS CÉLÈBRES	1	—
SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME	1	—

Poissy. — Typ. L. Lejay et Cie.

MARIE-LOUISE D'ORLÉANS

PAR

SOPHIE GAY

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3
—
1885
Droits de reproduction et de traduction réservés

MARIE-LOUISE D'ORLÉANS

I

La naissance d'une princesse est rarement célébrée à la cour de France. L'ambition s'en afflige, et la maternité même ne s'en réjouit point, car c'est une exilée de plus qui paraît au monde. La gloire de son pays, l'amour de sa famille, ces biens si chers à la vie d'une femme, doivent ajouter un jour à toutes les douleurs de la séparation ; et plus encore, l'amour de la patrie, la confiance filiale, la tendresse fraternelle lui sont imputés à crime et punis comme tels. C'est donc un sentiment moins vain qu'on ne pense qui fait accueillir tristement la naissance d'une grande princesse.

Lorsque Madame Henriette d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV, accoucha le 27 mars 1662 de Marie-Louise d'Orléans, on s'inquiéta vivement pour la mère : voilà tout. L'enfant fut remise entre les mains de madame de Saint-Chaumont et d'une bonne nourrice nommée madame Cantin Viremont (1). On s'occupa d'autant moins de la petite princesse

(1) Cette madame Cantin avait épousé un nommé Viremont, qui fut obligé de sortir du royaume pour s'être battu en duel durant le siége

qu'elle était confiée aux soins les plus tendres et les plus éclairés. Honorée chaque matin d'une visite de Monsieur et de Madame, elle s'élevait dans l'orgueil de leur appartenir et la crainte de leur déplaire. La moindre de leurs caresses la comblait de joie, sans l'encourager pourtant à aucune familiarité ; ses petits bras n'osaient entourer le col si gracieux de sa mère, et, lorsqu'emportée par la chaleur de son cœur aimant, elle sentait le besoin de la caresser, c'est la belle main de Madame qui seule recevait les baisers de Marie-Louise.

Cependant elle avait tout ce qui charme dans un enfant, et particulièrement ce regard doux, pénétrant, mélancolique, qui semble être la prévision d'une noble et triste destinée ; si l'usage, l'étiquette avaient permis à sa mère de l'élever elle-même, elle aurait sans doute combattu le penchant de Marie-Louise à garder le secret de ses peines, à les exalter par la rêverie. Il n'est pas de chagrin durable après l'avoir conté à sa mère; et de cette première confiance dépendent souvent toutes les autres. Mais l'enfant qu'une voix étrangère intimide, apprend malgré lui à cacher ses impressions, et plus son âme en est riche, plus elle succombe sous le poids de ses sentiments. La confiance est une évaporation nécessaire aux émotions brûlantes d'un cœur passionné. L'enfant qui hésite à questionner sur ce qu'il ne comprend pas, qui craint d'avouer ce qu'il souffre, est pour jamais condamné à des ennuis, à des chagrins incontestables.

Marie-Louise d'Orléans, ou plutôt Mademoiselle, ainsi qu'on l'appelait à la cour, annonçait devoir être belle ; ses grands yeux aux longs et doux regards, ses traits nobles, ses mouvements gracieux promettaient en faveur de son esprit et de son caractère. La distinction innée se révèle de bonne heure chez les femmes, et celle que Mademoiselle tenait de sa mère,

de Limbourg, en 1675. Ce Viremont était capitaine de grenadiers dans nos troupes. (*Mémoires de Dangeau*, t. IV.)

avertissait de son rang et de ses qualités supérieures avant même qu'on pût en juger.

Cependant elle s'élevait presque inaperçue dans cette cour brillante, où l'ambition, la gloire et la galantrie occupaient seules tous les esprits. L'existence d'une jeune princesse destinée à quitter pour jamais la France et sa royale famille à l'âge où sa beauté et ses qualités devaient se développer, semblait à cette époque d'un si faible intérêt, qu'on n'en trouve pas la moindre trace dans les mémoires de ce temps.

Chaque matin, Mademoiselle, conduite par madame de Saint-Chaumont, venait rendre ses devoire au prince son père et à la princesse sa mère, puis elle rentrait dans son appartement pour y passer le reste de la journée, seule avec les dames attachées à sa maison. A Versailles, elle avait de plus le plaisir de se promener dans le bosquet de la Reine, où monseigneur le Dauphin prenait aussi ses récréations. Le bonheur de se rencontrer sous ces jeunes ombrages, de cueillir ensemble quelques fleurs pour faire des couronnes et s'en parer le front mutuellement; étaient les seules joies qui leur fussen permises : jouer franchement comme tous les enfants jouent entre eux, c'eût été manquer à leur rang et s'attirer les vives réprimandes des grands personnages chargés de leur éducation. Ainsi, leur gaiete comprimée, leur tendresse enfantine réduite aux expressions d'une politesse respectueuse, donnaient à leur réunion une teinte mélancolique et presque romanesque fort étrangère à leur âge. Le seul plaisir intime dont on laissait jouir parfois la petite princesse, était celui de causer avec sa nourrice et d'apprendre d'elle les événements qui pouvaient intéresser un enfant de son âge; innocent bavardage qui pourtant éclaira souvent Marie-Louise sur plusieurs intrigues de la cour, qu'une surveillance active lui aurait laissé ignorer.

Un soir, Mademoiselle fut réveillée par les cris d'un enfant nouveau-né : c'était une petite sœur que venait de lui

donner sa mère. Le don d'une jolie poupée ne lui aurait pas fait plus de plaisir. Avoir sept ans de plus que sa sœur ! que de droits pour la soigner, la gronder, la gâter même? Celle-là, du moins, serait d'un rang à pouvoir jouer avec elle ; on ne lui défendrait pas de l'aimer ; et bien que cette enfant ne pût encore que lui sourire, Marie-Louise plaçait déjà sur elle tous les trésors de son âme aimante et dévouée.

Dès que Madame fut rétablie de ses couches, elle partit pour l'Angleterre, et Marie-Louise pleura en recevant ses adieux. Monsieur donna l'ordre de conduire les princesses ses filles à Saint-Cloud, pour qu'elles pussent jouir de l'air de la campagne pendant l'absence de leur mère.

A son retour, Madame ramena à sa suite un peintre anglais qui fut chargé de faire le portrait de Mademoiselle. L'ennui de poser, contrainte insupportable d'ordinaire pour tous les enfants, était un plaisir vivement attendu par Marie-Louise, car sa mère assistait très-souvent aux séances, et, pour prix de sa patience à rester immobile, Madame lui faisait quelques caresses, lui abandonnait sa main que sa fille pressait dans les siennes, la vantait de sa soumission, et lui laissait toujours le souvenir de quelques paroles tendres, que l'enfant se redisait tout le reste du jour.

Madame, si belle, si gracieuse, si noblement aimable, était adorée de tous ceux qui l'entouraient, et Marie-Louise partageait ce culte par imitation autant que par sentiment, car sa mère était de toutes les femmes qui l'approchaient celle qu'elle connaissait le moins. Mais les enfants ont un tact merveilleux pour juger les gens d'après ce qu'ils inspirent. Ils devinent qu'on peut chérir en toute assurance la personne qui plaît à tout le monde. Et puis, à de certaines âmes, il faut une idole sur terre. Madame était celle de Marie-Louise.

II

C'était le 29 juin 1670, un dimanche, Mademoiselle avait revêtu son fourreau de moire couleur de rose, garni de dentelles, et sa ceinture à franges d'or; elle revenait de la chapelle, où elle avait été grondée plus d'une fois par sa gouvernante pour avoir trop souvent détourné ses regards de l'autel; mais un attrait invincible les lui faisait porter sans cesse sur sa mère; on eût dit qu'ils voulaient se repaître de cette image adorée comme d'un trésor dont ils n'auraient bientôt plus que le souvenir.

Après la messe, Madame se rendit chez Mademoiselle avec le peintre anglais, madame de la Fayette et madame d'Épernon. Ces dames applaudirent à la ressemblance du portrait, et la séance commença. Le peintre se plaignit du changement survenu aux yeux de la petite princesse; ils étaient encore gonflés et rouges; elle avait pleuré. Madame voulut savoir le motif de ces larmes. On lui parla de distractions à la chapelle pendant le divin sacrifice, et Marie-Louise, n'osant se justifier en avouant la véritable cause de ses distractions, se laissa gronder une seconde fois par sa mère. De nouvelles larmes voilaient ses yeux et menaçaient d'empêcher la séance, lorsque Madame, touchée de l'accent douloureux dont Marie-Louise s'écria : « Pardon, je ne le ferai plus! » demanda grâce pour sa fille, et l'embrassa pour la consoler. Alors une joie céleste brilla sous les pleurs de l'enfant, et le peintre, avide de rendre cette expression sublime, continua son ouvrage.

La conversation s'anima : Madame raconta plusieurs faits intéressants de son voyage en Angleterre, plusieurs traits

touchants de la tendre affection du roi son frère pour elle. Marie-Louise, sans les comprendre tous, écoutait et retenait chaque mot de sa mère; elle la plaignait de vivre éloignée de ce frère qu'elle paraissait tant aimer, et s'attristait d'avance du sort réservé aux princesses royales. Que de fois, depuis les paroles les plus insignifiantes de cette conversation ont retenti au cœur de Marie-Louise! Et cette recommandation de Madame de ne point pleurer ce jour-là ni le lendemain, de peur d'être laide pour donner sa dernière séance, et la promesse qu'en fit la pauvre enfant, promesse, hélas! si douloureusement violée!

Après son dîner, Mademoiselle se promenait dans le parc de Saint-Cloud, et cueillait des branches de lilas pour faire jouer sa petite sœur, lorque madame de Gourdon, dame d'atours de Madame, vint dire quelques mots à voix basse à madame de Saint-Chaumont. Aussitôt celle-ci prit la main de Mademoiselle en disant qu'il fallait rentrer dans le château. L'altération peinte tout à coup sur le visage de madame de Saint-Chaumont avait alarmé Marie-Louise; elle s'efforça, mais en vain, d'entendre ce que disaient madame de Gourdon et sa gouvernante; des phrases entrecoupées, des exclamations étouffées parvenaient seules à son oreille. Il arrivait quelque chose d'extraordinaire au château, voilà tout ce que Marie-Louise pouvait présumer et ce qui excitait sa curiosité; mais elle n'aurait osé hasarder la moindre question à ce sujet, tant elle était élevée à n'en faire aucune.

Rentrée dans son appartement, elle entendit madame de Saint-Chaumont recommander à la sous-gouvernante de ne point quitter Mademoiselle pendant tout le temps qu'elle serait absente; puis madame de Saint-Chaumont ajouta qu'elle se rendait auprès de Madame. Alors la petite princesse, voyant les femmes de son service occupées à chuchoter vivement entre elles, s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la grande cour, et elle observa avec étonnement les allées, les venues

de tous les gens attachés à la maison. A chaque instant elle voyait descendre de carrosse des médecins, des prêtres; deux fois l'équipage de Monsieur s'était approché du perron pour le recevoir et le conduire à Paris, ainsi que Son Altesse l'avait commandé, et deux fois un écuyer était venu dire que Monsieur ne partirait pas encore. Des groupes se formaient dans la cour, parmi lesquels on voyait plusieurs personnes pleurer. Madame Viremont, sa nourrice, était du nombre. A cette vue, Marie-Louise, ne pouvant plus contenir sa vague inquiétude, vint demander à madame de Saint-Gervais s'il n'était pas arrivé au château quelque malheur. On lui répondit par une de ces phrases composées avec lesquelles on croit tromper les enfants. Sans doute, on leur cache ainsi la vérité, mais on ne leur cache pas qu'on la leur déguise; et au lieu de les calmer on aiguise par là leur imagination et leur inquiétude.

Madame de Saint-Chaumont rentra peu de moments après, suivie de madame Viremont. Elle parla à voix basse aux personnes qui se trouvaient dans la chambre, et donna des ordres pour hâter le coucher de Mademoiselle. La princesse réclama contre cet ordre en montrant la pendule; mais la gouvernante insista sans donner de raisons, et il fallut obéir.

Le lit de Mademoiselle touchait à celui de madame de Saint-Chaumont; celle-ci restait ordinairement auprès de la jeune princesse jusqu'à ce qu'elle fût endormie, puis la première femme de chambre ou madame Viremont la remplaçait jusqu'au moment où la gouvernante venait se coucher.

Le désordre était tel au château ce jour-là que chacun y oubliait son service. La sous-gouvernante avait profité du retour de madame de Saint-Chaumont pour s'éloigner; il ne restait là que la nourrice de Mademoiselle, et madame de Saint-Chaumont, impatiente de remonter dans l'appartement de Madame, n'attendit point que la princesse fût assoupie pour la confier aux soins de madame Viremont.

Dès que Marie-Louise se fut assurée que sa gouvernante n'était plus là, elle accabla de questions sa nourrice, et apprit d'elle que Madame était tombée subitement malade, mais que les médecins de la cour étaient près d'elle, et qu'ils allaient sans doute la guérir. La princesse l'espéra. Cependant le souvenir du trouble qu'elle avait remarqué sur tous les visages, et qu'elle voyait encore sur celui de sa nourrice, lui causa un effroi invincible. Ses yeux se fermèrent en vain; son esprit, terrifié par des visions funèbres, se maintint éveillé. Mais madame Viremont, la croyant parfaitement endormie, s'abandonna elle-même à toutes les douceurs du sommeil.

La voyant ainsi la tête penchée sur son bras, et hors d'état de la surveiller, Marie-Louise se leva tout doucement et vint se placer entre les rideaux de damas et la fenêtre, d'où l'on pouvait voir ce qui se passait dans les cours du château.

En ce moment un grand bruit se fit entendre; plusieurs équipages à la livrée du roi entrèrent dans la cour. Marie-Louise reconnut, à la lueur des torches, le roi lui-même descendant de son carrosse, puis la reine, puis la comtesse de Soissons, madame de la Vallière et madame de Montespan.

Monsieur, venu au-devant du roi jusque sur le perron, se jeta dans les bras de son frère. Marie-Louise n'avait jamais vu venir le roi au château de Saint-Cloud que pour des fêtes elle pensa que sa mère était mieux, et que le bal allait commencer. Tout en regrettant de ne pouvoir y assister, elle regagna son lit silencieusement, et bientôt s'endormit.

Une vive clarté la reveille tout à coup; madame de Saint-Chaumont l'appelle, lui dit de se lever pour venir embrasser... Des sanglots l'empêchent de continuer.

Pendant ce temps, une femme de chambre jette à la hâte un vêtement sur les épaules de Marie-Louise; madame de Saint-Chaumont l'entoure de son mantelet, la prend dans ses bras et la porte jusque sur le lit de Madame.

La nourrice de la princesse Anne dépose aussi l'enfant au maillot sur le sein oppressé de sa mère. Madame fait un effort pour les serrer toutes deux contre ce sein déchiré de douleurs. La voix tonnante de M. de Condom couvre les cris des enfants, les sanglots de madame de la Fayette et des assistants de cette horrible scène. Il parle au nom de Dieu; il montre le ciel ouvert à l'âme pieuse qui s'envole.

Les gémissements de la mourante s'apaisent; elle retrouve assez de force pour prononcer le pardon de ses ennemis; sa main se lève pour bénir ses enfants. Un regard angélique est son dernier adieu à tout ce qui la pleure, et madame de Saint-Chaumont enlève vivement Mademoiselle de ce lit funèbre, où ses petits bras ne pressent déjà plus qu'un cadavre.

II.

C'est par cet événement sinistre, par ce spectacle de désolation que la princesse Marie-Louise devait débuter dans la vie de sentiment, si funeste au bonheur des femmes. D'abord des accès de terreur, causés par l'horrible tableau qui se représentait sans cesse à son imagination, lui donnèrent la fièvre. Elle se voyait, dans son délire, entourée, comme sa mère, de docteurs en robe noire, de prêtres, d'amis en pleurs. Elle refusait toute espèce de breuvage, en criant qu'elle ne voulait pas qu'on l'empoisonnât, car dans le désespoir où le dernier soupir de Madame avait plongé les personnes qui la soignaient, plusieurs avaient prononcé le mot de poison, et ce mot, entendu par Marie-Louise, avait effrayé son esprit comme un oracle terrible.

L'aspect d'un docteur redoublait ses convulsions, et son état prenant un caractère alarmant, il fallut en prévenir Mon-

sieur. Il arriva aussitôt chez Mademoiselle, suivi du docteur Gueslin. Toutes les personnes présentes s'approchèrent du lit de la princesse pour entendre ce que dirait le médecin, et plus encore pour observer ce qui se passerait sur le visage de Monsieur lorsque Marie-Louise s'écrierait qu'on voulait *aussi* l'empoisonner, ce qu'elle répetait sans cesse. Mais ces phrases, nées de la terreur et du délire, n'ajoutèrent aucun trouble au profond chagrin que ressentait Monsieur de la mort de Madame et de l'état de sa fille. Alors d'affreux soupçons se dissipèrent; sans deviner l'auteur du crime, on n'en resta pas moins convaincu qu'il avait été commis.

Dès que Mademoiselle parut moins souffrante, Monsieur lui fit revêtir une grande mante de deuil, ainsi que les portaient les princesses de la cour. Il exigea que sa petite cousine, la fille du duc d'York, enfant du même âge que Marie-Louise, s'affublât aussi de ce lugubre manteau, et cela pour recevoir en grande pompe les compliments de condoléance de toute la cour, cérémonie fort ridicule, dont mademoiselle de Montpensier elle-même ne put s'empêcher de rire, malgré ses vifs regrets de la mort de Madame. Mais Monsieur avait tant de goût pour le cérémonial qu'il se consolait de toutes les morts de sa famille par l'éclat des pompes funèbres et des devoirs de cour qu'elles entraînaient. Heureux les petits esprits que leurs petits intérêts mettent à l'abri des grandes peines!

Les médecins, jugeant que le séjour de Saint-Cloud ne pouvait qu'entretenir Mademoiselle dans les idées de mort qui avaient causé sa fièvre, ordonnèrent de la transporter à Saint-Germain, et bientôt l'air vif qu'elle y respira, les distractions qu'on s'empressa de lui donner lui rendirent la santé; mais l'enjouement de son âge ne revint plus. Son caractère, déjà mûri par l'éducation de cour, devint encore plus réfléchi, et toute sa personne prit l'expression d'une mélancolie pleine de charme.

La première consolation de Mademoiselle fut de raconter à

M. le Dauphin le grand événement de son enfance, cette mort si douloureuse, si prompte, dont elle avait été témoin, et qu'elle pleurait chaque jour. Le jeune prince l'écouta, le visage couvert de larmes, et cette preuve de pitié, ou plutôt de sympathie, lia ces deux enfants d'une affection que le temps devait encore accroître.

Il est curieux d'observer à quel point, dans ce temps de gloire, d'ambition et de galanterie, on marquait d'indifférence pour les enfants femelles qui, malgré leur haute naissance, n'étaient point destinées à jouer un grand rôle à la cour de France. Mademoiselle avait déjà huit ans lorsque sa mère mourut; sa beauté, son esprit précoce auraient attiré l'attention et flatté l'amour-propre de la moindre famille bourgeoise; et cependant tout prouve, qu'excepté la reine dont l'âme aimante se concentrait dans les affections de famille et les devoirs de piété, personne ne s'inquiéta de la douleur d'une pauvre petite fille privée tout à coup de la mère qu'elle adorait.

Le silence de madame de la Fayette dans son histoire d'Henriette d'Angleterre, sur les enfants de Madame; celui de Bossuet, dans l'oraison funèbre qui fait le plus d'honneur à son éloquence, et où il ne dit pas un mot de l'amour maternel de Madame, ni des pleurs de sa fille, assez grande déjà pour éprouver les regrets d'une si cruelle perte, tous ces oublis attestent assez le peu d'intérêt qu'on portait alors aux jeunes princesses destinées à des princes étrangers, et dont le crédit par cela même ne serait jamais utile aux courtisans qui les soigneraient dans leur enfance.

Heureusement pour Marie-Louise, la reine la prit en pitié; chaque jour elle la faisait venir aux heures où M. le Dauphin se rendait chez elle, Marie-Thérèse assistait à leurs jeux, leur dictait des prières; elle écoutait avec complaisance la confidence de leurs chagrins, et les exhortait à la patience, au courage.

C'est ainsi qu'elle apprit, par les larmes de Marie-Louise, qu'on venait de lui ôter sa gouvernante chérie, madame de Saint-Chaumont, pour la remplacer par la maréchale de Clérembault, dont les manières dures et le ton sévère jetaient l'effroi dans l'âme de la jeune princesse. Le Dauphin, ému du désespoir de sa cousine, voulait aller se jeter aux pieds du roi son père pour obtenir de lui le retour de madame de Saint-Chaumont près de son élève, et la reine eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que le roi ferait abus de son autorité en contrariant les volontés de son frère, qui avait le droit de composer la maison de ses enfants à son gré, et de confier leur éducation aux personnes de son choix.

Il fallut se résigner à obéir à madame de Clérembault, au commandement d'un esprit impérieux, minutieux, et incapable de comprendre ce qu'on obtient d'un esprit délicat, d'une âme tendre, par la douceur et l'indulgence.

Marie-Louise pleurait encore la mort de sa mère et l'éloignement de sa gouvernante, lorsque la reine la prépara à un nouveau chagrin.

Le mariage de Monsieur était décidé, et déjà la princesse Palatine, Anne de Gonzague, se disposait à partir pour aller demander la main de la princesse Élisabeth-Charlotte de Bavière, qui devait succéder à la belle Henriette d'Angleterre.

— Quoi! sitôt! s'écria Marie-Louise en fondant en larmes; et l'idée d'être incessamment sous l'autorité d'une belle-mère la plongea dans un désespoir que la reine eut beaucoup de peine à calmer. La promesse de la protéger contre les injustices d'une marâtre parvint seule à ranimer le courage de Mademoiselle. Mais la reine, en s'engageant à traiter, à défendre Marie-Louise avec toute la tendresse d'une mère, exigea à son tour que sa nièce ne témoignerait rien de l'aversion que lui inspirait ce nom de belle-mère, et qu'elle se soumettrait de bonne grâce à tout ce que Monsieur lui ordonnerait dans la vue de plaire à la nouvelle Madame.

— Dieu le veut ainsi, ajouta la reine; il vous faudrait toujours obéir, mon enfant. Eh bien, que ce soit une sainte résignation qui vous guide; le ciel vous en récompensera. Peut-être cette belle-mère que vous redoutez sera-t-elle une amie, une protectrice pour vous : on la dit bonne, franche, elle n'a que dix ans plus que vous. Ce sera presqu'une sœur, et si vous vous appliquez à mériter son amitié, elle vous consolera peut-être un jour de tous vos chagrins,

C'est ainsi que la reine parlait au cœur de Marie-Louise et en obtenait tout ce qu'elle désirait. Mais de retour en sa brillante solitude, Mademoiselle retombait dans ses craintes, ses pressentiments, l'étude alors venait à son secours ; les leçons qui ennuient les enfants heureux sont les plaisirs des enfants que les grandeurs et l'étiquette condamnent à l'ennui : aussi les progrès de la jeune princesse furent-ils rapides dans les arts et dans tout ce qui concerne l'éducation d'une femme distinguée.

La maréchale de Clérembault, sa nouvelle gouvernante, était une femme qui passait pour avoir de l'esprit, et qui n'était que savante. Le spirituel M. de Chavigny, son père, lui avait fait apprendre le latin, l'astrologie et beaucoup d'autres sciences assez inutiles à l'éducation des femmes ; il ne lui avait donné ni les qualités ni les talents qui servent à élever une jeune princesse ; son ton doctoral, ses manières pédantes devaient intimider une enfant naturellement craintive. Le résultat de ce grand savoir était si désagréable, qu'il n'inspirait pas le désir d'y atteindre. A quoi bon se donner tant de mal pour déplaire ? C'est le raisonnement qui vient à l'idée de tout enfant spirituel à la vue d'une pédante : aussi la meilleure institutrice est-elle celle qui paraît assez aimable pour qu'on désire l'imiter.

A force de répéter en forme de sentence à Mademoiselle qu'il était de son devoir de respecter et de chérir la seconde mère que Monsieur allait lui donner, madame de Clérembault

détruisit l'effet des douces paroles de la reine à un tel point que Marie-Louise haïssait déjà la princesse Palatine avant que le maréchal Duplessis n'allât en Bavière la demander en mariage pour Monsieur.

Ainsi la bonté la plus ingénieuse ne peut rien contre les maladresses de la sottise.

IV

A la première nouvelle de l'alliance de Monsieur avec la princesse Charlotte de Bavière, le Dauphin, quoique bien jeune encore, devina le chagrin qu'allait en éprouver sa cousine ; il regrettait l'absence de la reine qui, ainsi que toute la cour, avait suivi le roi en Flandre ; et plus encore, l'occacasion de se rencontrer journellement chez sa mère avec Marie-Louise. Il était si préoccupé de cette privation, qu'ayant pris un jour ses leçons avec beaucoup plus d'application que de coutume, et le duc de Montausier lui ayant promis une récompense, il demanda pour prix de son travail, d'être conduit le soir même à Saint-Cloud chez Mademoiselle.

On ne saurait peindre la vive émotion que ces deux enfants éprouvèrent à se revoir après un deuil et une longue absence. C'était déjà plus qu'une joie enfantine ; les regrets, la douleur, le manque d'épanchement avaient vieilli leur âme ; en souffrant seuls, quoique entourés d'un grand nombre de personnes auxquelles ils n'auraient osé se confier, ils en étaient réduits à réfléchir, à prévoir, à désirer, dans l'âge où l'on ne fait ordinairement qu'agir, sentir et s'amuser.

Pendant que M. de Montausier, l'évêque de Condom et la maréchale de Clérembault discouraient avec feu sur les nouvelles conquêtes de Louis XIV, monseigneur et sa cousine se promenaient sous leurs yeux dans les carrés du parterre de

Saint-Cloud, et parlaient aussi des grands événements de leur adolescence. Le Dauphin faisait promettre à Marie-Louise de l'instruire des mauvais traitements de sa belle-mère, afin qu'il pût les dénoncer à la reine et par là obtenir du roi de les faire cesser. Car la pensée de s'adresser directement à son père pour une telle confidence n'entrait pas même dans l'esprit du Dauphin, tant on l'élevait dans la crainte d'encourir la colère du roi et dans l'habitude de ne jamais lui adresser la parole. Ainsi, dans ce cœur faible et timide, l'exagération du respect envers le roi avait détruit tout sentiment tendre pour le père.

Marie-Louise parla au jeune prince de la cérémonie funèbre qui s'apprêtait, un devoir pieux l'obligeait à y assister, c'était l'anniversaire de la mort de Madame. L'étiquette ne permettait pas à l'héritier du trône d'aller pleurer ce jour-là sur le catafalque de sa tante, Mademoiselle devait supporter seule avec les personnes de sa maison, et celles de la cour de sa mère, la douleur et la fatigue de cette triste cérémonie.

— Et je ne serai pas là, disait le Dauphin, pour pleurer avec vous ! ah! du moins, croyez bien que nulle autre pensée ne m'occupera en ce moment, je prierai M. de Condom de me conduire à la chapelle du château, là je prierai pour vous et pour ma tante, mais à votre tour pensez à moi; puis détachant de son col une petite croix d'émeraudes dans laquelle est enchâssé un morceau de la vraie croix, et qui était cachée sous son rabat de dentelle, il pria Marie-Louise de l'accepter comme un gage de son souvenir.

— Je n'ose la prendre, dit la princesse, car on vous grondera peut-être de me l'avoir donnée.

— Non, dit-il, je ne l'ai que depuis peu de temps. Excepté Thomassin, personne ne sait que je la porte : et lui, ne parlera pas.

— Mais de qui la tenez-vous !

— Je ne puis vous le dire aujourd'hui, mais plus tard...

— Vous le voulez? dit Marie-Louise, en prenant furtivement la croix que lui présentait son cousin, la main à peine entr'ouverte, et elle la cacha aussitôt dans la sienne.

— Oui, je l'exige, reprit le jeune prince d'une voix animée; et je veux surtout qu'elle ne vous quitte jamais.

Un regard, un signe de tête furent la seule réponse de Marie-Louise, qui rejoignit en ce moment la maréchale et le duc de Montausier.

C'était l'heure de retourner à Saint-Germain. La princesse reconduisit le Dauphin jusqu'à son carrosse. Un sourire fut leur mutuel adieu. Mais ce sourire semblait ravi aux anges.

A dater de ce jour, Louise fut moins à plaindre, elle avait un secret, elle avait un trésor. Cette petite croix reposant sur son cœur y faisait naître une foule de rêves dont la pureté n'empêchait pas l'exaltation ; car c'est surtout aux affections dont on ignore le danger qu'on se livre avec le plus de force.

La recommandation de garder secrètement ce présent en doublait le prix aux yeux de Marie-Louise. Elle présuma bien que cette relique avait été donnée au Dauphin par la reine ; mais si elle avait su qu'en la passant au cou de son fils, sa mère avait cru le mettre à l'abri de tout malheur, elle se serait gardée de violer une si sainte superstition.

On avait placé un portrait en grand de feue Madame, entre les deux fenêtres qui étaient dans la chambre à coucher de la jeune princesse : c'est au pied de cette douce image qu'elle faisait chaque soir sa prière. Puis lorsque tout ce qui l'entourait la laissait libre, elle se mettait à parler à ce beau portrait, comme s'il avait pu l'entendre et lui confiait ses espérances ou ses peines. Il fallait toute la rigueur de son éducation pour lui faire éprouver ainsi le besoin de s'épancher même à un être inanimé. Mais l'enfance est indiscrète, il lui faut à tout prix raconter ses impressions; les contraindre

toute une journée était déjà un effort héroïque, et Marie-Louise attendait le retour de la nuit comme celui de la seule amie en qui elle eût confiance.

Le 30 juin, madame de Clérembault, vêtue de noir, entra dans la chambre de Mademoiselle, pour surveiller sa parure de deuil et la conduire au Val-de-Grâce.

A la vue de cette chapelle ardente, de ce catafalque surmonté de la châsse qui renfermait le cœur de feue Madame, Marie-Louise fondit en larmes; son imagination la reporta sur ce lit d'agonie où elle avait reçu les derniers embrassements de sa mère; il lui sembla sentir encore le souffle brûlant de son dernier soupir; ses genoux tremblèrent, sa tête se pencha sur le psautier ouvert devant elle, un moment elle perdit le souvenir avec la pensée.

Madame la Fayette, placée près de la maréchale de Clérembault, lui fit signe que Mademoiselle se trouvait mal; alors la maréchale, se penchant à l'oreille de la princesse, lui dit:

— Tenez-vous donc mieux, Mademoiselle; songez qu'ici tous les regards sont fixés sur Votre Altesse.

Et Marie-Louise, que les accents de cette voix sèche sortaient de son accablement, releva péniblement la tête; en cet instant ses yeux rencontrèrent les yeux humides de madame de la Fayette; elle vit sur ce visage spirituel l'expression des vifs regrets qui étaient comme le reflet des siens. La sympathie de la douleur l'unit dès lors à la femme qui devait laisser le récit le plus vrai, le plus touchant, des qualités, des agréments et des malheurs d'Henriette d'Angleterre.

Quand il fallut aller à l'eau bénite, Mademoiselle se dit:

— En ce moment, mon cousin prie Dieu avec moi; il me l'a promis.

Et pressant la petite croix d'émeraude sur son cœur:

— O mon Dieu! ajouta-t-elle, bénissez ma mère et les enfants qui prient pour elle. C'était implorer la Divinité pour tout ce qu'elle aimait dans le ciel et sur la terre.

La cérémonie terminée, Mademoiselle, reconduite avec pompe par l'évêque de Béziers, qui venait d'officier, aperçut, près du parvis, madame de la Fayette, rangée parmi les dames du palais de feue Madame. Alors, entraînée par une impulsion irrésistible, elle se jeta dans ses bras, la baigna de ses larmes en s'écriant :

— Ah ! comme vous l'aimiez !

Puis aussitôt, pensant aux reproches qu'elle va subir pour avoir ainsi violé les lois du cérémonial, elle se rapprocha de la maréchale de Clérembault, dont toute l'attitude prouvait assez le mécontentement; mais le peuple, attendri par le sentiment qui a porté la jeune princesse à embrasser publiquement la femme qui regrettait le mieux sa mère, crie de toutes parts :

« Vive Mademoiselle ! vive la fille de Madame !... »

Et les murmures grondeurs de l'implacable gouvernante sont étouffés sous les acclamations de la foule. Comment blâmerait-elle tout ce qu'un peuple applaudit?

V

Une semaine s'était à peine écoulée depuis la cérémonie funèbre, lorsque survint un nouveau deuil à la cour. Madame de Clérembault dit un matin, sans autre préparation, à Mademoiselle, que Son Altesse royale le duc d'Anjou venant de mourir, il fallait qu'elle écrivît à monseigneur une lettre de condoléance sur la mort de son frère. Bien que ce petit prince n'eût que deux ans et demi, Marie-Louise savait que le Dauphin s'affligerait vivement de sa perte. C'était le seul ami qu'il pût espérer dans l'isolement où l'étiquette maintient l'héritier du trône; et Mademoiselle avait déjà commencé à lui écrire dans son style enfantin la part qu'elle prenait à sa

peine, lorsque la maréchale lui dit qu'on n'écrivait pas aussi familièrement au premier prince de l'État, et que le degré de parenté ne dispensait point entre cousin germain des déférences dues au rang.

Alors la gouvernante se mit à dicter une lettre bien froidement circonspecte, où les mots d'intérêt, de sensibilité, mêlés aux phrases vulgaires d'un respect glacial, ne pouvaient donner aucune idée des sentiments qu'éprouvait la jeune princesse pour le Dauphin, ni de ses regrets. Alors cherchant à se dédommager du supplice d'écrire des phrases ampoulées qui peignaient si mal sa pensée, et que son cousin reconnaîtrait bien n'être point d'elle, Marie-Louise les donna à lire à la maréchale; puis, reprenant la lettre pour la signer, elle traça furtivement près de la signature une petite croix fort distincte, certaine que le prince devinerait à ce signe tout ce qu'on ne lui permettait pas de lui dire.

La cour était attendue à Saint-Germain, et Mademoiselle alla jusqu'à Maisons au-devant de Leurs Majestés et de Monsieur, qui tous la comblèrent de caresses. Car l'époque du mariage de Monsieur approchait, et le chagrin qu'en devait ressentir la jeune princesse inspirait déjà la pitié. D'ailleurs la mort du duc d'Anjou avait porté les princes à la tendresse.

Monsieur n'avait point encore osé parler de ses noces futures à sa fille. Une enfant de neuf ans est quelquefois une conscience embarrassante. Aussi commença-t-il la confidence par ces mots:

— Le roi veut que je me remarie; mais croyez, ma chère enfant, que ce ne peut être qu'avec une princesse dont le cœur partagera ma tendresse pour vous.

Et voyant que Marie-Louise pleurait:

— Songez, ajouta-t-il, que vos larmes lui sembleraient une injure, et promettez-moi de ne pas lui montrer de chagrin.

Marie-Louise promit tout ce qu'exigeait son père.

Il partit bientôt après pour se rendre à Châlons, afin d'y

recevoir Madame. Le soir même du départ de Son Altesse, la maréchale de Clérembault lut à haute voix, dans le salon de Mademoiselle, l'article de la gazette qui rendait compte de l'arrivée à Metz de la fille de l'électeur Palatin ; de son abjuration publique le lundi en l'église cathédrale de Saint-Étienne ; de sa confession reçue par l'archevêque d'Embrun ; de sa première communion, de sa confirmation données par le même prélat ; puis de la cérémonie du mariage, qui eut lieu le même soir, et dans laquelle le maréchal Duplessis l'avait épousée, en vertu de la procuration qu'il tenait de Son Altesse royale ; ce qui fit dire généralement que « la nouvelle Madame avait fait beaucoup de choses en un jour. »

La maréchale de Clérembault reçut l'ordre de conduire Mademoiselle à Villers-Cotteret, où Monsieur et Madame devaient s'arrêter quelque temps pour recevoir la visite de Leurs Majestés, celles des princesses et les hommages de toute la cour.

Dès que les fanfares se firent entendre, la maréchale dit à Mademoiselle de descendre au bas de l'escalier du château pour y recevoir son auguste belle-mère. A ces mots, Marie-Louise se sentit prête à fondre en larmes ; se rappelant la promesse faite à son père, elle s'exalta au courage.

C'est la pâleur sur le front et le sourire sur les lèvres qu'elle reçut le baiser cordial que lui donna Madame au sortir de son carrosse. Monsieur, touché des efforts qu'elle faisait pour cacher sa peine, vint aussi l'embrasser avec une tendresse qui tenait de la reconnaissance.

D'abord la laideur de Madame causa à Marie-Louise une sorte de plaisir ; elle pensa qu'on ne l'aimerait jamais autant qu'on avait aimé Henriette d'Angleterre, et sa jalousie filiale s'apaisa. L'esprit féminin, si jeune qu'il soit, comprend tous les sentiments de ce genre. Mais lorsqu'elle vit cette femme sans grâce, sans charme, dont l'accent allemand rendait le langage presque inintelligible, recevoir les mêmes hommages

qu'elle avait si souvent vu rendre à sa mère, lorsqu'elle l'entendit haranguer par les mêmes orateurs et combler des mêmes éloges, elle retrouva tous les sentiments amers qu'elle avait essayé de combattre. L'accueil empressé du roi et de la reine qui arrivèrent le soir ajouta encore au dépit de Marie-Louise.

— Ils ne la connaissent point encore, pensa-t-elle, et déjà ils la traitent en amie, les courtisans sont à ses pieds. Personne ne pense plus à ma mère!

En faisant cette réflexion, ses regards tombèrent sur mademoiselle Montpensier; ses yeux étaient rouges : elle venait de pleurer. Tout en elle portait l'expression d'une profonde mélancolie. Marie-Louise supposant que le souvenir de feue Madame pouvait causer cette tristesse, s'approcha d'elle, lui prit la main, la serra doucement comme pour la remercier d'être triste ; mais la princesse, absorbée dans une autre idée très-différente de celle qu'on lui supposait, répondit à peine à la démarche caressante de Mademoiselle.

Le roi avait fait arrêter le duc de Lauzun l'avant-veille.

Ainsi la seule personne que la jeune princesse espérait être préoccupée du même souvenir qui la dominait, en était la plus éloignée.

Après un festin splendide où les fruits furent servis par des nymphes, et le vin par des Néréides, il y eut le divertissement de deux comédies représentées par la troupe de l'hôtel de Bourgogne.

Le surlendemain, ce fut le prince de Condé qui eut l'honneur de fêter à Chantilly la cour et les nouveaux mariés. Ainsi de fête en fête, Madame arriva à Saint-Germain, où le roi lui en ménageait une plus belle encore que toutes les autres. On devait y représenter, sur le théâtre royal, le ballet de *Psyché*, précédé d'un prologue avec tous ses ornements, ses allégories mythologiques, et dans lequel toutes les divinités conjurent Vénus de descendre du ciel pour recevoir

l'hommage des humains. Or, cette Vénus adorable descendant du ciel, était l'emblème de la laide princesse que l'Allemagne nous envoyait. Les divinités de l'Olympe représentaient les femmes de la cour, et l'Apollon qui les présidait, le sein couvert d'un soleil resplendissant, et la tête affublée d'une perruque trop ressemblante pour n'être point reconnue, ne laissait aucun doute sur l'auguste personnage qu'il parodiait.

Ces flatteries grossières étaient d'excellentes leçons pour un esprit aussi précoce que celui de la jeune princesse, et furent certainement la cause du peu d'importance qu'elle attacha depuis à sa beauté. Elle apprit là qu'à un certain degré d'élévation la laideur n'est plus visible, et que, par la même raison, la beauté n'a plus d'avantage sur elle.

Ce qui embarrassa beaucoup plus sa jeune intelligence, ce furent les politesses, les prévenances mêmes de sa gouvernante envers la marquise de Montespan, pour qui elle n'avait marqué jusque-là aucune déférence. Les soins affectés de la maréchale allaient jusqu'à engager Mademoiselle dans des rapports fréquents avec la marquise; et à lui recommander envers elle un respect que Marie-Louise n'accordait qu'à la reine.

L'amour du crédit est, comme l'autre, sujet à de grandes imprudences. La maréchale de Clérembault aurait dû prévoir les réflexions que ce culte subit pour madame de Montespan devait faire naître dans la pensée de son élève. Sans doute elle n'en comprenait pas le vrai motif; mais les choses inexplicables ont l'inconvénient de faire travailler l'imagination des jeunes personnes; et c'est déjà un danger. Sans savoir de quel prix madame de Montespan payait sa haute faveur, Marie-Louise devina, aux pleurs silencieux de la reine, qu'elle en était jalouse, et sa première idée sur l'amour fut qu'il faisait pleurer.

VI

A force de se poser comme un dieu et d'en recevoir les adorations, Louis XIV avait fini par fasciner les yeux de tous ceux qui l'approchaient, à tel point que son autorité avait le prestige de la puissance divine. Les plus grands génies de son siècle subissaient cette influence, et Bossuet lui-même, dont l'audacieuse éloquence tonnait du haut de la chaire contre l'orgueil des grands, une fois rentré dans le cercle des courtisans mitrés, en était le plus flatteur et le plus soumis. On en peut donner pour exemple la crainte paralysante dans laquelle il élevait le Dauphin qui tremblait à l'aspect de son père, et n'osait ni penser, ni agir par lui-même.

Réduit par le fanatisme adulateur de ses gouverneurs à l'état d'esclave; destiné à commander, le jeune prince n'apprenant qu'à obéir, mettait toute son étude à réprimer les élans de son âme, à dissimuler ses impressions, à sacrifier ses goûts, ses sentiments; enfin, à rassurer l'orgueil jaloux de Louis XIV sur l'inquiétude d'un règne futur qui pourrait égaler la grandeur du sien.

Quelle nature résisterait à l'influence d'une semblable éducation, infligée par des hommes supérieurs, dont le mérite reconnu ne permet pas à l'élève de soupçonner la honteuse faiblesse. Quelles nobles facultés ne se seraient affaiblies par tant de soins mis à les éteindre! Quel jugement droit ne se serait faussé par la peine que se donnait un esprit aussi judicieux que celui de M. de Montausier pour justifier les erreurs de Louis XIV ; et pour persuader au Dauphin que les bâtards adultérins et reconnus, preuves vivantes des vices paternels,

étaient non-seulement absous, mais légitimés par l'effet de la toute puissance royale ; et c'était l'homme le plus respectable par son caractère, le plus austère dans ses mœurs, qui plaidait ainsi la cause du désordre et de l'adultère ! Après cela, comment oser reprocher leurs fautes, leurs vices même aux princes nés sur le trône ; comment s'indigner de leur aveuglement, lorsqu'on voit la sagesse et le génie, ces deux flambeaux de la vie, se voiler volontairement pour maintenir les rois dans les ténèbres et l'ignorance.

Madame de Sévigné cite un mot de M. le Dauphin, à l'âge de treize ans, qui prouve à quel point il était élevé à regarder l'adultère comme une des prérogatives de la royauté.

« Monsieur le Dauphin (1) voyant l'autre jour, écrit-elle, madame de Schomberg ; on lui contait comme son grand-père (Louis XIII) en avait été amoureux ; il demanda tout bas : « Combien en a-t-il eu d'enfants ? » On l'instruisit des modes de ce temps-là.

Cette naïveté, appliquée à la corruption, est la plus sanglante critique des mœurs de Louis XIV et de celles de sa cour. Là où le vice paraît aux âmes les plus pures une chose toute simple, que peuvent les sermons les plus éloquents?

Mais si tant d'aventures galantes offraient de dangereux exemples, la jeunesse puisait de graves enseignements dans les événements glorieux de cette époque ; chaque jour quelque haut fait, quelque ouvrage marquant, quelque monument nouveau fournissaient aux méditations, à la conversation générale. Les esprits les plus paresseux se développaient, s'animaient en écoutant ces entretiens si pleins de choses et d'idées, et ceux qui penchaient vers les sentiments nobles avaient à choisir entre plusieurs beaux modèles.

M. le Dauphin prenait ses leçons avec une docilité parfaite, mais sans aucun zèle ; et, pour lui donner un peu

(1) Lettres de madame de Sévigné, premier jour de l'an 1674.

d'émulation, M. de Montausier obtint du roi la permission d'admettre le jeune prince de la Roche-sur-Yon aux études de Monseigneur. Quoique moins âgé de deux ans, le second fils de M. le duc en savait déjà plus que le Dauphin, tant son désir d'apprendre, secondé par l'activité de son esprit, lui faisait faire des progrès là où son cousin se laissait souvent décourager par l'ennui d'un travail trop sérieux. Sans pouvoir affirmer que l'éducation du Dauphin en fût plus savante, on sait que le caractère noble et enjoué de son spirituel camarade combattit souvent, et avec succès, l'humeur apathique du Dauphin et cette méfiance de lui-même, qui paralysait toutes ses qualités. Se trouver tout à coup avoir un camarade, un ami de son âge, est un bonheur pour tous les enfants; mais pour celui dont les yeux ne rencontrent jamais que des visages graves et sévères, c'est une joie bien plus grande. Le Dauphin pensa que sa cousine seule pourrait la comprendre; et il attendit avec impatience qu'un nouveau bal à la cour lui offrît bientôt l'occasion de lui parler de l'aimable confident qu'on venait de lui donner; car il le destinait déjà à recevoir tous les secrets de son cœur.

En retour des fêtes données par le roi à Madame, Monsieur exigea d'elle, d'en rendre une à Leurs Majestés au château de Saint-Cloud. A la vue des riches ornements dont on décorait les appartements de la nouvelle mariée, des crépines d'or, des panaches blancs dont on parait le même lit où elle avait vu mourir sa mère, Mademoiselle pensa qu'il lui serait trop pénible d'assister à cette fête, et supplia Monsieur de l'en dispenser; mais il lui répondit sèchement que nul sentiment particulier ne pouvait dispenser une princesse du sang de ses devoirs, et qu'à moins d'être morte, il fallait qu'elle se trouvât à côté de lui au bas du perron, lorsque Leurs Majestés descendraient de leur carrosse.

Comme elle s'éloignait en pleurant, après avoir salué son père en signe de soumission, Marie-Louise entendit quelqu'un

marcher sur ses pas, une grosse main s'empara de la sienne:

— Ne pleurez pas, lui dit-on avec l'accent allemand, je sais que vous me détestez ; c'est naturel, à votre place j'en ferais autant ; mais vous verrez bientôt, mon enfant, que vous avez tort, et je vous forcerai bien à m'aimer.

— Ah! Madame, pardonnez-moi! s'écria Marie-Louise en sanglotant.

— Vous pardonner! reprit Madame en embrassant la princesse; vous pardonner de pleurer votre mère! de n'aimer qu'elle! Oh! bien loin d'être un crime, c'est une vertu qui vous répond de ma tendresse. Allez, prenez courage, obéissez à votre père, et ne me fuyez pas comme vous faites, car je veux être votre bonne amie.

Cela, dit d'un ton cordial et franc, fit une vive impression sur le cœur de Marie-Louise.

- Vous êtes bonne, vous avez pitié de mon chagrin; dit-elle ; eh bien, je vous prouverai que je ne suis pas une ingrate ; je vous accompagnerai partout durant la fête, même dans cette chambre, ajouta-t-elle en montrant celle de feu Madame.

Le même jour Madame reçut du roi le brevet d'une pension de deux mille pistoles ; elle pria Sa Majesté d'en réserver la moitié pour la princesse Marie-Louise, ce qui fut accordé.

Depuis ce moment, Marie-Louise se promit de contraindre de son mieux le sentiment que lui inspirait ce titre de belle-mère, et de combattre les préventions qu'elle avait contre la nouvelle Madame. Elle recueillit bientôt le fruit de cette sage résolution. Son père la traita avec plus d'affection, et Madame redoubla de soins pour elle. Marie-Louise lui savait gré par-dessus tout, de l'attachement qu'elle témoignait pour le Dauphin, et des éloges qu'elle ne cessait de faire de lui. C'était, à l'entendre, le prince qui promettait d'être le plus beau, le plus aimable, et la France serait trop heureuse d'être un jour gouvernée par lui. Ces discours flattaient l'oreille de Marie-

Louise comme une douce harmonie. Lorsqu'elle faisait quelque chose de répréhensible, Madame lui disait en riant

— Je le dirai à monseigneur. S'il s'agissait pour elle d'une nouvelle parure :

— Monseigneur la trouvera charmante.

Ou bien :

— Cela ne sera pas du goût de monseigneur, disait-on.

Et Mademoiselle s'élevait ainsi à plaire et à aimer le Dauphin.

L'ambition, cet éternel mobile de toutes les actions à la cour, était la cause de cette application, à occuper sans cesse la jeune princesse de son cousin, et à lui inspirer les sentiments, les goûts et les manières qui devaient le séduire.

Cette combinaison était le résultat d'un conseil de mademoiselle de Montpensier. Son amour pour M. de Lauzun lui ayant fait refuser la main de Monsieur, elle voulait rester son amie, et servir les intérêts de sa maison. Elle lui répéta l'entretien du roi avec elle, et l'invitation que lui avait faite Sa Majesté de léguer tous ses biens à Mademoiselle, afin qu'elle pût épouser le Dauphin ; à cela, la princesse avait répondu :

— Il me semble que M. le Dauphin sera un de ces aînés qui n'ont pas besoin qu'une femme fasse leur fortune.

Ces mots avaient suffi pour donner à Monsieur l'espérance de voir un jour sa fille reine de France, et dès lors tous ses soins se dirigèrent vers ce but glorieux. Madame s'était associée sans peine aux vues de Monsieur, et l'inclination mutuelle du jeune prince et de sa cousine les secondait mieux que tout. L'amour et l'ambition se trouvaient pour la première fois d'intelligence. Espèce de miracle, dont les fidèles de la cour ne devaient pas s'étonner longtemps.

VII

C'était pendant les voyages de Fontainebleau que le Dauphin et la princesse se voyaient le plus souvent chez Madame, tandis que le reste de la cour suivait le roi à la chasse; aux fêtes du soir, lorsque M. de Montausier y devait conduire son élève, Marie-Louise recevait un avis de Madame qui lui enjoignait de se tenir prête pour l'heure du bal, et elle venait la prendre pour l'y mener.

Un soir le roi ouvrait le bal avec Madame, Monsieur menait mademoiselle de Montpensier, et le Dauphin conduisait Mademoiselle à la place où elle devait danser avec lui. Tout à coup une exclamation douloureuse la fit tressaillir, elle se retourna, et vit à peu de distance d'elle un jeune homme d'une beauté remarquable, dont le visage portait l'expression d'une profonde tristesse; sur ces joues coulaient de grosses larmes sans qu'il parût s'en apercevoir; ses regards fixés sur Mademoiselle, ne voyaient rien autour de lui. Frappée d'une émotion si peu dissimulée, la princesse Marie-Louise demande à M. le Dauphin s'il connaît ce jeune seigneur qui pleure en la regardant.

— Oui, répondit-il, c'est le fils du maréchal de Grammont, le beau comte de Guiche. Il revient de l'armée, et vous l'auriez déjà vu à Saint-Cloud s'il n'était en disgrâce près de mon oncle, je ne sais pourquoi; il avait un grand dévouement pour ma tante, à ce que j'ai entendu dire, et c'est sûrement parce qu'il trouve que vous lui ressemblez qu'il est attendri.

— Vous croyez, dit Marie-Louise en portant sur le comte de Guiche un regard plein de reconnaissance, car regretter sa mère était s'établir naturellement en sympathie avec elle.

Ce regard redoubla tellement l'émotion du comte, qu'il fut obligé de s'éloigner. Lorsqu'il revint, Mademoiselle avait repris sa place auprès de Madame; celle-ci causait avec la maréchale de Clérembault assise derrière elle.

— C'est donc là ce fameux séducteur, dit la princesse avec son accent tudesque. Qu'a-t-il donc de si admirable, de si entraînant? Ah! je ne l'aurais pas aimé, moi!

— Aussi se serait-il bien gardé d'adresser ses vœux à Votre Altesse, disait la maréchale, mais tout le monde n'a pas comme elle, la sagesse unie à tous les autres dons.

— Pas de flatterie, je sais bien que je suis laide, mais les femmes de mon rang n'ont pas besoin de beauté pour trouver des adorateurs, lorsqu'elles paraissent devoir bien les accueillir; quant à moi, je ne sais pas ce que peut avoir de dangereux l'amour d'un courtisan; ils ont tous à mes yeux le même visage; je ne connais que le roi qui soit par sa figure, sa grâce et son rang, supérieur à tous et digne de préférence.

— C'est penser en noble princesse, reprit la maréchale, plût au ciel qu'elles eussent toutes de si bons sentiments.

Alors Madame adressa plusieurs questions à madame de Clérembault, mais d'un ton si bas, que Marie-Louise ne put entendre que des mots épars, tels que :

« Amour, exil, poison, désespoir... »

Ces mots rappelaient à la princesse les réponses ambiguës que lui faisait toujours sa nourrice lorsqu'elle la questionnait sur les causes de la mort subite de Madame. Sans rien articuler de positif, madame Viremont, avec ses réticences et ses exclamations, avait laissé dans l'esprit de Marie-Louise une impression très-vive du dévouement du comte de Guiche pour sa mère et, de plus, le soupçon qu'elle avait été empoisonnée par le chevalier de Lorraine.

Malgré les fréquentes occasions qui s'offrirent depuis ce bal, jamais le comte de Guiche ne fut présenté à Mademoi-

selle; elle ne lui adressa jamais qu'un mot de remercîment, un matin que, traversant la galerie de Versailles avec sa gouvernante pour se rendre chez la reine, elle laissa tomber son éventail. Le comte de Guiche, qui se trouvait là, se précipita si vivement pour le ramasser qu'il l'atteignit et le rendit à la princesse avant que son chevalier d'honneur eût eu le temps de se baisser. La main du comte tremblait en l'offrant à Mademoiselle, et il ne put s'empêcher de dire à voix basse :

— Pardon; mais je crois la revoir.

Un triste sourire, des yeux levés au ciel, apprirent au comte de Guiche qu'il avait été compris. Depuis, chaque fois qu'il rencontra la fille d'Henriette d'Angleterre, ils s'entendirent sans jamais s'adresser la parole. Ce fut une affection muette, fruit d'un culte commun à deux âmes passionnées que la mort même ne pouvait rendre infidèles à leur adoration.

Les sentiments qu'on ne peut expliquer ne se confient point; aussi fut-on très-surpris de voir le profond chagrin que ressentit Mademoiselle en apprenant que le comte de Guiche se mourait d'une maladie de langueur dans l'armée de M. de Turenne. Peu de jours après, la jeune princesse était dans le cabinet de Madame, lorsque le P. Bourdaloue vint lui dire comment il avait été chargé par le roi de préparer le maréchal de Gramont à la plus affreuse nouvelle qui puisse affliger un père. Madame lui ayant demandé des détails sur cette triste entrevue, il ajouta :

— J'ai été trouver le maréchal dans le petit appartement qu'il a au dehors du couvent des Capucins. A peine m'a-t-il aperçu qu'il s'est jeté à mon cou en s'écriant qu'il devinait trop ce que je venais lui apprendre :

« — C'est le coup de ma mort, m'a-t-il dit : je le reçois de Dieu. Je perds le seul et véritable objet de toute ma tendresse. Jamais je n'ai eu de sensible joie ou de violente douleur que par ce fils, qui avait des qualités admirables...

« Puis le maréchal s'est jeté sur son lit, sans pleurer; car

on ne pleure point en cet état. Je lui ai parlé de Dieu. Je l'ai fait descendre à l'église, où l'on disait *Vigiles* pour son fils. Le maréchal y est entré en tombant, en tremblant, plutôt traîné et poussé que sur ses jambes ; son visage était méconnaissable.

Ici les sanglots de Mademoiselle interrompirent le récit du P. Bourdaloue. Madame la gronda de s'affliger ainsi de la mort d'une personne qu'elle connaissait à peine de vue, et finit par se moquer de l'excès de cette sensibilité. Madame recommanda à la princesse de cacher ses *ridicules* larmes à son père, que Madame savait bien être, en secret, plus content qu'attristé de la mort du comte de Guiche. Cependant, la lettre affectueuse qu'écrivit le roi au maréchal de Gramont, sur ce triste événement, ayant fait du bruit à la cour, il fut de bon ton d'affecter de vifs regrets pour cette perte (1). Madame elle-même fit de grandes démonstrations d'intérêt au maréchal, pour plaire au roi, et le chagrin de Marie-Louise ne fut plus remarqué. Hélas! personne ne se

(1) Lettre de Louis XIV au maréchal de Gramont.

« Mon cousin, je vous ai reconnu toujours trop sensible à ce qui me touche pour ne pas vous témoigner combien je le suis à la perte que vous venez de faire. Assurez-vous que personne n'y prend plus de part que moi, et qu'au reste j'en userai toujours à votre égard avec la même distinction dans toutes les occasions qui s'offriront. Je prie Dieu seulement qu'il nous les donne plus favorables, et que cependant, mon cousin, il nous ait en sa sainte et digne garde.

» A Saint-Germain-en-Laye, le 8 juin 1678.

» LOUIS. »

Cette lettre, conservée dans les archives de la famille de Gramont et qu'elle a bien voulu nous permettre de citer ici, fait autant d'honneur à Louis XIV qu'au maréchal et à son malheureux fils. On comprend le dévouement de ces nobles familles pour leur souverain, en voyant par quels sentiments d'estime et d'amitié ils en étaient récompensés.

doutait qu'elle pleurât dans le comte de Guiche le seul être qui regrettait autant qu'elle la malheureuse Henriette d'Angleterre.

VIII

La naissance de deux princes et d'une princesse, dont Madame accoucha dans l'espace de quatre années, réduisit de beaucoup l'affection de son père. La joie de laisser un héritier de son grand nom devait l'emporter sur tous les sentiments d'un prince plus vaniteux que tendre. Sans les espérances qu'il fondait sur la brillante destinée de Mademoiselle, elle eût été bien délaissée; mais l'espoir d'une couronne lui assurait encore une douce préférence.

Dans cette cour où tout se faisait avec pompe, jusqu'aux choses dont on rougissait, il était difficile d'y élever une jeune personne dans l'ignorance des sentiments et des aventures romanesques.

La première fois que Mademoiselle aperçut mademoiselle de Blois, cueillant les fleurs du parterre de Saint-Germain, elle demanda naturellement qui était cette petite personne. On lui répondit avec embarras :

— Cette jolie princesse, âgée d'un an de moins que Votre Altesse, est mademoiselle de Blois, une fille du roi.

On devine les nouvelles questions que devait amener cette réponse, et la difficulté de faire comprendre à l'esprit le plus judicieux, à l'âme la plus pure et la plus saintement ignorante du mal, ce que c'était qu'un *enfant légitimé*.

— Quoi! cette charmante princesse est la sœur de M. le Dauphin? s'écria Marie-Louise; ma tante est donc sa mère? Comment se fait-il que je ne l'aie point encore vue chez la reine.

— Vous l'y verrez bientôt, reprit la maréchale de Clérem-

bault, car le roi désire que la reine la reçoive; mais la reine... n'est point... sa mère.

— Se peut-il? qui donc est?...

— Votre Altesse est encore trop jeune pour qu'on lui explique les motifs qui ont déterminé le roi... à... Quand il sera temps, Monsieur se fera un plaisir d'instruire lui-même Votre Altesse du rang qu'occupent à la cour les princes et les princesses légitimés... D'ici là, toute question de votre part serait déplacée et le mieux est de garder le silence sur ce point.

La princesse vit qu'il serait inutile de répliquer; mais son imagination se livra à toutes les suppositions que permettait son innocence, sans comprendre ce qu'il y avait d'indécent, de cruel de la part du roi à faire élever ses bâtards sous les yeux de la reine; elle s'accoutuma à l'idée qu'un amour coupable n'était pas un crime à la cour, et lorsque, plus tard, mettant tout mystère de côté, le petit duc du Maine parut à une fête sur le canal de Versailles, et que le Dauphin pleura en l'entendant crier dans sa gondole, un verre à la main : « *A la santé du roi mon père!* » la princesse dit à son cousin qu'il avait tort de s'affliger de la gaieté folle de cet enfant qui désobéissait à tout le monde en appelant ainsi le roi; car madame de Maintenon lui défendait de l'appeler son papa; c'est du moins ce que madame de Clérembault avait affirmé à Madame.

— Il n'en est pas moins mon frère, disait le Dauphin, et le roi l'aime plus que moi! M'a-t-il jamais caressé ainsi? Aurais-je jamais osé l'embrasser si familièrement? M'a-t-il jamais encouragé par ce tendre sourire? Non, il n'a jamais été avec moi que froid, sévère; il réservait ses bontés, ses caresees pour le fils de madame de Montespan, et ils disent que la religion me défend toute plainte; il faut encore que je dévore mes larmes.

— Ah! non pas moi, répondit Marie-Louise en pleurant du chagrin qu'elle voulait consoler.

Puis, passant en revue toutes les raisons que le Dauphin avait de n'être point jaloux d'un enfant que détestait la reine, elle finit par calmer le juste ressentiment de son cousin.

Cela devint plus difficile, lorsqu'en 1674 madame de Maintenon vint s'établir à Versailles avec tous les enfants dont elle était la gouvernante. Le secret longtemps exigé d'elle sur l'existence et l'éducation de ces bâtards contrariant les vues ambitieuses de madame de Montespan, elle avait décidé le roi à bannir toute contrainte, à les élever près de lui. La faiblesse du roi pour le petit duc du Maine et mademoiselle de Nantes, plus encore que son amour pour leur mère, l'avait fait consentir à laisser élever, sous les yeux de la reine et de toute la cour, ces mêmes enfants, dont un sentiment d'honneur et de pudeur avait fait si longtemps cacher la naissance.

Les courtisans, qui savent que l'on gagne plus à flatter les vices que les vertus des souverains, s'extasiaient sans cesse sur l'esprit, les grâces du duc du Maine, et lui faisaient des *bons mots* qui retentissaient dans tout le château, accompagnés de ces réflexions : « *C'est tout l'esprit du roi, c'est sa grâce irrésistible.* » L'on peut juger de l'effet de ces éloges menteurs sur l'esprit naturellement ombrageux du Dauphin. Seule, la princesse Marie-Louise apprit ce qu'il souffrait des préférences du roi pour ses enfants illégitimes ; seule, elle put juger de ce que produit l'habitude de sentiments amers sur un caractère timide, méfiant de ses propres forces, et élevé à dissimuler ses impressions. Seule, elle a connu cette âme à la fois aimante et glacée, bonne et maligne, sombre et enjouée, que la crainte du blâme et la triste croyance de n'être point aimé rendaient si souvent méfiante, susceptible et morose.

Se contraindre sur tout et avec tout le monde, dans l'âge de l'épanchement, ne pouvoir parler qu'à une seule personne de ses peines, c'est placer sur elle toute son existence ; aussi, le

Dauphin et Mademoiselle étaient-ils arrivés sans s'en apercevoir, au point de ne pouvoir se passer l'un de l'autre ; et cependant l'amour n'avait point encore altéré le calme de cette affection exclusive. Mais la princesse grandissait et embellissait de manière à troubler le cœur de son cousin; et comme tout semblait protéger, provoquer cet amour, il ne lui vint pas à l'idée de le combattre. Mais l'amour le plus pur d'un jeune homme n'est jamais innocent. Le cœur d'une jeune fille peut seul passer de l'extrême amitié à l'état d'amour, sans s'expliquer la métamorphose, et son illusion serait longue si quelque chagrin ne venait d'ordinaire l'éclairer.

Mademoiselle croyait aimer le Dauphin comme un frère, lorsque, mécontent de n'être pas mieux deviné par elle, il feignit de s'occuper de mademoiselle de Thianges (1).

La cour était alors à Fontainebleau. Le roi, fatigué de l'humeur impérieuse de madame de Montespan, cherchait à s'en distraire auprès de plusieurs jolies femmes empressées à lui plaire, et ces velléités d'inconstance donnaient lieu chaque jour à de nouvelles fêtes dont on finissait toujours par deviner l'héroïne.

A la honte de madame de Thianges, on prétend qu'elle parait ses filles dans l'espoir que leur beauté et leur esprit retiendraient la faveur royale dans sa famille. Mais, au milieu de grands désordres de cœur, le roi avait une sorte de probité chevaleresque qui ne lui permettait pas de donner pour rivale à madame de Montespan sa propre nièce. Il faut dire à la justification des demoiselles de Thianges, qu'elles ne secondèrent par aucune coquetterie les projets d'ambition conçus à propos d'elles. Cette absence de tout manége, cette grâce naïve étaient ce qui devait plaire le plus au Dauphin, et ce qui jeta l'alarme dans le cœur de la princesse Marie-

(1) Nièce de madame de Montespan, qui épousa le duc de Sforce. Elle était jolie et spirituelle.

Louise. Elle savait bien que le rang de mademoiselle de Thianges ne lui permettait pas d'aspirer à la main de monseigneur, et que nulle autre que la fille de Monsieur en France n'y pouvait prétendre; mais la pensée de n'avoir à partager que son trône, révoltait l'âme noble et passionnée de Marie-Louise. — Ah! si ce n'est pas moi qu'il préfère, disait-elle, si je ne suis pas pour lui tout ce qu'il est pour moi, j'irai mourir dans l'exil plutôt que de me résigner à l'affreux supplice dont ma tante (1) m'offre chaque jour l'exemple.

IX

L'habitude de souffrir sans en rien témoigner aurait dû éclairer le Dauphin sur ce qu'éprouvait sa cousine, si le premier effet de l'amour n'était pas de rendre aveugle et cruel. En la voyant danser avec le prince de Conti et causer avec lui comme à l'ordinaire, il se persuada qu'elle n'avait pas même remarqué ses attentions galantes pour mademoiselle de Thianges, et il les redoubla. Une autre circonstance ajouta encore à son dépit. Le roi venait de présenter lui-même le comte de Vermandois (2) à Mademoiselle, en la priant de danser avec lui le quadrille où Sa Majesté se proposait de *mener* la duchesse de Ludre. C'était la première fois que ce fils légitimé dansait au bal de la cour, et le roi, dont l'idée fixe était de mêler ses enfants naturels avec les plus nobles de sa famille, avait demandé cette grâce à Monsieur. Celui-ci l'avait accordée par force.

Mademoiselle, dont la fierté se trouvait blessée par la pro-

(1) La reine.
(2) Fils du roi et de madame de la Vallière

position du roi, n'y obéit pas moins avec grâce, tant la moindre parole de Louis XIV avait de puissance, et pourtant Marie-Louise était sûre de déplaire au Dauphin ; elle lui connaissait un fond de haine pour ce jeune comte de Vermandois, que le roi l'obligeait, malgré son âge de onze ans, à mettre de toutes ses parties de chasse, et savait ce qu'il souffrait de la nécessité de se trouver sans cesse avec lui. Le Dauphin, ignorant la part que le roi avait dans l'honneur que Mademoiselle faisait au comte de Vermandois, pensa que sa cousine avait aidé elle-même à l'invitation du comte, et lui en voulut à tel point de cette condescendance, qu'il ne lui parla pas de la soirée.

La princesse se crut oubliée, sacrifiée par le Dauphin, elle en éprouva une douleur si poignante, si nouvelle pour son âme, qu'elle en fut terrifiée. Il lui sembla qu'un avenir de tortures se déroulait à ses yeux ; ses chagrins passés disparurent devant ceux dont elle ressentait la première atteinte. Affreux moment où l'on découvre que la vie entière porte sur un seul être ; que, sans s'en apercevoir, on ne vivait que par et pour lui, qu'il sera désormais toute notre existence ; que bonheur, désespoir, gloire ou remords, tout sera son ouvrage !

Les larmes que Marie-Louise ne pouvait répandre refluèrent sur son cœur ; l'effort qu'elle fit pour surmonter son impression prit sur ses nerfs au point de lui donner la fièvre ; ses joues se colorèrent, son regard s'anima d'un feu qui redoubla l'éclat de son charmant visage. On ne l'avait point encore vue si belle, et l'on s'étonnait de l'avoir rencontrée tous les jours à la cour sans avoir remarqué l'élégance de sa taille, la pureté de ses traits et l'éclat de ses beaux yeux, dont le regard d'inspiré agissait sur les gens les plus froids et les pénétrait, pour ainsi dire, d'une admiration affectueuse. C'est que le feu sacré venait d'animer la statue, que l'amour venait de donner le charme, là où il n'y avait encore que la frai-

cheur et la beauté, c'est que ces mouvements inquiets, timides, ces regards langoureux, ce sein oppressé trahissaient la présence du secret, et d'un secret pénible. Quoi de plus séduisant que l'amour et le mystère dans une personne qui a tout ce qui peut exciter l'envie !

La fête paraissait devoir se prolonger fort tard, lorsque Madame se leva et dit à la princesse qu'ayant mal à la tête, elle allait se retirer : — Mais, ajouta-t-elle, je vois dans vos yeux que le bal vous amuse beaucoup. C'est tout simple, à votre âge, j'étais folle de la danse, et pourtant je ne dansais pas aussi bien que vous. Restez, mon enfant, le roi m'en voudrait de vous emmener sitôt. Madame de Clérambault ne craint pas de veiller, elle vous ramènera quand le roi se retirera.

— Ah ! Madame, permettez-moi de vous suivre, s'écria Marie-Louise ; je suis moi-même très-souffrante, et c'est me sauver la vie que de m'ôter d'ici.

— Vraiment, reprit Madame en riant de l'exagération des paroles de la princesse ; vous sauver la vie ?

— C'est trop dire, reprit Marie-Louise embarrassée, mais j'ai le frisson et un si grand malaise, que je crois avoir la fièvre.

— Si c'est ainsi, passons dans l'autre salle et faisons en sorte de quitter le bal sans que le roi s'en aperçoive.

Cela devait être difficile, mais le roi était si captivé par sa nouvelle conquête, qu'il ne vit point s'éloigner sa belle-sœur et sa nièce.

Le Dauphin, qui affectait de porter ses regards du côté opposé à elle, ne perdit pas un seul des mouvements de la princesse Marie-Louise, et lorsqu'elle franchit la porte de la salle de bal, il devina qu'il ne la reverrait plus de la soirée ; alors sa coquetterie pour mademoiselle de Thianges s'évanouit avec la présence de celle qu'il en voulait faire souffrir.

La solitude augmente les maux que la réflexion a fait naître, et Mademoiselle passa la nuit dans une agitation qui tenait

du délire; une fièvre violente s'empara d'elle et dégénéra bientôt après en fièvre quarte. On fut d'abord très-effrayé de l'état de Mademoiselle; mais lorsqu'on vit sa maladie s'établir de manière à durer tout l'hiver, on y fit moins d'attention. La maréchale de Clérembault reprit ses habitudes, et ne vint plus chez la malade qu'aux heures accoutumées. Monsieur lui-même, résigné à voir longtemps sa fille en proie à la fièvre, que les médecins prétendaient ne pouvoir couper sans danger, partit avec Madame pour Fontainebleau, et laissa Mademoiselle au Palais-Royal.

Lorsqu'elle se vit ainsi livrée à elle-même, car elle commençait à se soustraire à l'autorité de sa gouvernante, il lui vint à l'idée de tenter un moyen de se guérir auquel tout ce qui la surveillait se serait opposé si elle en avait parlé; elle en fit seulement la confidence à sa première femme de chambre, dont le dévouement et la discrétion lui étaient connus. Elle lui avoua que l'état de langueur où elle se trouvait, et cette fièvre qui menaçait de la tenir captive des mois entiers, lui devenaient insupportables au point de tout tenter pour s'en délivrer.

— Je sais, ajouta-t-elle, pour l'avoir entendu dire à la reine, que les Carmélites de la rue du Bouloy ont un breuvage souverain contre la fièvre quarte; je veux aller moi-même le leur demander.

En vain madame de Saint-Gervais représenta à la princesse l'imprudence qu'il y aurait à essayer d'un remède que ses docteurs n'avaient point ordonné; en vain elle lui démontra tous les inconvénients d'une démarche qui serait sans doute blâmée par Monsieur, rien ne put détourner Mademoiselle de la résolution d'aller secrètement au couvent des Carmélites.

Le désir de se guérir à tout prix n'était pas le seul qui l'y conduisît : la prise de voile de la duchesse de La Vallière avait exalté les esprits. Chaque femme dont le cœur avait à se plaindre ou à se venger, rêvait l'éclat d'un pareil sacrifice, et

la jeune princesse accusait le Dauphin d'indifférence. Il faisait, à la vérité, demander chaque matin de ses nouvelles, mais c'était un devoir de convenance ; toute la cour en faisait autant. Elle ignorait que, ayant imploré jusqu'au roi lui-même pour obtenir la permission de la voir, sa prière avait été constamment repoussée, sous prétexte que la fièvre était contagieuse ; et Marie-Louise, prenant en dégoût le monde, la cour et les ingrats, méditait une retraite éternelle. Mais avant de se déterminer à une action si grave, il fallait connaître les devoirs, les obligations d'une carmélite, et c'était pour s'instruire de tout ce qu'on exigeait d'une novice que Mademoiselle désirait se trouver seule avec la supérieure du couvent.

Madame de Saint-Gervais prétexta une commission à faire pour la princesse avant son lever, et lorsqu'elle monta dans le carrosse qu'on venait d'atteler pour elle, on vit une autre femme s'élancer après madame de Saint-Gervais dans la voiture. Comme le capuchon du mantelet de cette personne cachait presque entièrement sa tête, on crut que c'était une amie de madame de Saint-Gervais, dont elle se faisait souvent accompagner.

Arrivée au couvent, la princesse se fit annoncer à l'abbesse et lui parla du premier motif de sa visite. L'abbesse, très-honorée d'une telle preuve de confiance, et rêvant déjà la gloire et le profit qui en résulteraient pour sa communauté si, par l'effet de sa recette, elle guérissait la nièce du roi, s'empressa de composer le breuvage miraculeux et de le faire boire à la jeune malade.

— C'est ce soir que Votre Altesse attend la fièvre? dit-elle, eh bien, l'accès ne viendra pas, j'en réponds, et je vais ordonner des prières pour que le Seigneur nous accorde l'honneur d'une si belle cure! Nous avons tant besoin de secours pour tous nos pauvres. Ah! ce sera une double faveur du ciel, que de rendre la santé à Votre Altesse en s'assurant sa haute protection.

Le sentiment intéressé qui perçait à travers ces vœux charitables, n'échappa pas à la princesse ; mais elle chercha à l'excuser par l'idée que l'abbesse ne pensait qu'à augmenter le nombre de ses aumônes, et point du tout les richesses de son couvent. Dès les premières questions qu'elle lui adressa sur la rigidité de l'ordre des Carmélites, et les dures privations qu'il imposait aux personnes accoutumées à toutes les recherches du luxe, la supérieure devina aussitôt le projet qui amenait vers elle la princesse. Son cœur battit d'orgueil et de joie à l'idée d'attacher à son ordre l'honneur d'un si grand nom, et la tête lui en tourna au point de faire le tableau le plus séduisant de la vie des religieuses qui avaient le bonheur de vivre sous ses lois, séparant celles d'une austérité rigide et seulement applicables aux âmes pécheresses que la pénitence doit absoudre, des lois justement douces et maternelles réservées aux âmes pures et chastes.

L'abbesse se livrait à toute son éloquence mystique et ambitieuse, lorsque Mademoiselle fut atteinte tout à coup d'affreuses convulsions, accompagnées de vomissements. Les exemples d'empoisonnement si fréquents alors, jetèrent l'alarme dans le couvent. La crainte d'être soupçonnée, plongea la supérieure dans une sorte de délire, qui la faisait courir du crucifix de son oratoire à son lit, où l'on avait transporté la princesse. Là, elle se prosterne pour obtenir de Mademoiselle de permettre qu'on la transporte dans son carrosse, et qu'on la ramène au Palais-Royal. Madame de Saint-Gervais pleure en s'accusant de s'être prêtée à cet assassinat; car elle appelait ainsi le breuvage donné par l'abbesse; elle insiste pour qu'on expédie un courrier à Monsieur, un autre à la maréchale de Clérembault, et jure de ne pas survivre à sa maîtresse, si elle succombe à l'état violent où elle se trouve.

Enfin, quelques moments de calme permirent à la princesse de mettre fin à tant de trouble en ordonnant qu'on la portât dans son carrosse, et en jurant à l'abbesse le plus profond se-

cret sur cette visite et sur le terrible effet du breuvage qu'elle était venue lui demander.

X

Le désir de ne pas attirer de reproches à sa femme de chambre donna à Mademoiselle le courage de surmonter sa souffrance pour monter l'escalier dérobé qui conduisait chez madame de Saint-Gervais et pour rentrer de là dans son appartement. Mais l'effort qu'elle venait de faire pour se soutenir ramena les spasmes, et madame de Saint-Gervais courut chez la maréchale de Clérembault lui dire qu'en entrant chez Mademoiselle à l'heure habituelle, elle l'avait trouvée dans un état alarmant, et qu'il serait prudent d'appeler les médecins. Le visage de madame de Saint-Gervais peignait une si vive inquiétude, que la maréchale donna aussitôt l'ordre d'aller chercher Fagon, qu'elle savait ne devoir repartir pour Fontainebleau que dans la soirée. Elle crut mettre sa responsabilité plus à couvert en confiant plutôt Mademoiselle aux soins du premier médecin du roi qu'aux médecins ordinaires de Monsieur.

Fagon arriva bientôt, et ne comprenant rien à la crise violente que subissait de nouveau la princesse, il l'accabla de questions sur ce qui avait pu l'amener; mais Mademoiselle s'obstinait au silence et les convulsions de l'estomac continuaient de manière à ôter tout espoir, lorsque madame de Saint-Gervais, se sacrifiant pour sauver sa maîtresse, prit à part le docteur, et lui avoua ce qui s'était passé aux Carmélites en le conjurant de n'en rien dire à la maréchale de Clérembault. Alors le docteur, apprenant comment cette crise avait été provoquée, ordonna une potion calmante dont l'effet ne tarda pas à se faire sentir ; mais il ne dissimula pas que

le retour des convulsions serait funeste, et recommanda à madame Viremont de ne pas quitter la malade un instant. Puis il alla rejoindre le roi à Fontainebleau, et rassurer Monsieur sur l'effroi que le courrier expédié par madame de Clérembault lui avait causé.

Bien que Fagon crût Mademoiselle hors de danger, et qu'il l'eût laissée aux soins de médecins habiles, il ne put s'empêcher de dire au prince qu'il avait manqué perdre sa fille par suite du charlatanisme des religieuses qui se mêlaient de faire de la médecine à tort et à travers, ce qui pouvait avoir de terribles conséquences.

A ce récit, Monsieur se décida à partir pour Paris, et fit prévenir le roi de la cause de son prompt départ; le bruit que Mademoiselle avait été empoisonnée se répandit aussitôt dans le château. Monsieur accourut chez le roi, pâle, tremblant et n'osant le questionner sur ce bruit, mais la colère où il trouva le roi lui apprit tout. Sa Majesté reprocha vivement à Monsieur de laisser communiquer sa fille avec des femmes qui cherchaient à s'emparer de l'esprit des princesses, pour y semer le trouble et s'immiscer dans les affaires de cour et les querelles de famille. Ceci faisait allusion aux consolations que la reine allait souvent chercher aux Carmélites de la rue du Bouloy, contre les chagrins que lui donnait son infidèle époux.

— Ah! ce sont les Carmélites, s'écria le roi d'un ton amer, je savais bien qu'elles étaient des friponnes, des intrigantes, des ravaudeuses, des brodeuses, des bouquetières, mais je ne croyais pas qu'elles fussent des empoisonneuses.

La terre trembla à ce discours, dit madame de Sévigné. En effet l'arrêt de mort de l'abbesse des Carmélites n'aurait pas terrifié davantage. La reine seule ne s'en émut point, elle savait que malgré tous ses torts, le roi avait trop de justice pour la priver du seul refuge où elle allait cacher les larmes qu'il lui coûtait.

Ce titre d'empoisonneuse avait comblé l'inquiétude du

Dauphin, il suivit Fagon lorsqu'il le vit sortir de chez le roi, et le conjura de lui dire la vérité sur l'état où il avait laissé Mademoiselle.

— J'espère, répondit le docteur, dans la puissance des calmants que j'ai ordonnés et plus encore en sa jeunesse. Cependant elle était très-affaiblie par la fièvre, j'ai peur qu'elle ne tombe dans une maladie de langueur, et ce serait très-alarmant.

— Ah! mon Dieu! que deviendrais-je, s'écria le Dauphin en levant au ciel des yeux pleins de larmes, comment la sauver?...

— Rassurez-vous, monseigneur, le roi me renvoie à l'instant près d'elle ; je pars avec Monsieur, et j'espère vous envoyer demain de bonnes nouvelles.

— Demain... demain... ; mais elle se meurt peut-être en ce moment! Ah! que ne puis-je... aller moi-même avec vous... Si le roi...

— C'est impossible, monseigneur. Mais croyez...

Le Dauphin n'en écouta pas davantage et alla se renfermer dans son appartement. Peu de temps après, il fit appeler M. de Tillières, jeune page de la chambre, qui s'était fait remarquer du prince par son intelligence et son zèle. — Tiens, lui dit-il, je te confie le soin de remettre cette lettre à madame de Saint-Gervais. En voici une autre pour ma cousine: tu diras que tu as l'ordre de ne la remettre qu'entre les mains de la princesse; quels que soient les obstacles, insiste pour la voir; car je n'en croirai que toi sur son état; il me faut savoir la vérité à tout prix. Ici, tout le monde s'entend pour me la cacher. Va, cher Henri, ne perds pas une minute, songe que je t'attends pour revivre ou pour achever de mourir.

A ces mots, Henri de Tillières s'empara de la lettre, baisa respectueusement la main qui la lui donnait, et partit aussitôt en disant :

— A ce soir.

C'était trop présumer de la vitesse des chevaux qu'il serait obligé de prendre sur la route que d'espérer être de retour aussitôt. Cependant le jeune Tillières, venu à franc étrier, devança de deux heures l'arrivée de Monsieur au Palais-Royal. Couvert de sueur et de poussière, il ne prit pas même le temps de se mieux vêtir pour se présenter chez madame de Saint-Gervais.

A peine eut-elle lu la lettre du prince qu'elle passa chez la princesse et dit tout bas à madame de Clérembault : — Un courrier de Fontainebleau vient d'annoncer que Monsieur serait au Palais-Royal dans un instant. Je pense qu'il serait à propos que madame la maréchale allât au-devant de Son Altesse pour la prévenir sur l'état de faiblesse où elle va trouver Mademoiselle.

Tout ce qui ressemblait à un devoir de cour était vivement approuvé par madame de Clérembault ; elle sortit aussitôt de la chambre pour aller recevoir Monsieur. Alors madame de Saint-Gervais s'approcha du lit de repos de la malade, et glissa dans sa main brûlante un papier en disant :

— C'est de monseigneur.

Ce mot magique ranima tout à coup Marie-Louise ; ses yeux, qui ne pouvaient supporter la moindre clarté, se tournèrent aussitôt vers la lumière ; elle en réclama les secours pour lire ce peu de lignes :

« Chère cousine, permettez à mon ami de vous voir. Qu'il me rapporte un seul mot de vous, ou je ne réponds pas de ce que l'excès de l'inquiétude et du chagrin peuvent me faire faire. Au nom du ciel, vivez pour être adorée !

» Louis. »

A un signe de la princesse, madame de Saint-Gervais fait entrer le jeune page.

— Approchez, lui dit Mademoiselle d'une voix éteinte : dites à monseigneur que je n'ai pas la force de lui répondre; mais, qu'il ne craigne plus pour moi, le ciel vient de m'envoyer le secours dont j'avais besoin pour revenir à la vie.

— Ah! pourvu qu'il les croie, ces douces paroles que je jure de lui répéter religieusement, dit le page.

— Tenez, ajouta la princesse, voilà qui l'empêchera d'en douter.

En disant ces mots, elle lui remit de riches tablettes cachées sous son coussin, et sur lesquelles elle inscrivait ses pensées de chaque jour, quand la fièvre lui laissait un moment de répit.

M. de Tillières la remercia, comme d'une faveur personnelle, de lui donner à porter tant de bonheur au prince.

En vain madame de Saint-Gervais engagea le jeune page à se reposer quelques moments chez elle avant de se remettre en route ; il n'accepta ni souper, ni repos, et creva deux chevaux pour être à Fontainebleau à minuit.

Le Dauphin, ne pouvant surmonter son agitation, venait de quitter le roi, pour veiller seul chez lui, dans l'attente des nouvelles qu'il espérait et redoutait également. D'après ces calculs, Henri de Tillières ne pouvait être de retour qu'avec le jour et il fut bien surpris de le voir entrer. Il était exténué de fatigue et de faim, et il tomba évanoui au moment où il s'apprêtait à rendre compte de sa mission. Le Dauphin, persuadé que le chagrin de lui apprendre une nouvelle sinistre est la cause de l'état où il le voit, pousse un cri déchirant; les valets de chambre de service accourent, le prince leur fait signe de secourir le jeune page, et il va s'enfermer dans son cabinet. Le bruit de ses sanglots parvint aux oreilles de M. de Tillières, il revint à lui. Quelques gouttes de vin d'Espagne lui rendent les forces. Il demande monseigneur, il veut lui parler. On s'oppose à ce qu'il le voie.

— Son Altesse n'est point en état de vous donner audience

lui dit-on, il est trop tard, retirez-vous. Vous voyez bien que le prince s'est enfermé dans son cabinet pour ne pas vous entendre. Retirez-vous, vous dis-je.

— Non, répétait Henri, on m'écharpera plutôt que de m'éloigner d'ici avant de lui parler. Monseigneur ! monseigneur! cria-t-il de toutes ses forces; monseigneur, rassurez-vous; elle vit, elle n'est plus en danger.

La porte s'ouvrit.

— Est-il vrai ? s'écrie le Dauphin, en tombant dans les bras de Tillières.

Alors les valets de chambre se retirent, et le jeune page raconte au prince le succès de sa mission.

XI

La santé de Mademoiselle se rétablit dès que la confiance et l'espoir rentrèrent dans son âme. Son père plaisanta sur les jeunes pages qu'elle recevait, car le courrier secret de Monseigneur n'avait pu échapper à la surveillance de la police de cour, et le ministre savait trop bien le plaisir que ferait à Monsieur cette démarche du Dauphin envers Mademoiselle, pour ne pas faire sa cour en la trahissant.

Les préférences du roi, les encouragements que Monsieur donnait à ses sentiments pour le Dauphin, l'affectation de la reine à l'appeler sa fille, tout contribuait à maintenir la princesse Marie-Louise dans les illusions de la plus douce, de la plus belle destinée.

Une année entière se passa dans l'enchantement d'un avenir que rien ne menaçait : aimer, être aimée de celui que le devoir, la politique vous désignent pour époux ; rêver l'amour dans le mariage, le bonheur sur le trône, quel trésor d'espérance !

C'est au milieu de cet enivrement que la jeune princesse vit arriver à la cour le marquis de Los Balbazès, ambassadeur extraordinaire d'Espagne. Elle ignorait que le traité de paix signé tout récemment à Nimègue eût apporté de grands changements à la politique de l'Europe, et que les vues de Louis XIV sur l'Espagne venaient de lui inspirer tout à coup un vif désir de s'allier à cette puissance.

Le marquis de Villars, nommé par lui à l'ambassade d'Espagne, était parti avec des instructions secrètes et des propositions qui ne devaient être connues en France qu'autant qu'elles seraient favorablement accueillies (1); et c'est la réponse à ces propositions que venait rapporter le marquis de Los Balbazès.

Son entrée à Paris fut des plus brillantes. Le maréchal d'Humières, accompagné de M. de Bonneuil, introducteur des ambassadeurs, alla le chercher dans les carrosses du roi, au delà de la porte Saint-Antoine. Il fut complimenté par le marquis de Gèvres de la part du roi, par le marquis d'Hautefort, de la part de la reine, et par le comte du Plessis, de la part de Monsieur. En arrivant à Saint-Germain, l'ambassadeur d'Espagne trouva les compagnies des gardes françaises et des gardes suisses, rangées en haie sous les armes, et fut reçue au bas du degré par le marquis de Rhodes, grand maître des cérémonies, et à la porte de la salle des gardes par le maréchal duc de Duras. Après l'audience du roi, celle de la reine et celle de monseigneur le Dauphin, le marquis de Los Balbazès se rendit à Saint-Cloud, où il fut reçu par Monsieur, par Madame et par Mademoiselle, avec tous les honneurs dus à son rang d'ambassadeur extraordinaire. Ce titre semblait alors se rapporter uniquement aux félicitations particulières que le roi d'Espagne adressait au roi de France, sur la signa-

(1) Le marquis de Villars partit pour Madrid le 21 mars 1796.

ture du traité de paix, et aux promesses solennelles de la maintenir de toute sa puissance.

Sans deviner le véritable motif de la mission du marquis de Los Balbazès, la princesse Marie-Louise se sentit le cœur oppressé lorsqu'elle l'entendit parler au nom du jeune roi, son maître, du désir qu'il avait de rendre la paix inaltérable, par le renouvellement des liens qui avaient si souvent uni la cour de France à celle d'Espagne. Un vague pressentiment l'attrista; elle adressa plusieurs questions à son père, sans trahir sa pensée inquiète; et comme il lui répondait sans nulle contrainte sur ce qu'il savait de la mission de l'ambassadeur, elle se reprocha de soupçonner le roi, de vouloir la mettre au désespoir, en la sacrifiant à sa politique.

A chaque réception d'ambassadeur, le premier soin de Louis XIV était de l'éblouir de sa magnificence; le marquis et la marquise de Los Balbazès furent bientot invités par le roi à une de ces fêtes dont le bruit retentissait dans toute l'Europe. Mademoiselle y porta l'inquiétude qu'elle ne pouvait vaincre et qu'un mot entendu par hasard vint encore augmenter. En traversant la galerie pour se rendre près du roi, elle avait passé devant M. Colbert qui causait avec l'ambassadeur d'Espagne; avant qu'ils ne s'interrompissent pour la saluer, M. de Colbert avait dit sans crainte d'être entendu:

— Voyez comme elle est belle! et l'ambassadeur avait répondu:

— Il sera trop heureux!

Le Dauphin, frappé de la pâleur que ces mots venaient de porter sur le visage de sa cousine, s'approcha d'elle pour lui demander si elle se trouvait mal.

— Je ne sais ce que j'éprouve, répondit-elle; mais quelque grand malheur me menace.

— Quelle idée! un grand malheur!... Je me flattais que vous n'en aviez point à redouter près de moi.

— Sans doute ; mais séparée à jamais de vous !... ajouta-t-elle en cachant ses pleurs derrière son éventail.

— Que voulez-vous dire ? reprit le Dauphin avec effroi.

— Cet homme n'a-t-il point eu ce matin une audience particulière du roi ? demanda la princesse en montrant le marquis de Los Balbazès.

— Oui, c'est, disait-on, au conseil, pour régler des intérêts oubliés dans le traité de Nimègue, et qui doivent consolider la paix entre la France et l'Espagne.

— Et ne savez-vous pas quels sont ces intérêts ?

— Non ; mais je présume qu'il s'agit de quelques places frontières à obtenir ou à céder.

— Comment vous traite le roi ?

— A merveille. Il était de la meilleure humeur ; il a beaucoup parlé du futur mariage de Mademoiselle de Thianges avec le duc de Sforce, et de l'avantage qu'il y avait à envoyer d'aussi jolies personnes à l'étranger, prétendant que c'était établir à jamais la réputation de beauté des femmes de notre cour. Mon oncle lui a fait observer en riant qu'il y avait encore plus de profit à les garder ici, et ils ont eu une petite querelle à ce sujet, fort amusante pour les témoins. Le roi nous a promis de belles fêtes pour la paix. Elles doivent surpasser, dit-il, toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent.

— Allons, j'ai tort, reprit la princesse ; il ne serait pas gai, s'il pensait à nous frapper tous deux mortellement.

Madame interrompit la princesse, en lui présentant le marquis de Los Balbazès comme ayant été désigné par le roi pour danser avec elle en face de monseigneur et de mademoiselle de Valois.

— C'est un honneur dû au roi d'Espagne, ajouta Madame, et Mademoiselle hésita un instant, espérant trouver une raison d'éluder cet ordre. Mais l'étiquette le voulait, il fallu obéir. Alors l'ambassadeur se confondit en compliments res-

pectueux sur l'honneur que lui faisait la princesse, honneur qu'il savait bien revenir à son maître, mais dont il n'était pas moins reconnaissant. Comme il disait tout cela en langue espagnole, la princesse ne se crut pas obligée d'y répondre.

— Que Votre Altesse me pardonne, continua le marquis ; je croyais qu'elle comprenait l'espagnol, la reine me l'avait dit.

— Je l'entends un peu, dit la princesse ; mais comme je ne l'ai appris que pour causer quelquefois avec la reine, je n'en ai point l'habitude.

— Nous serons bien fiers de vous la voir prendre, dit en français le marquis de Los Balbazès.

Le prince soupira tristement.

L'ambassadeur fit une nouvelle tentative pour mettre la conversation sur la cour d'Espagne, dont la reine de France, disait-il, conservait un si doux souvenir. Il vanta le luxe oriental de cette cour, la générosité, la douceur de son maître; et chacune de ses paroles ajoutait une présomption de plus aux soupçons que la princesse s'efforçait de vaincre.

Le quadrille fini, l'ambassadeur resta debout derrière le fauteuil de Mademoiselle, et chercha à causer avec la maréchale de Clérembault, qui était toujours ravie lorsqu'un grand personnage semblait s'occuper d'elle. La princesse Marie-Louise fit son possible pour saisir quelques paroles de leur entretien ; mais le bruit de la musique et celui du bal couvraient leur voix. Alors elle fixa toute son attention sur le roi, espérant deviner sa pensée dominante à travers les phrases polies ou galantes qu'il adressait à toutes les femmes. Rien ne démontrait qu'il eût la moindre préoccupation. Seulement elle remarqua qu'il évitait de s'approcher d'elle, et qu'il parlait à madame de Montespan d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire; car si la favorite conservait toujours son crédit sur l'esprit du roi, elle avait considérablement perdu de sa puissance sur son cœur; il ne lui parlait plus que

d'affaires. Ce n'était plus le temps de ces conversations sans sujet, où l'amour trouve toujours quelque chose à dire. Aussi, quand les événements amenaient une occasion de demander conseil à madame de Montespan ou de lui confier un projet, avec quel empressement le roi la saisissait pour venir au secours de son indifférence !

La joie de madame de Montespan en écoutant le roi faisait pitié. On y remarquait autant de surprise que de reconnaissance, car depuis trois mois il ne lui avait pas consacré tant de moments, et elle était en proie au supplice d'une favorite qui sent mourir sa faveur. Heureusement pour elle, Louis XIV aimait l'esprit, et il ne pouvait lui être longtemps infidèle pour des femmes qui n'étaient que belles. C'est plus tard qu'une femme spirituelle, sortie par les soins de madame de Montespan du rang le plus obscur, devait lui ravir pour jamais son empire.

Cette envie irrésistible d'apprendre ce qu'on redoute porta Mademoiselle à s'approcher de madame de Montespan dès que le roi eut cessé de s'entretenir avec elle. Mais un flot de courtisans l'entourait déjà. C'était à qui lui témoignerait le plus ostensiblement le plaisir qu'on avait à lui voir ressaisir le sceptre. On n'épargnait rien de ce qui devait abuser son cœur et enivrer son amour-propre. Elle était dans cette fièvre de vanité si propice aux indiscrétions, et la princesse, se flattant d'en obtenir une, la questionna sur ce qu'elle pensait de la marquise de Los Balbazès, dont le costume espagnol paraissait fort ridicule, malgré les broderies et les pierreries qui l'enrichissaient.

— Ah! vous n'aimez point ce costume? dit en souriant la marquise. Cependant c'est presque celui que portait Gabrielle d'Estrées, et sa beauté n'y perdait rien. Mais je conviens avec Votre Altesse qu'il faut être fort jolie pour affronter cette coiffure plate, ces grosses nattes pendantes, et ce corsage en gaîne! je ne connais que la belle taille de Made-

moiselle qui puisse ne rien perdre de son élégance dans cet habit-là.

— Il m'irait plus mal qu'à personne, interrompit la princesse avec une sorte d'amertume qui n'échappa point à madame de Montespan.

— Je comprends qu'à la première vue il vous déplaise, reprit d'un air fin la marquise; mais en y regardant de plus près, vous verrez qu'il présente plus d'un avantage, et qu'il est si noble, si magnifique, qu'on lui pardonne de n'être pas gracieux.

La princesse crut voir un apologue dans cette réponse; elle en tressaillit, et tout ce que le Dauphin vint lui dire d'aimable et de rassurant ne put triompher de la sombre inquiétude qui l'accabla pendant toute cette brillante soirée.

XII

Le lendemain, un page du roi apporta un billet à Monsieur, qui partit aussitôt, après l'avoir lu, pour Versailles. Lorsqu'il en revint, il monta dans le cabinet de Madame, en ordonnant de congédier les personnes qui l'attendaient dans son appartement particulier, et de ne pas laisser entrer chez Madame. Après être resté près d'une heure avec elle, Monsieur était reparti pour accompagner le roi à la chasse. En sortant, il avait dit à des gentilshommes de service, d'aller prévenir Mademoiselle que Madame désirait l'entretenir.

C'en est fait, pensa la princesse; mon père ne se sent pas le courage de me porter le coup fatal; c'est ma belle-mère qu'il en charge. Il a raison : mieux vaut mourir d'une main étrangère; et elle entra pâle et chancelante dans le cabinet où l'attendait Madame; celle-ci, le visage baigné de larmes, lui tendit la main sans pouvoir proférer une parole.

— Je vous fais pitié, dit Marie-Louise... Vous hésitez à me...

— Ah! c'est sur moi que je pleure, s'écria Madame; sur moi qu'on a choisie pour vous apprendre la glorieuse alliance qui va nous séparer à jamais. Je devrais me réjouir pour vous d'une si belle destinée; mais je n'en ai pas la force, en pensant à tous les sacrifices qu'elle vous impose en ce moment. Je connais le penchant de votre cœur; l'espérance que vous nourrissez, et que nous sommes tous coupables d'avoir encouragée, sans prévoir qu'un événement politique pouvait l'anéantir. Il n'y a peut-être que vous au monde, ma chère enfant, qu'il faille consoler de l'offre d'une couronne que Charles-Quint a placée au-dessus de toutes les autres. Mais je comprends vos regrets. Hélas! c'est notre sort à nous autres, pauvres princesses, de ne pouvoir mourir là où nous sommes nées, là où l'on nous chérissait, là où nous aimions. La France est un bien beau pays, la cour de Louis XIV est la plus brillante, la plus amusante de toutes celles de l'Europe; eh bien, j'ai pleuré comme vous lorsqu'il m'a fallu quitter ma patrie, ma famille, pour venir occuper ici la première place après celle de la reine.

Accablée sous le poids de cette nouvelle tant redoutée, Marie-Louise laissait parler sa belle-mère sans songer à lui répondre. Cependant, lorsqu'elle en vint à la nécessité de se soumettre aux volontés du roi et aux raisons d'État, qui ne permettaient pas aux princesses du sang de disposer d'elles, lorsque Madame établit que le devoir et l'honneur leur commandaient d'obéir, la princesse l'interrompit en s'écriant:

— Dieu n'est-il donc plus le roi des rois, Madame? et celle qui se consacre à lui n'est-elle pas quitte envers tous les devoirs du monde?

— Ah! gardez-vous d'une telle pensée, dit Madame, en s'emparant de la main de Marie-Louise, Dieu n'accueille point la conversion que le désespoir d'un moment lui envoie; il vous repousserait, mon enfant, il vous reprocherait l'ingratitude

envers le roi, envers votre père : attendez que la réflexion, le sentiment du devoir vous éclairent; attendez que le roi vous ait fait connaître les raisons puissantes qui l'engagent à vous accorder au roi d'Espagne, attendez que sa voix paternelle vous ait conjuré de lui obéir...; attendez que le Dauphin lui même...

— Moi, le quitter! moi, appartenir à un autre, jamais!....

A ces mots la princesse tomba sans connaissance.

— Elle se meurt! dit Madame.

On vient secourir la princesse. Le premier médecin de Monsieur est appelé ; il déclare que le sang s'est porté subitement au cœur, et qu'il faut saigner Mademoiselle à l'instant même. L'effroi se répand dans tout le château de Saint-Cloud, et lorsque Monsieur y revient, il retrouve sa fille mourante (1).

La saignée lui rendit la respiration plus libre et la ranima; mais le retour d'une semblable crise pouvait être mortel. Le docteur ordonna de ne laisser voir personne à la princesse, et recommanda surtout aux femmes qui la gardaient de l'empêcher de parler. Elle resta toute la nuit dans un état presque léthargique. Le lendemain, en ouvrant les yeux, elle crut être abusée par une de ces visions de la fièvre, en apercevant la reine au pied de son lit.

Elle fit un cri de surprise, et la reine se leva pour l'embrasser. Alors le malheur de Marie-Louise revint à sa pensée: c'était pour l'adoucir, pour l'encourager à s'y soumettre que la reine était là! Cet acte de bonté toucha vivement la princesse, et fit succéder les larmes de l'attendrissement à l'oppression d'un désespoir concentré.

La reine commença par la plaindre, puis elle flatta sa douleur par le récit de celle qu'éprouvait le Dauphin.

(1) A la nouvelle de son mariage Mademoiselle tomba malade, on fut obligé de la saigner, la reine alla la voir (Gazette de 1679).

— Si vous saviez, dit-elle, dans quel état il est sorti du cabinet du roi, après lui avoir entendu dire qu'il lui fallait renoncer à vous! Heureusement, le coup a été si violent, si inattendu, qu'il en est resté anéanti, et qu'il n'a pu trouver une parole pour s'en défendre; mais le roi est passé aussitôt dans la chambre du conseil, et le Dauphin s'est traîné jusque chez moi, succombant à son désespoir. J'ai frémi en entendant tout ce qu'il imaginait pour s'opposer à votre mariage. Lui pour qui un seul mot, un regard du roi a toujours été un ordre du ciel, ce fils qui tremblait de lui déplaire, parle de lui résister; les menaces les plus insensées sortent de sa bouche. Ah! chère Louise, si vous ne lui ordonnez pas la prudence, il se perdra, il nous perdra tous!

— Rassurez-vous, Madame, dit la princesse d'une voix faible, je vous jure d'employer tout ce que mon attachement me donne de crédit sur son cœur pour le détourner de toute révolte contre une autorité sacrée. Oui... c'est assez d'une victime.

— Pourquoi le seriez-vous? reprit la reine, pourquoi l'amour d'un jeune roi, la gloire de régner sur le plus beau pays de la terre, ne parviendraient-ils pas à calmer vos regrets? Pensez-vous donc qu'il soit si heureux de vivre à la cour de France?... Le triste honneur d'y être reine peut-il vous faire envie, à vous, mon enfant, si souvent témoin de mes larmes? Pensez-vous échapper aux mêmes chagrins qui me tuent? Non, votre beauté, votre esprit ne vous mettraient point à l'abri des trahisons, des humiliations que j'éprouve. Les femmes de cette cour pervertie sont à la fois trop audacieuses et trop séduisantes pour ne pas entraîner vers elles celui que convoitent leur vanité et leur ambition. Au milieu de tant de piéges éblouissants, il faut qu'il succombe, et si le roi, dont le cœur est bon et pénétré de sentiments religieux; si le roi, dont l'esprit de justice est généralement reconnu, peut se laisser guider par des mains impies, peut m'infliger chaque

jour un supplice qui dépasse tous ceux inventés pour le crime, ah! croyez que son fils n'aurait plus de force contre cette puissance infernale. Cessez de regretter le sort le plus malheureux qui soit sur la terre! Pensez à ce que doit souffrir une âme passionnée, une femme dévouée à celui que le devoir, la religion lui commandent d'aimer, lorsque la récompense de ses vertus, de ses sacrifices, enfin l'amour de son mari lui est enlevé par une maîtresse! lorsque, non contente de lui ravir cet amour qui faisait son bonheur et sa gloire, la favorite usurpe jusqu'à ses droits de mère et vient mêler ses bâtards aux héritiers du trône! Pensez à la torture de cette mère en voyant refuser à son fils, à l'enfant d'un pur amour, les caresses qu'on prodigue aux fruits de l'inconstance et de l'adultère! Pensez à l'abandon flétrissant où l'on me laisse! Pensez à toutes ces négligences de courtisans, dont chaque action semble dire:

« — Ce n'est plus vous qui régnez, ce n'est plus vous qu'a aime! Enfin, pensez à tout ce que je supporte ici, et regrettez, s'il se peut encore, la couronne de France! »

A ces mots, la reine fondit en larmes.

— Ah! je n'hésite plus, s'écria la princesse; oui, c'est le ciel qui me parle par votre voix. Maudit soit à jamais le séjour où tant de vertus ne sauvent pas du malheur! je le fuirai sans regrets. Mais protégez-moi, Madame, dans la sainte ardeur qui m'anime. Obtenez-moi du roi la faveur de passer ma vie dans un cloître; je sens que l'amour de Dieu peut seul triompher de celui qui faisait mon espoir et ma vie. Faites retomber sur ma sœur l'honneur que le roi d'Espagne m'a destiné; et je vous devrai mon repos en cette vie, et mon salut dans l'autre.

La reine tenta faiblement de détourner sa nièce de ce projet. C'est dans la prière qu'elle puisait l'unique consolation à ses peines, et elle ne pouvait en conscience dissuader Mademoiselle de recourir au seul moyen de faire tourner ses cha-

grins au profit de son salut. Elle lui promit de parler d'elle à madame de Montespan, de tâcher de l'intéresser à son projet.

— Car, ajouta-t-elle du ton le plus humble, ce serait mal vous servir que de plaider moi-même votre cause auprès du roi ; la marquise saura mieux ce qu'il faudra lui dire ; et si elle obtient de couronner mademoiselle de Valois à votre place, je vous en instruirai aussitôt ; mais, par grâce pour moi, pour mon fils, soignez-vous, prenez courage ; donnez-lui l'exemple d'une sainte résignation. Dieu vous en récompensera, et je vous en aimerai, s'il se peut, davantage.

A ces mots, la reine s'éloigna, en laissant la princesse dans cette sorte de calme imposteur qui suit toujours la résolution d'un parti désespéré.

XIII

Monsieur croyait au succès qu'obtiendrait la visite de la reine ; il n'osait se présenter devant sa fille, de peur de renouveler la crise dont elle n'était pas encore rétablie ; mais il avait envoyé Madame près d'elle pour s'informer de son état et lui dire le motif qui l'empêchait d'aller la voir. La princesse, confiante aux promesses de la reine, et forte de son approbation, écouta sa belle-mère sans le moindre signe d'impatience, et la questionna même sur la manière dont le roi avait amené son père à consentir à une alliance qui déconcertait tous ses projets sur l'avenir de sa fille.

Madame répondit avec sa franchise ordinaire que la faiblesse de Monsieur, et son habitude de céder aux moindres volontés du roi, ne s'étaient point démenties en cette occasion ; il a bien tenté quelques représentations sur le chagrin qui résulterait pour vous, ajouta-t-elle, et pour monseigneur, de cette alliance avec l'Espagne, après vous avoir permis à

tous deux d'en espérer une autre. Mais le roi lui ayant répondu que l'intérêt de l'État ordonnait ce sacrifice ; qu'il répondait de la soumission de son fils, et qu'il espérait bien donner, dès demain, à l'ambassadeur d'Espagne, l'assurance du consentement *de toute* la famille royale à ce brillant mariage, Monsieur n'a osé prononcer que ce peu de mots : « Si pourtant ma fille s'opposait à... » C'est impossible, a repris le roi de ce ton d'autorité que personne ne sait braver ; et Monsieur est revenu, comme toujours, décidé à obéir.

En parlant ainsi, Madame s'étonnait de ne pas voir la princesse faire le plus petit signe d'impatience ou de blâme. Tant de résignation obtenue si vite lui semblait un miracle. Seulement il y avait un si profond abattement dans la contenance et le regard de Marie-Louise, que son silence causait de l'effroi et ressemblait à celui de la mort. Madame pensa qu'une agitation quelconque serait préférable à cette espèce de torpeur, et fit prier Monsieur de venir près de sa fille. Celle-ci le vit sans montrer nulle émotion, et quand son père lui serra la main tendrement en lui adressant quelques paroles touchantes, elle lui répondit par ce sourire qui n'appartient qu'au désespoir.

Le lendemain, une nouvelle missive du roi vint obliger Monsieur de se rendre à Saint-Germain à l'heure du petit-lever. La reine avait agi, mademoiselle de Montpensier avait parlé, mais toutes deux sans succès. Le roi, que le moindre obstacle à ses désirs irritait vivement, accusait la reine d'avoir inspiré l'idée du cloître à sa nièce.

— C'est le fanatisme de la mère, disait-il, et l'égoïsme du fils qui ont fait naître cette belle résolution; mais on ne permettra pas qu'elle s'accomplisse. Le roi d'Espagne a déjà reçu le portrait de Mademoiselle. C'est à la vue de ce portrait qu'il s'est enflammé pour elle et qu'il m'a fait demander sa main ; lui en proposer une autre serait une insulte qui pourrait coûter cher à la France et nous priver de tout ce que la paix

va nous rapporter. Il n'y a plus à négocier, tout est convenu. Prévenez Mademoiselle de la prochaine visite de l'ambassadeur d'Espagne, et dites-lui que je compte sur sa fidélité à ses devoirs et sur son attachement à ma personne pour le recevoir convenablement et répondre dignement à la mission royale qu'il vient remplir près d'elle.

Ce discours répété à Mademoiselle ne l'ébranla point dans sa détermination. Appuyée sur le ciel, elle se sentait le courage de résister à toutes les puissances de la terre ; malgré sa souffrance, l'exaltation de ses pensées lui avait rendu assez de forces pour lutter avec un calme apparent contre les ordres d'une volonté tyrannique.

L'esprit pénétrant de Madame ne s'abusa point sur la sorte de résignation que témoignait Mademoiselle. En effet, lorsque Monsieur vint l'en remercier, elle ne lui cacha point que cette résignation était celle d'une âme morte au monde. Les prières, les menaces ne purent rien obtenir, elle répondait à tout :

— Vous m'avez permis de l'aimer; je ne serai qu'à lui, ou à Dieu.

Perdant l'espoir de vaincre une résistance si saintement fondée, Monsieur se rendit chez madame de Montespan pour lui demander conseil; il la trouva avec madame de Maintenon. Le roi survint presque aussitôt. La contrariété qu'il éprouvait par rapport au mariage de Mademoiselle, lui rendait la présence de la marquise nécessaire. Il pensait qu'elle trouverait mieux que lui un moyen de soumettre cette jeune folle, ainsi qu'il appelait sa nièce; mais l'esprit impérieux de madame de Montespan n'était pas propre à triompher d'un caractère courageux, constant et passionné, tel que celui de la princesse.

La marquise proposa plusieurs moyens violents qui auraient tyrannisé Mademoiselle sans la faire obéir. Monsieur avait peint le désespoir de sa fille de manière à faire craindre qu'il ne la portât à quelque parti extrême, plus funeste encore que celui

de prendre le voile. Et le roi, tout en feignant de sourire de cette crainte chimérique, en était pourtant arrêté dans son impatience de voir accomplir sa volonté royale. On ne pouvait tarder plus longtemps à donner la réponse qu'attendait le roi d'Espagne. On avait épuisé tous les prétextes près du marquis de Los Balbazès pour excuser ce retard, dont on frémissait de lui laisser deviner la vraie cause.

— J'ai promis de lui donner audience, demain après le conseil, dit le roi. Il faut que d'ici là votre fille soit rendue à la raison, mon frère, sinon, Dieu sait les malheurs qui peuvent nous survenir.

— Eh bien, essayez donc vous-même cette cure, dit Monsieur; quant à moi, je m'en sens incapable; mais cette voix, qui fait trembler la terre, aura sans doute plus de pouvoir sur elle, parlez-lui.

— Oh! si j'osais, dit une voix douce et insinuante.

— Parlez, madame, répondit le roi en se tournant vers madame de Maintenon; vous ne pouvez donner que de bons avis.

— Quoi! si je n'approuvais pas celui qu'on propose à Votre Majesté, elle penserait...

- Que vous pouvez en offrir un meilleur, interrompit le roi du ton le plus affable.

— Eh bien, puisque Votre Majesté m'y encourage, je lui dirai que ce serait compromettre son autorité que de l'employer à combattre le plus formidable de tous les sentiments, l'amour pur, l'amour vertueux au désespoir, et que dans l'excès de douleur où se trouve en ce moment Mademoiselle, loin de s'en effrayer, elle accepterait avec une joie féroce tous les châtiments qu'on ajouterait à son supplice.

— Ainsi donc, reprit vivement le roi, vous pensez qu'il n'est aucun moyen de dompter cet entêtement fatal?

— J'en sais un, sire, mais un seul!

— Ah! dites-le, par grâce!

— Nulle crainte, nul intérêt personnel ne peuvent agir sur une âme passionnée; mais on en obtient tout au nom des intérêts de ce qu'elle aime. Persuadez, sire, à la jeune princesse, que sa résistance vous indisposera contre monseigneur. Qu'elle sache bien que vous l'en accuserez; qu'il en peut résulter pour lui les plus grands malheurs, et vous la verrez tomber à vos pieds pour obtenir la grâce de monseigneur le Dauphin, et se condamner elle-même au sacrifice qu'elle vous refuse aujourd'hui.

— Madame a raison, s'écria le roi; puis, s'approchant de madame de Maintenon, il ajouta de manière à n'être entendu que d'elle : Elle a raison de croire à tous les miracles du dévouement.

— Il est sans doute fort beau de compter sur les sentiments généreux, dit madame de Montespan avec ironie; mais ils ne sont pas aussi communs à la cour que dans les romans de mademoiselle de Scudéri; et d'ailleurs, il ne s'agit pas ici d'obtenir un sacrifice personnel; il est tout fait, puisque Mademoiselle renonce à tous les biens de ce monde pour se retirer dans un couvent. Comment lui demander, au nom du ciel, de ne pas se consacrer à Dieu?

— Je comprends, reprit madame de Maintenon, qu'en se mettant à l'abri sous l'autel, la princesse soit plus difficile à atteindre, et qu'ainsi protégée, elle se sente assez forte pour résister même à la volonté du roi. Si pourtant Sa Majesté chargeait de cette mission un homme habile, M. de Condom par exemple, je pense qu'il pourrait réussir.

- Vous plaisantez, dit madame de Montespan. Quoi! charger un évêque d'empêcher une jeune fille de se faire religieuse! la détourner de sa vocation, lui prouver qu'elle doit sacrifier son salut à l'ennui d'aller se damner en Espagne! cela n'est pas proposable.

— Il est certain que, présentée de cette manière, il n'accepterait point la mission, reprit madame de Maintenon; mais si

l'on prouve à M. de Condom que c'est rendre un important service au roi et à la France que d'enlever Mademoiselle au cloître, pour la placer sur le trône d'Espagne, je ne doute pas qu'il y parvienne. Vous savez qu'il a des paroles irrésistibles.

— Il est certain qu'on peut tout attendre de la souplesse de son génie, dit la marquise.

— Et du pouvoir de sa raison, reprit madame de Maintenon.

— Faites prévenir M. de Condom que je le recevrai demain avant la messe, dit le roi, en se levant, au gentilhomme de service. Puis, portant sur madame de Maintenon un regard plein de reconnaissance, il se retira.

XIV

La princesse Marie-Louise, fatiguée d'une longue insomnie, succombant à une oppression continuelle, était venue respirer l'air pur du parc de Saint-Cloud. Assise sous ces mêmes ombrages où sa mère avait rêvé autrefois, elle évoquait son souvenir pour l'aider à supporter dignement toutes ses peines. Un livre saint était ouvert là, sur le banc à côté d'elle; ses yeux s'y fixaient souvent, mais sa pensée en était distraite, malgré tous ses efforts pour l'y ramener sans cesse; car elle était de bonne foi dans son désir de vouer son âme au Seigneur.

L'abandon où elle se voyait ajoutait encore à la ferveur de sa conversion. Nul souvenir de M. le Dauphin n'était venu la consoler dans cette triste circonstance; il n'avait tenté aucun moyen de l'instruire de ce que lui faisait éprouver la perte de leur commune espérance, et cependant il ne pouvait douter du

désespoir de Marie-Louise. Elle ajoutait à toutes ses douleurs le tourment plus cruel encore d'accuser ce qu'on aime; puis elle s'appliquait à le justifier. — On lui laisse ignorer, pensait-elle, le sacrifice impie, impossible qu'on exige de moi. Dans cette prison, qu'on appelle la cour, où chaque prince a son geôlier qui ne lui laisse rien parvenir de ce qu'il n'a pas ordre de lui apprendre, où la victime qu'on doit frapper n'est jamais avertie du coup qu'on lui prépare; où nulle voix amie ne vous arrête au bord du précipice, où vous souriez encore quand vous êtes déjà l'objet de la pitié de tout le monde; qui oserait lui dire qu'en ce moment son père, son roi dispose de ma vie, de mon bonheur, du sien; qu'on nous sépare à jamais.

C'est au moment où elle se livrait avec le plus de confiance à toutes ces suppositions que la maréchale de Clérembault vint avertir Mademoiselle que monseigneur l'évêque de Condom était au château, et faisait demander à Son Altesse l'honneur de l'entretenir un instant.

Bossuet, après avoir été le précepteur de M. le Dauphin, était resté son ami, son guide; il savait mieux que personne lire dans ce cœur timide, où la crainte de manquer au devoir avait tout le fanatisme qui s'attache d'ordinaire à l'honneur; et Mademoiselle allait apprendre de lui ce qu'elle pouvait espérer des sentiments de son cousin; aussi s'empressa-t-elle de se rendre dans le salon où l'attendait le célèbre prédicateur.

En voyant entrer la princesse, celui-ci ne put se défendre d'un mouvement de surprise; elle le remarqua et dit :

— Vous me trouvez bien changée, n'est-ce pas? Cette pâleur vous rappelle ma mère! Ah! plût à Dieu que je mourusse ainsi qu'elle, tout à coup, dans ce même palais! et bénie comme elle par vos saintes mains!

— De semblables vœux sont indignes d'une âme chrétienne, dit le prélat, et Votre Altesse a trop de piété pour n'en pas rougir. Mais ce n'est point un sermon que je viens lui faire;

je viens au nom d'un prince qui la chérit; d'un prince, le modèle de ceux que leur naissance appelle à régner, qui, plaçant la soumission filiale au premier rang de toutes les vertus, veut lui en donner l'exemple.

— Ainsi, Monseigneur approuve l'alliance qui rompt à jamais celle que le roi avait projetée depuis si longtemps, dit Mademoiselle avec amertume.

— On approuve rarement ce qui afflige, reprit M. de Condom; mais plus un sacrifice est grand, plus une âme noble et pieuse trouve de force pour l'accomplir. Monseigneur avait mis ses plus chères espérances dans le bonheur de vivre près de Votre Altesse; l'intérêt de l'État en ordonne autrement. Est-ce à l'héritier du trône, au prince, dont le premier serment, en prenant le sceptre, est celui d'immoler sa vie même à la gloire, au bonheur de ses sujets; est-ce à un fils de France à résister aux désirs éclairés d'un roi, à la volonté sacrée d'un père.

— Plus d'espoir! dit Mademoiselle d'une voix étouffée.

— Plus d'espoir? répéta Bossuet d'une voix vibrante. Et quelle plus belle occasion Dieu vous offrira-t-il jamais d'espérer en sa bonté divine? Par quelle plus sublime épreuve tentera-t-il jamais votre vertu, votre courage? Pensez-vous que le ciel soit ingrat pour une telle abnégation de vous-même? Non, le Père céleste se plaît à regarder les pieux sacrifices des âmes pures. Et comme il sait leur préparer leur croix, il y mesure aussi leur récompense.

— Ah! je n'attends plus du ciel que le repos de la tombe; mais peut-être le reste d'une vie toute consacrée à la prière m'attirera-t-il de lui le seul bien que j'envie.

— Le Seigneur ne peut récompenser qu'un sacrifice réel, reprit l'évêque, et non la résolution vaine d'un dépit momentané. Ce n'est pas lui qu'on trompe sur les motifs d'une brusque conversion. Si vous tentez d'entrer dans la maison de Dieu, le cœur encore plein de sentiments profanes, sa voix

tonnante vous repoussera comme indigne, et si sa clémence daignait vous accueillir, lui rendrez-vous compte des dispositions que vous lui apportez? Irez-vous, en proie à des regrets qui l'offensent, porter le trouble parmi son troupeau, émouvoir de vos larmes ces chastes sœurs tout à l'amour divin, et mêler vos soupirs à leurs saintes prières? Non, la religion même vous défend de violer son asile, avant que le temps et la pénitence aient délivré votre âme de sa chaîne terrestre.

— Quoi! ce dernier secours, ce refuge offert à tous les malheureux, il m'est refusé, s'écrie la princesse! Le ciel, si miséricordieux pour le péché, pour le crime, serait sans pitié pour moi, qui ne l'ai point offensé? Oh! mon Dieu! que devenir? A qui demander protection? Où me réfugier?

— Dans le devoir, reprit l'évêque; pour les princes le devoir c'est la loi de Dieu. Ils ne peuvent s'y soustraire sans crime, et l'obéissance à l'autorité est le plus sacré de tous. C'est que le roi, à qui la Divinité confie le pouvoir suprême, ne doit l'employer qu'à la gloire et à l'intérêt de ses peuples.

« Pensez-vous, princesse, que ce roi si bon, si plein de tendresse pour sa famille, se décidât à vous affliger, à désoler son fils si des motifs impérieux ne l'y obligeaient; si l'État épuisé par une longue guerre ne risquait pas de succomber à une nouvelle; si du sacrifice de votre main ne dépendait pas le repos de l'Europe? Sans doute avec plus d'adresse, de prudence, les ambassadeurs auraient pu se ménager une ressource en cas d'un refus de votre part; mais comme de semblables refus ne sont pas supposables et qu'il ne peut venir à la pensée de personne que la volonté de Louis XIV, cette volonté si puissante même dans l'étranger, trouve ici quelque obstacle, ils ont avancé les négociations de manière à ne pouvoir reculer. Il faut s'allier ou se battre, et le ciel veut que Votre Altesse soit en ce moment l'arbitre du sort de deux grandes nations comme le fut autrefois cette vertueuse reine, cette seconde mère qui vous donne chaque jour l'exemple

d'une pieuse résignation. Avec quelle application, avec quelle tendresse Philippe IV, son père, ne l'avait-il pas élevée!... On la regardait en Espagne, non comme l'infante, mais comme un infant; car c'est ainsi qu'on y appelle la princesse reconnue pour l'héritière de tant de royaumes. Dans cette vue on approche d'elle tout ce que l'Espagne a de plus vertueux, de plus savant. Philippe l'élève ainsi pour ses États. Mais il y a dans le ciel des mesures qu'il ne peut rompre, et Dieu qui nous aime, la destine à Louis XV. Alors cette illustre princesse destinée au bonheur de régner sur le peuple qui l'a vu naître, au bonheur plus doux encore de vivre près de sa famille, entourée des objets de ses premières affections, Marie-Thérèse est tout à coup choisie par Dieu pour réconcilier deux nations ennemies. La voix d'un père lui ordonne de renoncer, pour obtenir la paix à son trône et à sa patrie. Elle pleure, mais elle obéit; de sa soumission naissent aussitôt tous les biens de la terre; le sang cesse de couler, la prospérité revient, les félicitations l'accablent, et même avant d'avoir trouvé la récompense de son sacrifice près de l'époux qui l'attend, elle se sent consolée par les bénédictions dont le comblent et la France et l'Espagne. O vous, princesse qui avez l'honneur de lui appartenir, ferez-vous moins qu'elle pour le salut de votre pays, pour la gloire d'un roi et l'amour d'un père!

A ces mots, un torrent de larmes s'échappa des yeux de Marie-Louise, et le prélat, ému lui-même de l'effet qu'il produisait, s'écria avec l'enthousiasme d'un missionnaire :

— Béni soit le Seigneur, qui donne à ma voix l'accent de la voix maternelle!... Oui, cette auguste princesse dont j'ai reçu ici le dernier soupir, dont j'ai vu la main défaillante chercher encore en mourant de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres le signe de notre rédemption, cette femme pieuse dont les dernières paroles ont été pour vous et pour Dieu, c'est elle qui vous parle par ma bouche, c'est elle qui vous supplie de céder au devoir comme elle s'est résignée à la

mort, sans murmure et sans plainte. Ecoutez ses conseils, soyez docile à ses commandements, et rendez-vous digne, par votre soumission, de la place que Dieu lui permet de vous garder près d'elle.

Frappée comme de l'apparition d'un fantôme, croyant entendre la voix de sa mère, Marie-Louise tombe à genoux, lève ses bras vers le ciel et fait le serment d'obéir.

Alors le prélat la bénit au nom du Tout-Puissant, lui promet le bonheur des élus, la palme du martyre, et la quitte aussitôt pour aller chercher près du roi le prix de son triomphe.

XV

Lorsque la princesse ne fut plus soutenue par la présence de Bossuet, lorsqu'un profond silence eut succédé au retentissement de cette voix éloquente, elle retomba dans l'accablement du patient qui, après avoir entendu son arrêt, attend l'accomplissement de sa sentence. Elle s'étonna d'avoir promis plus que son courage ne pouvait accorder. Des idées, des moyens d'appuyer sa résistance lui revinrent en foule à l'esprit; elle se reprocha de ne les avoir point fait valoir, d'avoir si faiblement combattu, et le regret du serment arraché à sa piété filiale se tournant en remords, elle résolut d'aller se jeter aux pieds du roi et de l'implorer pour qu'il la relevât de ce serment coupable.

Le lendemain, jour de la Fête-Dieu, elle revêtit son grand habit de cour; et se soutenant à peine, son beau visage flétri par les larmes, elle suivit Madame à Saint-Germain. A peine fut-elle entrée dans la grande galerie, que tous les regards se fixèrent sur elle.

— Voilà l'effet de l'éloquence de M. de Condom, disait l'un.

— Dites plutôt celui des brillants d'une couronne, disait un autre.

— Qui peut résister à sa voix tonnante?

— Qui peut résister aux séductions d'un trône?

— J'étais bien sûr qu'elle finirait par entendre raison.

— On y regarde à deux fois avant de refuser un royaume.

— Mais, demandait un troisième, comment monseigneur s'arrange-t-il de ce mariage? Il aimait beaucoup sa cousine.

— Oh! les femmes ne lui manqueront pas, soyez tranquilles; et sans doute on a déjà choisi celle qui doit le consoler.

— Il ne sera pas facile de lui en trouver une aussi belle.

— Si on lui en donne une laide, il aura toujours la ressource de faire comme...

— Chut! on peut vous entendre, et rien n'est si dangeureux que de dire ici ce que tout le monde y pense.

— Il suffit.

— On prétend que Mademoiselle n'a pas revu monseigneur depuis que le sort, barbare comme un tyran d'opéra, a résolu de l'en séparer pour jamais.

— Tant mieux, cela nous vaudra une scène intéressante, lorsqu'ils vont se rencontrer. Depuis la prise de voile de madame de la Vallière on ne voit plus rien de romanesque à la cour. Le scandale y tourne tout de suite à la monotonie, et nous aurions besoin de quelque beau désespoir pour nous désennuyer.

Sans entendre ces sots discours, Mademoiselle, importunée de l'attention obstinée que l'on portait sur elle, pria Madame d'entrer dans le salon attenant au cabinet du roi. Elles n'y furent pas longtemps sans voir arriver les pages et les gentilshommes de service qui précédaient Sa Majesté, le roi parut; au moment où il s'approchait de la princesse pour la saluer et lui adresser quelques paroles affectueuses, elle se précipita à

ses genoux, les baigna de ses larmes en le conjurant de la laisser vivre et mourir près de lui.

Surpris d'une action si vive, les courtisans se retirèrent discrètement dans l'autre partie du salon.

Le roi se retourna brusquement pour s'assurer que l'ambassadeur d'Espagne n'était pas témoin de cette scène; puis, relevant sa nièce avec un mouvement qui témoignait plus de colère que de pitié :

— Vous oubliez, dit-il, que M. de Condom a reçu votre promesse; qu'il me l'a communiquée et que vous ne pouvez y manquer sans nous faire injure à tous deux.

— Mais s'il n'est pas en mon pouvoir de la tenir, cette promesse; si je préfère la mort à...

— Une fille de France préfère à tout son devoir, interrompit sévèrement le roi, et vous remplirez le vôtre; puis feignant l'attendrissement : Je vous connais, vous ne voudrez pas m'affliger, vous dont je me croyais chéri, vous pour qui j'ai toute la tendresse d'un père! De quoi vous plaignez-vous? aurais-je pu faire davantage pour ma fille?

— Non, sire, mais pour votre nièce...

En parlant ainsi, la princesse suppliait, pleurait, s'attachait aux pas de Sa Majesté. Le roi se dégagea d'elle, et sans répondre à ses instances, il dit en plaisantant :

— En vérité, Madame, ce serait une belle chose que la reine catholique empêchât le roi très-chrétien d'aller à la messe.

Puis il la laissa succombant sous l'excès de son désespoir.

Madame, touchée de l'état douloureux de sa belle-fille, et jugeant convenable de ne pas la laisser voir à toute la cour, ordonna à madame de Clérembault de ramener Mademoiselle à Saint-Cloud.

Abattue par cette dernière épreuve, par le regret de voir éteindre la faible lueur d'espérance qui lui restait, Mademoiselle s'enferma dans son oratoire, et chercha dans la

prière le secours qu'elle accorde toujours aux âmes vraiment pieuses.

Marie-Louise commençait à ressentir un peu de calme lorsque, cherchant à relever son courage par la lecture des tourments de la Passion, et l'image de ce long martyre subi par le Fils de Dieu avec une résignation si humble, elle s'aperçut que le fermoir de son missel était ouvert. Alors prenant le livre, elle en fit tomber un papier cacheté. Il ne portait nulle adresse. La princesse hésita à l'ouvrir; puis, entraînée moins par la curiosité que par l'assurance de ne pouvoir rien apprendre qui pût augmenter son malheur, elle le décacheta et lut ces mots :

Je sais tout ce que vous souffrez, je sais tout ce qui vous menace; mais n'ajoutez pas à ma douleur celle de vous voir braver une telle colère, et puisqu'il faut mourir ou s'y soumettre, vivez pour être, de près ou de loin, la seule qui régnera jamais sur le cœur de Louis. »

Il faut s'être cru abandonné un moment du ciel et de ce qu'on aime pour comprendre le délire de joie et de désespoir qui s'empara de Marie-Louise en relisant cet ordre à la fois si cruel et si consolant.

Le silence gardé par M. le Dauphin sur l'alliance qu'on imposait à la princesse l'affligeait bien davantage que tous les malheurs attachés à cette union. En apprenant de lui qu'il en était aussi malheureux qu'elle, la force de supporter dignement sa triste destinée lui revint.

S'il me garde son amour, pensa-t-elle, je puis tout défier, le chagrin, l'exil, l'absence. Et, comme elle se sentait en elle la puissance d'une constance à toute épreuve, elle en parait l'amour du Dauphin et se trouvait déjà trop récompensée des sacrifices par l'idée qu'il en pleurait autant qu'elle.

Les moindres détails qui se rattachent à une preuve de

souvenir ont de l'importance, et Mademoiselle désirait vivement savoir par quel moyen M. le Dauphin était parvenu à faire déposer ce billet dans son livre de messe. Il fallait qu'il eût quelque affidé près d'elle, et ce n'est pas pour le gronder qu'elle voulait le connaître. Mais elle n'osait faire de questions. Seulement, elle entendit Madame regretter de ne s'être point trouvée à Saint-Cloud lorsque le prince de la Roche-Guyon y était venu en passant pour se rendre à Saint-Germain. Il savait bien, ajouta Madame, que nous devions être chez le roi aujourd'hui, et je me rappelle maintenant que je ne l'ai point vu à la chapelle avec monseigneur. L'étourdi sera arrivé trop tard, et le roi le grondera encore. En vérité, ces jeunes princes finiront par s'attirer une disgrâce complète.

Un autre hasard apprit à Mademoiselle que le prince de la Roche-Guyon avait rencontré dans le parc madame de Saint-Gervais, et tout lui fut expliqué.

XVI

Ce jour-là le roi n'entendit pas la messe sans quelques distractions. Il en attendait la fin avec impatience pour envoyer demander M. de Condom, et pour lui reprocher de s'être laissé abuser par l'effet de son éloquence. Au sortir de la chapelle, le roi emmena Monsieur dans son cabinet, et lui parla avec amertume de la situation où sa fille le mettait vis-à-vis de l'ambassadeur d'Espagne, et de l'impossibilité de cacher plus longtemps au marquis de Los Balbazès la résistance de Mademoiselle et les extravagances de son désespoir.

— Chargez-vous de faire des excuses à l'ambassadeur, ajouta le roi, car je ne saurais trouver une parole pour pallier une semblable injure, et je ne saurais surtout dissi-

muler le ressentiment que j'éprouve contre une fille ingrate, dénaturée, qui ne craint pas d'attirer les plus grands malheurs sur son pays et sa famille.

— Non, il ne sera pas dit, s'écria Monsieur, que la maison d'Orléans ait mérité les malédictions de la France. Ma fille ne démentira pas le noble sang qui coule dans ses veines, sinon, je la renie, et vous frémirez vous-même du châtiment que je lui réserve.

Chez les personnes faibles, la colère n'a pas de bornes, et le roi content de voir son frère dans l'état d'exaspération où il fallait qu'il fût pour se décider à un parti concluant, se garda bien de le retenir. Seulement il craignait que, dans l'espace qu'il fallait parcourir de Saint-Germain à Saint-Cloud, la volonté de son frère ne perdît la moitié de sa force. Mais cette volonté, aiguisée par de vives inquiétudes, devait se soutenir. Seulement, lorsque Monsieur entra chez Mademoiselle, les yeux enflammés de courroux, la voix menaçante, lorsqu'il débuta par de nombreuses imprécations contre ce qu'il appelait la révolte insensée de sa fille, il la trouva si douce, si soumise, qu'il resta tout honteux de son emportement. Rien n'est plus pénible aux caractères endurants et paresseux que de s'animer inutilement, et de faire de l'autorité en pure perte.

— Je vous dois ma vie, vous en pouvez disposer, avait répondu la princesse avec une tranquillité déconcertante.

Mais le prince, dont la colère préméditée ne pouvait s'éteindre si vite, continua :

— Ainsi, vous me traitez en père barbare, qui veut immoler son enfant à son ambition? Mais est-ce donc moi qui régnerai en Espagne? est-ce moi qui disposerai des trésors amassés par Charles-Quint et des richesses du nouveau monde? est-ce moi qui recueillerai les bénédictions qui vous attendent de toutes parts, en reconnaissance de la paix qu'assure ce mariage. Non; vous seule aurez le profit d'une si

grande alliance, et l'on ne se doutera jamais de la peine qu'elle m'aura coûtée et des injustes reproches qu'elle m'attire de votre part.

— Je jure de ne vous en adresser jamais, interrompit Marie-Louise. Avant de me sacrifier à la politique du roi, avant d'épouser un prince que je ne connais point, qu'il m'est impossible d'aimer, parce que j'en aime un autre; avant de signer mon exil éternel et la renonciation de tous les biens qui m'attachent à la vie, j'ai tenté tous les moyens d'échapper à ce triste sort. Nul ne m'a réussi. Ainsi l'a voulu le ciel. Eh bien, que sa volonté soit faite. Je ne demande pour prix d'une résignation, dont le Seigneur connaît seul l'étendue, qu'un peu de pitié pour mes larmes et quelque délai pour obtenir de moi la force de les cacher.

— Ah! ce n'est pas avec moi qu'il faut les contraindre, s'écria Monsieur, passant tout à coup de la colère à l'attendrissement. Crois-tu donc que je ne comprends pas tes regrets! Va, j'en ai souffert avant toi; mais la parole du roi était donnée, toute représentation aurait été vaine; il fallait obéir, et même le remercier de placer sur ta tête la plus riche couronne du monde.

Alors Monsieur se mit à énumérer tous les avantages d'une position si élevée; il alla jusqu'à vanter la cour d'Espagne de n'avoir rien perdu de la pompe ni de l'étiquette établie par Charles-Quint, sorte de mérite si grand aux yeux de ce prince, qu'il ne croyait pas, de bonne foi, qu'on pût s'ennuyer là où la prééminence était un culte, et l'étiquette une occupation de tous les esprits et de tous les moments.

La princesse le laissa dire sans l'écouter. Que lui importaient les détails des compensations qui n'en seraient pas pour elle: mais elle fut tirée de sa rêverie par le nom du marquis de Los Balbazès, que Monsieur la suppliait de recevoir dès le lendemain, tant l'ambassadeur était impatient de faire parvenir sa réponse au roi son maître.

Cette audience allait sceller l'arrêt porté contre la princesse ; le frémissement qui s'empara d'elle, en se résignant à l'accorder, lui prouva l'espoir involontaire, insensé même, qu'elle conservait encore d'échapper au trône d'Espagne. Quand on a la conscience de ne s'être attiré par aucun tort un malheur accablant, il est naturel d'espérer de la justice divine quelque miracle pour nous en délivrer. Il faut avoir épuisé les injustices du sort, pour s'en consoler par la foi des récompenses à venir.

Sans y croire, sans même oser le désirer, Marie-Louise pensait qu'un obstacle, un événement imprévu pouvait amener une rupture entre le roi de France et le roi d'Espagne. Son hésitation même à consentir à son mariage devait avoir offensé Charles II ; il pouvait se montrer susceptible et dédaigneux par dépit. Mais quand il aurait chargé son ambassadeur de lui annoncer que rien ne s'opposait à son union avec elle, tout serait fixé. Accablée sous le poids de cette idée, elle tenta d'éloigner le moment décisif. Elle ne put rien gagner sur ce point.

Le roi avait déclaré à son frère que le marquis de Los Balbazès serait reçu le lendemain par Mademoiselle, voulant avoir la réponse à sa résolution de la bouche même de la princesse ; et Monsieur, que l'amour du cérémonial dominait en dépit des intérêts les plus graves, fit appeler les grands officiers de sa maison et toutes les femmes de Mademoiselle, pour assigner à chacun d'eux la place et le costume qu'il devait avoir dans cette solennité. Il se fit même représenter la robe de cour que porterait la princesse ; il ordonna d'y ajouter des nœuds de diamants, et dit que ce serait l'occasion de porter le riche collier de perles donné à feu Madame par le roi son frère, et dont Mademoiselle avait hérité.

Dans l'esprit de Monsieur, le plaisir d'être ainsi parée, devait beaucoup diminuer les regrets de sa fille ; on ne peut le blâmer. Il la jugeait d'après tant de femmes de la cour qu'il

voyait journellement sacrifier plus encore à la vanité d'un titre ou d'une parure qu'envieraient leurs rivales; et, dans son orgueil, l'honneur de s'entendre dire : *Votre Majesté,* lui semblait un bonheur capable de compenser tous les regrets du cœur le plus sensible.

La princesse passa toute cette nuit à s'ordonner le courage nécessaire pour accomplir ce qu'on exigeait d'elle. Dès huit heures, ses femmes entrèrent joyeuses dans sa chambre, apportant chacune une partie du vêtement qui devait l'embellir. Elles se racontaient entre elles les préparatifs ordonnés par Monsieur pour éblouir de sa magnificence l'ambassadeur d'Espagne. L'idée de l'honneur présent ne laissait point penser à la séparation à venir, et tout le palais de Saint-Cloud était dans la joie de voir cette jeune et belle princesse, si digne d'une couronne, recevoir le prix dû à sa beauté, à sa naissance et à ses vertus. Elle seule était triste; mais on mettait son air abattu sur le compte de sa modestie, et personne, excepté madame de Saint-Gervais, ne pensait à la plaindre.

C'était le 2 juillet 1679. Le marquis de Los Balbazès, ambassadeur extraordinaire du roi d'Espagne, après avoir montré au roi la lettre du roi son maître, et avoir reçu le consentement de Sa Majesté au mariage de sa nièce avec le roi catholique, vint à Saint-Cloud saluer Monsieur et Madame, et recevoir aussi leur consentement; puis, étant conduit par Leurs Altesses vers Mademoiselle, il lui présenta respectueusement la lettre de son maître; elle la prit en tremblant et donna sa main à baiser à l'ambassadeur. C'était la réponse ordonnée par l'étiquette (1).

Alors le marquis de Los Balbazès prononça quelques phrases préparées sur le bonheur de son roi et sur la joie qu'un si beau jour allait répandre dans toutes les Espagnes. Après quoi, il fut reconduit par Leurs Altesses jusqu'au dernier salon.

(1) Gazette de 1679.

Pendant ce court trajet, il apprit à Monsieur que le roi venait de commander au chancelier de France, au maréchal de Villeroy et à ses ministres, les sieurs Colbert et de Pomponne, de dresser les articles du contrat de mariage.

XVII

Mademoiselle s'avouant l'impossibilité de cacher l'excès de sa tristesse aux yeux de toute la cour, dit à son père qu'elle désirait se préparer, par quelques jours de retraite, au grand acte qu'elle allait accomplir, faveur qui lui fut accordée, et qui la dispensa d'assister à la réception du baron de Reichberg, envoyé extraordinaire de Bavière. On faisait beaucoup de conjectures sur le motif de l'audience que, dès le lendemain, le baron obtint du roi.

Le soir, il y eut fête à Saint-Germain ; monseigneur le Dauphin n'y vint point : on le dit retenu par un rhume accompagné d'une fièvre violente. Le roi et la reine allèrent le voir plusieurs fois, les courtisans remarquèrent qu'au retour de ses visites, le roi avait les yeux rouges. Tous ces détails avaient été donnés à Madame, devant la princesse Marie-Louise, par la maréchale de Grancey. Avec quel intérêt ils furent écoutés et commentés par Mademoiselle! Qu'il y avait de douleur et de consolation à savoir le Dauphin affligé et souffrant du même malheur qui la désespérait! il se serait mêlé moins de douceur à sa peine, si la princesse avait pu deviner que le ressentiment avait une grande part dans l'affliction du prince. Livré à toutes les inconséquences d'un cœur amoureux, oubliant sa prière à Marie-Louise, il ne ne lui pardonnait pas d'y avoir cédé; oubliant la terreur que lui inspirait à lui-même la moindre parole du roi, il s'indignait à l'idée

que sa cousine avait pu fléchir devant les plus cruelles menaces; son injustice allait jusqu'à lui reprocher d'avoir cru à sa sincerité, lorsqu'il la suppliait au nom de leur amour de ne pas attirer sur elle et sur lui les effets de la sainte colère d'un roi et d'un père. Enfin, il l'accusait, il l'appelait parjure, ambitieuse, et, dans son injuste dépit, il ne pensait qu'au moyen de lui témoigner, fût-ce même devant toute la cour, son mépris et son indignation.

Le dimanche suivant, le Dauphin n'ayant plus de fièvre accompagna le roi à la chapelle. Monsieur avait exigé de sa fille qu'elle s'y rendît aussi, en disant que si elle pouvait se dispenser de prendre part aux plaisirs de la cour, il n'en était pas de même pour les cérémonies religieuses, et que le roi aimait à s'y voir entouré de toute sa famille.

La princesse allait donc revoir M. le Dauphin pour la première fois depuis qu'on les forçait à renoncer l'un à l'autre. Elle espérait trouver dans son regard l'expression du regret et de la pitié, enfin, cette douleur, cette émotion sympathique qui devait soutenir son courage. Qu'eprouva-t-elle, hélas! en voyant la douce sérénité de ce jeune visage remplacée par un sentiment amer! Comment son âme naïve, ignorante des folies du cœur humain, ne connaissant de la passion que le dévouement qu'elle inspire, aurait-elle connu dans cette rage concentrée l'effet d'une jalousie d'autant plus implacable qu'elle n'était pas fondée, car en amour on trouve plus de raisons pour douter de ce que l'on voit que de ce qu'on imagine. Elle mit ces témoignages d'un faux dédain sur le compte d'une insensibilité choquante, d'un commencement d'inconstance; et elle sentit s'évanouir dans son cœur la seule douce pensée qui le soutînt encore.

La messe terminée, le roi s'approcha de Mademoiselle et lui donna la main pour traverser les grands appartements jusqu'à son cabinet. Cette déférence devait apprendre le nouveau rang auquel allait monter la princesse.

Avant d'entrer dans le cabinet du roi, le marquis de Los Balbazès offrit à la princesse la relation écrite en français et en espagnol, des fêtes données à Madrid en réjouissance du consentement de Sa Majesté très-chrétienne et du consentement de Leurs Altesses royales au mariage du roi d'Espagne avec elle.

A l'arrivée de cette grande nouvelle, le roi Charles II avait aussitôt fait chanter un *Te Deum* dans l'église de Notre-Dame d'Atocha. Toutes les maisons de Madrid avaient été illuminées. On avait fait des feux de joie dans toutes les rues. Cent cinquante cavaliers des meilleures maisons du royaume avaient fait une mascarade à cheval pendant la nuit, chacun un flambeau à la main. Ces divertissements avaient duré trois jours. Une lettre du marquis de Villars au roi confirmait tous ces détails, et y ajoutait que la joie de Sa Majesté catholique n'avait pas été moins vive que celle de ses sujets, lorsqu'il avait remis, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, la réponse attendue avec tant d'impatience.

— Il est impossible, dit le roi à sa nièce, que vous ne soyez pas sensible à tant de bonheur causé par vous. Croyez, ma chère enfant, que le plaisir de s'entendre bénir par les acclamations de tout un peuple peut consoler de bien des regrets. Colbert vient de me dire que tous les articles du contrat sont dressés. Nous le signerons demain soir. Puis, lorsque tout sera prêt, la cour se rendra à Fontainebleau pour la grande cérémonie.

A ces mots Marie-Louise s'inclina respectueusement sans pouvoir répondre, de grosses larmes tombèrent de ses yeux. Le roi les vit, et craignant une nouvelle scène de désespoir de la part de sa nièce, il s'éloigna d'elle et remit à un autre moment les avis qu'il croyait nécessaire de lui donner sur la cour où elle allait régner.

— Emmenez-la, dit-il à voix basse à Madame, et tâchez d'obtenir d'elle un peu plus de raison. C'est assez pleurer ce

qu'elle quitte, et le roi d'Espagne pourrait bien la punir de cet excès de larmes.

— Et je me croyais malheureuse! s'écria-t-elle lorsqu'elle fut seule, j'accusais le sort qui me séparait de lui! Je croyais à ses regrets, à ses larmes et j'osais me plaindre!... Ah! c'est aujourd'hui seulement que je mérite la pitié, aujourd'hui qu'il me soupçonne peut-être de lui préférer ce trône que je hais, ce roi dont l'amour me fait trembler... Mais non, je cherche en vain à trouver un motif noble à son changement. C'est le découragement d'une âme faible pour une affection dont il n'a plus de bonheur à attendre; c'est le lâche désir de se faire un mérite auprès du roi d'une soumission trop facile; c'est de l'égoïsme, de la dureté enfin, de l'indifférence! et c'est à un tel sentiment que je sacrifierais mes devoirs et l'intérêt de la France!... Non... C'est assez qu'il me coûte le repos de ma vie elle-même, je l'espère. Je ne permettrai pas qu'il flétrisse ma mémoire... Tant de faiblesse, d'injustice, me rappellent enfin à moi-même, à ce que je dois à ma famille, à mon nom, à ma patrie. Ah! si je ne puis résister à tant de chagrins réunis, je laisserai du moins la mémoire d'une princesse digne d'un meilleur sort.

Quand la dignité, la fierté viennent au secours des peines de l'âme, elles lui donnent toujours la force de les contraindre. Marie-Louise se promit de dévorer ses larmes pendant tout le temps que durerait la solennité du lendemain. Monsieur avait espéré qu'il y aurait bal à la cour après la lecture et la première signature du contrat de mariage. Mais le roi, redoutant quelques scènes fâcheuses, avait décidé que cet acte se passerait en famille, et que toute la pompe des fêtes du mariage serait réservée pour Fontainebleau, où aurait lieu la signature définitive des fiançailles et la cérémonie sainte. Soigneux d'épargner à son fils et à sa nièce une rencontre pénible dans cette circonstance et non moins attentif à empêcher l'ambassadeur d'Espagne de faire des remarques dan-

gereuses sur les regrets trop tendres qu'il pourrait lire dans les yeux du Dauphin et dans ceux de la fiancée, le roi venait de faire préparer auprès de Passy, un camp pour les troupes de sa maison. Il avait assisté lui-même à l'arrivée dans ce camp des quatre compagnies de ses gardes du corps, ses gendarmes, ses chevau-légers de la garde, des compagnies des mousquetaires, onze compagnies de grenadiers à cheval, tout cela commandé par le duc de Noailles, sous les ordres de monseigneur; ainsi le Dauphin devant assister à la réception des principaux officiers du camp par le duc de Noailles, ne pourrait être à la lecture du contrat, ce qui fut annoncé par le roi à toute l'assemblée; et ce qui confirma Mademoiselle dans son accusation contre le prince.

La lecture de ce contrat, faite à haute voix par M. de Colbert, ne fut écoutée de personne, car chacun en connaissait d'avance tous les articles, et particulièrement celui qui donnait à la France un droit de plus à la succession de la couronne d'Espagne; c'est à cet article, qui devait un jour coûter tant de sang à la France, que Louis XIV immolait sans pitié le bonheur de son fils et celui de sa nièce.

Sans doute le courage de Marie-Louise l'aurait trahie si elle avait vu la main tremblante du Dauphin hésiter à signer leur séparation éternelle; mais il n'était pas là pour la troubler, l'encourager, ou la consoler d'un regard. Son absence la livrait sans conteste au plus cruel devoir; elle l'accomplit au grand contentement de sa famille, et signa d'une main convulsive l'arrêt qui la condamnait à régner et à mourir loin de la France.

XVIII

Le marquis de Los Balbazès dépêcha aussitôt un courrier à Madrid pour y porter l'importante nouvelle de la signature du contrat; puis un autre courrier fut expédié au marquis de Liche, ambassadeur d'Espagne à Rome, afin que ce dernier demandât conjointement avec notre ambassadeur, le duc d'Estrées, les dispenses nécessaires pour que M. le prince de Conti, proche parent de Mademoiselle, pût l'épouser au nom du roi d'Espagne.

Le roi nomma en même temps le prince et la princesse d'Harcourt pour conduire la reine d'Espagne jusqu'aux Pyrénées; il ordonna que la maréchale de Clérambault lui servirait de dame d'honneur, et la fille du maréchal de Grancey de dame d'atours, jusqu'à ce que la fiancée eût rejoint sa maison, qui devait l'attendre sur la frontière.

A la nouvelle du consentement de Louis XIV et de celui de Mademoiselle, le roi d'Espagne avait envoyé sa procuration en blanc au roi de France, en le priant de la remplir du nom qu'il lui plairait. Le choix d'un prince du sang devait nécessiter des dispenses du pape et retarder les cérémonies nuptiales.

Si les joies de la vanité avaient pu pénétrer dans l'âme de Marie-Louise, ses regrets auraient été anéantis sous le poids des honneurs que dès lors on lui prodigua. Ardent à lui faire croire qu'après la signature du contrat Mademoiselle s'était engagée irrévocablement, et que nul événement ne pouvait plus mettre obstacle à son mariage, le roi avait ordonné qu'on la traitât dès lors en reine. Mais la retraite dans laquelle la princesse s'obstinait à vivre, sa résolution de rester à Saint-

Cloud jusqu'au moment où la dispense arriverait de Rome, et où la cour partirait pour Fontainebleau, empêchèrent de lui rendre les honneurs dont on espérait l'éblouir.

Pendant ces délais, Monsieur ne pensa qu'à surveiller les détails du cérémonial voulu dans la grande solennité qui s'apprêtait. La crainte d'oublier le plus insignifiant des hommages dus à sa fille en cette circonstance, lui causait de fréquentes insomnies, et son agitation, ses inquiétudes, faisaient rire les courtisans. Les femmes ne parlaient que des dentelles, des étoffes d'or à quinze louis l'aune fournies par la fameuse Langlée, pour le trousseau de Mademoiselle, des bijoux montés par Beilmer, et donnés à la reine d'Espagne par le roi et les princes de sa famille.

La reine Marie-Thérèse était plus triste que jamais; car madame de Montespan, croyant servir sa jalousie personnelle en excitant celle de la reine, lui avait dénoncé l'amour du roi pour mademoiselle de Fontanges. Cette nouvelle infidélité lui ôtait tout espoir de voir le roi se convertir, et elle joignait à la douleur d'en être trahie dans ce monde, celle de le croire perdu dans l'autre.

Quant au roi, sa situation était fort pénible. Dominé par l'esprit de madame de Montespan, fasciné par la beauté et la jeunesse de mademoiselle de Fontanges, séduit par la conversation moitié sainte et moitié coquette de madame de Maintenon, il ne pensait qu'à concilier ces trois grandes puissances, ou plutôt il cherchait les moyens de satisfaire, dans chacune d'elles, leur goût dominant; il voulait laisser le crédit à madame de Montespan, offrir son amour et ses trésors à mademoiselle de Fontanges, et donner à madame de Maintenon l'espérance de le ramener par le pouvoir de son éloquence sacrée et de ses caresses mystiques, à toutes les vertus d'un vieux roi.

Lorsque la duchesse d'Arpajon présenta à Madame mademoiselle de Fontanges, pour laquelle la duchesse avait obtenu

une place de fille d'honneur auprès de Son Altesse royale, Mademoiselle, frappée de l'extrême beauté de cette jeune personne et de l'expression naïve et mélancolique répandue sur tous ses traits, se sentit portée vers elle par cet attrait mystérieux qui unit à leur insu deux âmes destinées à de grandes douleurs et à une fin prématurée.

Elevée dans la province de Rouergue, au sein d'une famille noble et pauvre, où l'on avait pour le roi de France l'amour et la crainte qu'on ne doit qu'à Dieu, mademoiselle de Fontanges avait reçu, pour toute recommandation, celle de ne rien faire qui pût lui attirer le moindre reproche de la part de Sa Majesté, ni de la part de l'auguste princesse qui daignait la mettre au rang de ses filles d'honneur.

On peut se faire une idée de l'ébahissement d'une jeune fille accoutumée aux noires tourelles du vieux manoir paternel, aux soirées monotones passées entre un chapelain qui lit et une tante qui file, tombant tout à coup au milieu de la cour la plus magnifique, la plus sémillante de toutes celles de l'Europe.

D'abord l'étonnement la rend stupide, et comme elle regarde tout sans rien comprendre, et qu'elle ne trouve nulle réponse aux questions qui la troublent, on en conclut qu'elle est imbécile (1). Les femmes de la cour, rassurées par cet arrêt, le proclament en tous lieux. Madame de Montespan est

(1) Dreux du Radier et la Fontaine ont contesté, avec toute l'autorité de leur talent, la réputation de sottise faite à mademoiselle de Fontanges. On connaît ces vers où la Fontaine dit, en parlant d'elle :

L'éclat fut pris des feux du firmament;
Chaque déesse et chaque objet charmant,
Qui brille au ciel avec plus d'avantage,
Contribua du sien à cet ouvrage.
Pallas y mit son esprit si vanté;
Junon son port, et Vénus sa beauté;
Flore son teint, et les Grâces leurs grâces.

la première à protéger celle qu'elle nomme *l'idole de marbre*, elle veut que le roi voie ce beau visage, cette taille de nymphe, et profite d'une partie de chasse pour présenter mademoiselle de Fontanges à Louis XIV; l'imprudente va jusqu'à blesser la modestie de la jeune fille, en faisant remarquer au roi les beautés que recouvrait un fichu de dentelle : la pauvre Angélique en rougit de honte, et son embarras la rendit si intéressante, que le roi en garda une vive impression.

Mademoiselle promenait sa triste rêverie dans les bosquets de Saint-Cloud, lorsqu'elle vit, au retour de cette chasse, mademoiselle de Fontanges assise sur les degrés d'un petit temple grec, et le visage inondé de larmes. Un sentiment d'intérêt plutôt que de curiosité engagea la princesse à s'approcher d'elle.

A l'aspect de Mademoiselle, Angélique se leva aussitôt, porta son mouchoir à ses yeux, et parut confuse d'être surprise en cet état. La princesse la rassura d'abord par quelques paroles affectueuses; puis elle lui demanda le sujet de ses pleurs avec une sollicitude si bienveillante, que mademoiselle de Fontanges raconta naïvement l'humiliation qu'elle venait d'éprouver.

Ce qu'elle dit de sa terreur au moment où le roi lui avait adressé la parole, de l'émotion qui avait succédé à son tremblement en écoutant les compliments dont Sa Majesté l'avait honorée, du supplice que madame de Montespan lui avait fait endurer par l'insolence et l'indécence de ses éloges, portait l'empreinte de la vérité, et de la candeur la plus touchante. Encore émue d'une chaste indignation, justement blessée de l'admiration dédaigneuse de la favorite, mademoiselle de Fontanges exprima en fort bons termes les sentiments que ce mélange de choses flatteuses et outrageantes lui faisait éprouver; et Mademoiselle s'étonna de la réputation établie sur le manque d'esprit de mademoiselle de Fontanges. La princesse, trop jeune pour l'avoir observée, ignorait cette ruse habi-

tuelle de l'envie, qui ne consent à reconnaître la beauté dans une personne qu'à condition de l'affubler de l'infirmité ou du ridicule qui en doit détruire le prestige.

Dans la disposition d'âme où se trouvait Mademoiselle, les pleurs d'une jeune personne belle et malheureuse devaient la toucher sensiblement. Elle tenta de la consoler, en lui parlant de malheurs plus cruels que le sien ; et de cette confiance mutuelle naquirent deux sortes d'amitiés, l'une protectrice, et l'autre respectueuse, qui durèrent secrètement jusqu'à la mort, en dépit de l'absence et des événements qui devaient le plus s'y opposer.

Mademoiselle de Fontanges, en pleurant ainsi sur la manière blessante dont elle avait été présentée au roi par madame de Montespan, ne se doutait pas de l'effet que sa beauté avait produit sur le cœur de Louis XIV ; et la puissance de madame de Montespan paraissait si bien établie, elle avait résisté à l'apparition de tant de beautés rivales, de tant d'attaques en tous genres, que chacun la croyait invincible.

Cependant le roi venait plus souvent à Saint-Cloud ; mais l'on attribuait ses fréquentes visites à ses soins, ses déférences pour la future reine d'Espagne, et au désir qu'il avait de maintenir et surveiller lui-même la conduite de sa nièce.

C'est une faculté réservée aux âmes d'élite que de pouvoir oublier les peines en s'occupant à soulager celles des autres. Mademoiselle, sans espoir de rien obtenir de la pitié du roi en sa faveur, imagina de l'intéresser au sort de mademoiselle de Fontanges en lui racontant les malheurs de sa famille, et les larmes qu'elle lui avait vu répandre au retour de la chasse où elle avait accompagné Madame.

Il fallait toute l'innocence de Mademoiselle pour n'être point frappée du feu qui brilla tout à coup dans les yeux du roi, au nom de mademoiselle de Fontanges, et de l'empressement qu'il mit à rapprocher son fauteuil de la chaise de la

princesse, pour la questionner tout bas sur le compte de sa belle protégée.

Elle n'avait que du bien à en dire, et elle se vit écouter avec tant d'intérêt, qu'elle crut pouvoir hasarder une demande d'un grand prix pour elle. Il s'agissait da faire inscrire le nom de mademoiselle Fontanges sur la liste des femmes qni devaient accompagner la jeune reine d'Espagne.

A cette proposition, le roi fit un mouvement involontaire, et se récria sur l'impossibilité d'ajouter une personne de plus à celles désignées pour la suivre; il dit qu'il serait d'autant plus inconvenant d'en augmenter le nombre, que le roi d'Espagne ne les souffrirait point à sa cour; que le premier devoir d'une reine était de s'entourer des femmes titrées du pays où elle allait régner, et de ne garder près d'elle qu'une ou deux personnes de son service, venues à sa suite.

— Quoi! pas même une amie? dit la princesse d'une voix oppressée.

Et le roi la voyant prête à pleurer, se leva et marcha vers l'autre bout du salon où se trouvait mademoiselle de Fontanges.

Il la gronda du ton le plus gracieux de ne pas lui avoir fait savoir plutôt les malheurs de fortune éprouvés par sa famille, et l'autorisa à partager avec elle la pension qui lui était accordée à dater de ce jour. Puis, ne lui laissant pas le temps de le remercier, il la questionna affectueusement sur l'emploi de ses journées dans le vieux château de ses pères, et s'amusa beaucoup de la naïveté de ses réponses. Il alla même jusqu'à lui demander si nul châtelain de son voisinage n'avait jamais tenté de lui plaire.

— Excepté deux vieilles parentes, le curé et le chapelain, personne ne venait au château, répondit-elle.

— Quoi! personne ne vous a jamais dit à quel point vous étiez belle?

Mademoiselle de Fontanges baissa les yeux pour toute réponse.

— On ne vous a jamais parlé du trouble qu'on ressent à votre vue, ajouta le roi en baissant la voix :

— Jamais, dit-elle avec une candeur ravissante.

— C'est à nous qu'il était réservé de vous l'apprendre ; ah ! j'en rends grâces au ciel, reprit le roi en lançant sur elle un regard brûlant.

Puis, revenant près de Madame, il la supplia de ne pas manquer au rendez-vous de chasse qui aurait lieu le lendemain dans les bois de Marly.

XIX

Dès que le roi fut parti, Mademoiselle alla se renfermer chez elle, où mademoiselle de Fontanges vint bientôt la rejoindre, toute joyeuse des bienfaits du roi pour la pauvre famille des Scorailles, et non moins reconnaissante du soin de sa bienfaitrice à lui attirer la protection du roi.

— En vérité, dit-elle, je ne m'attendais pas à voir sitôt la prédiction s'accomplir ; car Votre Altesse saura que j'ai fait l'an passé un songe dans lequel je me voyais élevée sur une haute montagne ; puis, éblouie par un nuage resplendissant, qui s'évanouit tout à coup et me laissa dans une obscurité profonde, et respirant à peine comme si je venais d'être précipitée dans un abîme. Tourmentée par le rêve dont je ne pouvais chasser le souvenir, je le confiai à mon confesseur. « Prenez bien garde à vous, me dit-il d'un air inspiré. Cette montagne est la cour de Louis XIV. Vous y parviendrez à un grand éclat ; mais cet éclat sera de fort courte durée. Si vous abandonnez Dieu, il vous abandonnera, et vous tomberez

dans d'éternelles et profondes ténèbres. » La fin de cette prédiction ne me fait point peur, ajouta Angélique; car je suis bien sûre de ne jamais abandonner Dieu.

Elle était de bonne foi dans cette assurance. Mais que les séductions d'un roi ont d'empire, même sur une âme pure !

— Trois jours après l'explication de mon rêve, j'en vis réaliser le commencemont, continua mademoiselle de Fontanges, par une lettre de la duchesse d'Arpajon, qui m'envoyait chercher pour me placer ici. En arrivant à la cour, je me dis : Voilà bien le nuage resplendissant qui m'avait éblouie en songe, et les bontés du roi, les vôtres, ne me promettent-elles point déjà plus de bonheur que je n'aurais jamais osé en espérer !

La princesse, sans croire aux devins et aux sorciers aussi aveuglément que son père, avait cette superstition dont les âmes tendres, les esprits rêveurs ont peine à se défendre. Bien qu'elle regardât son sort comme fixé irrévocablement, elle exprima le désir de consulter quelqu'un de ces prophètes, dont le supplice de La Voisin n'avait point refroidi le zèle. Monsieur avait souvent cité devant elle la science du chevalier de Jant, qui expliquait d'une façon surprenante les centuries du fameux Nostradamus, et trouvait dans ses prédictions, incompréhensibles au vulgaire des lecteurs, non-seulement la destinée des empires, mais celle de toutes les personnes qui consultaient ce grand docteur.

Le chevalier de Jant était parent de madame de Saint-Gervais ; il venait assez souvent la voir, et c'est par ses soins qu'il était parvenu à montrer à Bontemps, le valet de chambre du roi, son interprétatien de la centurie sur les conquêtes de Louis XIV, et les longues années que le destin accordait à ce grand monarque. Il fut donc décidé qu'à la requête de mademoiselle de Fontanges seule, madame de Saint-Gervais engagerait le chevalier de Jant à se rendre un matin, avant le lever de Madame, dans le pavillon qui dominait les hauteurs du

parc de Saint-Cloud ; et que la princesse et son amie viendraient, toutes deux masquées, pour le consulter lui et ses livres prophétiques.

Cela convenu, la princesse revêtit la robe que portait depuis quelques jours madame de Saint-Gervais, et le visage caché sous un masque, elle prit le bras de mademoiselle de Fontanges ; toutes deux se rendirent dans le pavillon. Madame de Saint-Gervais les suivait à quelque distance, encapuchonnée de manière à n'être point reconnue ; elle s'assit sur les marches du pavillon, et les deux jeunes masques entrèrent.

Le chevalier de Jant était là, qui lisait en les attendant ; il était tellement captivé par sa lecture, qu'il ne s'aperçut pas de leur arrivée.

C'était un homme vieilli par les veilles plus que par les années, d'une figure grave et noble, dont le regard fixe semblait attaché sur une pensée unique et ne rien voir de ce qui l'entourait. Tout en lui annonçait un fanatique consciencieux, un rêveur de bonne foi. En effet, M. de Jant croyait à Nostradamus comme à Dieu ; c'était pour lui le prophète des temps modernes. Le chevalier prétendait avoir la clef de son langage mystique, acquise par douze ans d'étude ; plusieurs faits historiques et particuliers étant venus justifier le système explicatif du chevalier, il se regardait comme le truchement chargé par la Divinité d'apprendre aux hommes les grandes vérités prédites dans le livre de son prophète.

— Pardonnez-nous, monsieur, de vous déranger ainsi de vos études, dit mademoiselle de Fontanges désirant interrompre la méditation qui se prolongeait.

Alors le chevalier sort brusquement de son rêve, se confond en excuses de n'avoir point vu entrer ces dames, et croyant s'adresser à madame de Saint-Gervais, il lui demande si elle est bien déterminée à entendre la vérité, toute la vérité que renferment ces livres, ajoute-t-il en montrant la vieille édition des centuries de Nostradamus, les prédictions d'Olivarius,

et plusieurs livres latins qui traitent des signes symboliques et de l'explication des songes.

Mademoiselle inclina la tête en manière d'approbation, n'osant parler de peur d'être reconnue.

Mademoiselle de Fontanges, qui n'avait pas la même crainte, répondit qu'elle voulait savoir la vérité tout entière.

— C'est que je ne la fais point, dit le chevalier, je la lis; et Dieu seul sait si elle doit jeter la joie ou le désespoir dans l'âme de ceux qui la veulent connaître.

Ces paroles dites d'une voix sombre, inspirent une sorte d'effroi à mademoiselle de Fontanges, elle questionne des yeux la princesse qui lui dicte à voix basse sa réponse.

— Nous demandons la vérité, si cruelle qu'elle puisse être, dit-elle.

Alors M. de Jant prend un stylet d'ivoire à poignée de cuivre ciselé, et le présente à la princesse en lui disant de l'enfoncer au hasard entre les feuillets du vieux livre qu'il tenait fermé. Puis, ouvrant le livre à l'endroit marqué par le stylet, il lit à haute voix les versets inscrits sur la page. Ces quatrains, d'un sens très-obscur par lui-même, et de plus écrits en vieux langage, paraissent inintelligibles à la princesse et à sa compagne.

Ces mots seuls frappent leurs oreilles:

Entre Bayonne et Saint-Jean de Lux
Sera posé de Mars la promettoise.
. . . . . .
Poignant poison et lettres au colet
Sera saisi eschappé en dangé.
. . . . . .
Des innocents le sang de vefve et vierge
Sans simulacres trempés en ardent cierge.
. . . . . .
Mort conspirée, viendra en plein effet
Charge donnée et voyage de mort.

Ici le chevalier lève les bras au ciel, le livre tombe, et l'interprète de l'oracle reste anéanti sous le poids des événements funèbres que lui révèlent ces mots incohérents.

— Parlez sans crainte, dit la princesse; ces mots de poison, de mort n'ont rien qui m'effraie.

— Je ne suis pas si courageuse, moi, dit mademoiselle de Fontanges ; si vous lisez là dedans ma mort prochaine, ne me le dites point.

— A votre place je penserais de même, reprit Mademoiselle; quand il est permis d'aimer et d'être aimée, on doit craindre la mort.

— Aimée! s'écria le prophète; et qui le sera jamais plus que vous?

Alors, répétant des mots que lui seul comprenait, il en tira pour conséquence que l'inconnue, dont la main avait été chercher sa destinée parmi toutes les prédictions de Nostradamus, serait l'objet de trois amours funestes, l'un désespéré, le second impossible; le troisième, plus fatal encore, coûterait la raison à l'infortuné qui en serait atteint.

— Assez, dit la princesse saisie d'effroi, assez...

Mais le chevalier ne l'entendit pas. Tout à son exaltation prophétique, terrifié lui-même par l'horreur des événements que les centuries lui révèlent:

— Où courez-vous? s'écrie-t-il d'une voix étouffée... Les monstres!... beauté, spectre, jeunesse, vertu... rien ne pourra les fléchir... Restez ici... oh! restez!...

Et le chevalier se couvre les yeux de ses tremblantes mains comme pour échapper au tableau dont la vue le glace d'épouvante.

La princesse pâlit et tremble... Mademoiselle de Fontanges feint de sourire des paroles sinistres, des gestes tragiques de l'oracle, et veut attirer son attention sur elle pour le détourner de ses idées lugubres; mais il la repousse avec violence, et s'écrie en fermant le livre:

— Ne m'interrogez pas!

— Pourquoi cette défense?

En disant ces mots, Angélique ouvre le livre, et met sous les yeux du chevalier la page qui se présente. Les mots *fleurs*, *trésors*, *joailleries, contentement* brillantent cette page. Angélique en fait la remarque en se félicitant ; car elle lisait furtivement par-dessus l'épaule du chevalier. Aussitôt M. de Jant pose sa main sur les derniers quatrains de cette page. Emportée par la curiosité, mademoiselle de Fontanges pousse la main qui lui cache la fin de la prophétie, et le mot de poison est le seul qu'elle distingue parmi tous ceux dont le sens est inexplicable.

— Quoi !... toutes deux... empoisonnées !... dit-elle en tombant accablée sur un siége.

— Ah! gardez-vous de le croire, répond M. de Jant ; frémissant des conséquences d'une telle prédiction, et mentant à sa foi pour amortir l'effet de ses oracles ; le poison n'est sans doute ni pour vous ni pour elle ; mais vous serez toutes deux témoins de tristes événements. Soyez prudentes ; n'accordez votre confiance qu'après de longues épreuves ; veillez sur ceux qui vous entourent. Craignez également l'amitié ou la haine d'une femme. Espérez ; un rayon éclatant luit sur plusieurs phases de votre destinée ; puisse-t-il vous éclairer assez pour vous sauver des piéges de l'enfer !

A ces mots, il se leva, prit ses livres et sortit du pavillon.

— A qui donc ai-je parlé? s'écria-t-il en apercevant madame de Saint-Gervais assise sur les marches du perron.

— Dans peu vous le saurez, répondit-elle.

— Malheureux, qu'ai-je fait!. . Ah! ma cousine, vous m'avez perdu !

— Soyez sans crainte, reprit madame de Saint-Gervais, je vous jure le plus profond secret sur cette consultation.

— N'importe, dit le chevalier d'un ton amer, j'aurais dû

soupçonner quelque fraude, je ne devais pas céder à votre prière... J'en serai puni, je le mérite...

En parlant ainsi il s'éloigna promptement sans interrompre ses imprécations contre sa cousine.

Madame de Saint-Gervais entra dans le pavillon, où elle trouva la princesse et son amie accablées sous le poids des réflexions que les quatrains de Nostradamus avaient fait naître dans leur esprit. Madame de Saint-Gervais tenta vainement de leur prouver que ces centuries, composées pour la plupart de mots incohérents, se prêtaient à toutes les interprétations qu'on voulait leur donner ; que le chevalier de Jant n'était point un sorcier, mais le simple traducteur d'un langage tellement obscur qu'on pouvait se tromper à chaque page, à chaque ligne sur le vrai sens d'une phrase qui n'en présentait aucun. La princesse et mademoiselle de Fontanges n'en restèrent pas moins sous l'influence d'une impression terrible.

Mais quel avenir sinistre pouvait rivaliser en douleur celle qui déchirait le cœur de la princesse Marie-Louise? Et comment la prédiction la plus effrayante n'aurait-elle pas été oubliée au sein du bonheur enivrant qui attendait mademoiselle de Fontanges?

XX

Grâce aux soins de madame de Saint-Gervais, la princesse et mademoiselle de Fontanges rentrèrent au château sans être vues de personne.

Peu d'instants après, un courrier de Saint-Germain vint prévenir Madame que le roi se rendrait à Saint-Cloud, accompagné du prince de Conti, lequel devait être présenté par Sa Majesté à Mademoiselle, en qualité de son futur époux par

procuration. Rien n'obligeait le roi à cette démarche, mais c'était une occasion toute naturelle de passer la soirée chez Madame, d'y pouvoir contempler à loisir la beauté de mademoiselle de Fontanges, de lui parler de son admiration passionnée, et le roi commençait à ressentir l'effet impérieux de ce charme de présence, qui fait qu'on se meurt d'ennui partout, excepté là où *elle* est.

La contrainte, ce stimulant rarement connu des souverains, ajoutait encore à l'attrait de cet amour naissant; car l'amitié de Madame pour madame de Montespan ne lui permettait pas de recevoir le roi sans en prévenir la marquise, et celle-ci n'avait garde de manquer une occasion d'exercer sa surveillance jalouse. Il fallait ménager à la fois les égards dus à Madame, la pruderie de convention qui lui faisait tolérer un amour adultère en faveur de la marquise, et qui se serait révoltée contre celui qu'inspirait à son insu mademoiselle de Fontanges, et les soupçons, le ressentiment implacable d'une favorite délaissée, dont la vengeance pouvait défier sa colère; tant d'obstacles, de ménagements à garder surtout envers mademoiselle de Fontanges, que sa parfaite innocence et l'enivrement de se voir ainsi distinguée par le dieu de la cour entraînaient souvent à de trop naïves imprudences, obligeaient le roi à dissimuler son amour.

Ce supplice, plein de charmes pour de certaines âmes, devait bientôt lasser un prince accoutumé à voir ses désirs prévenus avant même que de naître. Aussi Louis XIV ne pensa-t-il qu'à s'affranchir le plus tôt possible des entraves qui retardaient son bonheur. Le séjour de Fontainebleau, où la cour des princes du sang se trouvait naturellement réunie à la sienne, était propice aux amours de ce genre. C'est là que mademoiselle de la Vallière avait été séduite, c'est là que le roi espérait troubler le cœur et la raison de mademoiselle de Fontanges, et il fixa au surlendemain le voyage de Fontainebleau.

— Quoi! sitôt! s'écria Madame en voyant pâlir la princesse Marie-Louise.

— On ne peut différer plus longtemps de satisfaire l'impatience du roi d'Espagne, répondit le roi; voici des lettres qui en font preuve, ajouta-t-il en remettant à sa nièce deux lettres, où Charles II lui peignait de son mieux les ennuis de l'attente et le bonheur qu'il se promettait à la recevoir.

— Et les dispenses? demanda Madame.

— Elles nous ont été remises ce matin par le marquis de Los Balbazès, ainsi que la procuration qui autorise le prince de Conti à épouser Mademoiselle.

— En vérité, dit le jeune prince, je regrette bien de n'avoir que l'honneur d'un si beau mariage. Mais du moins m'en ferai-je un droit pour me dévouer plus que jamais aux intérêts de ma belle cousine.

Ces derniers mots furent accompagnés d'un regard qui semblait demander pardon de jouer un si grand rôle dans un acte qui allait éloigner pour toujours la princesse Marie-Louise de la cour de France.

Alors le roi parla de la prochaine arrivée du duc de Plastrano, nommé par le roi d'Espagne pour apporter à Mademoiselle les présents de mariage. Il vanta la richesse de ces présents, héritage du trésor de Charles-Quint, et plaisanta avec grâce sur l'avantage qu'auraient ces bijoux précieux de servir à parer une belle reine, ce qui ne leur était pas arrivé depuis longtemps.

Ces flatteries ne valurent au roi ni un sourire ni un regard reconnaissant de la part de sa nièce. Il continua en racontant les ordres qu'il avait donnés pour que les fêtes de ce grand mariage égalassent en magnificence celles que les Espagnols préparaient à Madrid pour la réception de leur jeune reine. Il s'étendit avec plaisir sur le luxe royal qu'on déployerait en cette occasion, et se plut à remarquer l'effet de ces récits magiques sur l'esprit de mademoiselle de Fontanges.

— Je crois entendre lire un chapitre des *Mille et une Nuits*, dit-elle en se penchant vers madame de Grancey ; ce sera un véritable enchantement.

— Je l'espère bien, dit le roi qui l'avait entendue, bien qu'elle eût parlé à demi-voix. Je veux que nous gardions tous un heureux souvenir de ces fêtes.

— C'est dommage qu'elles nous coûtent si cher ! dit Madame en prenant la main de Marie-Louise.

Et la princesse serra celle de sa belle-mère avec tendresse, comme pour la remercier d'être la seule qui la plaignît au milieu de tant de vains hommages. Le nom de M. le Dauphin ne fut point prononcé de toute la soirée. Mais rien ne pouvait dispenser monseigneur d'être du voyage de Fontainebleau ; c'est là que la princesse devait le revoir et renoncer à lui pour jamais.

Dans cette soirée, Mademoiselle essaya plus d'une fois de causer avec le prince de Conti, espérant qu'il aurait quelques mots à lui dire de la part du Dauphin ; mais il ne lui parla que de ses regrets personnels, et de la situation pénible où il allait se trouver en dépit de toute la pompe avec laquelle on croyait dissimuler le ridicule d'épouser une belle personne pour le compte d'un autre. Après l'avoir questionné vivement, la princesse l'écoutait à peine ; car, son espoir déçu, elle ne pensait plus qu'à s'expliquer le silence, la froide résignation du Dauphin. C'est le malheur des âmes fortes de ne pouvoir comprendre la lâcheté des âmes faibles, et cette naïve hypocrisie qui leur fait ériger en vertu leur soumission aux caprices du plus fort. Le Dauphin savait que la volonté du roi était immuable, et il n'avait pas même tenté de la fléchir. C'était à ses yeux un arrêt du ciel qu'il fallait subir comme ces fléaux dont le Seigneur afflige la terre pour lui rappeler sa toute-puissance. Dès-lors, son imagination, glacée par *l'impossible*, avait vu évanouir tout à coup ses rêves, ses désirs. Le regret de ce qu'il perdait venait bien encore par

moments troubler le calme d'une résignation qu'il croyait héroïque ; mais il se rappelait ces mots : « Le roi l'a dit, Louise est morte pour moi, » et son cœur découragé se consolait, hélas! comme tant de cœurs se consolent lorsque la mort l'ordonne.

XXI

Le riche trousseau commandé par Madame, et donné par Monsieur à la princesse, fut étalé le lendemain sur de longues tables dans les salons du Palais-Royal. Ce trousseau, digne d'une reine, était le sujet des admirations, des conversations de toutes les femmes de la cour, et elles s'étonnaient de l'indifférence que Mademoiselle témoignait pour toutes ces parures qui devaient l'embellir.

Le soir, arrivèrent les présents du roi, de la reine et de M. le Dauphin. C'étaient deux superbes parures, l'une en diamants, l'autre en perles. Le présent de monseigneur consistait en une chaîne moitié perles et diamants, à laquelle était attaché un médaillon entouré de gros brillants et qui encadrait d'un côté le portrait du roi, de l'autre celui de la reine. A la vue de ce médaillon, Marie-Louise se troubla ; une rougeur subite anima ses traits. Elle ne douta point que ce médaillon ne renfermât quelques mots du Dauphin, son portrait sans doute, et lorsque ce médaillon passa de mains en mains pour être admiré de plus près, la princesse ne put dissimuler une inquiétude qui l'aurait trahie, si la richesse de ces présents royaux n'eût captivé l'attention générale.

Dans les grands malheurs, la moindre espérance donne au visage l'expression d'une joie insensée. Les courtisans, frappés du changement qui s'opéra tout à coup dans la physiono-

mie, dans la contenance de Mademoiselle, crurent au triomphe si commun de la vanité sur l'amour; et Monsieur se réjouit intérieurement de voir sa fille moins insensible à toutes ces magnificences qu'il croyait être les biens les plus indispensables au bonheur de la vie.

Avec quelle impatience Mademoiselle attendit le moment d'être seule, pour chercher le secret qui devait ouvrir le médaillon, car il était assez épais pour donner l'idée qu'il renfermait quelque chose. Après l'avoir retourné plusieurs fois, Marie-Louise découvre comme une tête d'épingle d'or tenant à la sertissure des brillants. Elle appuie sur ce petit bouton d'or, et aussitôt les deux portions du médaillon se séparent. Son cœur bat, ses yeux se troublent, son émotion la contraint à s'asseoir; elle cherche ce que doit renfermer ce secret, n'aperçoit rien, s'imagine que par l'effet du tremblement qui l'agitait, le papier caché dans cette cavité est tombé à terre, elle dérange tous ses meubles pour le trouver. Elle ne peut se persuader que le bijoutier seul ait eu l'idée du secret, et que l'ayant montré au Dauphin comme un mérite de plus attaché à ce riche bijou, Monseigneur n'en ait point profité pour lui faire parvenir un mot de regrets et de consolation. Cependant c'est la vérité, qu'elle se refuse de croire, hélas! Toute la nuit passée en vaines recherches, en suppositions douloureuses, lui en donne la triste assurance!

Après ce dernier coup, elle sent qu'elle peut braver tous les malheurs, que nul ne l'atteindra si mortellement, et elle se courbe sous le joug qui accable son existence avec l'espoir de la voir bientôt terminée.

XXII

Le 26 juillet 1569, Monsieur, Madame et Mademoiselle partirent avec le roi pour Fontainebleau. Le 28, M. de Pomponne, ministre secrétaire-d'état, alla, au nom du roi, remettre la procuration du roi d'Espagne au prince de Conti, et les dispenses du pape au cardinal de Bouillon, qui, en qualité de grand aumônier de France, devait faire la cérémonie du mariage. Il le prévint que celle des fiançailles aurait lieu, dans le grand cabinet du roi, le surlendemain, veille du jour de la noce royale; et l'on disposa tout pour que rien ne manquât à l'ordre et à la magnificence de ces deux solennités.

M. le Dauphin ne devait arriver à Fontainebleau qu'au moment de se rendre chez Mademoiselle pour la mener chez le roi; car l'étiquette voulait que ce fût lui, premier prince de la couronne, qui conduisît sa cousine à l'autel.

— Se pourrait-il? s'écria la princesse, en lisant le programme du maître des cérémonies. Quoi! c'est lui!... lui! qui va me livrer à l'exil! C'est de sa propre main qu'un autre va me recevoir... Et il en aura le courage! Ah! cet amour qu'il m'a juré, cet amour qui faisait ma vie, il n'était que dans mon cœur! le sien ne l'éprouva jamais. Eh quoi? dans cet affreux moment où le plus effrayant avenir s'offre à moi, je perds tout, jusqu'aux rêves du passé!...

Pendant que Mademoiselle s'abandonnait ainsi à ses tristes réflexions, elle vit, de ses fenêtres, mademoiselle de Fontanges courir seule et d'un air égaré, dans le parc, se dirigeant vers les bosquets, et regardant sans cesse si on ne la suivait pas.

C'était avant l'heure du lever; chacun occupé de son service, ne pensait point à s'aller promener, et particulièrement

les filles d'honneur de la reine ou de Madame, qui consacraient cette heure à leur toilette.

La princesse, supposant qu'une indisposition subite avait porté mademoiselle de Fontanges à vouloir prendre l'air, dit à madame de Saint-Gervais qu'elle aussi se sentait un violent mal de tête, et qu'étant obligée d'être en représentation pendant toute la soirée, elle désirait jouir auparavant de quelques moments de loisir. Il faisait un temps admirable, mais qui présageait une journée brûlante. Madame de Saint-Gervais fut la première à engager Mademoiselle à se promener pendant la fraîcheur du matin, et toutes deux se rendirent dans les jardins, accompagnées de deux autres femmes attachées au service de la princesse..

Au milieu d'une espèce de labyrinthe où aboutissait une petite allée tournante, bordée d'une haute charmille, la princesse aperçut mademoiselle de Fontanges assise sur un banc de gazon, ses cheveux en désordre, sa robe du matin à peine attachée, ses beaux bras sans être gantés exposés au hâle; elle est immobile, ses regards sont fixés sur le sable; elle n'entend rien... En vain Mademoiselle l'appelle; ce n'est qu'au moment où elle est en face d'elle que mademoiselle de Fontanges lève les yeux, tressaille, et veut s'enfuir. Mais la princesse la retient.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle; pourquoi me fuir? ne suis-je pas votre amie?...

— Vous, Madame!... répond Angélique d'une voix tremblante.

— D'où vient l'agitation où je vous vois? vous aussi, seriez-vous malheureuse?

A cette question, madame de Saint-Gervais entraîne discrètement les dames de la suite de la princesse dans l'allée du labyrinthe.

— Ah! parlez, continue la princesse, confiez-moi le sujet du trouble où je vous vois.

— Jamais... non, jamais, répond mademoiselle de Fontanges en portant la main sur son front, comme pour chercher à rassembler ses idées.

— Serait-ce quelque nouvelle insulte de madame de Montespan? dit Marie-Louise. Ah! n'hésitez pas à vous en plaindre, je vous en obtiendrai justice; la soumission dont je fais preuve aujourd'hui vous répond du succès de la première grâce que je solliciterai. Ne craignez donc pas d'employer pour vous le crédit momentané qui me coûte si cher.

— Votre Altesse s'abuse... Je n'ai plus besoin d'aucune protection et l'affection... dont elle m'honorait...

Ici des larmes interrompirent Angélique; la princesse prit sa main, la serra tendrement.

— Vous pensez, dit-elle, qu'affligée de tant de chagrins, je ne puis m'intéresser au vôtre; c'est me faire tort, et m'enlever la seule consolation qui me reste, celle de vous témoigner...

— Ah! ne me plaignez pas! s'écria mademoiselle de Fontanges avec exaltation; je pleure, mais je suis heureuse!...

Il y avait dans la voix, dans le regard d'Angélique quelque chose de fébrile qui frappa la princesse. Le bonheur dont elle se vantait ressemblait au désespoir, tant il trahissait d'agitations pénibles; mademoiselle de Fontanges tremblait et souriait à la fois; son cœur ne pouvait contenir l'abondance de ses émotions; c'était un mélange de douleur et de joie qui avait toutes les apparences du délire.

— Je ne vous comprends pas, dit la princesse; mais, sans vouloir pénétrer de force dans votre secret, peut-être mon amitié vous serait-elle utile dans l'agitation où vous êtes, et qui paraît troubler votre raison.

— Oui; la raison m'abandonne... et j'en rends grâce au ciel... Qu'en ferais-je aujourd'hui, que son cœur seul me reste?... Ah! madame, fuyez-moi... ne me demandez pas la cause de ma démence... Les anges tels que vous ne doivent

s'intéresser qu'aux amours des cieux... ils méprisent ceux de la terre... ceux que Dieu n'a point bénis... qu'il ne bénira jamais... Adieu... madame... adieu...

— Quoi? c'est dans le moment où j'avais l'espoir de vous attacher à ma personne, d'obtenir du roi la permission de vous emmener en Espagne, que vous me dites adieu pour toujours?

— Je ne saurais vous suivre, une puissance invincible m'enchaîne ici... Il faut que j'y meure... Au nom de Dieu, ne me questionnez pas, madame... ne permettez pas que j'outrage la pureté, la sainteté de votre âme en lui confiant les tourments, les délices, les remords qui m'enivrent... Ce serait en vain que votre voix céleste tenterait de me ramener à la vertu, à ces nobles sentiments, à ce pieux sacrifice que j'aurais dû préférer à tout... Mais, tant d'héroïsme n'est pas en mon pouvoir... Je ne suis plus digne de vos bontés, de cette affection dont j'étais si fière... Abandonnez-moi, vous dis-je... ne laissez pas supposer aux méchants de cette cour que vous connaissez ma faiblesse... mon crime... Montrez-vous sévère... implacable... rompez tous rapports avec moi. Qu'ils sachent bien qu'en foulant aux pieds l'honneur de ma famille, le respect dû au noble nom de mon père et les principes religieux qu'il avait placés avec tant de soin dans mon âme, j'ai respecté du moins la vertu, la courageuse innocence dont vous me donniez l'exemple; qu'ils sachent que je vous ai caché mon trouble, mes combats, ma faute, mon bonheur... et pourtant ce bonheur il me coûtera la vie... je le sens... Vous me le pardonnerez alors... mais, d'ici là, n'en demandez pas le sacrifice... Dieu lui même ne l'obtiendrait point... C'est un enivrement, un délire d'être aimée... adorée de celui que tout le monde adore! une joie qui ne saurait être coupable tant elle est...

Qu'entends-je! s'écria la princesse. Elle aussi, n'a pu résister à l'amour du roi!... elle! dont la jeunesse, la candeur

devaient être respectées!... Malheureuse! avez-vous donc oublié le sort de madame de la Vallière, et ces tortures dont madame de Montespan vous offre chaque jour le spectacle douloureux? Avez-vous pu braver la honte, le mépris attaché à cet amour criminel?...

— Qu'importent les tourments, le malheur qui me menaçent? dit mademoiselle de Fontanges avec exaltation. Ne sont-ils pas payés d'avance par le bonheur qui m'enivre, par cet enchantement de ma pensée qui fait que je ne vois, que je n'entends que lui; qu'il est là, sans cesse présent à mes yeux, à mon cœur, que je me sens brûlée par ses regards, rassurée par ses serments, justifiée par son amour.... Non! il n'est point de chagrins, de regrets, de remords, qui puissent m'atteindre tant qu'il m'aimera..... Et qu'ai-je à redouter, si je ne survis point à son amour!.....

La princesse contemplait avec une sorte d'effroi cette fièvre d'amour, qui troublait une belle âme au point de l'aveugler sur ses torts, au point d'ériger son déshonneur, sa dégradation en noble sacrifice! Cet exemple d'une passion insensée lui faisait faire un retour sur elle même; en voyant où peut conduire la séduction d'un amour entraînant, elle excusait le Dauphin de ne point tenter de la détourner de ses devoirs et déplorait moins son ingratitude. D'ailleurs son imagination chaste et pure se refusait à croire qu'il fallût si peu de temps pour passer d'une vie tout innocente aux égarements les plus coupables; elle espérait que dans l'excès de son délire, Angélique exagérait ses torts pour s'ôter à elle-même toute xcuse; et elle tenta de la convaincre de cette grande vérité chrétienne : qu'il n'est jamais trop tard pour revenir à la vertu.

La vertu! répéta mademoiselle de Fontanges avec amertume, est-ce à vous, princesse, d'en vanter les douceurs! vous qui en êtes le modèle, et que le ciel accable de tant de peines pour prix d'une résignation sublime! vous qui lui

sacrifiez plus que la vie, quelle récompense attendez-vous !

— Aucune dans ce monde, répond Marie-Louise en pleurant, mais dans le choix du malheur, je préfère le mien au vôtre, car je ne saurais appeler autrement cette joie qui fait couler vos larmes; ce délire qui ressemble aux convulsions du remords. Pauvre amie !... oui, je vous plains encore plus que moi; oui, je reconnais que celui dont la politique ambitieuse me livre au désespoir, se montre encore plus cruel pour vous que pour moi, car il n'a détruit que mon bonheur !

— Oh ! ne l'accusez pas, s'écrie Angélique, moi seule suis coupable. Elevée dans l'admiration de toutes les qualités qu'il possède, éblouie par l'éclat qui l'environne, je n'ai pu le voir sans l'adorer; mon amour a devancé le sien, non, ce n'est pas un séducteur infâme; gardez-vous de lui donner un nom si odieux. Il a deviné ma faiblesse, voilà tout ; et je n'ai pas eu le courage de la nier. Ah ! ne soyez pas injuste envers lui, madame ; cessez de me plaindre, blâmez-moi, méprisez-moi, mais qu'il conserve votre estime.

En cet instant, madame de Saint-Gervais vint avertir Mademoiselle que le roi était chez Madame, qui les invitait toutes deux à suivre la chasse.

A ce nom du roi, mademoiselle de Fontanges tressaillit, se leva brusquement et disparut dans l'allée qui devait l'éloigner du château.

XXIII

Mademoiselle, triste et rêveuse, revint au château à pas lents; puis en entrant dans l'appartement de Madame, ses yeux se fixèrent sur le roi avec une expression de mépris, de reproche, qui le déconcerta un moment. Mais se rappelant

bientôt le ressentiment de sa nièce contre la volonté royale, qui l'obligeait à se laisser couronner le lendemain, il s'expliqua ainsi le regard indigné de la princesse ; puis, tout à son amour, il ne pensa plus qu'à faire naître l'occasion de revoir le plus tôt et le plus longtemps possible mademoiselle de Fontanges.

La princesse s'excusa de ne pouvoir suivre le roi à la chasse, ayant des devoirs religieux à remplir avant la cérémonie des fiançailles qui devait avoir lieu le soir même. Le roi, sans l'avoir écoutée, fit un signe d'approbation, et dit à Madame de faire prévenir les personnes de sa suite, car il avait hâte de se rendre dans la forêt.

Un moment après, madame de Grancey vint dire à Madame que mademoiselle de Fontanges n'était point dans son appartement, et qu'on l'avait cherchée vainement dans le parc.

— Où peut-elle être, s'écria le roi avec inquiétude et en se levant, comme pour aller lui-même à la recherche de mademoiselle de Fontanges.

— Elle se sera sans doute égarée dans le labyrinthe, dit Madame; cette sorte de promenade empruntée à notre Allemagne, où l'on n'est jamais pressé, est fort mal placée en France, où l'on n'a jamais un seul instant à perdre. Je suis sûre que la pauvre Fontanges se dépite au milieu de ce dédale qui la ramène toujours, malgré sa volonté, là d'où elle est partie. Ce sont de ces plaisirs imbéciles qui tournent en supplice.

— Si nous allions à son secours ? dit le roi.

— Voici madame de Clérembault qui l'amène, dit madame de Grancey.

En effet, la maréchale, toujours la première à lire dans la pensée du roi, venait d'empêcher mademoiselle de Fontanges de rentrer chez elle avec le projet d'y rester toute la matinée, sous prétexte qu'elle avait la migraine. Madame de Clérem-

bault lui avait représenté que son absence serait fort mal interprétée; que Madame en prendrait de l'humeur, et mademoiselle de Fontanges, dans un trouble qui ne lui permettait pas de se conduire par elle-même, s'était laissé entraîner à suivre le conseil de la maréchale.

Ce fut un spectacle d'un grand intérêt pour les personnes qui se trouvaient chez Madame, que l'entrée de mademoiselle de Fontanges; il n'y a pas de secret impénétrable pour l'observation inquiète, obstinée des courtisans; leur fortune est attachée aux différentes phases ds la faveur. Celui qui le premier en pressent l'inconstance, peut tout espérer de la prodigalité de l'infidèle, et quel bon guide pour apprendre, pour deviner même, que la certitude de tourner à son profit la faiblesse qu'on découvre.

L'empressement du roi à aller au-devant de mademoiselle de Fontanges, l'embarras de celle-ci, qui n'osait ni avancer ni lever les yeux; la manière moitié galante et moitié impérieuse dont le roi la conduisit au siége qu'elle n'aurait osé choisir, et qui se trouvait presque au niveau de celui des princesses, tous ces riens mirent si bien la cour dans la confidence du triomphe de Sa Majesté et de la future puissance de mademoiselle de Fontanges, que les ambitieux imitèrent l'indiscrétion des amants, et formèrent bientôt un cercle d'adulateurs autour de la divinité nouvelle.

Cette adoration spontanée redoubla le trouble de mademoiselle de Fontanges; mais en lui donnant l'assurance que son secret était connu de tous, en lui ôtant tout espoir de cacher sa honte, elle lui donna le courage d'affronter le mépris, non par cette audace qui n'appartient qu'aux âmes perverties, mais en se livrant à toute l'exaltation d'un amour vrai. C'est ainsi que la pénétration dispense du mystère. Le souvenir de madame de Montespan et de ce que l'on devait craindre de son caractère vindicatif ne vint pas même à l'idée de Louis XIV tant il était enivré des charmes de sa nouvelle conquête;

aussi ne fit-il point attention à l'air sévère que prit Madame lorsque, après lui avoir offert son bras pour la conduire vers la calèche qui les attendait, il se pencha vers mademoiselle de Fontanges et lui dit :

— Vous nous accompagnerez, n'est-ce pas ? sinon la chasse serait malheureuse.

Angélique s'inclina en signe d'obéissance ; et aussitôt les plus grands seigneurs se disputèrent l'honneur de lui donner la main jusqu'au carrosse du roi. Placée à l'une des portières, son attitnde était si humble, que l'envie et la pruderie des autres femmes en paraissaient déconcertées ; elles ne concevaient pas qu'on fût si honteuse d'un tort dont elles eussent été fières. Les plus spirituelles lui pardonnaient d'être aimée du roi, par le plaisir qu'elles ressentaient de le voir enfin dégagé de madame de Montespan, et par l'espérance que leur donnait cette infidélité. Dans une cour galante, on maudit la constance du maître ; ses capricss sont comme les pièces de monnaie qu'il jette au peuple les jours de fête ; on peut toujours se flatter d'en ramasser une.

Ainsi toutes les idées, tous les intérêts se tournèrent vers mademoiselle de Fontanges. Quant à la grande solennité qui réunissait la cour et tous les ambassadeurs à Fontainebleau, pour ces noces royales qui devaient effacer toutes les autres par leur magnificenee et que tant de sentiments divers rendaient si dramatiques, on s'y prépara sans y penser. Cependant ce jour allait disposer du bonheur et de la vie d'une princesse digne de l'amour de tout un peuple ; mais qu'importaient aux courtisans ses vertus inutiles !

XXIV

Le 30 août, Mademoiselle, après avoir communié le matin, se rendit à cinq heures chez la reine où se trouvaient toutes les princesses de la maison royale. A six heures le sieur de Saintot, maître des cérémonies, vint avertir la reine que le roi était dans son appartement et qu'il était temps qu'elle y menât Mademoiselle. Au même moment, M. le Dauphin entra; la reine, voyant pâlir la princesse, et craignant qu'elle ne pût surmonter son émotion, lui dit du ton le plus affectueux :

— Vous savez, chère Louise, que l'étiquette exige que mon fils vous donne la main d'un côté, et Monsieur de l'autre, pour vous conduire demain à l'autel, et ce soir à la cérémonie des fiançailles; ayez du courage, que le Dauphin apprenne de vous à faire noblement son devoir.

— O mon Dieu! quelle épreuve! dit Marie-Louise d'une voix étouffée par les larmes.

— Vous en triompherez, et le ciel vous en récompensera, reprit la reine en l'entraînant vers la partie du salon où étaient les personnes qui devaient former le cortége.

Alors M. le Dauphin s'avança pour saluer la princesse et lui présenter la main, en même temps que Monsieur prenait celle de sa fille et lui disait tout bas d'un air solennel :

— Songez que l'Europe vous regarde, et faites bonne contenance.

On ne saurait décrire ce que Mademoiselle éprouva lorsque la main du Dauphin s'empara de la sienne. Cette main, dont elle avait si souvent senti la douce étreinte, était froide, muette, et sans le léger tremblement qui l'agitait, on l'aurait pu croire insensible. Hélas! cette froideur, en mettant le

comble au désespoir amer qui remplissait l'âme de Marie-Louise, la sauva peut-être d'un malheur de plus, celui d'avoir à se reprocher une scène d'attendrissement qu'on n'aurait pas manqué d'appeler scandaleuse, et qui lui eût attiré le double ressentiment du roi de France et du roi d'Espagne.

Pendant qu'elle souffrait le martyre, on s'extasiait sur sa beauté, sa parure, sur sa mante de gaz rayée d'or, dont la queue de six aunes de long était portée par mademoiselle de Valois; celle-ci était suivie par sa sœur, mademoiselle d'Orléans, la grande duchesse de Toscane et la duchesse de Guise, toutes trois filles de feu Monsieur et petites-filles de Henri-le-Grand; venaient ensuite mademoiselle de Blois, mademoiselle de Nantes et la duchesse de Verneuil.

La reine entra la première dans le grand cabinet où le roi était sur une estrade; de chaque côté se tenaient debout le prince de La Roche-sur-Yon, le comte de Vermandois, le duc du Maine et le duc de Verneuil; il y avait derrière le roi un fauteuil, et devant lui une table avec une écritoire.

La reine se mit à la gauche du roi, les princes et les princesses qui la suivaient montèrent sur l'estrade et se rangeant de chaque côté du roi et de la reine, formèrent un demi-cercle; à la droite du roi était monseigneur le Dauphin, à la gauche de la reine était Monsieur et Mademoiselle.

En ce même moment, le chevalier de Lorraine, accompagné du marquis de Rhodes, grand maître des cérémonies, et de M. de Bonneuil, introducteur des ambassadeurs, allait prendre dans les carrosses du roi le marquis de Los Barbazès, pour qu'il se rendît avec lui chez le prince de Conti, afin de le prier de la part du roi d'Espagne d'assister en son nom à la cérémonie des fiançailles.

Le chevalier de Lorraine, celui que le bruit public accusait d'avoir envoyé le poison qui avait tué Henriette d'Angleterre, la princesse allait le revoir là, comblé de tous les honneurs dus à son rang! Ce n'était pas tout encore : le marquis d'Ef-

flat, son complice, était revenu la veille de la mission dont Monsieur l'avait chargé auprès du roi d'Espagne; c'est lui à qui ce roi avait confié une lettre pour la jeune reine, et c'est de cette même main qui avait, dit-on, enduit la tasse fatale d'une substance vénéneuse, que la princesse Marie-Louise allait recevoir les assurances d'amour de Charles II! Monsieur avait exigé ces marques de déférence pour ses deux favoris, dans l'idée de détruire par là les préventions élevées contre eux et qu'il croyait injustes; mais elles étaient trop bien établies, et chacun s'identifia au cruel sentiment qu'éprouva la princesse en se voyant contrainte à recevoir les serments écrits de son royal époux des mains de l'assassin de sa mère.

Lorsque le prince de Conti entra, ayant à sa droite l'ambassadeur d'Espagne, et de l'autre côté le chevalier de Lorraine, il alla se placer entre la grande-duchesse et le prince de la Roche-sur-Yon. L'ambassadeur s'approcha du roi pour lui faire un compliment de la part du roi d'Espagne; il se couvrit en parlant; tous les princes de la maison royale et le chevalier de Lorraine en firent autant.

Alors le cardinal de Bouillon entra, revêtu de ses habits pontificaux et suivi de l'évêque de Metz et de l'abbé de Saint-Luc, aumôniers de Sa Majesté, du P. Lachaise, et de quelques autres ecclésiastiques de la chapelle royale, et s'assit dans un fauteuil qu'on avait mis sur l'estrade vis-à-vis du roi.

Mademoiselle, conduite par monseigneur le Dauphin et par Monsieur, s'approcha de la table; le prince de Conti, s'étant mis à sa droite, présenta au cardinal les dispenses de Rome et la procuration du roi d'Espagne; le cardinal fit ensuite la cérémonie des fiançailles, après laquelle Mademoiselle se retira avec la reine, et l'on ne s'occupa plus qu'à tout disposer pour la grande solennité du lendemain. Celle qui en était l'héroïne écoutait d'un air stupide tout ce qui se disait sur les merveilles de magnificence qui se préparaient; on eût dit, à la voir indifférente à tout ce qui devait ajouter à l'éclat de

cette auguste cérémonie, qu'elle n'y jouait aucun rôle. C'est qu'en effet elle venait de perdre, avec l'illusion d'être aimée, la faculté de souffrir d'un autre malheur. L'esclavage, l'exil, tout lui semblait indifférent, après avoir vu s'évanouir le rêve de sa vie : quand la mort du cœur est accomplie, qu'importe l'existence du reste?

Rentrée dans son appartement et débarrassée de son riche habit de cour, Mademoiselle dit à ses femmes de se retirer; puis elle passa dans son oratoire, espérant trouver dans la prière, dans le secours du ciel, les consolations qu'elle ne pouvait plus attendre du monde. En jetant les yeux sur son prie-Dieu, elle y aperçut un billet; à cette vue son cœur battit avec tant de violence, qu'elle fut obligée de s'asseoir; sa tête se troubla; elle se sentit prête à s'évanouir. Toutes les forces qu'elle avait amassées pour supporter son malheur, succombaient à la plus faible lueur d'espérance; c'est sur ce même prie-Dieu qu'elle avait souvent trouvé des lettres du Dauphin ; des lettres qu'elle croyait écrites sous l'inspiration d'un amour inaltérable. Sans doute elle allait revoir encore ces caractères chéris, elle allait s'énivrer des expressions les plus tendres, des regrets les plus consolants; déjà son imagination brûlante s'accuse d'injustice, et rêve au moyen de réparer une ingratitude involontaire par quelque témoignage imprudent, coupable même; car elle ne s'appartient plus, et sa pensée ne peut rester fidèle à son premier amour sans être criminelle aux yeux de la divinité. Mais il est des épreuves au-dessus du courage d'une femme.

XXV

Dès qu'elle peut dominer son émotion, la princesse se lève. prend le billet, l'ouvre, puis retombe accablée sur les mar-

ches du prie-Dieu. Des larmes couvrent son visage, des sanglots s'échappent de sa poitrine; c'est un retour déchirant au désespoir, une agonie sans résignation; c'est enfin ce qui suit l'extinction du dernier rayon qui vivifie l'âme, le deuil de la denière erreur qui l'aiderait à souffrir. Marie-Louise avait reconnu l'écriture de Mademoiselle de Fontanges. Ce n'était pas l'adieu qu'elle avait un moment espéré; tout était fini pour elle!

Pendant cette nuit, où les ambitions de la vanité et les anxiétés de l'amour-propre causaient tant d'insomnies parmi les femmes de la cour, une seule, et la plus subalterne, veillait en s'inquiétant sur l'état de la princesse. C'était sa nourrice, cette bonne madame Viremont qui, l'oreille attentive au moindre bruit venant de l'appartement de la princesse, avait cru l'entendre sangloter. Alors, se levant à la hâte, elle descend à pas muets l'escalier dérobé qui touchait à la ruelle du lit de Mademoiselle. Elle ne la voit pas dans ce lit. Effrayée, elle se précipite dans l'oratoire; et lorsqu'elle aperçoit la princesse étendue sur les marches du prie-Dieu, elle s'écrie :

— Elle est morte!...

Puis elle se cache la tête dans ses mains, comme ne pouvant supporter la vue d'un si affreux spectacle.

En vain la princesse sort de son accablement à l'apparition subite de sa nourrice, et tente de la rassurer; l'imagination frappée, madame Viremont ne voit, n'entend rien, et ne cesse de déclamer en pleurant contre les monstres, les tyrans qui ont porté sa chère Marie-Louise, son enfant à se donner la mort.

— Mais regarde-moi donc, s'écriait la princesse, c'est moi, c'est ta Marie-Louise qui t'embrasse; tais-toi... ô tais-toi! Grand Dieu! si l'on pouvait t'entendre...

Et la main de la princesse se posait sur la bouche de cette pauvre nourrice que l'effroi rendait insensée.

Enfin les soins, les carresses de Mademoiselle parvinrent à

la calmer; elle comprit qu'en déclamant ainsi contre la tyrannie du roi, ce ne serait point elle seule qu'on punirait de cette audace, qu'on accuserait Mademoiselle de l'avoir excitée, et que cette princesse qu'elle chérissait en deviendrait la première victime. Cette raison si puissante sur son cœur répondait de son obéissance; mais elle exigea pour prix de sa soumission la promesse de suivre Marie-Louise en Espagne. Elle ne s'en fiait qu'à elle pour découvrir et déjouer les complots qu'on ne manquerait point de former contre sa chère maîtresse, et ne cessait de répéter :

— Emmenez-moi, par grâce, emmenez-moi, et je ne vous laisserai pas empoisonner, comme l'a été votre malheureuse mère.

La princesse, qui désirait s'entourer des souvenirs de son pays, et des personnes qui avaient soigné son enfance, n'avait pas attendu la prière de sa nourrice pour l'inscrire au petit nombre des femmes dont elle voulait être suivie en Espagne. Mais Charles II avait exprimé sa volonté expresse de composer la maison de la jeune reine de dames toutes espagnoles, sauf la marquise de Grancey, qui devait ne rester que peu de mois à la cour de Madrid, et deux seules femmes de chambre françaises, au choix de la reine d'Espagne.

Il était bien difficile de contrarier une volonté si positive, en demandant une exception en faveur de madame Viremont. D'ailleurs Louis XIV, trop jaloux de son pouvoir absolu pour ne pas respecter celui d'un autre roi, se refuserait sans doute à servir ce projet.

En faisant cette réflexion, les yeux de la princesse tombèrent sur la lettre de mademoiselle de Fontanges. Elle la ramassa et la lut, poussée par une vague espérance d'y trouver quelque moyen d'obtenir du roi la grâce tant souhaitée par elle pour sa nourrice. En effet, au milieu des confessions les plus humbles, des adieux les plus touchants, se trouvaient les assurances d'un respect et d'un dévouement sans borne,

et cette phrase remarquable de la part d'une femme à qui la ferveur d'une passion folle et mutuelle donnait le droit de demander beaucoup et l'espoir de beaucoup obtenir. — Consolez-moi de tout ce que je perds en mettant mon zèle à l'épreuve, et ne dédaignez pas de me donner vos ordres.

Il était clair que ceci se rapportait aux demandes que Mademoiselle n'aurait osé adresser au roi; mais si la dignité de la princesse lui défendait de répondre à cette lettre, rien n'empêchait madame Viremont d'avoir recours au crédit de mademoiselle de Fontanges, pour obtenir du roi la permission de suivre la jeune reine, et pour l'engager de plus à prier le roi d'Espagne de laisser venir la nourrice de Sa Majesté à Madrid.

— Dites-moi seulement que vous consentez à cette démarche, dit madame Viremont; puis vous aurez l'air de l'ignorer.

— Va, reprit la princesse; et dis-lui que je serai reconnaissante de tout ce qu'elle fera pour toi.

Le jour les surprit dans cet entretien pénible, et la voix de la maréchale de Clérembault se fit bientôt entendre. L'empressement de donner ses ordres à toute la maison de la princesse, pour que chacun remplît ponctuellement son devoir dans la grande solennité, l'avait fait quitter son lit dès l'aurore, et l'on peut affirmer qu'elle était aussi tourmentée des apprêts de la toilette de la mariée, des moindres détails relatifs aux attributions, aux fonctions de sa charge de gouvernante de la reine future, que cette pauvre reine l'était elle-même des peines bien plus graves qui l'accablaient.

— Quoi! Son Altesse n'a pas pris un instant de repos pendant toute cette nuit? s'écria la maréchale, en voyant que le lit de la princesse n'était point défait. Quelle imprudence! comment pourra-t-elle supporter les fatigues de cette journée et satisfaire aux devoirs qu'elle lui impose!

— Tranquillisez-vous, madame, je ne suis point malade, dit la princesse en sortant de l'oratoire, et le ciel, touché de

mes prières, me donnera, j'espère, la force d'accomplir dignement le sacrifice qu'on exige de moi.

— Appeler un sacrifice, l'honneur de porter une si belle couronne ! reprit la maréchale en ouvrant l'écrin que venait de lui remettre le duc de Plastrane, l'ambassadeur extraordinaire du roi d'Espagne, porteur des bijoux royaux offerts par Charles II à sa fiancée. Ah! madame, que de princesses envient en ce moment le sort de Votre Altesse! et paieraient cher le plaisir de porter une si riche parure, ajouta madame de Clérembault, en montrant le superbe manteau de velours violet, semé de fleurs de lis d'or et garni d'hermine, que madame de Saint-Gervais, aidée des femmes de la princesse, venait d'étaler sur un canapé! car ce manteau, de six aunes de long était fort lourd; mais ce qui le dépassait en magnificence, c'était la jupe, bordée de trois rangs de fleurs de lis d'or, entremêlées de pierreries et le surcot, entièrement couvert de diamants et de perles.

— Et les bas violets brodés d'or, demanda la maréchale avec anxiété, et les souliers à fleurs de lis sont-ils là?

— Les voici.

— Ah! je respire, dit madame de Clérembault, que la moindre faute d'étiquette dans le costume de l'auguste mariée aurait mise au désespoir.

Pendant qu'on préparait tout pour sa parure nuptiale, Mademoiselle, absorbée dans sa triste rêverie, ne regardait pas ce qui se passait autour d'elle, et paraissait oublier qu'il était temps de revêtir ces habits royaux. La maréchale l'en fit souvenir en disant que le roi avait ordonné que la famille royale se réunît chez la reine à dix heures pour se rendre ensuite à la grande chapelle du château, où se passerait la cérémonie.

— Le valet de chambre coiffeur prétend qu'il lui faudra près d'une heure pour coiffer Votre Altesse, ajouta-t-elle, et pour placer solidement le bandeau de brillants et la couronne d'or.

En effet, cette couronne, formée par quatre quarts de cercle supportant un globe dont la croix était de diamants, demandait à être retenue par des nattes de cheveux et attachée avec soin.

Mademoiselle se leva pour passer dans son cabinet de toilette, mais elle avait peine à se soutenir, et sa pâleur était effrayante.

— Elle se trouve mal! s'écria madame Viremont. Alors apercevant un plateau de vermeil sur lequel on venait d'apporter du café, elle en versa dans une tasse, et supplia la princesse de le boire.

- Songez qu'il faut soutenir vos forces, dit tout bas madame Viremont, et faire bonne contenance. Allons, du courage!

Mademoiselle obéit à sa nourrice, et, ranimée par l'effet du café, elle se laissa coiffer et parer avec une patience exemplaire.

La marquise de Grancey, qui entrait ce jour-là dans les fonctions de sa charge de dame d'atours de la reine d'Espagne, vint donner son avis sur le costume royal et en discuter les plus petits ornements avec la maréchale de Clérembault. Lorsqu'elles furent d'accord sur ces grands intérêts, madame de Grancey se fit apporter un pot de rouge, puis, s'agenouillant devant la princesse, elle frotta ses joues pâles d'un coton chargé de vermillon; mais à peine avait-elle coloré d'un côté ce beau visage, qu'une larme s'échappant des yeux de Mademoiselle, traçait un sillon sur sa joue, et qu'il fallait recommencer.

— C'est bien naturel, disait madame de Grancey en remarquant le mouvement d'humeur que la maréchale n'avait pu contraindre. Qui de nous a oublié les craintes, les émotions du jour de son mariage! Qui n'a pas pleuré, les parents, les amis dont ce jour-là nous séparait! Mais heureusement ces larmes sont bientôt séchées, et le bonheur d'être aimée console de tout.

Ce mot était le plus cruel que pût entendre Mademoiselle ; elle en éprouvait une de ces douleurs amères qui suspendent les larmes.

— Tout est-il prêt? demanda-t-elle en s'efforçant de paraître calme.

— Voici Monsieur et Madame qui viennent chercher Votre Altesse, dit la maréchale.

Alors la princesse se leva pour aller au-devant d'eux.

XXVI

— Mon père, dit Marie-Louise en se prosternant, bénissez votre fille!

Et Monsieur s'empressant de la relever de peur qu'elle ne froissât les dentelles d'or de sa magnifique jupe, s'écria :

— Et comment ne pas te bénir! toi, le modèle des enfants, des princesses, bientôt celui de toutes les reines.

Puis il l'embrassa tendrement, comme pour la remercier de porter si bien les habits royaux.

Alors la princesse, s'échappant des bras de son père, vint s'agenouiller devant le portrait d'Henriette d'Angleterre, et lui fit une prière à voix basse, dont on n'entendit que ces mots : — Bientôt... ma mère.

Confiante dans la ferveur de sa prière et dans la pitié de Dieu, qui daignerait mettre bientôt fin à son supplice, elle prit la contenance à la fois digne et résignée qui convenait en cette circonstance.

A son entrée dans le salon de la reine, ce fut une exclamation générale sur la beauté, la tournure majestueuse et l'éclat de la parure de la fiancée. Le roi lui-même en fut frappé au point de regretter pour la première fois qu'une si belle prin-

cesse ne restât pas à la cour de France. Peut-être un regre plus coupable vint-il se mêler à celui-là; car on remarqua le ton presque tendre qu'il mit à complimenter la princesse sur le bon goût qui avait présidé à sa parure et sur la noblesse, l'élégance de sa tournure, que les ornements les plus lourds ne pouvaient altérer.

Eh bien, malgré le désespoir amer qui pesait sur la pensée de Marie-Louise, ces compliments la flattèrent; car le Dauphin les entendait; il était là, près de son père, admirant aussi la beauté de Marie-Louise, mais comme on admire une étoile dont on ne peut approcher. Son amour, refroidi par l'*impossible*, s'était réduit tout à coup à une amitié de parent. La future reine n'était plus que sa cousine, il la contemplait avec un orgueil tout fraternel, et se consolait de la voir s'éloigner, en pensant qu'étant si belle, si aimable, elle serait adorée en Espagne.

Les personnes sans imagination ont l'avantage de ne pas s'égarer dans des rêves, de ne point se laisser aveugler par des espérances vaines. Elles se reconnaissent trop peu d'invention pour surmonter les obstacles, déjouer les intrigues; et leur cœur paresseux est bientôt courbaturé des efforts d'une passion luttant contre la destinée. Elles cèdent au premier revers, et cela s'appelle obéir à la raison.

Mademoiselle, dont le caractère ne pouvait comprendre cette sagesse si facile, s'obstinait à croire le Dauphin plus sensible qu'il ne voulait le paraître; elle allait même jusqu'à lui supposer des mouvements de dépit dont il n'avait point l'idée. Ainsi, la femme qui aime de toute la force de son cœur et de son imagination, pare son idole de tous les sentiments qui peuvent légitimer un amour passionné, et crie à la trahison quand le prestige s'évanouit et que le moindre choc vient renverser l'édifice élevé par elle.

A onze heures, toute la cour étant réunie dans l'appartement de la reine, le roi ordonna qu'on se mît en marche pour se

rendre à la chapelle. Nous croyons ajouter à l'authenticité de ce récit, en donnant l'extrait de la gazette du temps sur cette cérémonie solennelle.

« Les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, précédés de quatre hérauts d'armes, de leur chef, et du président de Mesmes, grand maître des cérémonies de l'Ordre, marchèrent les premiers deux à deux, habillés de noir avec le collier sur le manteau.

» Le duc de Crussol, qui devait porter les honneurs pour le roi d'Espagne, marchait après les chevaliers de l'Ordre. Son habit était brodé de perles avec des boutonnières en diamants. Le grand prieur de France et le duc de Vendôme, son frère, venaient ensuite, puis l'ambassadeur d'Espagne, ayant à sa droite le comte de Brionne, introducteur des ambassadeurs; ils étaient suivis des ducs de Verneuil, du Maine, du comte de Vermandois et du prince de La Roche-sur-Yon.

» Le prince de Conti, habillé en manteau brodé de perles et de diamants, marchait seul.

» Le roi venait ensuite, précédé de deux huissiers de la chambre avec leurs masses, et du marquis de Tilladet, capitaine des cent-Suisses de la garde; derrière le roi, étaient le duc de Luxembourg, capitaine des gardes du corps, le duc de Gesvres, premier gentilhomme de la chambre, le prince de Marsillac, grand maître de la garde-robe.

» La reine était menée par le duc de la Vrillière, son chevalier d'honneur et par le marquis d'Hautefort, son premier écuyer. La queue de sa mante, qui avait neuf aunes de long, était portée par la duchesse de Richelieu, sa dame d'honneur.

» Mademoiselle marchait ensuite ; sa taille, son air, sa douceur, les grâces qui paraissaient dans toute sa personne faisaient dire à ceux qui la voyaient qu'elle méritait la couronne que le roi venait de mettre sur sa tête. Elle était menée par monseigneur le Dauphin, qui avait derrière lui le duc de Mon-

tansier son premier gentilhomme, et par Monsieur, qui avait derrière lui le chevalier de Châtillon, capitaine de ses gardes.

» La queue du manteau de Mademoiselle était de six aunes de long et portée par mademoisslle d'Orléans, par la grande duchesse de Toscane et par la duchesse de Guise. Madame était menée par le comte de Vaillac, son chevalier d'honneur, et par le marquis de Broon, son premier écuyer : sa mante était de sept aunes, la queue était portée par la maréchale du Plessis, sa dame d'honneur.

» Mademoiselle la suivait, menée par le marquis d'Effiat; la queue de sa mante était portée par le comte de Flamarens.

» Marchaient ensuite mademoiselle de Blois, menée par le comte de Saint-Céran, mademoiselle de Nantes, menée par le marquis de Dangeau, et la duchesse de Verneuil, menée par le marquis de Saint-Héran.

» Les duchesses et les dames du palais fermaient la marche.

» Ils sortirent en cet ordre de l'appartement de la reine, et allèrent jusqu'à la chapelle au bruit des trompettes, des fifres et des tambours, qu'ils avaient rencontrés à l'entrée de la galerie de François Ier, et entre deux haies de gardes du corps, qu'on avait postés dans tous les endroits où ils devaient passer. Ils trouvèrent au bout de la galerie les cent-suisses de la garde, et au bas de l'escalier du fer-à-cheval les archers du grand prévôt.

» Quand ils entrèrent dans la chapelle, les archers s'arrêtèrent à la porte, les cent-suisses et les tambours demeurèrent sous la tribune. Le roi d'armes et les quatre hérauts allèrent se mettre à genoux des deux côtés de l'autel, et les chevaliers de l'ordre se placèrent sur les bancs à droite et à gauche du haut-dais.

» Le duc de Crussol, le grand prieur et le duc de Vendôme, se placèrent sur un banc couvert d'un tapis de velours violet, semé de fleurs de lis d'or, qu'on leur avait préparé à la droite de ceux des secrétaires d'État.

» Le marquis de Los Balbazès, le comte de Brionne et l'introducteur des ambassadeurs se mirent sur un banc pareil, à la gauche du conseil.

» Quand le roi fut arrivé sous le haut-dais, il se mit à genoux auprès du prie-Dieu et ensuite, s'étant relevé, il demeura debout, ayant derrière lui son fauteuil de velours violet semé de fleurs de lis d'or, la reine se mit à gauche, ayant un fauteuil semblable derrière elle, Mademoiselle se mit entre le roi et la reine, un peu plus éloignée du prie-Dieu. Monseigneur le Dauphin, et Monsieur tenaient toujours la main de Mademoiselle. Mademoiselle d'Orléans, la grande duchesse et madame de Guise ne quittèrent point la queue de son manteau. Madame se plaça ensuite derrière la reine ; mademoiselle de Valois se mit de l'autre côté. Le prince de Conti et le prince de la Roche-sur-Yon se placèrent vis-à-vis l'un de l'autre, derrière Madame. Les autres ducs et duchesses se mirent sur une même ligne au bout du haut-dais.

» L'évêque d'Orléans, premier aumônier du roi, et tout le haut clergé s'étaient rangés entre le prie-Dieu et l'autel.

» Tout le monde étant placé, le cardinal de Bouillon sortit de la sacristie, précédé des éclésiastiques officiants et accompagné de l'évêque de Tulle et de l'évêque de Sens qui lui servaient de sous-diacres d'honneur : il salua l'autel, le roi et la reine, et alla s'asseoir dans un fauteuil placé sur les degrés de l'autel.

» Après que les hérauts d'armes eurent fait leurs révérences à l'autel et à la cour, le roi, la reine, les princes et Mademoiselle, descendirent du haut-dais pour aller à l'autel ; monseigneur le Dauphin et Monsieur quittèrent la main de Mademoiselle, et le prince de Conti se mit à sa droite. L'ambassadeur d'Espagne s'approcha aussi de l'autel pour être témoin du mariage.

» Alors le cardinal de Bouillon commença les cérémonies du mariage ; il bénit treize pièces d'or et un anneau d'or et

d'argent mêlés ensemble, qu'on lui présenta dans un bassin, et les donna au prince de Conti, qui mit l'anneau au quatrième doigt de la main gauche de Mademoiselle, et lui donna les treize pièces d'or en foi de mariage, au nom du roi d'Espagne.

» Quand le cardinal demanda au prince de Conti si, comme procureur de Charles second, roi d'Espagne, il prenait Marie-Louise d'Orléans pour sa femme, le prince de Conti se tourna vers le roi, et lui fit une profonde révérence avant que de répondre. Mademoiselle aussi ne répondit qu'après avoir fait des révérences au roi, à la reine, à Monsieur, à Madame pour leur en demander permission.

» Les cérémonies du mariage étant achevées, Mademoiselle, devenue reine d'Espagne par le sacrement, marcha la première, menée par monseigneur le Dauphin et par Monsieur, la queue de son manteau portée par les mêmes princesses, et alla se placer entre le prie-Dieu et un fauteuil à fleurs de lis d'or qu'on lui avait préparé entre ceux du roi et de la reine, et sur la même ligne.

» Le roi et la reine retournèrent sur le haut-dais à leurs places. Le Dauphin quitta la main de la reine d'Espagne, et se mit derrière elle sur un pliant de velours. Les autres princes et princesses se replacèrent selon leur rang.

» Les officiers du roi, qui l'avaient accompagné dans sa marche, ceux qui avaient suivi M. le Dauphin, Monsieur et Madame, demeurèrent debout devant le premier degré du haut-dais, de même que l'évêque de Condom qui faisait les fonctions de premier aumônier de Monsieur, et l'abbé Tallemant, aumônier de Madame,

» Quand le roi et les reines furent retournés sur le haut-dais, le cardinal de Bouillon, assisté des évêques, vint donner l'eau bénite à la reine d'Espagne, au roi, à la reine, et commença la messe.

» Après l'offertoire et pendant les encensements ordinaires, le roi d'armes salua l'autel, la reine d'Espagne, le roi, la reine,

M. le Dauphin, monsieur et mademoiselle de Valois, qui devait porter les honneurs pour la reine d'Espagne. Il alla ensuite se mettre à genoux devant l'autel, avec un cierge chargé de vingt écus d'or : et après que le marquis de Rhodes, grand maître des cérémonies, eût fait les mêmes saluts, mademoiselle de Valois s'approcha de l'autel, et la reine d'Espagne descendit du haut-dais, et s'alla mettre à genoux sur un carreau devant le cardinal, qui était dans un fauteuil, ayant les évêques assistants à ses deux côtés, aussi dans des fauteuils. Elle baisa la bague qu'il avait au doigt et lui présenta le cierge qu'elle avait pris des mains de mademoiselle de Valois, à qui le marquis de Rhodes l'avait remis, puis elle retourna à sa place entre le roi et la reine.

» Un moment après, un des quatre hérauts d'armes fit les mêmes saluts et alla se mettre à genoux près de l'autel avec un cierge chargé de vingt écus d'or, et le prince de Conti, suivi du duc de Crussol, alla baiser aussi la bague du cardinal, puis retourna à sa place. »

» Après le *Pater,* la reine d'Espagne alla se mettre à genoux devant le cardinal, sur un tapis de velours cramoisi où l'on avait placé des carreaux de même couleur. Le prince de Conti la suivit et se mit à droite, à genoux devant le cardinal. Alors l'évêque d'Orléans à droite, et l'abbé de Lionne à gauche étendirent au-dessus de la tête de la reine d'Espagne et du prince de Conti un poêle de brocard d'argent, et ne l'ôtèrent qu'après que le cardinal eût terminé les oraisons ordinaires. Le cardinal acheva la messe; puis, s'avançant vers le haut-dais, il donna le corporal à baiser à la reine d'Espagne, au roi et à la reine.

» Le cardinal, qui avait fait apporter le livre des Evangiles, l'ouvrit alors et le présenta au roi. Le chancelier de France et le sieur de Pomponne, secrétaire-d'État, montèrent sur le haut-dais, et le sieur de Pompone lut tout haut le serment par lequel le roi jurait de garder la paix avec l'Espagne, pendant

que le roi à genoux tenait sa main droite sur le livre des Evangiles, que le cardinal soutenait étant debout et ayant la mitre en tête.

» L'ambassadeur d'Espagne s'était approché pour en être témoin.

» Le curé de Fontainebleau apporta le registre des mariages de la paroisse. Le roi, la reine, M. le Dauphin, Monsieur et Madame signèrent comme témoins, dans une colonne; la reine d'Espagne et le prince de Conti signèrent dans une autre, et le curé au-dessous de tous.

» Le cardinal entonna ensuite le *Te Deum* qui fut chanté par la musique de la chapelle. Après quoi, la reine d'Espagne fut reconduite dans son appartement. Elle marchait la première, menée par M. le Dauphin et par Monsieur; la queue de sa mante portée par les mêmes princesses. Le roi et la reine la suivirent. Quand elle y fut arrivée, le marquis de Los Barbazès, après avoir fait un compliment au roi pour le remercier de la part du roi d'Espagne, ramena le prince de Conti chez lui, et fut reconduit chez lui par le prince de Brionne.

» Le roi et la reine, accompagnés des princes et princesses de la maison royale, sortirent après pour retourner dans leurs appartements; et la reine d'Espagne les reconduisit jusqu'à la salle des Gardes. »

XXVII

En transcrivant ici la relation exacte de cette longue cérémonie, nous croyons donner une juste idée de ce que dut souffrir la jeune reine pendant cette grande solennité, et pourtant elle la supporta avec ce courage religieux que Dieu ne refuse jamais à l'âme pieuse qui accomplit un pénible devoir. Il est vrai que l'absence de cette figure étrangère, de ce roi,

de ce maître, auquel le ciel lui ordonnait de consacrer sa vie, rendait ce devoir plus facile. Rassurée par la présence de ceux qu'elle aimait, peut-être aussi éblouie par l'éclat qui l'environnait, par toutes les pompes de cette auguste cérémonie dont elle était l'héroïne, elle avait oublié un instant l'avenir et toutes les terreurs qu'il lui inspirait. Il y a dans les grandes solennités quelque chose d'imposant, d'enivrant même, qui suspend toute réflexion; mais cette léthargie de l'esprit, on n'en sort que pour souffrir davantage.

Dès que la reine d'Espagne fut rentrée dans sa chambre, elle se débarrassa de sa couronne, de son manteau royal; et, après avoir salué les dames de la cour, elle passa dans son oratoire, seul refuge contre l'importunité des courtisans, et la curiosité maligne des femmes qui se demandaient entre elles comment finirait ce roman à si grands personnages.

A peine la jeune reine, accablée de fatigue et de tristesse, retrouvait-elle une à une toutes les raisons qu'elle avait de s'affliger, que la porte de l'oratoire s'ouvrit, et que madame Viremont vint se jeter à ses pieds, en s'écriant :

— Ah! Madame, quel bonheur! je vous suivrai... Mademoiselle de Fontanges en a reçu la promesse du roi. Je ne quitterai pas ma chère enfant... je serai là pour la soigner... la préserver de tout malheur... Oh! vous le voulez aussi, n'est-ce pas? répondez, de grâce!...

— Si je le veux; ô ma chère nourrice, peux-tu le demander? ne seras-tu pas là mon unique amie, la seule avec qui je pourrai pleurer tout ce que je quitte... Mais ce départ... je n'y puis croire... il me semble que le ciel aura pitié de moi... Oui, je l'espère... je mourrai avant de dire adieu pour jamais à la France.

— Quel horrible vœu! et combien il faut que vous soyez malheureuse pour oser le concevoir!...

— Ah ce n'est pas le plus affeux que je veuille accomplir... reprit la reine, en serrant d'une main convulsive le bras de

sa nourrice. L'idée d'abréger mon supplice, de m'épargner, peut-être, des remords éternels...

— Que dites-vous, grand Dieu! vous, si bonne chrétienne... vous, méditer un tel crime?... Non, la douleur vous égare...

— Mais serais-je donc si coupable de m'affranchir d'un tourment au-dessus de mes forces; et Dieu, que je n'ai jamais offensé! Dieu qui m'accable d'un malheur dont le seul terme est la mort, peut-il me punir de succomber avant le jour marqué par sa pitié!... Ah! j'avais trop présumé de mon courage!... je l'ai épuisé dans ce moment cruel, déchirant, où conduite à l'autel par *lui*... le conçois-tu?... par *lui!*... j'ai juré d'être à un autre!... Tu ne sauras jamais ce que j'ai souffert en sentant sa main muette prendre la mienne, en voyant son air calme, soumis, en écoutant le bruit de sa respiration dont nul trouble n'altérait la régularité... enfin, quand je l'ai vu mort pour moi?... Lui! dont l'amour a le premier fait battre mon cœur; lui, qui a détruit pour jamais le repos de ma vie, lui, dont une indifférence subite m'enlève jusqu'aux douceurs du souvenir; car ces paroles, ces regards si tendres dont il s'enivrait alors n'étaient que l'effet d'un caprice, une lueur d'amour, qui devait s'éteindre au premier souffle d'une bouche puissante. Non, je n'ai pas même la consolation d'avoir été aimée!...

— Calmez-vous, calmez-vous, s'écriait la bonne nourrice; n'ajoutez pas à tous vos chagrins l'injustice d'accuser monseigneur. Que peut-il contre la volonté du roi? Est-il pour personne en France un moyen de résister à cette puissance?... Ne devait-il pas y obéir pour votre intérêt même? Qui sait le sort qui vous était réservé si l'on vous avait accusée de sa résistance?... Ah! croyez qu'il souffre autant que vous, et que la crainte de vous voir punie de son amour fait toute sa force...

Et parlant ainsi, madame Viremont n'était pas de bonne foi, mais sa ferveur à consoler la jeune reine lui donnait l'ac-

cent de la vérité, elle sentait qu'à ce mensonge était attachée l'existence de sa fille chérie, et sa tendresse lui servait de conviction.

En effet, les bonnes et mauvaises raisons qu'elle réunit pour prouver à Marie-Louise que ses regrets étaient partagés, qu'elle était toujours adorée, mais en secret, sans convaincre parfaitement la triste mariée, lui firent éprouver ce soulagement instantané que produisent les poisons calmants dans les douleurs aiguës.

En ce moment, on vint annoncer à la reine Marie-Louise que l'ambassadeur d'Espagne désirait avoir l'honneur de remettre à Sa Majesté une lettre de son auguste époux le roi catholique.

Il fallut essuyer ses larmes, composer son visage, et passer dans les grands appartements pour recevoir la missive royale avec tout le cérémonial convenable.

Cette lettre de Charles II, écrite en espagnol et traduite en français, peignait en termes les plus passionnés l'impatience qu'il éprouvait de voir, de presser sur son cœur, la belle, l'aimable reine qu'il adorait déjà, et dont l'image ne le quittait ni jour ni nuit.

Trouver dans l'âme d'un inconnu ce qu'on cherche en vain dans le cœur de celui qu'on aime, c'est une de ces ironies du destin qui sont à la fois blessantes et désolantes. La jeune reine, anéantie sous le poids des cruelles réflexions que cette lecture lui inspirait, gardait le silence ; mais l'ambassadeur l'interrompit en demandant, au nom de son roi, s'il n'était point quelque faveur que Sa Majesté désirât obtenir de Sa Majesté Catholique. Qu'à moins d'impossibilité, elle lui serait accordée sur l'heure.

— Quoi ! je pourrais rendre la joie à quelques malheureux ? dit la reine avec émotion et ranimée par l'idée du bien qu'elle

pouvait faire ; car elle savait qu'un grand nombre de familles espagnoles, victimes de leur dévouement pour la reine-mère et son premier ministre, languissaient dans l'exil. Mais ce serait trop demander peut-être, ajouta-t-elle timidement, que de proposer le rappel des exilés de la cour de Madrid! que de supplier le roi d'Espagne de rappeler près de lui... la reine... sa mère?

— Je pense qu'aujourd'hui Votre Majesté peut tout tenter avec succès, répondit le marquis de Los Balbazès en s'inclinant avec respect.

- Eh bien donc, si vous croyez, monsieur le marquis, que je puisse sans témérité réclamer du roi cet acte de clémence, joignez-vous à moi pour l'obtenir, et faites savoir au roi, votre maître et le mien, dit-elle d'une voix tremblante, qu'en me faisant ainsi bénir de sa famille et de ses sujets, il s'assure mon éternelle reconnaissance.

Alors l'ambassadeur, qui était resté couvert tant qu'il avait parlé au nom de son roi, ôta son chapeau pour débiter le compliment qu'il adressa à la reine comme représentant de la noblesse espagnole, et il prit ensuite congé de Sa Majesté.

Le soir il y eut bal à la cour. Le roi l'ouvrit avec la reine d'Espagne. Sa beauté, sa parure resplendissante, et, plus que tout cela, l'expression languissante répandue sur toute sa personne, et cet attrait invincible qu'inspire une grande douleur mêlée à tous les dons du ciel et de la fortune, fixaient tous les yeux sur la nouvelle reine, lorsqu'ils en furent tout à coup distraits par l'arrivée d'une femme plus belle encore, et parée de manière à ne laisser aucun doute sur le génie puissant et magnifique qui avait présidé à sa parure.

Mademoiselle de Fontanges, au lieu de se mêler, comme elle faisait d'ordinaire, aux filles d'honneur de Madame, au lieu d'avoir la tête ornée d'une simple couronne de roses, et d'être vêtue de la robe la plus modeste qu'on pût porter à la cour, venait d'entrer dans la salle du bal, conduite par M. le

duc de Saint-Aignan. Sa couronne de roses était remplacée par une couronne de reines-marguerites en brillants, son collier de perles de Venise, par trois rangs de gros diamants; sa robe, d'étoffe richement brochée, était éblouissante par le nombre d'agrafes de diamants qui en fixaient les garnitures de dentelle; et, pour compléter cette élégante parure, à une longue chaîne en perles fines pendait un médaillon entouré d'énormes brillants, dont la moire bleue, qui en recouvrait le centre, laissait soupçonner un portrait dont tout le monde connaissait l'original.

Enfin, la favorite était déclarée, et cette nouvelle intéressait bien davantage la cour entière que toutes les pompes d'un mariage royal; que cette haute destinée, que ces regrets douloureux qui faisaient de la jeune reine un objet d'envie et de pitié.

Après le premier mouvement d'une surprise générale, chacun s'efforça de la dissimuler; mais les regards, plus indiscrets que l'esprit, trahissaient la pensée; ceux de Madame témoignaient une véritable indignation contre l'injure faite à son amie madame de Montespan. Ceux des ennemis du despotisme de la marquise brillaient d'une joie maligne; les purs courtisans, ces naïfs esclaves qui n'ont d'autre idée que celle de plaire au maître, étaient les seuls dont la voix se fit entendre; ils s'extasiaient tout haut, et sans nul égard pour la reine, sur la divine beauté de mademoiselle de Fontanges. Ils vantaient surtout la magnificence de sa parure et l'éclat des pierreries qui faisait ressortir ses charmes naturels.

C'était la plus douce flatterie qui pût caresser l'amour-propre du roi, car on est fier d'embellir ce qu'on aime; et puis, voir approuver son choix par une admiration sincère, éloquente, est un plaisir qui trompe sur le blâme muet d'un amour coupable. Aussi, Louis XIV, en contemplant sa nouvelle conquête et l'effet que sa beauté produisait même sur les plus sages, éprouvait-il ce délire d'amour et de vanité que

ressent un jeune page à son premier succès. Attirée aux eaux de Bourbon par la certitude d'y rencontrer le duc de Lauzun, et l'espoir de le déterminer à employer l'ascendant qu'il conservait sur l'esprit de mademoiselle de Montpensier, pour engager cette princesse à doter le duc du Maine, et à le faire héritier de ses grands biens, madame de Montespan avait laissé le champ libre, et ne se doutait pas de ce qu'elle perdait au même instant où elle intriguait avec tant de succès pour enrichir sa famille.

L'aspect du triomphe de cette belle Angélique à qui s'adressaient les hommages les plus flatteurs, qui rivalisait d'éclat et de magnificence avec la nouvelle reine, livrait cette reine à de tristes réflexions.

Ainsi donc, pensait-elle, l'amour coupable est le seul protégé, le déshonneur n'entraîne plus la honte; et c'est l'amour pur, vertueux qu'il faut cacher comme un crime!!!

Tant de soins rendus à la faiblesse de cette jeune fille, dont elle connaissait la bonté, le respect et l'attachement, la lui faisaient excuser; elle pensait qu'il fallait une sagesse éprouvée, et peut-être une vertu gardée par une mère pour résister à tant de séductions, et plus encore aux témoignages d'admiration, aux préférences avouées, aux honneurs même dont les courtisans accablaient l'heureuse coupable.

La jeune reine craignait que cette nouvelle galanterie de Louis XIV n'affligeât le Dauphin; mais un regard porté sur lui la détrompa bientôt. Elle le vit s'approcher de mademoiselle de Fontanges, et lui parler d'un air affectueux qui semblait la remercier d'arracher son père à la domination de madame de Montespan; car, dans sa jalousie filiale, le Dauphin espérait que la préférence du roi pour le duc du Maine se ressentirait de la désunion de madame de Montespan avec le roi. Il la savait trop violente pour supporter une telle infidélité sans faire d'éclat, le roi en prendrait de l'humeur, et le Dauphin se flattait que la disgrâce de la marquise entraînerait

celle de tous ses bâtards. Cette pensée occupait en cet instant l'héritier du trône plus que toute autre chose ; et pourtant ce jour-là le séparait pour toujours de la femme qu'il s'était choisie, et qu'il aimait encore. Mais telle est la force d'une raison d'État pour un homme appelé à régner, qu'il s'y soumet avec une résignation imbécile comme à une de ces lois de la nature, telles que la maladie, la vieillesse et la mort.

L'étiquette voulait qu'après avoir dansé avec le roi, la mariée dansât avec M. le Dauphin. C'était une occasion de l'entendre, de lui parler, qui faisait d'avance battre le cœur de la nouvelle reine ; elle respirait à peine lorsque monseigneur vint prendre sa main pour la conduire là où ils devaient tous deux figurer ; elle se sentait trop émue pour lui adresser la parole. Mais lui, tout à l'espérance que lui donnait l'avénement de mademoiselle de Fontanges, l'exprima tout d'abord, et demanda à la reine Marie-Louise si elle ne se réjouissait pas autant que lui de la chute de madame de Montespan, car il la regardait comme inévitable. Il lui fit remarquer la contenance de Madame et de tous les amis dévoués à la fortune de la délaissée. Il parlait avec tant de feu de cet intérêt secondaire, que c'était avouer qu'il avait passé au premier rang. Triste naïveté des âmes médiocres, qui n'ont pas même la charité de dissimuler leur froideur ou leur changement.

Cependant un mot de la mariée ayant réveillé les souvenirs engourdis de ce cœur royal, le Dauphin lui dit que, malgré toutes les pompes de ce jour fatal pour lui, il ne pouvait croire à un mariage dont l'époux était absent, et qu'il ne voyait en ce moment que la riche couronne qu'il aurait voulu pouvoir lui offrir. Il ajouta que sa vue n'étant pas troublée par l'aspect d'un rival, il se faisait illusion, et attribuait à cette absence le calme dont il jouissait encore.

Rien n'était moins propre à contenter une âme vivement pénétrée que ces paroles, et pourtant la jeune reine y puisa

le désir de se conserver le plus longtemps possible à l'illusion de celui qu'elle aimait, et de retarder, à tout prix, son départ pour l'Espagne. — Il regrette de me voir à un autre!... pensait-elle. — Et presque heureuse d'inspirer un si faible sentiment, elle se promettait d'y consacrer toute la vie de son cœur.

L'amour partagé est le seul exigeant. Celui qui donne tout se contente de peu : il se paye longtemps d'un regard, d'un mot avant de découvrir qu'il poursuit un fantôme créé par son imagination, par les besoins de son âme, et qui doit s'évanouir à la moindre épreuve.

La fête se termina par un feu d'artifice et un grand souper, où l'on but à la santé et au bonheur du roi d'Espagne, ce qui fit sourire le prince de Conti et tressaillir la jeune reine. Elle fut ensuite reconduite en grande pompe dans son appartement par la reine et Madame, qui ajournèrent le sermon maternel au moment du départ de la mariée. Ce fut un soulagement pour Marie-Louise de se retrouver encore dans sa couche virginale, et, bien qu'elle fût accablée d'émotions, de fatigue, elle s'endormit en rêvant qu'elle mourait avant de franchir les frontières de la France.

XXVIII

Le lendemain, de nouveaux devoirs obligèrent la reine d'Espagne à se parer; dès le matin il lui fallut aller saluer la reine, puis revenir chez elle pour recevoir la visite de toutes les princesses du sang, à qui elle fit donner des fauteuils.

La reine et M. le Dauphin entrèrent sans l'avoir fait avertir. Le roi ne vint qu'à midi; la reine d'Espagne alla au-devant

de lui jusqu'à la porte de son antichambre, et le roi passa le premier pour entrer dans la chambre, d'où ils sortirent peu après pour se rendre à la messe. La jeune reine l'entendit sur un prie-Dieu, entre le roi et la reine; puis elle revint passer un habit de chasse, et monta dans la calèche du roi avec Madame pour suivre la chasse et se promener ensuite autour du canal. Le soir il y eut la comédie française.

— Malgré toute la peine que l'on se donne ici pour amuser la mariée, disait le prince de Conti à son frère, la pauvre enfant est mortellement triste, et ceci fait un singulier lendemain de noces. J'avoue qu'en la voyant si belle, je regrette de n'être qu'un mari postiche. Jamais je ne pardonnerai à monseigneur de laisser partir de la cour de France une si charmante princesse; je parie bien que l'Allemande qu'il nous donnera en retour ne la vaudra point.

— Oui, mais la paix avec l'Espagne, répondit le prince de Laroche-sur-Yon, vaut bien une jolie femme.

Ces discours, et de plus gais encore, se tenaient de tous les côtés de la salle, et la nouvelle mariée était la seule qui ne comprît pas pourquoi elle semblait, à toute cette cour rieuse, plus amusante que la veille.

On donna *le Cid* et *le Bourgeois gentilhomme*.

— Si Molière vivait encore, disait le comte de Gramont, lui qui aimait les pièces de circonstance, il nous aurait donné son *Mariage forcé* et ses *Amants magnifiques*, ajouta-t-il en montrant mademoiselle de Fontanges qui redoublait encore d'éclat et de beauté. Voici la vraie reine de la fête. Voyez quel front radieux, quels regards pleins d'ivresse! Ah! celle-là n'est pas veuve de son roi!

— Je suis curieux de savoir comment la marquise prendra cette passion nouvelle, disait le comte de Chabannes.

— Comme un caprice, n'en doutez pas, dit le marquis de Sévigné; si le malheur avait voulu qu'elle en fût instruite brusquement comme nous, elle n'aurait pu contenir la vio-

lence de ses premiers mouvements et nous aurait donné le plaisir d'une scène ; mais ses amis l'ont déjà prévenue, elle sait que le mal est fait, et son génie adroit va lui faire tolérer l'inévitable pour en amener plus sûrement la fin. Je connais son adresse, sa puissance, et je prévois que ceci n'est qu'un interrègne. C'est dommage que je ne puisse pas mettre à profit cette prévoyance ; il y a dedans une fortune, un trésor.

— J'y penserai, dit le comte de Gramont. Il se vantait ; la frivolité de son esprit ne lui permettait pas de s'appliquer à un calcul semblable. Le prince de Marsillac seul y pensa, et eut tout lieu de s'en féliciter.

Les jours qui suivirent les fêtes du mariage furent employés de même en visites d'étiquette aux princes et princesses de France, pendant lesquelles la jeune reine dépassait toujours les limites que son rang lui imposait, ce dont les ambassadeurs d'Espagne murmuraient tout bas, car une réprimande, ou même une observation très-fondée, aurait pu être fort injustement punie.

Des courriers du roi d'Espagne apportaient chaque jour des lettres où se peignaient tant d'amour pour Marie-Louise et tant d'impatience de la recevoir, qu'on devait s'attendre à la voir toute puissante, au moins pendant quelque temps, et la prudence du courtisan commandait à l'orgueil national bien des sacrifices.

Le duc de Plastrane et le marquis de Los Balbazès venaient tous les matins prendre les ordres de leur reine et lui remettre la *Gazette de Madrid*. Ils la prièrent d'y jeter les yeux ce jour-là pour se convaincre par elle-même de l'empressement que le roi son époux avait mis à satisfaire son désir ; en effet, elle y lut ce passage :

« Madrid, ce... On a chanté le *Te Deum* dans toutes les églises de cette ville. L'amirante de Castille, grand écuyer, a été rappelé avec tous les autres exilés.

— Ah ! bénie soit la main qui a signé ce rappel ! s'écria la

jeune reine, je ne leur serai pas inconnue à ceux-là ! Ils me nommeront dans leurs prières !

— Pas plus souvent que nous, Madame, dit en s'inclinant le duc de Plastrane; il n'est pas un Espagnol qui n'attende de Votre Majesté le bonheur de son maître, et partant celui de toutes les Espagnes.

C'était faire sentir à la reine que du haut de son trône elle ne devait laisser tomber aucune préférence, même sur les malheureux. Elle reçut la leçon sans paraître l'avoir comprise, et continua de lire dans la *Gazette* les nominations des personnes choisies par Charles II pour composer sa maison.

« La charge de premier écuyer de la reine qui avait été destinée au marquis de Monroi, mort depuis peu, sera donnée au marquis de Vilameina. Le marquis d'Astorga sera majordome major de la reine, la duchesse de Terra-Nova, sa camerera-mayor; et la plupart de ses dames et de ses filles d'honneur sont allées à Tolède prendre congé de la reine-mère, et doivent ensuite venir prendre possession des appartements qu'on leur a préparés dans le palais, elles partiront au mois de septembre avec le duc d'Ossone, grand écuyer, et tout le reste de la maison, pour aller recevoir la reine sur la frontière de France. Le roi a fait donner à chacune des filles d'honneur mille pistoles pour leur voyage et une pension de mille ducats. Le grand archidiacre de Madrid a été fait capelano-mayor de la reine et a refusé l'argent que le roi lui voulait donner pour son voyage. Le roi attend la reine avec impatience. Il fait dresser des arcs-de-triomphe et préparer tout ce qui est nécessaire pour lui faire une entrée magnifique. On croit qu'il ira au-devant d'elle jusqu'à Burgos avec toute sa cour, et de là il s'avancera incognito jusqu'à la frontière pour lui baiser la main comme un gentilhomme particulier (1).

(1) Extrait de la *Gazette* du 30 août 1679.

En lisant ces détails qui ne permettaient plus à la jeune reine de se faire illusion sur son prochain départ, plus d'une fois des larmes vinrent obscurcir ses yeux; mais elle les comprima avec courage devant les nobles espions des moindres impressions de son âme. Elle se retira pour écrire au roi son époux, et le remercier d'avoir aussitôt, et aussi généreusement satisfait à sa prière.

L'idée d'avoir rappelé de l'exil tant de familles malheureuses, d'être la cause de la réconciliation du roi d'Espagne avec la reine-mère, et de son retour à Madrid, mêlait une douce consolation aux chagrins amers qui dévoraient le cœur de la jeune reine; car la pitié de Dieu a voulu qu'il ne fût point de désespoir inaccessible au calme divin qui résulte d'une bonne action.

Avant de prendre congé de la reine d'Espagne, le marquis de Los Balbazès lui remit une respectueuse invitation de se rendre le lendemain à Paris pour y donner audience au Parlement et aux principaux corps de l'État, et pour lui faire l'honneur d'accepter chez lui un souper que Monsieur, Madame et Mademoiselle daigneraient aussi honorer de leur présence.

Ces corvées d'usage étaient indispensables, et elle s'y résigna avec une bonne grâce que l'espoir de rencontrer M. le Dauphin rendait peut-être moins méritoire. Mais après avoir satisfait à toutes les cérémonies exigées en pareille circonstance, il fallut se décider aux adieux.

Il n'est pas de mémoires, de lettres de cette époque qui ne parlent des regrets déchirants de la jeune reine d'Espagne (1).

(1) On lit dans madame de Sévigné, lettres 562 et 567 : « La reine d'Espagne crie toujours miséricorde et se jette au pied de tout le monde Je ne sais comment l'Espagne s'accomode de ses désespoirs.

« La reine d'Espagne devient fontaine, aujourd'hui je comprend bien aisément le mal des séparations. »

L'insensibilité, l'ironie des courtisans ne tinrent point contre le spectacle d'une douleur si franche et si vive. C'était le double désespoir de l'amour pur, de l'amour de la patrie. Le peuple lui-même en était attendri, il disait en voyant passer Marie-Louise dans la rue Saint-Honoré, la dernière fois qu'elle quitta le Palais-Royal pour se rendre à Fontainebleau.

— Ah! Monsieur est trop bon, il ne la laissera pas aller, elle est trop affligée.

Honorable et douce pitié qui l'aurait consolée si elle eût été consolable! Mais ce bon peuple ignorait que la vertu des princes est dans leur héroïsme à sacrifier les plus doux sentiments de la nature aux intérêts de la politique; qu'ils ont paré l'ambition du fanatisme du nom d'une passion sacrée, pour se faire pardonner de lui tout immoler; qu'ils en ont fait un devoir, une vertu, une religion, et qu'à force de la servir, de l'honorer, ils pensent faire oublier sa honteuse origine. Eh! qui reconnaîtrait un vice sous des vêtements si beaux, un faux dieu sous le dôme d'un temple chrétien toujours rempli d'adorateurs!

XXIX

La veille du jour où le reine d'Espagne devait partir de Fontainebleau, accompagnée du roi, de la reine, de monseigneur le Dauphin, de Monsieur, de Madame, de Mademoiselle, et d'une partie des seigneurs de la cour, Madame lui fit demander un moment d'entretien particulier.

— J'ai voulu vous donner quelques avis importants, dit-elle en embrassant cordialement sa belle-fille; je sais par expérience ce que c'est pour une jeune princesse que de se voir tout à coup transplantée au milieu d'une cour étrangère, où l'ignorance des usages et des caractères expose à tomber

chaque jour dans des fautes légères en apparence, et qui ont souvent des conséquences très-graves. Je conçois vos regrets, ma fille ; j'ai connu, ainsi que vous, le malheur de quitter tout ce qu'on aime pour aller consacrer sa vie à des indifférents ; mais je sais qu'il ne faut pas ajouter à ce malheur le danger d'ignorer le caractère, les sentiments et les intérêts des personnes qui vont vous entourer. Je suis sûre que vous n'avez point encore pensé à l'importance de connaître un peu d'avance les différentes autorités que vous aurez désormais à braver ou à flatter.

— Il est vrai, madame ; je me suis promis une soumission complète aux volontés du roi mon maître ; voilà tout.

— Ah! vraiment, celle-là ne m'inquiète pas pour vous, mon enfant; rien que la vue de votre portrait l'a rendu amoureux passionné, et lorsqu'il vous verra si aimable, si spirituelle, votre mari en perdra la raison; mais ces sortes de délire ont un terme, et la faiblesse qui le fait naître, prouve seulement une grande facilité à se laisser dominer par des préférences où la connaissance raisonnée des personnes n'entre pour rien. La mère de Charles II fut aussi l'objet de l'adoration de son fils jusqu'au jour où don Juan d'Autriche s'empara de l'esprit du roi, et l'anima tellement contre la reine-mère qu'elle fut honteusement répudiée de la cour. Sans vous, sans votre mariage, qui doit naturellement l'empêcher de ressaisir le pouvoir, elle aurait fini ses jours dans l'exil à Tolède. Un tel exemple doit vous servir de leçon et vous mettre en garde contre le choix d'un favori qui pourrait succéder à don Juan d'Autriche, car, d'après les dernières dépêches qui annonçaient son agonie, ce prince n'existera plus lors de votre arrivée à Madrid. Il est donc essentiel de connaître les ambitieux qui vont se disputer les charges et le crédit que la mort de don Juan livre à leurs espérances, ou plutôt à leurs intrigues.

« Hélas! qu'y ferai-je, madame? suis-je en état de penser

à ces sortes d'intérêts quand je suis tout au malheur... de...

— Je sais, interrompit madame, que tout ce que je vous dis en ce moment ne vous semble d'aucun intérêt, que vous l'écoutez à peine. Mais je sais aussi que dans trois mois toutes ces paroles qui glissent en ce moment sur votre cœur désolé reviendront tout à coup à votre souvenir, et vous serviront de fanal pour vous guider sur une mer orageuse. C'est pour cela que j'insiste, et que je me résigne à vous ennuyer aujourd'hui pour vous servir plus tard.

— Croyez, madame, que cette preuve d'affection ajoute encore à tous mes sentiments pour vous.

— Eh bien donc, apprenez ce qu'un homme tout dévoué à ma maison m'a fait parvenir sur la cour où vous allez régner. Je commencerai par la personne la plus redoutable pour vous, par votre camerera-mayor, la duchesse de Terra-Nova, autrement dit votre dame d'honneur, où plutôt votre duègne, car l'Espagne, jalouse d'une si tyrannique institution, y soumet les jeunes reines aussi bien que les autres femmes. La duchesse de Terra-Nova, de la maison de Pignatelli, a hérité des biens immenses de Fernand Cortès; sa mère portait le nom de ce grand capitaine qui lui a laissé un petit royaume dans les Indes-Orientales.

« Son humeur est fière, impérieuse avec les personnes qui sont au-dessus d'elle, insupportable avec ses égales, douce et bonne avec ses inférieures. Elle a de l'esprit, de la fermeté et de la pénétration; elle est froide, sérieuse et fidèle à la gravité espagnole, ne fait jamais un pas ni une démarche qui ne soient calculés; elle parle peu, et dit un : *Je le veux* ou un *Je ne le veux pas* de manière à faire trembler.

C'est une femme maigre et pâle, qui a le visage long et ridé, les yeux petits et rudes; elle est une fort dangereuse ennemie. Don Carlos d'Aragon, son consin germain, fut assassiné par des bandits qu'elle fit venir exprès de Valence, parce

qu'il lui demandait la restitution du duché de Terra-Nova, sur lequel il avait des droits et dont elle jouissait.

— Oh! mon Dieu! s'écria la reine d'Espagne, et c'est un pareil monstre qu'on place près de moi.

— Elle s'est convertie depuis, reprit Madame. L'éclat que cette affaire fit dans le monde obligea la duchesse à se retirer en Aragon. C'est là qu'elle s'est liée avec don Juan d'Autriche; c'est là que, séduit par les dehors fastueux d'une dévotion profonde, et la croyant revenue à toutes les vertus, don Juan l'a fait nommer votre camerera-mayor. C'est, comme vous le voyez, un caractère à ménager et un orgueil à flatter. Enfin, n'oubliez pas qu'on peut tout craindre de cette femme, et qu'elle a la confiance du roi d'Espagne.

— Je ne me sens pas la force de combattre de semblables ennemis.

— Il faut la prendre, cette force, dans le sentiment de vos devoirs. Il faut profiter de l'empire que vous ne pouvez manquer de prendre sur un roi faible, élevé par sa mère dans une soumission aveugle qu'il applique à la personne quelconque qui parvient à s'emparer de son esprit. Il faut profiter de ces premiers moments où tout vous sera accordé pour obtenir, sinon le renvoi de la duchesse de Terra-Nova, du moins quelques changements dans les attributions de sa charge; car vous ne sauriez vous faire une idée de la surveillance minutieuse, étrange, que cette charge lui donne le droit d'exercer sur vous. Enfin, c'est une inquisition pire que l'autre; mais le marquis d'Astorgas et le duc d'Ossone vous protégeront sans doute contre l'autorité sournoise et obsédante de madame de Terra-Nova. Le premier, nommé par don Juan grand maître de votre maison, est, par sa place, en rivalité avec votre Camerera-Mayor, ce qui vous répond de son zèle à la contrarier. Le duc d'Ossone est un des exilés rappelés par vous. En le nommant votre grand écuyer, le roi a voulu placer près de vous un homme dont le dévouement vous fût acquis d'avance;

mais, croyez-moi, ne vous fiez ni à l'un ni à l'autre, car le meilleur des deux passe pour avoir fait assaillir, par des assassins, le comte d'Humanès, et cela pour le punir d'être plus heureux que lui auprès d'une jolie femme de la cour d'Espagne.

La reine-mère, reconnaissante de la réconciliation qu'elle vous doit, va d'abord vous accabler d'amitiés. Mais se retrouver à la cour après y avoir régné despotiquement pendant tant d'années et se résigner à ne pas se mêler des affaires de l'État, à ne pas gouverner sous le nom de son fils; c'est ce qui lui sera impossible. Étudiez-la donc avant de répondre à sa tendresse intéressée, et tenez-vous en garde contre sa puissance si elle doit la reconquérir, ou contre son ressentiment si votre crédit l'emporte sur le sien.

— J'espère que le ciel m'épargnera le supplice de vivre longtemps au milieu de tant de haines et d'intrigues, dit la reine; moi, si incapable des calculs d'une méfiance continuelle; moi, que la malveillance abat si vite, et qui m'intéresse trop peu à moi-même pour prévoir ni parer les coups qu'elle porte. Hélas! que pourrai-je contre tant d'ennemis caché

— Vous les déjouerez par une conduite prudente, et vous les amènerez à vous servir en servant leurs intérêts. On ne meurt pas quand on le veut, mon enfant; le chagrin tue lentement, et c'est s'exposer à de grands dangers que de compter sur lui pour nous tirer d'embarras. Le mieux est de demander à Dieu la raison et le courage qui nous aident à supporter dignement une situation pénible. L'Europe a les yeux sur vous; montrez-lui ce que peut une fille de France, quand le ciel lui confie la gloire de sa famille et le bonheur de tout un peuple.

La jeune reine s'inclina, en signe de soumission aux avis de Madame.

En cet instant le prince de Marcillac vint, de la part du roi, prévenir Sa Majesté catholique que le lendemain 20 septembre,

après avoir entendu la messe dans la chapelle du château, le roi, la reine et M. le Dauphin monteraient en carrosse pour conduire leur bien-aimée nièce et cousine la reine d'Espagne jusqu'à deux lieues au-dessus de Fontainebleau; que là elle continuerait sa route accompagnée de Monsieur et de Madame jusqu'à Orléans, puis seule avec Monsieur jusqu'à Amboise.

Cette manière d'échelonner ses adieux, inventée pour les rendre moins déchirants, en devait prolonger la douleur; mais elle n'en fit pas la réflexion. Il est un état de l'âme qui rend insensible à ce qui devrait alléger ou augmenter la peine. Qu'importe une plaie de plus ou de moins sur un cœur tout sanglant?

XXX

Malgré le sombre désespoir que la reine d'Espagne s'efforçait vainement de dissimuler il lui fallut se rendre le soir au jeu de la reine.

— C'est la *dernière fois* que je viens ici, pensait-elle, ce palais si beau, cette cour si brillante, je les vois pour la *dernière fois*, et ce mot fatal revenant sans cesse à sa pensée, remplit ses yeux de larmes.

L'entrée de la reine d'Espagne chez la reine, interrompit plusieurs conversations à voix basse, chacun était occupé ce soir-là de l'audience obtenue le matin même par le duc de Mazarin, dans laquelle, prenant l'air inspiré, le duc avait dit au roi que Dieu lui était apparu, et lui avait révélé que l'État était menacé d'une révolution effroyable et prochaine, si Sa Majesté ne renvoyait promptement mademoiselle de Fontanges.

— Et moi, lui avait répondu le roi fort tranquillement, je me crois obligé de vous donner avis du prochain renverse-

ment de votre cerveau, si vous n'y mettez ordre. « Puis le roi lui avait tourné le dos.

Les malins prétendirent que le roi avait ajouté :

« Si Dieu vous dit tout, pourquoi ne vous a-t-il pas averti de l'enlèvement de votre femme(1)? »

La reine et sa nièce étaient les deux seules personnes qui ne fussent pas instruites de cette audience, dont le roi avait ri avec le duc de Saint-Aignan, sans lui en demander le secret, et que ce dernier avait répété partout pour en faire sa cour à mademoiselle de Fontanges.

On s'attendait à la voir arriver plus triomphante que jamais. Les plus adroits combinaient déjà les moyens de lui faire compliment de la réponse du roi sans paraître trop indiscrets, mais elle ne vint point ce soir-là chez la reine.

Louis XIV était sans doute prévenu de son absence, car il n'en témoigna aucune inquiétude. Il affecta d'être tout occupé de la reine d'Espagne, et s'appliqua à empêcher le Dauphin de lui adresser un seul mot en particulier. Il craignait avec raison que le son de la voix du jeune prince ne portât dans l'âme de la reine Marie-Louise un trouble insurmontable. Il la voyait à chaque instant prête à se trouver mal, et causait vivement avec les ambassadeurs d'Espagne pour détourner leur observation de dessus leur souveraine, car il était facile de s'apercevoir que les regrets de Marie-Louise dépassaient ceux qu'on a d'ordinaire en quittant son pays et sa famille.

La reine, qui était plus que personne dans le secret de la torture qu'éprouvait sa nièce, lui prenait la main et la quittait aussitôt en sentant le tremblement qui s'emparait de la jeune reine. Les preuves d'affection et de pitié pouvaient redoubler son attendrissement et mettre à bout son courage.

(1) Hortense de Mancini, duchesse de Mazarin, s'était évadée la nuit du 13 juin 1668, et le duc son mari était venu réveiller le roi trois heures après minuit, pour le prier de faire courir après la duchesse.

Quelque chose encore redoublait l'émotion de la jeune reine. Le Dauphin impatienté du soin que prenait le roi de l'empêcher de parler à sa cousine, et faisant de vains efforts pour parvenir à elle, ne la quittait pas des yeux et mettait dans ses regards beaucoup plus de pensées tendres qu'il ne lui en aurait sans doute adressées. Ce regard magnétique la rappelait à la plus douce illusion de sa vie. Comment l'aurait-elle supporté sans trouble?

Le jeu commença. Le roi prit place à la table, et M. le Dauphin, au lieu de le suivre, vint droit à la reine d'Espagne, lui demanda si Sa Majesté voulait être de moitié dans son jeu.

Elle inclina la tête pour toute réponse, tant il lui était impossible de proférer une parole. Le roi se retourna, surpris de la proposition du Dauphin; mais en voyant qu'il s'asseyait à côté de lui à la table de jeu, il se tranquillisa et cacha son mécontentement.

Le Dauphin n'était pas en veine, il perdit; la reine d'Espagne s'en félicita, car c'était une occasion toute naturelle de donner à son cousin un souvenir qu'elle n'aurait pas osé lui offrir.

— Voilà qui doit suffire à m'acquitter, dit-elle en dégageant de son doigt une bague admirable, que le Dauphin prit en lui baisant la main.

Le roi se leva aussitôt, et prétextant la nécessité de se préparer au départ du lendemain et d'écrire une lettre à Charles II, qui lui serait remise par la jeune reine, il se retira en faisant signe au Dauphin de l'accompagner.

C'était mettre fin au jeu de la reine; mais avant de se séparer, les personnes de la cour qui ne devaient pas accompagner la reine d'Espagne une partie de la route vinrent prendre congé d'elle.

Ce commencement d'adieux éternels la plongea dans un tel accès de douleur, que craignant d'y sccomber, elle se tourna

vers la reine, comme pour la supplier de lui épargner le supplice de ces adieux précurseurs de plus déchirants encore.

La reine interrompit les phrases de regrets des dames de sa cour en invitant sa nièce à aller se reposer des fatigues de ce jour, et à renouveler ses forces et son courage pour supporter les tristes émotions du lendemain.

Arrivée dans son appartement, ses forces l'abandonnèrent; elle tomba évanouie. La maréchale de Clérembault voyant la nourrice de la reine d'Espagne s'élancer vers elle pour la secourir, la repoussa durement en lui faisant sentir que son rang ne lui permettait point de passer devant une maréchale de France, et qu'il fallait que le flacon d'éther qui devait servir à ranimer la reine, lui fût présenté par sa dame d'honneur.

En ce moment la porte de l'oratoire s'ouvrit, et une femme se précipita vers la reine Marie-Louise, détacha les nœuds, rompit le lacet de son corsage, s'empara du flacon que tenait la maréchale, le fit sentir à la pauvre souffrante, dont la respiration se ranima; bientôt la jeune reine ouvrit les yeux, et sourit avec reconnaissance à celle qui lui prodiguait de si tendres soins.

Madame de Clérembault aurait pu réclamer avec la même insolence les priviléges que lui donnaient sa naissance et son rang sur la femme qui usurpait en ce moment sa charge auprès de la reine. Mais elle était trop bon courtisan pour commettre une faute semblable, et lorsque mademoiselle de Fontanges se retourna de son côté, pour lui dire :

— Excusez-moi, madame la maréchale, mais j'ai à parler à Sa Majesté, madame de Clérambault se retira en s'inclinant respectueusement, et fit signe aux autres dames de la suivre.

Lorsque mademoiselle de Fontanges se vit seule avec la reine, elle se jeta à ses pieds.

— Pardon, lui dit-elle, d'avoir tout bravé, jusqu'à votre mécontentement peut-être, pour vous voir, Madame, pour vous parler une dernière fois. Mais j'avais à vous donner un avis important, et l'intérêt de Votre Majesté l'a emporté sur toutes... les considérations... qui... devaient... m'arrêter.

Ces derniers mots dits avec les yeux baissés, et le ton d'une humilité consciencieuse touchèrent le cœur de Marie-Louise.

— Dieu seul a le droit de vous juger, dit-elle en relevant Angélique, moi, je vous plains et je vous aime.

— Et cette pitié, cette affection qui me console du malheur de rougir à vos yeux, je veux que vous sachiez, Madame, qu'elle vous donne le droit de disposer de moi. Je veux que vous sachiez dans l'isolement où vous allez vous trouver, sur ce trône superbe, au milieu de cette cour magnifique, qu'il est un être ici qui s'intéresse à vos moindres actions, à vos peines surtout, et qui n'attache de prix au crédit qu'elle peut avoir en ce moment, que dans l'espoir de l'employer à vous servir.

A ces mots, la reine fit un mouvement involontaire et facile à comprendre.

— Ce crédit vous fait horreur, je le vois, reprit mademoiselle de Fontanges; aussi croyez-bien que je n'aurais pas la honte de vous en parler s'il ne devait parer aux dangers qui vous menacent. Mais instruite par un ministre du roi des intrigues de la cour où vous allez régner, du caractère faible et ombrageux du roi votre époux, des sentiments jaloux de la reine-mère qui médite déjà, malgré ce qu'elle vous doit, de combattre, par tous les moyens possibles, l'ascendant que votre beauté et votre supériorité en tous genres doivent naturellement obtenir sur le cœur et l'esprit de son fils, j'ai dû vous avertir que ces menées ambitieuses, ces intrigues sourdes peuvent être déconcertées par des avis secrets de la cour de France. Le roi a non-seulement un vif attachement, mais

un orgueil jaloux pour sa famille; s'il apprenait que sa nièce fût l'objet de quelques méchants complots, il mettrait toute sa puissance à l'en garantir, ou à l'en venger. La difficulté est de lui faire parvenir ces avis; car, vous le pressentez, Madame, désormais nulle lettre de votre main n'arrivera ici, sans avoir été lue par le roi et par les ministres intéressés à surveiller vos sentiments et vos démarches. Il ne faut donc pas penser à écrire jamais franchement vos craintes ni vos soupçons. Mais vous pouvez les confier en toute assurance à madame Viremont, votre bonne nourrice, qui saura tromper la vigilance des espions pour me faire remettre ces lettres. Nous sommes convenues ensemble d'un chiffre impénétrable; et grâce à ces avertissements, nous pouvons espérer déjouer d'ici les conspirations les mieux ourdies contre votre repos et votre honneur. Soyez généreuse, Madame, ne me refusez pas l'honneur de crier au secours pour vous s'il était nécessaire. Je vous le demande à genoux, au nom de votre mère, qui vous ordonne la prudence pour échapper à son sort.

En parlant ainsi, mademoiselle de Fontanges pleurait, et cette attitude suppliante, ce beau visage baigné de larmes, avaient quelque chose de si touchant, que la reine en fut vivement attendrie.

— Je vous dois déjà, dit-elle, la consolation d'emmener dans mon exil une amie dévouée, une seconde mère. Ce bienfait vous répond de mon affection, de ma reconnaissance. Je prévois le sort qui m'attend, mais après le désespoir de quitter pour jamais la France, ajouta-t-elle en portant la main sur son cœur, j'espère rester insensible à toute autre peine. Dédaigneuse du pouvoir qu'on veut m'arracher d'avance, il ne faudra nul effort pour s'en emparer, et je désarmerai la haine par mon indifférence.

— N'importe, s'écria Angélique, promettez-moi d'instruire madame Viremont de tout ce qui vous intéresse. Songez que je ne suis peut-être pas la seule à vous adresser cette prière,

et qu'il est de votre bonté, de votre devoir aussi de l'exaucer.

— Eh bien, soit, dit la reine, interprétant selon son cœur ce qu'il y avait de mystérieux dans les derniers mots de mademoiselle de Fontanges; ma nourrice saura tout. Puisse le ciel et la volonté du roi mon maître la laisser près de moi jusqu'à mon dernier jour.

En ce moment on frappa doucement à la porte, et madame Viremont vint dire, qu'inquiets de l'absence de mademoiselle de Fontanges, ses gens la cherchaient dans tout le château.

Elle comprit l'avertissement, et, s'emparant du gant blanc que venait de quitter la reine, elle y imprégna un baiser; puis, cachant le gant sous sa mantille, mademoiselle de Fontanges s'éloigna sans oser baiser la main que lui tendait la reine.

XXXI

Le 20 septembre, les premiers rayons du soleil surprirent la reine d'Espagne à la même place où l'avait laissée mademoiselle de Fontanges. La fatigue, l'accablement où la plongeaient tant d'émotions douloureuses n'avaient pu la déterminer à donner au sommeil une heure de celles qui lui restaient à passer dans le château de ses pères.

Cette nuit s'était écoulée, sans qu'elle s'en aperçût, sous l'influence d'une seule idée : — Suis-je toujours aimée!

Le Dauphin, dont la résignation avait si souvent toute la dureté de l'indifférence, n'était-il pas au fond de l'âme très-affligé de la perdre à jamais? L'intérêt qu'il lui avait témoigné la veille, la crainte que le roi paraissait éprouver de voir son fils se trahir par quelques mots imprudents, tout ne devait-il pas lui faire croire que le Dauphin, ayant satisfait aux vo-

lontés de son père, pensait être enfin libre de montrer ses regrets?

Qui ne sait ce que de semblables suppositions peuvent dévorer d'heures? qui n'a pas plaidé de toute l'éloquence de son âme en faveur d'un ingrat? qui ne s'est reproché comme un crime de l'avoir deviné?

C'est que les ingrats ont aussi leurs caprices, qu'ils ont des éclairs de sentiments qu'on s'obstine à prendre pour un ardent foyer, ainsi qu'on s'obstine à regarder les rares aumônes de leur cœur comme l'excédent d'un trésor caché.

Les suppositions flatteuses qui préoccupaient la jeune reine l'empêchèrent de succomber aux douleurs de ce jour de départ. Car le ciel a voulu que l'espoir d'être aimée l'emportât sur tout dans l'âme d'une femme.

Après avoir passé son habit de voyage, elle fit demander toutes les personnes attachées à son service, et leur distribua les bijoux qu'elle portait étant princesse; puis elle se rendit à la chapelle, où le roi et toute la cour l'attendaient pour y entrer avec elle et lui décerner pour la dernière fois les honneurs dus à sa couronne.

Le roi parut surpris de lui voir faire si bonne contenance pendant la messe. C'est que, placée entre le roi et la reine, elle avait laissé tomber son livre d'heures; M. le Dauphin, qui se trouvait derrière elle, s'était empressé de le ramasser, et elle avait senti presser sa main par la main qui lui remettait le livre. Alors son cœur battit avec violence, et elle cacha sa rougeur en inclinant son front vers son prie-Dieu. Mais nul soupir, nul sanglot ne s'échappa de son sein, et personne ne soupçonna que dans ce moment de désespoir elle dissimulait une joie.

Si douce que fût cette impression, elle ne put triompher du déchirement cruel que son cœur devait ressentir, lorsque, conduite par Louis XIV vers le perron de cette cour si justement renommée, avant et depuis, par tant d'adieux célèbres,

elle aperçut tous les seigneurs, toutes les dames de la cour, tous les gens de la maison du roi, tout jusqu'aux moindres serviteurs, et même les pauvres de la paroisse, réunis là pour recevoir ses adieux.

Alors, des flots de larmes s'échappant de ses yeux, elle tomba à genoux comme pour attendre la bénédiction de cette foule attendrie, et joignit les mains en signe de reconnaissance; puis, faisant un effort pour se relever et accomplir la douloureuse séparation, elle sentit que ses forces l'abandonnaient, et se jeta dans les bras de la reine.

Le roi, craignant de voir se prolonger cette scène pénible, s'empara du bras de la reine d'Espagne, et l'entraîna presque évanouie vers le carrosse qui l'attendait au bas du perron. Soutenue par ses écuyers, elle monta sans savoir ce qu'elle faisait. Monseigneur le Dauphin, Monsieur, Madame, Mademoiselle et la grande-duchesse de Toscane (1) montèrent aussi dans ce même carrosse, dont toutes les glaces baissées laissaient voir les grands personnages qu'il contenait.

Le roi se plaça près de la reine d'Espagne, la reine de l'autre côté; tous deux lui disant :

— Allons, courage, ouvrez les yeux; voyez tout ce peuple qui vous regarde, qui vous bénit. Saluez-le donc.

Alors les cris de : *Vive le roi! Vive la reine! Vive la reine d'Espagne!* réveillèrent Marie-Louise de la torpeur où l'avait plongée une souffrance d'âme au-dessus de toutes ses autres souffrances. Elle se ranima, mais pour pleurer encore. A la vue d'un désespoir si vrai, le peuple disait:

— Ah! quelle belle reine nous perdons!...

(1) La grande-duchesse avait follement quitté la Toscane. (Lettres de madame de Sévigné, septembre 1679.)

XXXII

A deux lieues de Fontainebleau, les carrosses s'arrêtèrent. Celui destiné à la reine d'Espagne s'approcha. La reine embrassa sa nièce, la baigna de ses larmes, sans pouvoir proférer le mot d'adieu. Cet attendrissement contagieux allait sans doute renouveler le spasme de la malheureuse Marie-Louise lorsque le roi la rendit à elle-même et à toute la sévérité de sa situation par ces mots, dits de manière à être entendus de la grande-duchesse de Toscane et de toutes les princesses présentes :

— Madame, je souhaite de vous dire adieu pour jamais. Ce serait le plus grand malheur que de revoir la France.

A cet adieu aussi raisonnable qu'impitoyable, les yeux de la reine d'Espagne se séchèrent tout à coup ; elle reçut froidement le baiser royalement paternel que Louis XIV déposa sur son front, et elle descendit d'un pied ferme du carrosse du roi pour monter dans le sien, où Monsieur, Madame et Mademoiselle devaient la suivre. Le Dauphin, qui était descendu le premier pour la soutenir, baisa respectueusement la main de Marie-Louise ; elle lui sut bon gré d'épargner son courage, en ne lui faisant pas de plus tendres adieux, en ne l'embrassant point, comme son titre de cousin germain lui en donnait le droit, et, lui serrant à son tour la main, qui portait cette bague donnée la veille, elle dit :

— *A jamais !*

En ce moment, le roi fit un signe à son premier écuyer, et les chevaux de ces brillants attelages partirent au galop, mais dans un sens inverse, entraînant, chacun de son côté, des parents, des amants, des têtes couronnées qui ne devaient jamais se revoir.

Le prince et la princesse d'Harcourt, la maréchale de Clérambault et la marquise de Grancey, nommés par le roi pour accompagner la reine d'Espagne, ne devaient la quitter qu'à la frontière, où le marquis d'Astorga, son majordome-mayor, la duchesse de Terra-Nova, sa camarera-mayor, et les autres officiers de sa maison royale, l'attendaient pour la conduire à Burgos; là, le roi d'Espagne viendrait au-devant d'elle.

Le marquis et la marquise de Los Balbazès étaient aussi du voyage, et la présence de ces deux nobles espions força la reine d'Espagne à contraindre sa douleur. Déjà, en la voyant pleurer, l'ambassadrice lui avait dit : « Ah! madame, si le roi mon maître vous voyait ainsi désolée, il en serait bien malheureux! » Ce qui, en langage de cour, veut dire *bien offensé*. La reine avait compris l'avertissement, mais elle n'en tint pas compte lorsque, arrivée à Orléans et à Amboise, il lui fallut successivement se séparer de sa belle-mère, de sa sœur et enfin de son père.

Ce dernier adieu renouvela le désespoir causé par tous les autres. Monsieur aimait tendrement sa fille; sans sa soumission aveugle aux volontés du roi, il n'aurait jamais consenti au mariage qui l'éloignait de lui pour toujours; et dans cet état cruel, il déplorait sa propre faiblesse; mais c'était trop tard : il fallait s'arracher des bras de cette fille adorable; il fallait la livrer à cette nation, à cette cour étrangère qui la réclamait; il fallait revenir seul près du souverain qui avait ordonné de son sort,avec la triste prévision des malheurs qui attendaient cette pauvre princesse, et avec le remords d'avoir condamné à l'exil un cœur tout français.

La santé de la reine Marie-Louise fut vivement altérée par les angoisses d'un chagrin si profond, mais elle ne voulut point retarder son voyage en consacrant quelques jours aux soins dont elle avait besoin. La souffrance physique est la plus puissante distraction aux douleurs de l'âme, pensait-elle, et loin de vouloir se guérir, elle espérait arriver en Espagne

dans un état si déplorable qu'il faudrait nécessairement ajourner la grande solennité de la seconde bénédiction nuptiale, qui devait avoir lieu à Burgos.

Mais sa jeunesse l'emporta sur tant de fatigues et de peines. Cependant le chevalier Talbot, son premier médecin, s'obstinait à la dire malade, et voulait la soigner malgré elle. Importunée des ordonnances qu'il lui prescrivait en vain, elle imagina de l'envoyer auprès du comte de Montaigu, lieutenant général de Guyenne, qui était tombé dangereusement malade à Bordeaux. C'était s'assurer quelques jours de liberté.

La reine d'Espagne en profita pour voir son ancienne gouvernante, madame de Saint-Chaumont, exilée dans sa terre par suite de son dévouement pour madame Henriette d'Angleterre. Elle la fit prévenir de son passage à Poitiers, et madame de Saint-Chaumont accourut aussitôt recevoir les embrassements de sa royale élève.

La maréchale de Clérembault en pensa mourir de dépit; mais la puissance qui lui avait servi à faire exiler madame de Saint-Chaumont, était annulée par le mariage de Marie-Louise; et il lui fallut voir patiemment sa victime comblée des dons et des caresses de cette jeune reine, heureuse d'oublier un moment ses chagrins présents, par le souvenir des doux plaisirs de son enfance (1).

Cette entrevue touchante fut trop tôt interrompue par le maire et les échevins de la ville, qui présentèrent à la reine le dais, la haranguèrent, et la conduisirent au travers de deux haies de bourgeois sous les armes, jusqu'à la maison de ville où elle logea.

C'est là qu'un courrier extraordinaire lui apporta la nou-

(1) La reine d'Espagne a fait mille tendresses à madame de Saint-Chaumont en passant dans ce pays; la maréchale de Clérembault n'a pas parlé depuis ce jour. Madame de Sévigné, lettre du 9 novembre 1670.

velle de la mort de don Juan d'Autriche, de cet illustre bâtard de Philippe IV, dont la mère reçut l'habit de religieuse des mains d'Innocent X. Avant d'expirer, don Juan avait nommé par testament le roi Charles II son héritier, et il léguait par moitié ses riches pierreries à la reine d'Espagne et à la reine-mère.

Dans tout autre moment, la mort d'un prince qui supportait depuis tant d'années le poids des affaires de l'État, aurait fait une vive impression sur l'esprit de Charles II, et aurait amené un long deuil à la cour d'Espagne. Mais on y reçut en même temps la nouvelle du départ de la jeune reine, de sa prochaine arrivée sur la frontière, et faisant trêve à ses regrets, le roi amoureux ordonna des feux de joie et des illuminations dans toutes les rues de Madrid. Il y eut des courses de masques dans la place du palais, des feux d'artifice, des combats de taureaux. Toutes ces réjouissances devaient servir aussi à célébrer le retour de la reine-mère. Son fils alla au-devant d'elle sur la route de Tolède et la mena ensuite à Aranjuez. Le peuple applaudit à cette réconciliation et bénit d'avance la jeune reine qui l'avait provoquée. Les vieillards seuls disaient :

— Puisse-t-elle n'avoir jamais à se repentir de cette bonne action

XXXIII

A Blaye, où la reine d'Espagne fut reçue au bruit des canons de la citadelle et de ceux des vaisseaux qui étaient dans la rade, elle trouva un bateau magnifique que le sieur Pontoise, jurat de Bordeaux, lui avait fait préparer. Au moment de s'embarquer, on lui annonça la visite du marquis d'Effiat, envoyé extraordinaire de Monsieur, près le roi d'Espagne, et porteur d'une lettre de Charles II pour Sa Majesté catholique.

La nécessité de revoir, d'accueillir avec tous les égards dus à sa mission ce marquis d'Effiat, généralement soupçonné d'être l'un des empoisonneurs d'Henriette d'Angleterre, ajouta un sentiment d'horreur à tous ceux qui torturaient le cœur de Marie-Louise. Recevoir cette lettre d'amour, ces promesses si tendres d'un bonheur conjugal des mains de l'assassin de sa mère, lui parut d'un sinistre présage ; et lorsque le marquis d'Effiat lui demanda la permission de l'accompagner à Bordeaux pour y être témoin des fêtes que la ville préparait pour la recevoir, il lui fallut penser au scandale que causerait son refus, au ressentiment que Monsieur en éprouverait pour la faire consentir à prolonger le supplice d'une telle présence.

Le marquis d'Effiat, en qualité d'ambassadeur français, offrit la main à la reine pour l'aider à monter dans la barque; mais elle, tout à coup saisie d'une terreur invincible, s'éloigna brusquement du marquis d'Effiat, et vint prendre le bras du sieur Pontoise, en disant qu'elle voulait être conduite par lui dans le bateau qu'il avait si élégamment décoré pour elle.

M. d'Effiat pâlit de colère, et sans dire un mot, il se retira pour laisser passer la reine accompagnée du jurat de la ville, et il se mit à leur suite.

A peine la reine et toute sa cour furent-elles embarquées, qu'il s'éleva un vent contraire, la pluie tomba en abondance, des nuages sombres couvraient l'horizon et faisaient craindre une tempête. Le commandant de la barque se crut obligé d'en prévenir le prince d'Harcourt, celui-ci vint faire part à la reine d'Espagne des craintes du commandant, et proposer à Sa Majesté de rentrer dans la rade de Blaye. Mais la reine était dans la situation d'âme où l'on savoure un danger. Elle traita les craintes du prince d'Harcourt de chimère, et ordonna de voguer vers Bordeaux au grand regret de la maréchale de Clérembault et de la princesse d'Harcourt qui tremblaient de peur.

Le trajet de Blaye à Bordeaux fut tellement contrarié par ce temps affreux, que la reine d'Espagne n'arriva qu'à sept heures du soir. Les jurats de la ville l'attendaient sur le port, et le sieur de Ris, intendant de la généralité, lui présenta un dais de brocard d'or et d'argent, sous lequel elle fut conduite à l'archevêché, où l'on avait préparé son logement.

Le comte de Montaigu, trop gravement malade pour commander la garnison de Bordeaux, avait prié son jeune ami, le comte de Feuquières de Rébenac, qui était lieutenant général de Béarn, de venir, avec le consentement du roi, le remplacer dans ses fonctions pendant le séjour de la reine d'Espagne à Bordeaux.

C'était quelque chose de poétique que de voir cette belle princesse, souriant encore au danger qu'elle avait couru, descendre d'une barque tapissée de damas cramoisi, avec des crépines d'or, pavoisée aux armes de France attachées par des guirlandes de fleurs, et remplie de personnes dont les vêtements couverts d'or et de pierreries resplendissaient aux derniers rayons du soleil; car le temps s'était remis et promettait pour le lendemain une belle journée.

A cette vue, on avait peine à se défendre d'une comparaison mythologique. Le comte de Rébenac en resta saisi d'admiration, au point d'oublier de commander à ses troupes de présenter les armes. Un de ses officiers prit sur lui d'obvier à cet oubli; ensuite il s'excusa près de son lieutenant général de la liberté qu'il prenait. Mais M. de Rébenac, tout au spectacle qui l'éblouissait, ne l'entendit point, et ne sortit de son extase que lorsque l'intendant de la généralité et le prince d'Harcourt vinrent le chercher pour le présenter à la reine d'Espagne.

Le comte la salua respectueusement; il écouta avec ravissement les mots polis qu'elle lui adressa; sans pourtant se faire aucune illusion sur les phrases banales que cette malheureuse reine était obligée de répéter dans chaque ville aux mêmes autorités qui lui rendaient les mêmes honneurs. Mais

le charme de cette voix si douce avait complété son enchantement. Il était sous l'empire d'une vision qui devait rester dans son souvenir.

Malgré tous les avantages qui distinguaient le comte de Rébenac, malgré son visage agréable, sa noble tournure, la manière élégante et fière dont il portait l'uniforme, malgré sa préoccupation, qui lui donnait un air étrange et qui frappait tout le monde, la reine ne le remarqua point.

On venait de lui remettre une lettre de Louis XIV, qui l'engageait à se reposer trois jours à Bordeaux pour y assister au bal que désiraient lui donner les dames de la ville, et pour leur en rendre un le lendemain. Il ajoutait que le roi d'Espagne était prévenu par lui de la nécessité, pour elle et sa suite, de prendre ces trois jours de loisir, et qu'ainsi rien ne s'opposait à ce qu'elle fît cet honneur à sa bonne ville de Bordeaux.

La reine se soumit sans peine à une invitation qui retardait de quelques jours sa sortie de France. Elle chargea le prince d'Harcourt de satisfaire aux désirs du roi en ordonnant un bal magnifique, et en confiant le soin des invitations aux jurats de la ville. S'occuper de plaisirs dans la disposition d'âme où elle se trouvait n'avait rien de surprenant pour elle; n'était-elle pas accoutumée depuis longtemps à traîner son désespoir dans les fêtes!

Le lendemain, elle alla au Château-Trompette. Puis, en se promenant sur les ramparts, elle fit l'honneur au comte de Montaigu, lieutenant général de Guyenne, de s'approcher des fenêtres de la chambre où il était malade, et de lui demander de ses nouvelles. Elle visita ensuite les couvents des filles de la Visitation et des Carmélites; et lorsqu'on lui témoignait la crainte de la voir se fatiguer par tant de visites, elle répondait:

— Ah! laissez-moi ajouter encore à tous mes souvenirs de cette belle France! Hélas! je n'aurai bientôt plus que cela d'elle!

Les fêtes, les présents généreux, et surtout les aumônes royales de cette époque, ont conservé dans les vieilles familles bordelaises le souvenir du passage de Marie-Louise d'Orléans. Ses larmes coulèrent de nouveau en quittant cette ville.

Le comte de Rébenac sortit de Bordeaux pendant la nuit qui précéda le départ de la reine, pour aller la recevoir dans sa généralité de Bayonne.

Toute la garnison et même les bourgeois étaient sous les armes lorsqu'elle y arriva, le 25 octobre. Là, des lettres de la duchesse de Terra-Nova, et de son grand écuyer, le duc d'Ossonne, lui apprirent qu'ils l'attendaient à Irun, ils se préparaient à recevoir légalement Sa Majesté des mains des mandataires du roi de France.

A cette lecture, qu'elle entendit comme une sentence, la jeune reine s'exhorta au courage ainsi que le fait d'ordinaire un noble condamné qui veut mourir dignement devant la foule curieuse d'observer toutes les angoisses de son supplice.

La prévision d'une douleur inévitable ne donne pas toujours les moyens d'y résister; et l'âme forte qui s'arme victorieusement contre la pensée, contre le fait du malheur qui l'attend, succombe au moindre accessoire, à la moindre solennité attachés à ce malheur!

La reine d'Espagne quitta Saint-Jean de Luz avec tout le courage qu'elle s'était promis, et pourtant c'était la dernière ville de France qu'elle devait traverser. Mais, arrivée dans la maison qu'on lui avait préparée sur le bord de la Bidassoa, de cette rivière qui sépare la France de l'Espagne, elle se sentit vivement troublée.

Alors le sieur de Saintot, maître des cérémonies, alla prendre, au sortir de la barque royale, le marquis d'Astorga, majordome de la reine d'Espagne; il le conduisit dans la chambre où la reine était assise sous un dais, le prince d'Harcourt à sa droite et la princesse d'Harcourt à sa gauche, la

maréchale de Clérembault et la marquise de Grancey derrière son fauteuil.

Le marquis d'Astorga se jeta d'abord aux pieds de la reine, lui baisa la main, lui fit un compliment, après lequel la reine lui dit de se couvrir; ce qu'il fit. Le prince d'Harcourt se couvrit aussi, et dit au marquis d'Astorga qu'il avait ordre du roi de remettre la reine d'Espagne entre ses mains.

Au même instant, le sieur de Châteauneuf, conseiller au parlement de Paris, lut en français l'acte de délivrance, et don Alonzo Carnero le lut en espagnol. Après quoi le marquis d'Astorga avertit la reine qu'il était temps de se rendre dans la barque qui devait la porter sur la rive espagnole.

Elle se leva, surmonta le tremblement qui l'agitait, et marcha vers la barque; là se trouvait la duchesse de Terra-Nova, qui se prosterna devant elle, lui baisa la main et lui présenta plusieurs autres dames espagnoles.

La vue de ces visages étrangers inspira à la reine une sorte de répulsion qui la défendit quelque temps de l'attendrissement de cet adieu suprême; mais lorsqu'elle vit les gardes du corps qui l'avaient accompagnée jusqu'à Fontainebleau, tomber á genoux et crier :

— *Vive la reine d'Espagne! Vive la nièce du roi! Que le Seigneur la bénisse!*

Lorsqu'elle en aperçut quelques-uns qui essuyaient leurs yeux avec la manche de leur uniforme, elle ne put se contenir davantage; des sanglots s'échappèrent de son sein. Ne sachant comment répondre aux regrets, à la reconnaissance que ces braves soldats lui témoignaient, elle détacha le long rang de perles fines qui tournait trois fois sur son beau bras, et le leur jeta en souvenir d'elle; puis, exaltée par la douleur, elle arracha une poignée de terre à la rive, la couvrit de pleurs, de baisers, et se tournant vers sa nourrice :

— Garde-moi ce trésor, lui dit-elle, pour qu'à ma mort tu puisses jeter sur ma tombe un peu de terre de France.

Cinq minutes après Marie-Louise abordait d'un pied tremblant sur la rive espagnole, et pleurant encore du malheur de quitter une patrie pour un royaume; elle crut, à l'excès de sa douleur, que Dieu prenait pitié d'elle, et qu'elle n'atteindrait pas vivante cette rive où l'attendaient tous les seigneurs de son royaume. Mais le ciel la destinait à de nouvelles épreuves. Elle était un de ces êtres marqués par la Providence pour dégoûter les ambitieux du rang suprême.

XXXIV

La séparation éternelle était accomplie, et le sentiment du devoir triompha bientôt des pleurs de Marie-Louise. Elle pensa que c'était faire injure au roi son époux et à ses sujets que de se montrer inconsolable; et sans rien gagner sur sa peine, elle résolut de la cacher à tous les yeux.

Madame de Grancey, douée d'un esprit fin et caressant, fut la seule qui ne s'abusa pas sur le courage dont la reine d'Espagne faisait preuve. Tandis que chacun lui rendait des honneurs, la marquise cherchait à lui donner quelques consolations, soit en lui parlant des sentiments que Sa Majesté inspirait, soit en lui montrant les lettres qu'elle recevait de Versailles, et qui toutes témoignaient des regrets qu'y laissait la reine d'Espagne.

Au moment d'arriver à Vittoria, madame de Grancey en reçut une de Madrid, qu'elle crut devoir communiquer à la reine.

La marquise de Villars, ambassadrice de France en Espagne, lui mandait que le roi Charles II, dans son impatience de voir la reine, était décidé à aller jusqu'à Vittoria, et à mener avec lui l'archevêque de Burgos pour terminer plus tôt la dernière cérémonie nuptiale.

Après avoir lu cet avertissement, la reine prit affectueusement la main de madame de Grancey, et la remercia. Elle n'avait pu se défendre d'un tremblement nerveux en lisant ces mots :

« Le roi n'a voulu écouter aucun conseil contraire à cette diligence. Il est transporté d'amour et d'impatience ; ainsi, avec de telles dispositions, il ne faut pas douter que cette jeune reine soit heureuse. »

— Heureuse ! dit tout bas la reine.

— Probablement, continua madame de Grancey, Sa Majesté catholique fera comme notre roi lors de l'entrevue des Pyrénées, Charles II se mêlera aux seigneurs de sa suite, pour n'être pas connu sur-le-champ de Votre Majesté. C'est l'usage entre les fiancés couronnés. Mais il est bon de le savoir d'avance, car les portraits ne sont pas toujours ressemblants.

C'est par une suite de petits soins de ce genre que la marquise de Grancey avait gagné la confiance de la jeune reine, ou plutôt son affection ; car sa pensée restait toujours au fond de son cœur ; mais elle aimait qu'on la devinât, et elle savait bon gré à madame de Grancey d'interpréter si bien son silence. La correspondance active de la marquise la tenait au courant de tout ce qui se passait à la cour de France ; et elle trouvait sans cesse le moyen d'amener dans la conversation le nom qui faisait battre le cœur de la reine. C'est la flatterie la plus irrésistible ; et les courtisans les plus envieux de la faveur pourraient s'y tenir.

Le bruit des négociations entamées pour le mariage de monseigneur le Dauphin avec la princesse de Bavière, occupait vivement la cour de France, disait madame de Grancey ; on prétendait qu'après avoir vainement sollicité un délai pour son mariage, le Dauphin aurait répondu au roi son père, qui lui proposait de choisir entre trois princesses allemandes.

— Puisqu'il le faut, j'en prendrai une, mais ce sera la plus

Et cette réponse faisait rêver doucement Marie-Louise ; elle y voyait le désir de rester constant à son premier amour et d'imiter son exemple.

En approchant de Vittoria, la reine descendit de carrosse pour monter à cheval, et faire son entrée dans la première grande ville d'Espagne. L'idée d'y trouver le roi son mari lui causait un grand trouble. Tout à coup elle entendit plusieurs voix qui discutaient hautement ; il se fit un mouvement de surprise, de curiosité parmi toutes les personnes de sa suite. Elle ne douta point que cette rumeur n'eût pour cause la présence inopinée du roi Charles. Elle pâlit, questionna timidement la duchesse de Terra-Nova, et se sentit très-soulagée en apprenant que tout ce bruit provenait d'une querelle entre le marquis d'Astorga et le duc d'Ossone, qui tous deux prétendaient à l'honneur d'être placés à côté de Sa Majesté, le marquis, comme étant chargé de la conduire jusqu'au roi, et le duc d'Ossone en qualité de grand écuyer. Le roi pouvait seul décider entre eux. La reine fut obligée de remonter en carrosse ; elle s'affligea d'être le motif d'une querelle si ridicule, et frémit d'avoir à subir tous les ennuis d'une étiquette à la fois si minutieuse et si implacable.

Bientôt des cris de Vive le roi ! vinrent la faire trembler de nouveau. Mais ce n'était qu'un courrier de la cour que le peuple saluait comme le précurseur du roi, et qui venait apporter la nouvelle que Charles II, s'étant trouvé indisposé, se voyait forcé de rester à Burgos et d'y attendre la reine. Elle se reprocha de se féliciter d'un retard qui lui assurait encore trois jours de liberté.

Au moment de se remettre en route, le duc d'Ossone reçut l'ordre de se rendre près du roi à Burgos, ce qui évita de nouvelles scènes entre lui et le marquis d'Astorga.

Dès l'entrée de la reine en Espagne, elle se vit entourée de toutes personnes inconnues, et dont l'air sévère et cérémonial ne lui faisait pas croire à leur amabilité ; elle ne savait pas

encore assez bien leur langue pour risquer de leur parler; rien n'était plus triste, plus ennuyeux que de voyager ainsi. La manière dont on la servait était si contraire à celle usitée en France, qu'elle en éprouvait une gêne insupportable. Les Espagnols voulaient qu'elle sût et qu'elle fît tout à coup ce que les princesses espagnoles apprennent pendant toute leur vie.

« Ils pensaient (ainsi que le disent les Mémoires de la cour d'Espagne) qu'il fallait de bonne heure mettre Sa Majesté sur le pied où ils voulaient la tenir toute sa vie. Ils ne se relâchaient sur rien, et dès ce temps-là, elle éprouva un esclavage auquel l'humeur rigide de la camarera-mayor ajoutait beaucoup; mais la douceur naturelle de la reine et sa raison lui firent recevoir de bonne grâce les choses qui naturellement la fatiguaient et lui déplaisaient davantage. »

Il semblait que, par politique, la duchesse de Terre-Nova dût ménager l'esprit et les goûts de la reine, pour s'attirer sa protection; mais son caractère l'emporta sur son intérêt. Au lieu de faire preuve de complaisance pour sa jeune maîtresse, elle devint son espion, son tyran, afin de s'en faire un mérite auprès du roi. Non contente d'étudier son humeur et ses inclinations, pour les contrarier, elle questionnait les Françaises de sa suite et tirait des conséquences mystérieuses des moindres détails de la vie passée de la reine. Comme elle parlait bien français, elle s'en servit pour lui insinuer qu'elle aurait une ennemie secrète dans la reine-mère, que jamais cette princesse ne lui pardonnerait d'avoir fait manquer le mariage de sa petite-fille l'archiduchesse avec le roi son fils; qu'elles allaient être rivales de puissance, et que, malgré son exil, la reine-mère se rappelait trop bien d'avoir régné despotiquement sur l'esprit de Charles II pour abandonner l'espoir d'y régner encore. La duchesse ajoutait à tout cela que l'ambassadeur de France ne serait d'aucun secours à Sa Majesté, par la raison qu'il était tout dévoué à la reine-mère, et

ne lui donnerait que de perfides conseils. Ainsi, la malheureuse reine n'avait pas encore essayé du pouvoir qu'elle en connaissait déjà tous les inconvénients et les dangers.

A peine la duchesse de Terra-Nova eût-elle donné ces avis à la reine, que le marquis de Villars vint la saluer à Bribiesca, et réclamer en qualité d'ambassadeur de France, l'honneur d'entretenir en particulier Sa Majesté. L'accueil froid qu'il reçut ne lui laissa aucun doute sur les préventions qu'on avait inspirées à Marie-Louise contre la reine-mère et contre lui qui était fort dévoué à cette princesse, car tel est le pouvoir de la médisance que tout en la détestant on l'écoute, et qu'en la méprisant on la croit.

Alors M. de Villars employa tout son esprit à mettre la reine en garde contre les différentes impressions que l'on cherchait à lui donner. Il lui conseilla de s'unir à la reine-mère pour guider la jeunesse du roi, que sa santé délicate empêchait souvent de se livrer aux soins du gouvernement. La reine, ne voyant dans ces conseils de l'ambassadeur de France que le désir de servir sa belle-mère, y répondit avec politesse, mais sans rien promettre de ce qu'on lui demandait.

— Les avis du roi me dirigeront en toute chose, dit-elle; je viens ici pour obéir et non pour gouverner.

Le marquis de Villars, après avoir prévenu la reine de l'inimitié de la cour espagnole contre tous les seigneurs français qui étaient à sa suite, prit congé d'elle pour retourner, avec le prince d'Harcourt, près du roi à Burgos; mais tous deux ayant rencontré le patriarche des Indes qui allait, disait-il, au-devant de la reine à Quintinapalla, village à trois lieues de Burgos, il leur vint à l'idée que peut-être la cérémonie du mariage s'achèverait sans qu'ils en fussent avertis. Ils questionnèrent à ce sujet le secrétaire d'État qui répondit :

— La reine est attendue demain à Burgos. Ce qui ne voulait rien dire; mais d'autres courtisans moins discrets leur apprirent que le roi devait aller le lendemain à Quintinapalla

pour y achever la cérémonie du mariage, ce qui les décida à retourner sur leurs pas, afin d'être auprès de la reine avant que le roi s'y fût rendu.

A l'étonnement que causa leur retour subit, ils devinèrent que l'on désirait faire le mariage sans eux. L'ambassadeur s'en plaignit à la camarera-mayor : elle répondit sèchement qu'on n'y assisterait point ; que le roi voulait qu'aucune personne n'entrât dans la chapelle, excepté celles dont la présence serait indispensable. Le marquis de Villars répliqua d'un ton résolu :

— Le roi, mon maître, nous a donné l'ordre d'assister à la cérémonie, et nous y serons.

— Le roi, votre maître, ne commande point en Espagne, répondit fièrement la duchesse de Terra-Nova.

— Il commande à ses ambassadeurs, Madame, et nous obéissons partout. Si Sa Majesté catholique ne veut pas que nous assistions à son mariage, qu'elle nous en donne l'ordre par écrit.

A ces mots la camarera s'emporta si vivement, que M. de Villars et le prince d'Harcourt la quittèrent sans en vouloir entendre davantage et se rendirent auprès du marquis d'Astorga, après avoir fait parvenir secrètement à la reine l'avis de l'affront qu'on projetait de faire aux ambassadeurs français.

Un petit billet de madame de Grancey au marquis d'Astorga décida celui-ci à expédier sur-le-champ un courrier au roi pour l'engager à permettre au marquis de Villars et au prince d'Harcourt d'assister à la cérémonie.

En voyant de quelle manière on traitait ses compatriotes, la reine éprouva un surcroît de douleur. De tristes pressentiments se joignirent à tout ce qu'elle dévorait de souffrances. Et c'est dans cette disposition qu'il lui fallut se parer pour attendre l'arrivée de son royal époux.

XXXV

Le lendemain, 19 novembre, les femmes de la reine entrèrent dans sa chambre, portant chacune une partie du vêtement espagnol qui devait remplacer l'élégant costume français si propice à la beauté des femmes de la cour de Louis XIV. Parmi les filles de son service, la reine remarqua l'absence d'une de ses anciennes sous-gouvernantes, nommée mademoiselle Fauvelet; elle en demanda des nouvelles; toutes baissèrent les yeux et plusieurs se mirent à pleurer sans oser répondre. La nourrice de la reine se vit contrainte de lui apprendre que la pauvre mademoiselle Fauvelet était morte la veille en chemin, dans sa litière, n'ayant jamais voulu consentir à rester à Vittoria pour s'y reposer, et cela dans la crainte qu'on ne lui permît pas de rejoindre plus tard sa chère maîtresse.

La reine donna des larmes à sa vieille gouvernante, et regarda ce deuil comme un présage de plus à joindre à tous ceux qui terrifiaient déjà son âme.

On s'étonnait de voir le cérémonial espagnol sacrifié à l'impatience du jeune roi, et la consécration d'un si auguste mariage, célébrée dans un si misérable village. Peut-être fallait-il attribuer à l'embarras de se montrer si humblement, le dessein qu'avait eu le roi d'éloigner les ambassadeurs français de cette modeste cérémonie. Les courtisans qui vantent le maître de tout, ne manquèrent pas de se récrier sur l'excès d'amour qui faisait oublier au roi jusqu'à la magnificence; l'on ne saurait peindre ce qui se passa dans l'âme de la reine en écoutant ces discours.

Ce fut pour elle comme un nouvel adieu fait à la France que

l'action de quitter pour toujours ses vêtements français, et de laisser emprisonner sa belle taille dans le corsage baleiné et engoncé d'une robe espagnole. Elle ne put se défendre d'un regret de femme, en voyant défaire les boucles ondoyantes de ses grands cheveux qui accompagnaient si bien son visage, pour en tresser deux longues et larges nattes tombant de chaque côté sur son sein ; et les femmes se regardèrent tristement lorsqu'il fallut cacher sous une guimpe brodée en perles, et dans des manches de drap d'or, les plus belles épaules et les plus beaux bras du monde.

— Dépêchez-vous, disait la duchesse de Terra-Nova, dépêchez-vous; car on vient d'operçevoir un piquet de gardes du roi sur la route, et Sa Majesté sera ici dans peu d'instants.

Alors, les dentelles, les pierreiries, s'attachaient à la fois sur la tête, le cou, les bras de la reine. Elle succombait sous le poids des diamants dont on la couvrait ; mais loin de penser à l'effet de cette parure, elle était uniquement préoccupée de la crainte de ne pouvoir surmonter le tremblement qui venait de s'emparer d'elle.

Enfin, une grande rumeur se fit entendre. Le bruit des tambours, les cris du peuple annonçèrent l'arrivée de Charles II. Aussitôt la camarera-mayor s'empara de la main de la reine, et l'entraîna vers l'antichambre de son appartement.

— N'oubliez pas de vous jeter à ses pieds, dit la duchesse en se tournant vers la reine. Attendez qu'il parle à Votre Majesté pour lui baiser la main. Ah ! mon Dieu !... je l'entends ; il monte... le voici...

Au même instant le roi entra.

La reine voulut se prosterner, il l'en empêcha, et la salua à la manière Espagnole, en lui serrant les bras avec ses deux mains ; et la nommant d'un ton passioné, *Mi reina!... Mi reina!..* Elle balbutia quelques mots en français, que le roi ne comprit point. M. deVillars, qui s'en aperçut, s'avança pour lui servir d'interprète, et saisit cette occasion de faire dire à

la reine plus de choses affectueuses qu'elle ne lui en aurait dictées.

Le roi Charles était vêtu à la *Shomberg*, espèce d'habit à la française en usage chez les Espagnols lorsqu'ils vont en voyage. Sa taille était frêle, son visage allongé, maigre et pâle, rien en lui ne rappelait la vigueur et la fraîcheur d'un homme de dix-neuf ans. Le feu qui brillait dans ses yeux contrastait avec la langueur répandue dans ses traits et lui donnait l'apparence d'un malade animé par la fièvre. Il regardait la reine avec tant d'amour, qu'elle n'osait lever les yeux sur lui : une sorte d'effroi la rendait interdite. M. de Villars la voyant ainsi troublée, et craignant que le roi n'interprétât mal l'expression douloureuse qu'elle ne pouvait parvenir à dissimuler, s'approcha du roi et lui dit à voix basse d'excuser l'excès de timidité qui empêchait la reine de lui témoigner toute sa reconnaissance des sentiments qu'elle lui inspirait. Mais le roi, en extase devant la beauté de sa fiancée, ne pensait qu'au bonheur de la posséder.

Il donna l'ordre de tout disposer pour faire incognito la cérémonie de la seconde bénédiction nuptiale; on dressa un autel dans l'antichambre de la reine. Le patriarche des Indes fit les préparatifs nécessaires, et le roi, averti par lui, vint prendre la main de la reine pour la conduire aux pieds de cet autel improvisé.

Le marquis de Villars rappela au roi le rang que son ambassadeur, le marquis de Los Balbazès, avait eu à Fontainebleau, lors de la première cérémonie du mariage; et le roi ordonna que les ambassadeurs de France seraient traités de la même manière. Le connétable de Castille eut quelque peine à quitter sa place, mais enfin il céda.

Pendant la messe, on mit autour du roi et de la reine, un ruban de taffetas blanc noué en lacs d'amour, et une gaze blanche avec une frange d'argent sur les épaules du roi et sur la tête de la reine.

Dès que la cérémonie fut achevée, le roi et la reine dînèrent en public, puis ils partirent pour aller coucher à Burgos.

Charles II et Marie-Louise étaient seuls dans leur carrosse. Le roi paraissait fort empressé et la reine très-silencieuse. Plusieurs grands d'Espagne vinrent au-devant de Leurs Majestés avec des livrées magnifiques, et les accompagnèrent au palais, où l'on joua une comédie et où l'on tira un feu d'artifice.

Pendant les fatigants plaisirs qui terminèrent cette grande journée, madame de Grancey ne put se défendre d'un sentiment de pitié, en voyant la contrainte que s'imposait la reine pour retenir ses larmes. L'oppression qui la suffoquait était visible et elle augmenta d'une manière effrayante, lorsque, prêt à se retirer dans ses appartements, le roi dit à M. de Villars qu'il le chargeait d'écrire le soir même au roi son maître, pour le remercier de nouveau, ainsi que Monsieur et son cher cousin, M. le Dauphin, de lui avoir accordé la main d'une princesse encore plus belle que ses portraits, et plus aimable qu'il ne se l'était imaginé.

La duchesse de Terra-Nova vint avertir la reine qu'elle devait entrer dans sa chambre à coucher. Alors madame de Grancey, jalouse de servir encore une fois cette jeune reine, qu'elle allait quitter avec tant de regrets, aide ses femmes à la déshabiller, et trouve le moyen de lui adresser quelques paroles propres à maintenir son courage!

L'aspect de cette chambre immense dont les murs recouverts par d'anciennes tapisseries étaient faiblement éclairés, et de ce vaste lit emprisonné dans de lourds rideaux de damas cramoisi à crépines d'or noircies par le temps, inspirait une tristesse mêlée d'effroi. Le principal ornement de ce lit était un grand crucifix d'ivoire, sur un fond d'ébène richement encadré, et qui semblait mis là comme le divin exemple d'une résignation héroïque. Au chevet, se trouvait un prie-Dieu surmonté d'une belle tête de madone peinte par Murillo.

La reine, à moitié déshabillée et se soutenant à peine, se prosterna sur la marche du prie-Dieu : elle chercha dans la prière la force d'âme qu'elle sentait prête à lui échapper. Comme elle avait le front appuyé sur ses mains jointes, et qu'elle paraissait absorbée dans une méditation profonde, la duchesse de Terra-Nova craignit de voir cette prière se prolonger trop longtemps, et crut de son devoir d'avertir la reine que le roi attendait dans son cabinet le moment où il pourrait venir la retrouver. Elle accompagna cet avis d'un discours sur la circonstance que la reine n'écouta point, bien qu'il fût dit en français, et que les grands mots de devoir, de soumission aux volontés conjugales, d'héritier du trône, de prospérité de l'Espagne, y fussent prodigués dans l'espoir de produire beaucoup d'effet.

La duchesse parlait encore, lorsque la reine, qui venait de se mettre au lit, sentit deux lèvres brûlantes se coller sur sa main, puis cette main inondée de larmes. C'était madame Viremont qui, agenouillée de l'autre côte du lit, disait ainsi à celle qu'elle avait nourrie de son lait :

— Il y a encore près de vous quelqu'un qui pleure de vos peines.

Ce langage du cœur fut entendu. La reine y répondit par un regard triste et reconnaissant, que la camarera-mayor prit pour l'approbation tacite de son éloquence. Alors, faisant signe à toutes les autres femmes de sortir, la duchesse souleva la portière qui séparait la chambre du cabinet du roi ; elle adressa quelques mots en espagnol à Sa Majesté, puis elle se retira au moment où le roi entrait dans la chambre de la reine.

XXXVI

Comment peindre les regards curieux, indiscrets, indécents même qui assaillirent la reine, lorsqu'elle sortit le lendemain de son appartement pour se rendre à l'abbaye des Dames de *Las Huelgas*, riche monastère situé au delà du faubourg de Burgos. Que de réflexions, de commentaires, que de pensées différentes agitaient tous les esprits en voyant la reine pâle, mais calme; en remarquant la mélancolie qui semblait avoir remplacé sa tristesse, et la manière affectueuse qui succédait à la contrainte, à l'espèce de terreur qu'on lui avait vu éprouver la veille, en parlant au roi.

— Les femmes romanesques sont toutes ainsi, pensait la maréchale de Clérembault, se mourant d'amour pour l'amant qu'on leur refuse, et vivant très-bien avec le mari qu'on leur donne.

— Je savais bien, pensait la duchesse de Terra-Nova, que ces pleurs éternels ne résisteraient pas à l'amour de notre jeune roi. Ces françaises font toujours les dédaigneuses; mais, au fond, ce sont des femmes comme toutes les autres.

— Qu'elle est belle! s'écriaient entre eux les courtisans.

— Il n'y a rien tel que l'amour pour embellir les femmes.

— L'amour, disait le duc d'Albe, êtes-vous bien sûr qu'elle en ait?

— On en a toujours pour un roi de dix-neuf ans, répondait don Antonio de Tolède.

« Ne trouvez-vous pas ses regards trop assurés pour la circonstance? Je les aimerais mieux baissés. Il y a des parures pour tous les jours, et l'embarras, la rougeur sont celles d'un lendemain de noces.

— Oui, certainement, pour une villageoise bien naïve, bien

timide; mais songez donc que par son éducation pédante, une princesse est préparée à tous les événements; qu'il lui est défendu de s'étonner de rien, et de ne jamais laisser entrevoir ses impressions, ni ses sentiments; enfin que son visage doit être un joli masque, et voilà tout.

— Comprenez-vous quelque chose à la sérénité de son front, au doux sourire qui éclaire sa figure? dit tout bas la marquise de Grancey à madame Viremont.

— Je n'ose l'expliquer, répondit la nourrice de la reine; et elle s'éloigna de la marquise pour échapper à ses questions.

On annonça le roi; il donna ses ordres pour l'entrée cérémoniale de la reine à Burgos. On en fixa l'heure après le dîner qu'elle ferait au couvent des dames de Las Huelgas. Le roi décida que Sa Majesté la reine entrerait à cheval, et suivie de toute sa maison à cheval aussi; ce qui n'était pas du goût des vieilles duchesses. Ce fut pis encore lorsqu'elles apprirent que le roi, sachant combien la reine aimait cet exercice, venait d'autoriser l'importation de plusieurs beaux chevaux anglais, qu'elle avait coutume de monter á Versailles lorsqu'elle suivait la chasse de Louis XIV.

— Il faut que le roi soit bien amoureux, disaient-elles, pour faire cet affront à nos beaux chevaux d'Espagne. Mais la reine fera bien de profiter des premiers moments de cette belle passion pour satisfaire ses caprices; car le roi a été élevé dans le culte de nos vieilles coutumes, et il y reviendra bientôt. Elle se trompe beaucoup si elle espère vivre ici à la française. Le roi lui accorde aujourd'hui la permission de dîner en public, celle de donner des audiences particulières aux personnes qu'elle favorise, et la faculté de se promener souvent à cheval; mais il ne tardera pas à s'apercevoir des inconvénients attachés à cette liberté, à ces plaisirs inconnus jusqu'ici à nos princesses, et son humeur jalouse les réprimera bientôt. Quant à moi, ajoutait la camarera-mayor, je compte bien remplir ma charge dans toute sa rigidité. Je connais les de-

voirs qu'elle m'impose, et dussé-je encourir le ressentiment de la jeune reine, je les accomplirai avec fermeté.

— Prenez-y garde, dit la belle duchesse d'Hijar, le roi pourrait mal prendre cet excès d'exactitude ; voyez comme il paraît soumis, comme il cherche à lire dans les yeux de la reine les moindres impressions qu'elle ressent. Ces Françaises, même laides, ont un charme irrésistible. Jugez quand elles sont jolies ! J'avais bien prévu que le roi subirait l'effet de ce charme ; il était déjà passionné pour la reine avant de la connaître, et sa vue devait achever de lui faire tourner la tête.

— Eh bien, reprit la duchesse de Terra-Nova, je ne lui trouve pas l'air heureux d'un homme qui voit combler tous ses souhaits ; il a le regard triste, inquiet, en dépit de son continuel sourire.

— Ah ! c'est la mélancolie du bonheur, dit madame d'Hijar.

— A l'âge du roi on n'en connaît que l'ivresse, reprit la camarera-mayor ; et puis j'ai l'habitude de juger des bonnes ou mauvaises impressions qui se peignent sur son visage et je vous affirme que le roi n'est pas en ce moment aussi heureux qu'il voudrait le paraître.

— Qui peut pénétrer les mystères de l'amour conjugal, reprit madame d'Hijar? L'enchantement du cœur tient à si peu de chose ! Et puis, dans les rapports subitement établis entre deux personnes qui se connaissaient à peine, il y a autant de chances pour se déplaire que pour se plaire. Un mot peut ravir ou offenser ; ce doit être un supplice que l'observation mêlée aux transports de la passion, et pourtant le moyen de ne pas chercher à connaître son mari, à deviner ce qu'on lui inspire !

La reine, en se levant, mit fin à cette conversation. Le roi monta en carrosse, seul avec elle, et la conduisit hors des murs de Burgos, dans le couvent où elle devait dîner puis revêtir les habits royaux les plus magnifiques, et partant les plus lourds, pour faire son entrée avec plus de pompe. Cepen-

dant cette solennité était loin de devoir être aussi triomphale que celle qui attendait la reine à Madrid. C'était en quelque sorte la répétition de l'entrée de la reine dans la capitale de son royaume.

Après avoir été reçue par l'abbesse et les sœurs du couvent avec tous les honneurs dus à Sa Majesté, elle entra dans l'église et y resta longtemps en prière.

Le roi l'avait quittée à la porte du couvent, en disant qu'il allait la voir passer sous le balcon du vieux palais. Elle lui avait souri avec une grâce toute particulière, ce qui fut remarqué par tous ceux qui avaient quelque placet à présenter au roi ; car la bonne ou mauvaise humeur qu'on lui supposait hâtait ou suspendait plus d'une demande.

A trois heures la reine monta à cheval, vêtue à l'espagnole, et les historiens du temps disent :

« Elle étoit si belle et si charmante que l'on étoit ravi de la voir ; trois grands d'Espagne marchaient devant elle : le marquis d'Astorga la suivoit. On portoit un dais sur la tête de la reine ; la vieille duchesse de Terra-Nova était montée sur sa mule, et ses filles d'honneur l'accompagnaient à cheval. Il y eut le jour d'après des *parejas*, c'est-à-dire des courses de chevaux. Soixante gentilshommes, vêtus de brocard d'argents coururent. Après avoir employé trois jours à ces différents plaisirs, il fallut partir pour Madrid. »

Ce fut le moment fixé pour les dernières séparations. La reine en voulut diminuer l'amertume par des libéralité, pleines de délicatesse. Elle donna son portrait enrichi de diamants, au prince, à la princesse d'Harcourt, à la duchesse de Clérembault et à madame de Grancey. Elle accompagna ces présents de paroles qui devaient le mieux exprimer ses sentiments et les degrés de son affection pour chacune des personnes dont elle se séparait avec tant de regrets!

— Ce n'est pas tout, dit la reine à madame de Grancey, le roi m'a chargée d'un portefeuille pour vous ; je vous le remets

trai dans une heure, quand vous viendrez présider encore une fois à ma toilette de voyage.

Ce portefeuille contenait le brevet d'une pension de deux mille écus.

Madame de Grancey le reçut des mains de la reine en présence de la duchesse de Terra-Nova, dont les regards fixés sur sa maîtresse et sur la marquise ne perdaient pas un seul de leurs mouvements.

En se prosternant pour remercier la reine, madame de Grancey baisa la main qu'elle lui présentait, et lui fit à voix basse le serment d'un dévouement éternel.

— J'y compte, répondit la reine, et vous verrez que j'en étais assurée d'avance. Adieu. Soyez heureuse, vous, et empêchez qu'on ne m'oublie.

Puis, élevant la voix :

— Dites au roi, mon oncle, que vous m'avez vue touchée de l'accueil que j'ai reçu ici, et reconnaissante des bontés dont m'honore l'époux, le maître qu'il m'a choisi.

Les larmes l'empêchèrent d'en dire davantage. Elle se jeta dans les bras de madame de Grancey, en la serrant sur son cœur, contre toutes les lois de l'étiquette : — Priez pour moi, dit-elle.

De retour chez elle, la marquise ouvrit le portefeuille; elle y trouva, près du brevet de sa pension, un billet sur lequel étaient ces mots :

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

XXXVII

Malgré tout le courage que la reine s'était promis, elle ne put voir le carrosse qui allait la conduire à Madrid, et ceux qui allaient ramener en France les personnes qui l'avaient accompagnée sans répandre des larmes. Elle pria le roi d'ex-

cuser ces derniers regrets donnés à sa patrie; mais tout ce qu'elle put dire à ce sujet ne dissipa point le nuage de tristesse qui assombrit le visage du roi à la vue des pleurs qu'elle ne pouvait contraindre.

Elle obtint seulement de lui la permission de garder près d'ellesa nourrice, deux femmes de chambre, autant de valets de chambre, et un gentilhomme pour avoir soin de ses six chevaux anglais.

Lorsqu'elle se trouva seule en carrosse avec le roi, elle s'efforça de surmonter sa douleur pour lui adresser quelques mots. Mais tout aux réflexions que lui suggérait cette douleur mal déguisée, il garda le silence. Arrivé à Lerma, il fit appeler la duchesse de Terra-Nova et s'entretint longuement avec elle. La gêne et le redoublement de surveillance qui suivirent cet entretien apprirent bientôt à la reine quel en avait été le sujet.

Dès qu'elle n'eut plus auprès d'elle aucune personne de la cour de France, elle fut traitée avec toute la rigueur en usage envers les jeunes et jolies femmes espagnoles. La camarera-mayor n'avait pas manqué de dire au roi « qu'il fallait que la reine vécût dans la retraite que les femmes observent à Madrid; qu'elle était jeune, vive, d'un esprit brillant, accoutumée aux manières françaises, et que ce qui est innocent et toléré dans un pays peut être criminel et interdit dans l'autre; mais que si le roi voulait s'en reposer sur elle, ses soins préviendraient tout malheur. »

Charles II loua ce beau zèle; la jalousie d'un Espagnol ne dédaigne aucun avis.

La reine-mère attendait les nouveaux époux à Torrejon, un peu avant Madrid. Au bruit des fanfares qui annonçaient leur arrivée, elle sortit de son appartement pour aller au-devant d'eux. Dès qu'il la vit, le roi courut à elle et l'embrassa tendrement; la jeune reine s'avança en même temps pour lui baiser la main; mais la reine-mère ne voulut pas le souffrir.

Elle l'embrassa plusieurs fois avec de grands témoignages d'amitié.

Il faisait froid. La reine-mère s'étant aperçue que la reine n'avait point de manchon, lui donna le sien où il y avait un beau nœud de diamants; ensuite elle prit un ruban qui attachait une des nattes de sa belle-fille, et lui donna en échange un superbe bracelet. Tout cela promettait une grande bienveillance de part et d'autre; mais les courtisans qui n'avaient rien à gagner à la bonne intelligence des princesses entre elles, devaient bientôt s'armer contre cette harmonie.

Le lendemain 8 décembre, le roi et la reine arrivèrent à Madrid dans un carrosse dont ils avaient fait ouvrir les rideaux pour se montrer au peuple; ils descendirent à Notre-Dame d'Atocha, où l'on chanta le *Te Deum;* et le soir ils allèrent coucher au Buen-Retiro, maison de plaisance du roi aux portes de Madrid. Leurs Majestés devaient y rester jusqu'à ce que tout fût prêt pour l'entrée solennelle de la reine.

C'est là que la duchesse de Terra-Nova fit l'essai de son despotisme. Elle déclara que personne ne serait admis à voir la reine avant son entrée publique à Madrid. Le marquis de Villars, l'ambassadeur de France auprès de la cour d'Espagne, ayant appris cette insolente décision, fit demander à la camarera-mayor s'il pourrait avoir l'honneur de saluer la reine. La duchesse lui répondit comme à tout le monde, qu'on ne verrait point Sa Majesté avant son entrée. M. de Villars n'insista pas, dans la crainte d'un second refus; mais il chargea madame Viremont d'instruire la reine de ce qui se passait. Marie-Louise en parla au roi, et obtint la permission de recevoir l'ambassadeur de France, *in secreto*, comme un simple gentilhomme.

Madame de Villars réclama de la camarera-mayor la faveur d'accompagner son mari chez la reine, ce qui lui fut sèchement refusé. La reine, qui ignorait cette réponse, chargea son confesseur de dire à la marquise qu'elle désirait la voir,

ce qui obligea madame de Villars à faire connaître la défense qu'elle avait reçue de se rendre aux désirs de la reine.

Se voir ainsi dans la dépendance d'une duègne, emprisonnée dans son palais, privée de la consolation de recevoir les seuls Français à qui leur rang permettait de causer avec elle, c'était un chagrin trop légitime pour le dissimuler. La reine-mère s'aperçut de ce que souffrait sa belle-fille, elle en devina la cause, et prévint le roi de l'effet que produisait la sévérité exagérée de la camarera-mayor. La duchesse reçut l'ordre d'introduire, par son propre appartement, madame de Villars chez la reine; mais le roi voulut être présent à cette entrevue. Nous croyons bien faire en laissant l'ambassadrice la raconter elle-même.

Lettre de madame de Villars à madame de Coulanges.

« Madrid, 15 décembre 1679.

« Je fus hier au *Retiro*, cette maison où la roi et la reine sont présentement. J'entrai par l'appartement de la camarera-mayor, qui vint me recevoir avec toutes sortes d'honnêtetés. Elle me conduisit, par de petits passages, dans une galerie où je croyais ne trouver que la reine; mais je fus bien étonnée quand je me vis avec toute la famille royale. Le roi était assis dans un grand fauteuil, et les reines sur des carreaux. La camarera me tenait toujours par la main, m'avertissant du nombre de révérences que j'avais à faire, et qu'il fallait commencer par le roi. Elle me fit approcher si près du fauteuil de Sa Majesté catholique que je ne comprenais pas ce qu'elle voulait que je fisse. Pour moi, je crus n'avoir rien à faire qu'une profonde révérence; sans vanité, il ne me la rendit pas, quoiqu'il ne me parût pas chagrin de me voir. Quand je contai cela à M. de Villars, il me dit que sans doute la camarera voulait que je baisasse la main à Sa Majesté. Je m'en doutai bien, mais je ne m'y sentis pas portée.

» Me voilà donc au milieu de ces trois Majestés : la reine-mère me disant, comme la veille, beaucoup de choses obligeantes, et la jeune reine me paraissant fort aise de me voir. *Je fis ce que je pus pour qu'elle ne le témoignât que de bonne sorte.* Le roi a un petit nain flamand, qui entend et qui parle très-bien le français ; il n'aidait pas peu à la conversation. On fit venir une des filles d'honneur en garde-infante pour me faire voir cette machine. Le roi me fit demander comment je la trouvais, et je répondis au nain que je ne croyais pas qu'elle eût jamais été inventée pour un corps humain. Il me parut assez de mon avis. On m'avait fait donner une *almoade.* Je m'assis seulement un instant pour obéir, et je pris aussitôt une légère occasion de me tenir debout, parce que je vis beaucoup de *señoras de honor* qui n'étaient point assises. Je me tins donc debout, quoique les reines me dirent souvent de m'asseoir. La jeune reine fit une légère collation, servie à genoux par ses dames, qui ont des noms admirables, et qui ne prétendent pas moins être que des maisons d'Aragon, de Portugal, de Castille et autres des plus grandes.

» La jeune reine, comme vous pouvez penser, était habillée à l'espagnole, de ces belles étoffes qu'elle a apportées de France, très-bien coiffée, ses cheveux de travers sur le front, et le reste épars sur ses épaules. Elle a le teint admirable, de beaux yeux, la bouche très-agréable quand elle rit. Que c'est une belle chose de rire en Espagne ! Mais il est plaisant que je vous fasse le portrait de la reine !

» Cette galerie était assez longue, tapissée de damas et de velours cramoisi, chamarré fort près à près de larges passements d'or. Depuis un bout jusqu'à l'autre est le plus beau tapis de pied que j'aie jamais vu ; des tables, cabinets et brasiers, des flambeaux sur les tables, et de temps en temps on voit des menines très-parées qui entrent avec deux flambeaux d'argent pour changer quand il faut moucher les bougies. Elles font de longues et grandes révérences de bonne grâce ;

assez loin des reines, il y avait des filles d'honneur assises à bas, et plusieurs dames d'un âge avancé, avec leurs habits de veuves, debout, appuyées contre la muraille. Le roi et la reine s'en allèrent après trois quarts d'heure, le roi marchant le premier. La reine prit sa belle-mère par la main, passant devant à la porte de la galerie; après quoi, elle revint plus vite que le pas me retrouver. La camarera-mayor ne revint point, et il parut qu'on lui donnait toute liberté de m'entretenir. Il ne demeura qu'une vieille dame, fort loin. Elle me dit que si la dame n'y était pas, elle m'embrasserait bien. Il n'était que quatre heures quand j'arrivai là; il en était sept et demie avant que j'en sortisse, et ce fut *moi* qui voulus sortir.

» Je vous assure, madame, que je voudrais que le roi, la reine-mère et la camarera-mayor eussent pu entendre tout ce que je disais à la princesse; je voudrais que vous le sussiez aussi, et que vous nous eussiez pu voir nous promener dans cette galerie que les flambeaux rendaient très-agréable. Cette jeune reine, dans la nouveauté et la beauté de ses habits, avec une infinité de diamants, était ravissante.

» Imaginez-vous, une fois pour toutes, que le blanc et le noir ne sont pas plus différents que la vie d'Espagne et celle de France. Il me semble que cette jeune princesse fait très-bien. Elle voudrait que j'eusse l'honneur de la voir tous les jours; je l'assurai que j'en serais charmée, mais je la suppliai de m'en dispenser, à moins qu'on ne me fît voir clair comme le jour que le roi et la reine-mère le souhaitaient autant qu'elle. La camarera-mayor vint me prendre à la porte de la galerie pour me reconduire. Je trouvai là des femmes françaises de la reine, auxquelles je dis qu'il fallait apprendre l'espagnol, et s'empêcher, autant qu'il leur serait possible, de dire un mot de français à la reine; je savais qu'on les grondait un peu lorsqu'elles lui parlaient trop souvent. Je dis, en espagnol, à la camarera-mayor ce que je disais à ces Fran-

çaises ; elle m'en sut très-bon gré. Voilà à peu près, madame, tout ce que je puis vous mander de cette première visite.

» Adieu, madame ; si ma lettre ne vous prouve pas le plaisir que je prends à penser à vous et à vous entretenir, je ne sais pas ce qu'il faut faire pour vous le persuader. Peut-être aimeriez-vous mieux en douter, car cette lettre est bien longue. Telle cependant que vous la voyez, *il y a mille choses que je ne vous mande point et que je vous dirais bien.* Je ne pense pas, quand tout le monde verrait ceci, que je pusse en recevoir ni reproche ni blâme. Cependant, *usez-en avec prudence.* »

Les derniers mots de cette lettre en apprennent assez sur le triste sort de la reine d'Espagne.

XXXVIII

Pendant que la cour de Madrid était tout occupée de sa jeune reine, la cour de France ne pensait qu'au prochain mariage de l'héritier du trône. Le secrétaire d'État Colbert de Croissy venait de partir pour Munich, afin de dresser le contrat de mariage de monseigneur le Dauphin avec la princesse Anne-Marie-Victoire de Bavière, sœur de l'Électeur. On venait de recevoir son portrait, que le célèbre peintre de *Troi* n'avait pu parvenir à embellir ; on louait son esprit, ses dents, sa taille, ce qu'on loue d'ordinaire dans une femme laide, et l'on s'étonnait de voir M. le Dauphin si parfaitement résigné à une telle union.

On nommait déjà les principaux officiers de la maison de madame la Dauphine qui devaient aller au-devant d'elle jusqu'à Schlestadt. Le duc de Richelieu était nommé chevalier d'honneur ; le maréchal de Bellefond, premier écuyer, etc. La

nomination dont on parlait le plus était celle de la marquise de Maintenon, dont le crédit s'augmentait chaque jour en dépit de la faveur extrême dont jouissait mademoiselle de Fontanges.

Au moment où l'on s'occupait des préparatifs de ce mariage de raison, le roi en projetait un autre tout d'amour entre sa fille, mademoiselle de Blois, et le prince de Conti. Ce qui faisait écrire à madame de Sévigné :

« La cour est toute réjouie du mariage de M. le prince de Conti et de mademoiselle de Blois ; ils s'aiment comme dans les romans. Le roi s'est fait un grand jeu de leur inclination ; il parla tendrement à sa fille, et l'assura qu'il l'aimait si fort, qu'il n'avait point voulu l'éloigner de lui. La petite fut si attendrie et si aise, qu'elle pleura. Le roi lui dit qu'il voyait bien que c'est qu'elle avait de l'aversion pour le mari qu'il lui avait choisi ; elle redoubla ses pleurs, et son petit cœur ne pouvait contenir tant de joie. Le roi conta cette petite scène, et tout le monde y prit plaisir. Pour M. le prince de Conti, il est transporté ; il ne savait ce qu'il disait ni ce qu'il faisait ; il passait par-dessus tous les gens qu'il trouvait en son chemin, pour aller voir mademoiselle de Blois. Madame de Colbert ne voulait pas qu'il la vît que le soir. Il força les portes, il se jeta à ses pieds et lui baisa la main. Elle, sans autre façon, l'embrassa, et la revoilà à pleurer. Cette bonne petite princesse est si tendre et si jolie, qu'on voudrait la manger. Le comte de Gramont fit ses compliments comme les autres au prince de Conti : « Monsieur, je me réjouis de votre mariage ; croyez-moi, ménagez le beau-père, ne le chicanez point. Ne prenez pas garde à peu de chose avec lui. Vivez bien dans cette famille, et je vous réponds que vous vous trouverez fort bien de cette alliance. »

Il y avait une sorte de cruauté de la part de Louis XIV à déclarer et à protéger ce mariage d'inclination au moment même où il venait de désespérer sa nièce et son fils, en les

forçant à en conclure chacun un où leurs sentiments et leurs goûts étaient également immolés.

M. le Dauphin faisait sur ce sujet de tristes réflexions, en voyant marcher si joyeusement à l'autel sa jolie sœur et son cousin, le prince de Conti, lorsqu'une voix douce lui dit à l'oreille, comme il passait dans la chapelle :

— J'ai promis de remettre moi-même à monseigneur le billet que je tiens.

— Madame de Grancey! s'écria le Dauphin, déjà de retour! Comment avez-vous?... Un regard de la marquise commandant la prudence interrompit le prince. La manière dont il était entouré, écouté, rendait ce regard fort intelligible.

En cet instant, les plumes du chapeau du prince frolèrent la main de madame de Grancey: elle glissa le billet sous le large galon d'or qui retenait les plumes, en montrant par un signe ce qu'elle venait de faire. Le Dauphin tira son mouchoir; et, le passant dans la même main qui tenait son chapeau, il s'empara facilement, à l'aide de ce voile, du billet de la reine d'Espagne. Mais l'avoir là, dans sa main, et ne pouvoir le lire! c'était un supplice que la vertueuse soumission du Dauphin pouvait seule faire endurer avec tant de calme et de résignation.

Avant que le service divin fût commencé, le prince se livra à toutes les suppositions que cette lettre devait faire naître. Il la composa et la recomposa plusieurs fois. Il se faisait presque un scrupule de lire ce qu'il imaginait. Élevé dans la crainte de son père, avant tout, puis de l'enfer qu'on lui montrait depuis son enfance peuplé de fils rebelles, il n'affrontait pas sans terreur l'idée de commettre une action qu'aurait désapprouvée le roi. Si la vie du grand Dauphin avait été écrite par un philosophe, profond observateur des altérations, dont l'éducation royale peut affliger une riche nature, cet ouvrage eût été une grande leçon pour les prin-

ces appelés au trône, et pour les peuples que l'hérédité leur soumet.

Malgré le silence commandé par la solennité, chacun se disait tout bas :

— Regardez donc la parure de M. le prince? En effet, comme l'a dit madame de Sévigné :

« Une très-grande nouvelle! c'est que M. le prince fit hier sa barbe; il était rasé. Ce n'est point une illusion, ni une de ces choses qu'on dit en l'air; c'est une vérité, toute la cour en fut témoin; et madame de Saugeron, prenant son temps pendant qu'il avait les pattes croisées, comme le lion, lui fit mettre un juste-au-corps avec des boutonnières de diamants; un valet de chambre, abusant de sa patience, le frisa, lui mit de la poudre, et le réduisit enfin à être l'homme de la cour de la meilleure mine, et une tête qui effaçait toutes les perruques. Voilà le prodige de la noce.

» L'habit de M. le prince de Conti était inestimable; c'était une broderie de diamants fort gros, qui suivaient les compartiments d'un velouté noir, sur un fond de couleur paille. On dit que la couleur paille ne réussit pas, et que madame de Saugeron, qui est l'âme de toute la parure de l'hôtel de Condé, en a été malade; en effet, voilà de ces sortes de choses dont on ne doit point se consoler. Le meilleur, c'est que l'épée de M. le prince était garnie de diamants.

La famosa spada
Al' cui valore ogni Vittoria è certa.

» La princesse était romanesquement belle, et parée et contente.

Qu'il est doux de trouver, dans un amant qu'on aime,
Un époux que l'on doit aimer. »

Ce hasard, cette fortune si rare à la cour d'une union où

la beauté, la jeunesse, les sentiments, tout s'accorde, faisait rêver tristement le Dauphin. Etre placé si haut par la destinée, et ne pouvoir jamais atteindre au bonheur; on sent tout ce qu'une semblable pensée peut inspirer de découragement dans une âme faible.

Il supporta comme un devoir indispensable tous les accessoires de cette longue cérémonie, et ne quitta le roi qu'après avoir partagé avec lui toutes les corvées de l'étiquette du jour. Enfin, saisissant un instant de répit entre le festin et le bal, il alla s'enfermer dans son cabinet, où il lut ce peu de mots :

« Le ciel a eu pitié de ma résignation, toute à moi, Louis, je suis encore toute à votre amour, toute à celui qui remplit mon âme. Je puis encore vous aimer sans crime; je le pourrai toujours. Remerciez Dieu de l'unique consolation qu'il fût en sa puissance de m'accorder, après m'avoir séparée de vous pour toujours, après m'avoir arrachée au seul bonheur qu'il y eût pour moi sur cette terre. »

Cette lettre, que la vertu de Marie-Louise d'Orléans ne permettait pas de mal interpréter, cet aveu qu'une absence éternelle dégageait de toute idée coupable, le Dauphin le relut plus d'une fois sans oser le comprendre. D'abord un sentiment de joie fit tressaillir son cœur; perdre la femme qu'on aime est un grand malheur, mais la savoir à un autre est un désespoir qui les dépasse tous. C'est une des férocités de l'amour que de se plaire à laisser des regrets inconsolables.

Exalté par une situation d'âme qui lui donnait le désir de se conserver aussi longtemps que possible fidèle à son premier amour, le Dauphin conçut la pensée de détourner le roi de l'alliance projetée avec la Bavière; il poussa le courage jusqu'à en dire quelques mots à son père. Mais les négocia-

tions étaient trop avancées, et le roi répondit aux représentations du prince sur la possibilité d'une alliance plus brillante, en lui apprenant que la princesse de Bavière était déjà en route pour venir l'épouser. Cela dit avec l'accent que Louis XIV mettait d'ordinaire à imposer sa volonté royale, ne permettait aucune réplique. Le Dauphin baissa les yeux pour cacher son émotion douloureuse, et retomba dans sa résignation première pour n'en sortir de sa vie...

XXXIX

Le 13 janvier, jour fixé pour l'entrée solennelle de la jeune reine à Madrid, elle eut à souffrir de nouveau des manières impérieuses de sa camarera-mayor, et des lois absurdes de l'étiquette espagnole qui exigeait que la reine eût les cheveux tombants et complétement défrisés, à la mode d'Espagne. Ne trouvant pas les beaux cheveux de la reine assez bien lissés, la duchesse de Terra-Nova se mit à cracher dans ses mains pour les unir. Mais la reine, justement choquée d'une telle insolence, lui arrêta le bras et lui défendit de la toucher. Cette défense faite du ton le plus digne avait humilié la duchesse, et elle se promit de s'en venger par toutes les vexations que sa charge lui donnait le droit d'infliger à la reine.

Dans le brusque mouvement qu'avait fait la princesse pour éviter l'insulte que la duchesse allait faire à sa belle tête, elle avait renversé un des flambeaux à trois branches posé près du grand miroir de sa toilette. La glace s'était rompue d'un bout à l'autre, et au bruit que fit cette rupture toutes les dames présentes jetèrent un cri funèbre. La consternation se répandit sur les visages, et les plus impressionables laissèrent échapper des exclamations qui révélaient leurs craintes superstitieuses. A leurs regards d'intérêt, de pitié, la reine

devina que cet événement était pour les dames de sa cour le présage d'une mort prématurée. Sans paraître partager leur superstition, qui s'appliquait particulièrement à elle, la reine les gronda de leur faiblesse, mais en souriant avec tant de tristesse qu'elle leur prouva moins son incrédulité que sa sainte résignation.

Dès qu'elle fut parée et couverte de tous les diamants des deux mondes, lorsqu'elle eut mis son chapeau orné de plumes blanches et relevé par la fameuse perle appelée la *pérégrina*, la plus grosse, la plus belle des perles célèbres ; elle monta sur un cheval d'Andalousie que le marquis de Villa-Mayna conduisait par la bride. La richesse de sa parure ajoutait encore à la noblesse de sa taille et à la grâce répandue sur toute sa personne. Rien n'était comparable à la magnificence de sa suite. Marie-Louise s'arrêta devant la maison de la comtesse d'Ognate, pour saluer sur leur balcon le roi et la reine. Elle vint ensuite descendre à Sainte-Marie, où le cardinal Porto-Carero l'attendait, et le *Te Deum* commença.

En sortant de l'église, la reine passa sous plusieurs arcs de triomphe, traversa la ville aux acclamations du peuple, et entra dans la cour du palais.

Là se trouvèrent de jeunes seigneurs et de jeunes filles représentant les fleuves et les rivières d'Espagne. Ils étaient couronnés de roseaux et de lys d'étang, avec des vases renversés. Ils vinrent complimenter la reine en latin et en espagnol. Les magistrats de la ville, vêtus de brocart d'or, lui présentèrent les clefs de Madrid. Tous les grands d'Espagne, dans l'équipage le plus somptueux, vinrent aussi lui rendre hommage. C'était une pompe, un éclat digne d'enorgueillir même une reine, mais impuissants à distraire un cœur profondément blessé.

Quand elle fut arrivée près du perron, le roi aida Marie-Louise à descendre de cheval et la reine-mère la conduisit à son appartement, où toutes les dames de la cour se jetèrent à ses pieds, et lui baisèrent respectueusement la main.

Ces lambris dorés, ces longues galeries garnies de tableaux admirables, ce luxe royal surprenant même pour une princesse élevée à la cour de Louis XIV ne faisaient point d'illusion à la princesse. Tout lui disait que ces riches ornements cachaient le mur de sa prison. Si elle avait pu en douter, elle en aurait été convaincue, lorsque en regardant par une des fenêtres de sa chambre la foule qui remplissait la cour du palais, elle entendit sa camarera-mayor lui dire, qu'il était défendu à la reine d'Espagne de regarder par les fenêtres, ni de parler à personne sans en avoir demandé la permission au roi.

L'idée de s'adresser au roi pour obtenir des choses si simples en elle-même, répugnait à la fierté de la reine ; d'ailleurs chaque jour lui prouvait davantage le dépit secret qui ajoutait encore aux sentiments naturellement ombrageux de Charles II. Une colère interne, cette sorte d'indignation qui naît d'une injustice de la nature, altérait l'humeur du roi au point de le rendre aussi tourmentant que malheureux. Il ne pouvait s'imaginer que la douceur, l'affection que lui témoignait la reine, pussent résister à l'humiliante pitié qu'il devait inspirer, et l'effroi d'un avenir qui lui semblait inévitable, le rendait par avance soupçonneux et cruel.

Déjà le marquis de Villars avait eu occasion de s'apercevoir de l'antipathie du roi d'Espagne pour tout ce qui rappelait la France à la jeune reine ; il venait de faire tuer un joli petit chien qu'elle avait amené de Paris, sous prétexte qu'elle en avait trop soin ; jamais elle ne pouvait parler sans témoins à aucune des femmes qui l'avaient suivie. Tout en montrant pour elle une véritable adoration, le roi la faisait surveiller et la laissait obséder par la duchesse de Terra-Nova, d'une façon tyrannique, regardant comme une faveur extrême la permission qu'il lui accordait de se promener à cheval et de chasser, sorte de plaisir interdit jusqu'alors aux reines d'Espagne ; il la tenait sur tout le reste, dans un esclavage complet, épiant tous ses mouvements, attachant un sens caché à ses paroles

les plus indifférentes ; redoutant par-dessus tout qu'elle ne se prît d'amitié pour une des femmes de sa cour ; l'isolant avec soin de toutes celles qui auraient pu captiver sa confiance, et ne se donnant pas la peine de dissimuler sa haine contre les Français. Charles II venait de renvoyer à Paris deux des femmes de la reine, dont une jeune belle et sage, qu'il soupçonna de pouvoir devenir un jour la confidente de Marie-Louise (1).

L'ambassadeur de France n'était pas à l'abri de la mauvaise humeur de Charles II. Tant qu'elle n'avait porté que sur ses dégoûts personnels, M. de Villars avait feint de ne point s'en apercevoir ; mais le roi voulant le pousser à bout pour lui inspirer le désir de demander son rappel, imagina de supprimer toutes les *franchises* et les immunités du quartier de l'ambassadeur de France. Celui-ci protesta contre le décret insultant. Le roi persista. Et ce procédé parut d'autant plus marquant que le marquis de Villars en fut seul victime, les autres ambassadeurs ayant conservé les priviléges qu'on lui enlevait.

Louis XIV, instruit de ce qui se passait, voulut en avoir raison. Monsieur écrivit à sa fille une lettre où son inquiétude était vivement exprimée, et où il la conjurait d'employer tout son ascendant sur son mari pour l'engager à consentir à ce que le roi très-chrétien avait légitimement droit de prétendre. Elle ignorait l'insulte faite à la France. Elle en parla au roi, lui reprocha son silence à cet égard, et lui demanda par quelle raison il était ainsi déterminé à traiter le marquis de Villars. Charles II se contenta de lui répondre :

— *Que me quitara á este embajador y mo embiaram otro cavacho.*

(1) Lettres de madame de Villars, p. 99.

« Le roi a une grande joie de voir diminuer le nombre des Français, car il ne peut céler qu'il hait au dernier point notre nation. »

Ce qui signifie :

— C'est qu'on m'ôtera cet ambassadeur, et qu'on m'enverra quelqu'autre aventurier.

Les instances de la reine furent vaines, elle s'aperçut même que sa sollicitude en faveur de M. de Villars augmentait la malveillance du roi contre cet ambassadeur, et elle se retira profondément affligée des malheurs qui pouvaient en résulter. Mais un courrier extraordinaire ayant apporté au marquis de Villars des instructions très-positives et très-menaçantes, la peur d'une déclaration de guerre et d'un soulèvement dans l'Italie fit céder Charles II. Il envoya le marquis de Los Balbazès, chez l'ambassadeur de France, porter à ce dernier un papier signé du roi d'Espagne, par lequel il s'engageait à rétablir notre ambassadeur dans tous les droits dont il jouissait avant le décret sur les franchises.

Cet acte de faiblesse ne fit qu'ajouter un sentiment de rancune à tous ceux de Charles II contre les Français. La reine témoigna une vive satisfaction de voir la bonne intelligence rétablie entre le roi son mari et le roi son oncle. Elle vanta avec beaucoup de grâce celle qu'il avait mise à céder à ses prières, et Charles II lui sut bon gré de laisser croire que le désir de lui plaire plutôt que l'effroi d'une guerre inévitable l'avait décidé à satisfaire le roi Très-Chrétien.

Dans sa reconnaissance pour cette ruse d'un si bon cœur et d'un esprit si délicat, Charles II lui fit présent de plusieurs beaux chevaux d'Andalousie, destinés au divertissement de la chasse.

Empressée d'essayer le plus fringant, Marie-Louise le fait amener dans la cour du palais et s'élance dessus. Au même moment, l'animal se cabre; il se renverse, la reine tombe; son pied reste engagé dans l'étrier; le cheval rue pour se dégager du poids qui l'entraîne... La reine est dans le plus grand péril, et tous ceux qui l'entourent, gardes ou seigneurs, restent immobiles. Le roi qui voit de son balcon l'événement, se

désespère et crie au secours; mais personne ne hasarde d'aller secourir Marie-Louise, car il y a peine de mort à toucher le pied de la reine; c'est une des lois les plus sottement rigides et les mieux observées d'Espagne.

Enfin, deux cavaliers espagnols, don Luis de las Torrès et don Jaime de Soto-Mayor, bravant tout pour sauver Marie-Louise, se précipitent, l'un sur la bride du cheval, et l'autre sur l'étrier qui emprisonne le pied de la reine; don Jaime se démet un doigt de la main pour rompre l'étrier. Enfin, la reine délivrée, tombe sans connaissance dans les bras de son sauveur, qui la dépose doucement sur le sable, et les deux cavaliers s'enfuient aussitôt.

Arrivés chez eux, ils font seller leurs chevaux pour se dérober, s'il se peut, à la rigueur de la loi qui les condamne à avoir la tête tranchée.

Pendant ce temps, leur ami, le jeune comte de Pegnaranda, s'approche respectueusement de la reine, et lui dit dans quel danger se trouvent ceux qui ont été assez heureux pour lui sauver la vie. Alors la reine, à peine remise de son émotion, tremblant encore de souffrance et de terreur, se jette aux pieds du roi, qui était accouru près d'elle, et lui demande en pleurant la grâce de ces généreux coupables. Le roi l'accorde; on envoie aussitôt chez eux leur apprendre la clémence royale. Ils étaient déjà à cheval pour se sauver. La reine les honora le lendemain d'un présent magnifique. Mais un avis secret les engagea à quitter Madrid le plus tôt possible et à ne jamais parler de leur dévouement pour la reine.

Don Luis de Las Torrès voulait braver la rigueur de la loi, et prétendait que la reconnaissance du roi l'emporterait sur le fanatisme de la jalousie; mais son ami, plus sage et moins romanesque, lui prouva que l'unique moyen de s'assurer l'indulgence du roi, était de paraître craindre sa sévérité; et qu'il fallait surtout se soustraire aux remercîments de la reine.

— Qui! là protéjais! di -elle au gentilhomme qu'elle avait

chargé de leur porter ses présents. J'aurais voulu du moins les voir une fois et leur parler de ma reconnaissance.

Ce mot, qui prouvait assez que les libérateurs de la reine étaient complétement inconnus, plaida mieux leur cause que toutes ses instances pour obtenir leur grâce.

XL

Le roi Charles devenait chaque jour plus sombre, même au milieu des fêtes qu'il ordonnait pour célébrer l'avènement de la jeune reine. Au moment où les acclamations, les plaisirs triomphaient le plus de la gravité espagnole, on le voyait tout à coup pris d'un accès de mélancolie profonde que rien n'expliquait, car la reine lui témoignait une douce affection, et ses soins pour lui étaient gracieux et tendres; mais plus elle lui montrait d'intérêt, plus sa tristesse prenait d'amertume, une jalousie vague l'agitait. Ce sentiment de défiance, né des insinuations de la duchesse de Terra-Nova, et sans cesse excité par des rapports mensongers, des suppositions perfides, donnait aux moindres actions du roi quelque chose de menaçant qui jetait l'effroi dans l'esprit de la reine et l'étonnement parmi les personnes qui l'entouraient. La marquise de Villars, craignant que la mauvaise humeur de Charles II n'eût pour objet les fréquentes visites qu'elle faisait à la reine et les conversations françaises qu'elles avaient ensemble, se décida à ne plus aller au palais que lorsqu'elle y serait mandée par le roi.

Pour faire diversion à cette existence contrainte et monotone, on donna des spectacles à la cour; mais ils étaient si inférieurs à ceux que la reine avait vus à la cour de Louis XIV, qu'elle faisait de vains efforts pour paraître s'en amuser.

Charles II pensa que cette indifférence pour les plaisirs d'Espagne céderait à la pompe dramatique d'un combat de taureaux. La fête en fut proclamée à son de trompe. On engagea les grands et les fils des grands à *tauréader*. Douze d'entre eux se firent inscrire au rang des tauréadors.

La reine entendit le roi, la reine-mère et la duchesse de Terra-Nova vanter à tel point ce plaisir espagnol, qu'elle ne fut nullement préparée à l'horreur qu'elle en devait éprouver. Les apprêts s'en faisaient avec tant de magnificence et de gaieté, qu'il était impossible de présumer qu'on pût se réjouir ainsi d'avance d'une représentation où l'on avait toujours à regretter la vie de plusieurs acteurs.

Déjà deux *heradorès* (1) avaient été tués en marquant d'un fer chaud deux taureaux désignés pour le combat. Ce prélude sanglant fait plaisir au peuple, parce qu'il prouve en faveur de la force et de la fureur des taureaux. Déjà la Plaça-Mayor était entourée de barrières de la hauteur d'un homme et ornée de trophées aux armes du roi; déjà les balcons de chaque maison étaient recouverts de tentes élégantes; celui du roi plus spacieux, plus riche que tous les autres, se distinguait encore par son dais en étoffe d'or.

On entend une fanfare: ce sont les ambassadeurs et le nonce, qui viennent occuper leurs différents balcons, placés en face de celui du roi. Les conseils d'Aragon, de Castille, de l'Inquisition, de l'Italie, de Flandre, des Indes, et les ministres, sont à la droite du balcon du roi; on les reconnaît aux armes brodées en or sur leur tapis cramoisi. A gauche, sont placés le corps de ville, les juges, les grands, les *titulados*, chacun selon leur rang.

Des corbeilles de fruits, de confitures sèches et d'eau glacée sont apportées aux dames invitées de la part du roi. Ces cor-

(1) Jeunes et robustes paysans chargés de fendre les oreilles des taureaux et de les marquer à la cuiss

beilles contiennent aussi des gants, des rubans, des éventails, des bas de soie, des pastilles et des jarretières (1).

Depuis le niveau du palais jusqu'au premier balcon, on avait élevé des échafauds pour tout ce qui ne peut louer un balcon.

A l'aspect de cette place qui rappelait les cirques antiques, de ces maisons décorées de draperies superbes, de ces balcons remplis de femmes resplendissantes, de ces jeunes seigneurs dont les beaux chevaux caparaçonnés d'or et de pierreries semblaient rivaliser avec eux de magnificence et d'intrépidité, Marie-Louise se sentit un moment fière d'être la reine d'un peuple si noble et si galant.

Elle approuvait l'usage qui ne permettait à ces jeunes seigneurs de caracoler auprès de son carrosse qu'autant qu'ils en avaient obtenu l'autorisation de la dame dont ils portaient les couleurs. Les yeux de la reine se reposèrent agréablement sur le balcon de la marquise de Villars, qui était vêtue à la française, ainsi que toutes les personnes de l'ambassade, prérogative uniquement accordée ces jours-là à l'ambassadeur de France et à sa suite.

Dès que le roi et les reines furent assis sur le balcon, les capitaines des gardes, ayant chacun à la main un bâton de commandement, entrèrent dans la Plaça-Mayor, suivis de leurs officiers, ils y firent plusieurs tours pour donner les ordres nécessaires et pour saluer leurs dames. Après s'être fait reconnaître à la couleur des nœuds de rubans qui flottent en aiguillettes sur leurs épaules, sur leurs chapeaux, et jusque sur la housse de leurs chevaux ; ils font ranger le peuple sur les échafauds, et la place une fois libre, ils donnent l'ordre de faire entrer cinquante tonneaux pleins d'eau et portés sur des charrettes. On arrose l'arène, puis les capitaines des gardes reviennent prendre leur poste sous le balcon du roi ; leurs

(1) Cette dépense, fort considérable, se prend ordinairement sur les amendes, qui sont adjugées au roi et à la ville.

gardes se mettent en haie, et quel que soit le danger qui les menace pendant le combat, ils ne peuvent ni reculer ni sortir de leur place; seulement ils présentent aux taureaux la pointe de leur hallebarde, et si, par un hasard heureux, l'animal se précipite sur l'arme, et que le garde le tue en se défendant, le taureau lui appartient.

Les gardes rangés, six alguazils entrèrent dans la lice, et la reine-mère fit remarquer leur extrême pâleur à sa belle-fille. Ils montaient de beaux chevaux caparaçonnés à la mauresque, chargés de petites sonnettes que le moindre mouvement agitait.

— Voyez comme ces malheureux ont peur, dit la reine-mère. L'usage veut qu'ils restent dans la lice tant que dure le combat. C'est eux qui vont chercher les cavaliers qui doivent combattre; honneur fort dangereux qu'ils céderaient de bon cœur. Il faut que vous sachiez, ajouta la reine-mère, qu'il y a des lois très-anciennes établies pour cette sorte de course, nommée *duelo*, parce qu'un cavalier attaque le taureau en combat singulier. Il faut être né gentilhomme pour combattre à cheval. Il n'est pas permis à ce gentilhomme de tirer l'épée contre le taureau qu'il ne lui ait fait insulte, c'est-à-dire s'il a fait tomber son chapeau ou son manteau; s'il lui a arraché sa lance, ou s'il a fait quelque blessure au cavalier ou à son cheval; en ce cas, le combattant est obligé de pousser son cheval droit au taureau; car c'est un *impegno*(1) qu'il faut venger ou mourir. Si le cheval résiste à avancer, il faut que le cavalier mette pied à terre et combatte corps à corps avec l'animal, en commençant par le frapper avec son épée sur la tête ou à la gorge; il peut diriger les autres coups à son gré. Alors les cavaliers présents descendent aussi de cheval, mais ils ne peuvent en rien seconder le combattant contre son féroce ennemi.

(1) Affront.

En cet instant le roi ordonna de commencer la fête. Deux alguazils vinrent sous son balcon recevoir la clef de l'écurie où les taureaux sont enfermés. Cette clef leur est jetée par le *privado* ou premier ministre à qui le roi la remet, ce qui est regardé comme une faveur insigne. Aussitôt les trompettes sonnèrent, et les alguazils allèrent tout tremblants ouvrir la porte de l'ecurie. Il y avait un homme derrière cette porte qui la referma vite, et grimpa par une échelle sur le toit de l'écurie, car le taureau, en sortant, cherche ordinairement derrière la porte, et commence par tuer l'homme qu'il y trouve, puis il court après les alguazils qui pressent leurs chevaux, et n'ont de salut que dans la fuite.

Parmi les six chevaliers qui devaient combattre se trouvait le comte de Konismark, jeune Suédois, beau, brave, et qui attirait particulièrement les regards par la magnificence de sa suite. Elle se composait de douze chevaux superbes, tenus en main par autant de palefreniers, et de six mulets avec des couvertures de velours brodé d'or et porteurs de faisceaux de lances. Chaque combattant avait la même suite, portant ses couleurs. Mais rien n'égalait la richesse et l'élégance de celle du comte de Konismark : chaque cavalier était vêtu d'un justaucorps brodé d'or ou d'argent, de soie ou de jais. Il avait une touffe de plumes blanches mouchetées de différentes couleurs, sur un côté de son chapeau, attachées par une agrafe en diamants. Il portait de plus une écharpe aux couleurs de sa dame, habituellement donnée par elle. Par-dessus tout cela on voyait un manteau noir, dont les bouts jetés en arrière, ne gênaient point ses mouvements. Le cavalier avait de petites bottines blanches avec de longs éperons d'or, à la mode des Maures.

Ce vêtement simple et austère, contrastait avec le luxe des habits des laquais. Chaque cavalier en amène quarante, habillés de moire d'or ou de brocart incarnat : les uns en costumes indiens, les autres en turcs, en hongrois ; mais tous

plus éclatants les uns que les autres. Cette suite nombreuse entoure la lice; deux laquais chargés de lances, peuvent seuls y pénétrer.

A peine le taureau se fut-il lancé dans la carrière, qu'une pluie de petits dards, garnis de papiers découpés et enflammés, tomba de toutes parts sur l'animal. Ces dards très-pointus et lancés avec adresse, se fixent dans la peau du taureau, et redoublent sa fureur. Il court plus vite qu'un cheval de course, se précipite sur le cavalier destiné à le combattre. Celui-ci l'attend la lance à la main comme un poignard; il le repousse; le bois de la lance qui est faible, se casse; aussitôt les laquais en présentent une autre dont le cavalier blesse encore le taureau; il mugit, il bondit, sa fureur est au comble; en vain on lui jette des chapeaux, des figures de carton pour tromper sa rage, il va atteindre le comte de Konismark. Un cri général se fait entendre. La jeune reine, que l'horreur d'un tel spectacle fait tressaillir, cacha sa tête entre ses mains.

— Que faites-vous, madame? s'écria la camarera-mayor indignée.

A ces mots, la reine fait un effort pour rouvrir les yeux; elle voit un jeune Maure aller droit au taureau, et profiter du moment où l'animal ferme toujours les yeux avant de frapper de ses cornes, pour lui enfoncer son poignard au milieu du front, dans la suture des os, endroit délicat et aisé à percer; mais pas plus grand que l'épaisseur de la lame du poignard. Le taureau tombe mort.

Ce coup, le plus téméraire, le plus adroit qu'on eût jamais vu, excita les plus vives acclamations. Les trompettes sonnèrent: le roi jeta une bourse de quinze pistoles au Maure qui avait tué le taureau. Quatre mules ornées de plumes et de sonnettes, vinrent s'atteler aux jambes du taureau vaincu, pour le conduire hors de l'arène aux cris des *vivats* de la foule en délire.

Cependant, le comte de Konismark était grièvement blessé. Son beau cheval, atteint par le taureau, avait le flanc crevé, et courait dans cet état au milieu de la lice en renversant tout. Son maître ayant mis pied à terre, ne pouvait le retenir, il le vit frapper de la tête et du poitrail un malheureux homme qui tomba aussitôt mortellement blessé. Enfin, les archers ouvrirent la barrière, et le coursier furieux alla mourir à quelques pas de la Plaça-Mayor.

Alors on vint au secours du comte de Konismark; une fort belle dame espagnole s'avança sur son balcon et lui fit signe avec son mouchoir, comme pour lui donner du courage. En voyant ce témoignage d'intérêt, le comte se relève fièrement, prend son épée, la baise, et bien qu'il perdît un ruisseau de sang, et qu'il fût obligé d'être soutenu par ses laquais, il vint faire une grande blessure à la tête du taureau mort traîné par les mulets; puis, regardant encore une fois sa dame, il tomba évanoui dans les bras de ses laquais qui l'emportèrent.

Ce premier drame, dont la vue fut si pénible que la reine faillit s'en trouver mal, n'interrompit pas la fête; un nouveau combat s'engagea, et plusieurs se succédèrent pendant lesquels un jeune Tolédan, beau, bien fait, ne put éviter le coup de corne du taureau, qui le lança à une telle hauteur qu'il retomba mort. Un Castillan, plus heureux, eut l'adresse de sauter comme un oiseau de son cheval sur le taureau, et de le frapper mortellement.

La reine ne pouvant s'accoutumer à un spectacle à la fois si horrible et si magnifique, prit le parti de détourner ses regards de la lice, et de les porter sur les balcons qui entouraient la place. Ils se fixèrent d'abord sur le balcon de l'ambassadeur de France; et cela pour le plaisir de revoir les costumes élégants qui lui rappelaient sa belle patrie (1); parmi les

(1) « Il y eut hier la plus célèbre fête de taureaux qui se soit vue depuis plusieurs règnes des rois d'Espagne; il y eut six grands ou fils de

gentilshommes attachés à l'ambassade, elle en remarqua un dont l'attention paraissait uniquement attachée sur elle. Madame de Villars adressait souvent la parole à cet inconnu. La reine se promit de la questionner à ce sujet, car elle ne se rappelait point que ce gentilhomme lui eût été présenté avec les autres, et elle avait peine à s'expliquer sa présence auprès de l'ambassadrice.

La reine était loin de se douter que ce gentilhomme fût son grand-oncle. C'était le comte de Charni, le fils naturel de feu M. le duc d'Orléans. On l'avait exilé de France, pour le punir de s'être trop vanté de son illustre parenté. On devine tout le plaisir qu'il trouvait à contempler cette belle reine d'Espagne, dont il était rapproché par le sang, et si éloigné par les lois du monde.

Le marquis de Flamarens était aussi sur le balcon de l'ambassadeur de France. Le roi, importuné de leur admiration pour la reine, demanda leurs noms avec humeur, et se répandit, comme à l'ordinaire, en épigrammes sur ces *chiens de Français qui devraient bien rester chez eux*.

La reine sentit ses yeux se mouiller de larmes, et tous ses regrets de patrie vinrent ajouter leur tristesse à l'horreur du sanglant spectacle qui venait de finir.

XLI

La duchesse de Terra-Nova, dont le zèle courtisan dépassait tout ce qu'on pouvait attendre, était à l'affût des moin-

grands qui furent les *taureadors*. Je pensais mourir dans la première heure, mourir est un peu trop dire, mais j'eus une émotion et un si violent battement de cœur, que je crus n'y pouvoir résister, et je me levais pour m'ôter de dessus le balcon si M. de Villars ne m'eût dit que pour rien au monde il ne fallait faire cette faute. » (Lettres de madame de Villars, p. 78.)

dres occasions de prouver au roi qu'elle partageait au plus haut degré sa haine contre tout ce qui venait de la France, aversion dont la reine était seule exceptée.

Marie-Louise avait apporté de Paris deux beaux perroquets. Ces oiseaux disaient fort distinctement plusieurs phrases françaises, ce qui ne plaisait point au roi; aussi la reine ne les faisait-elle venir dans son cabinet que lorsqu'il était à la chasse. La camarera-mayor s'aperçut de la grimace que faisait le roi chaque fois que ces perroquets répétaient les mots de: *Vive la France, vive le roi, vive la reine, vive monseigneur le Dauphin!* et elle conçut l'idée de faire une exécution qui lui assurerait, pensait-elle, la faveur du roi.

Un jour, pendant une promenade de la reine avec lui, la duchesse feignit une légère indisposition pour être dispensée de suivre Leurs Majestés, puis elle demanda les deux perroquets à la personne qui en prenait soin, et certaine de ne pouvoir trouver dans toute la maison de la reine un seul serviteur qui consentît à lui obéir lorsqu'elle lui ordonnerait de tuer ces deux oiseaux, si chéris de leur maîtresse, elle se décida à les étrangler de ses *propres mains*.

Ce fut une véritable affliction parmi les femmes françaises qui servaient la reine que de voir avec quelle audace sa duègne pouvait la contrarier, la braver même dans ses goûts les plus innocents, et la priver impunément de tout ce qui pouvait lui rappeler sa patrie.

De retour de sa promenade, la reine, sachant le roi au conseil, fit demander ses perroquets. Alors les femmes de la reine se regardèrent sans oser répondre. Enfin, ne pouvant contenir son indignation, madame Viremont raconta l'exécution faite par la camarera-mayor, ajoutant que la jolie gazelle de Sa Majesté aurait sans doute bientôt le même sort que ses perroquets.

Pour la première fois l'expression de la colère se peignit sur le beau visage de Marie-Louise : pour la première fois,

cette femme, accoutumée à subir les plus affreux coups du sort avec une résignation angélique, se sentit révoltée d'une insulte, au point de ne pouvoir contenir son indignation,

En ce moment la duchesse de Terra-Nova entra chez la reine et vint selon la coutume, lui baiser la main. La reine retira brusquement sa main et en frappa la joue de la duchesse.

Jamais on ne vit surprise ni rage pareilles à celles dont la camarera-mayor fut saisie, elle qui avait un royaume dans le Mexique, se voir souffleter par une jeune femme qu'elle croyait pouvoir traiter comme un enfant !... Dans l'excès de sa fureur, elle sortit de chez la reine, en proférant les injures, les menaces les plus effrayantes; puis elle assembla chez elle ses parents, ses amis, enfin plus de quatre cents personnes. Avec ce nombreux cortége, elle alla vers le roi lui demander justice de l'outrage qu'elle prétendait avoir reçu de la reine. Elle cria, pleura tant que le roi lui promit de gronder Marie-Louise.

En effet, il se rendit chez elle au moment où elle se faisait coiffer et où ses femmes étaient occupées à natter et à parfumer ses beaux cheveux. Madame Viremont était là, cherchant dans son imagination les moyens de parer à la colère du roi, car la camarera-mayor allait profiter de son ascendant sur l'esprit de Charles II pour le porter à un vif ressentiment contre la reine, et les premiers mots qu'il adressa à Marie-Louise confirmèrent ce soupçon.

— Vous ignorez donc madame, dit-il, d'un air irrité, quel est le rang d'une camarera-mayor ?

La reine ne répondit rien.

— Qui a pu vous porter à traiter ainsi la petite-fille de Fernand Cortez, une femme choisie par moi entre les plus nobles de mes royaumes, pour remplir près de vous la première charge de la cour? Dites, quel motif assez puissant a pu vous entraîner à un semblable oubli de ce que vous deviez à son rang et au vôtre?

La crainte d'apprendre au roi qu'en tuant ses perroquets la duchesse de Terra-Nova a cru faire un acte de patriotisme empêchait la reine d'avouer la cause du mouvement de courroux qu'elle n'avait pu maîtriser.

— Enfin, donnez une raison ajouta le roi avec impatience.

— Ah ! sire, si j'osais la dire cette raison à Votre Majesté, s'écria la nourrice de la reine en se jetant aux pieds de Charles II.

— Parlez, dit le roi, qu'elle est-elle?...

— *Esto es un antojo,* reprit à haute voix madame Viremont (ce qui signifie en espagnol : *c'est une envie de femme grosse*).

Le roi resta un moment interdit.... un nuage sombre couvrit ses traits ; mais bientôt paraissant s'efforcer de surmonter une idée pénible, il se tourna vers la reine et l'embrassa en répétant :

— *Esto es un antojo...*

La reine baissa les yeux. Ce mouvement fut mis sur le compte de sa modestie, et parut un aveu. Toutes les femmes s'écrièrent : — *Béni soit l'enfant de Leurs Majestés!* La duchesse entra dans ce instant. Le roi courut à elle; lui dit qu'il était ravi de l'offense qu'elle avait reçue ; que lorsqu'elle en saurait la cause, elle-même en serait joyeuse; et il finit par lui expliquer comment la reine avait cédé à une envie de femme grosse.

Il faut savoir qu'en Espagne, on croit qu'en résistant à ces sortes d'*envies,* les femmes accouchent avant le terme d'un enfant mort.

Rien ne saurait peindre l'étonnement de la camarera-mayor en entendant ces mots sortir de la bouche du roi. Son regard trahissait l'incrédulité, l'ironie, la crainte et le dépit. Elle adressa à la reine de feintes excuses sur le tort de n'avoir point deviné l'*état* dans lequel Sa Majesté pouvait être, et dit une foule de choses moitié flatteuses, moitié malignes, que chacun pouvait interpréter à son gré. Quelques mots sur la présence

d'esprit, sur l'imagination ingénieuse de la reine furent très-bien compris par elle. Quant au roi, il recevait, avec un sourire un peu forcé, les nombreuses félicitations dont on l'accablait; mais il en témoignait une joie si fastueuse que chacun s'empressait d'y joindre les prédictions qui devaient le plus le flatter.

La nouvelle de l'*Antojo* se répandit bientôt dans tout le palais; et ceux à qui leur rang en donnait le droit accoururent pour être des premiers à complimenter le roi. Il passa dans le salon de la reine pour la laisser achever sa toilette; dès qu'elle fut terminée, Marie-Louise renvoya ses femmes, et retint seulement près d'elle sa nourrice. Alors profitant d'un moment où la duchesse de Terra-Nova allait prendre ses gants et son évantail pour la suivre, elle se tourna vivement du côté de madame Virement.

— Qu'as-tu fait? lui dit-elle en levant les yeux au ciel.

— Je vous ai sauvée, madame; car le roi ne vous aurait point pardonné d'avoir traité votre méchante duègne comme elle le mérite.

— Mais tu lui as menti.

— Qu'importe, s'il n'en doute pas.

— Il le sait, te dis-je.

— Comment, que voulez-vous dire!

— Chut, voici la duchesse.

A ces mots la reine, suivie de sa camarera-mayor, passa dans le salon où le roi et la cour l'attendaient.

XLII

Le roi répondait aux félicitations de la marquise de Villars lorsque la reine entra; il lui tendit affectueusement la main, la conduisit vers le balcon qui donne sur la cour du palais

et lui montrant les chevaux de selle, que les écuyers promenaient en attendant qu'elle les montât, il dit :

— Vous allez donner l'ordre qu'on les ramène à l'écurie, n'est-ce pas?

— Pourquoi donc! dit la reine avec regret.

— Parce qu'il ne serait pas prudent à vous de monter à cheval maintenant; demandez plutôt à madame l'ambassadrice, ajouta-t-il en faisant signe à madame de Villars de venir près d'eux.

Et madame de Villars questionnée par le roi, ne manqua pas d'appuyer sur le danger qu'il y avait de monter à cheval dans un commencement de grossesse. En l'écoutant, la reine fixa ses yeux sur le roi, pour y chercher ce qu'elle devait dire. Il paraissait enivré d'un rêve charmant. Son regard joyeux brillait à travers une larme. Il souriait d'un air insensé, qui faisait peine et plaisir à voir. Madame de Villars ravie de l'effet que produisaient ses félicitations, s'écria :

— Quelle bonne nouvelle je vais donner à la cour de France, car si M. de Villars est obligé d'attendre la communication officielle de Votre Majesté pour en réjouir son maître, moi je puis bien bavarder avec mes amis de Saint-Germain et de Versailles.

— Ne vous pressez pas tant, dit la reine, il se peut que....

— Eh bien, interrompit vivement le roi, si notre espérance est déçue, vous les détromperez, écrivez toujours, madame la marquise, cela nous portera bonheur. Oui, ajouta-t-il, en répondant au sentiment de surprise qu'il lisait dans les yeux de la reine, je veux que tout ce qui nous aime croie à ma félicité. En disant ces mots, il serra de ses mains les beaux bras de la reine, sorte de caresse fort tendre en Espagne. Elle crut voir dans le ton à fois impérieux et caressant dont le roi avait insisté pour propager la nouvelle imaginée par madame Viremont, une invitation pressante de ne la point démentir. Sans comprendre le motif de ce petit mensonge, elle

se soumit au caprice du roi, et accueillit tous les discours à ce sujet de manière à accréditer le bruit de la prochaine naissance d'un héritier du trône.

Tant que dura cette illusion, le roi fut de très-bonne humeur, et la cour d'Espagne eut un moment l'espoir de voir s'introduire chez elle les usages et les fêtes qui rendaient celle de Louis XIV la plus agréable et la plus galante de toutes. Mais bientôt il se fit un changement tel dans le caractère et les manières du roi que chacun en fut effrayé. Le duc de Medina-Cœli seul ne s'en alarma point; car le roi, en devenant triste, soupçonneux, jaloux, portait sa pensée inquiète sur tous les détails de la vie, et lui livrait chaque jour davantage le soin de conduire les affaires de l'État. Aussi, loin de calmer ses vagues inquiétudes, cherchait-il habilement à les entretenir. C'est surtout contre les Français que le duc de Médina-Cœli excitait sa haine.

Un jour que la reine allait en prière à Notre-Dame d'Atocha, un pauvre insensé, qui était Français, s'approcha de son carrosse et lui demanda l'aumône. Le roi se mit dans une colère si violente contre ce malheureux, qu'on eût peur qu'il ne le fît tuer sur-le-champ.

C'était, disait-il, pour remettre un billet à la reine que cet homme feignait la démence, et s'était approché si près d'elle. Enfin, de retour au palais, la duchesse de Terra-Nova conseilla à la reine d'ordonner à ce pauvre mendiant de sortir promptement de Madrid; car il n'y était pas en sûreté.

Les visites de l'ambassadeur et de l'ambassadrice de France chez la reine devinrent encore plus rares. La camarera-mayor trouvait toujours quelques raisons pour les ajourner. La vie intérieure du palais prit toute l'austérité de celle d'un couvent; le manque d'argent s'y faisait sentir au milieu de toutes les richesses des deux mondes. La reine en était particulièrement privée, sous prétexte que les sommes qu'on mettrait à sa disposition pourraient être mal employées, et que l'argent

nourrit l'intrigue. On ne comprenait rien à l'ennui qui régnait dans cette cour, présidée par un jeune roi et par une reine charmante. La solitude dans laquelle on la maintenait et sa résignation à la supporter n'expliquaient pas davantage la surveillance jalouse dont on l'obsédait. Mais le roi ne pouva voir les yeux de Marie-Louise se porter, même avec la plus grande indifférence, sur un homme quelconque sans en pâlir de jalousie (1), et sa préoccupation continuelle, son dédain pour tous les biens qu'on envie, semblaient cacher un malheur qu'on osait soupçonner.

L'ambassadeur de France ayant reçu des dépêches importantes, fit demander une audience particulière au roi d'Espagne. Madame de Villars en sollicita en même temps une de la reine, que la camarera-mayor voulut bien lui laisser accorder.

Lorsque la marquise entra dans le cabinet de Marie-Louise, elle regarda de tous côtés pour voir s'il n'y avait personne.

— Nous sommes seules, lui dit la reine, parlez en toute confiance.

— J'ai voulu prévenir Votre Majesté d'une nouvelle qui n'en est sans doute pas une pour elle ; mais comme M. de Villars en fait dans deux heures la communication officielle au roi, j'ai pensé qu'il serait peut-être convenable d'en parler auparavant à Votre Majesté...

Deux larmes qui s'échappèrent des yeux de la reine apprirent à madame de Villars qu'elle avait été comprise. Elle n'osa achever.

— Parlez, dit la reine en essuyant ses yeux. Le mariage est accompli, n'est-ce pas? Vous avez une Dauphine!

(1) « Le Roi d'Espagne est amoureux et jaloux sans savoir de quoi, ni de qui. Ses combats de taureaux ont été affreux. Deux grands pensèrent y périr. Leurs chevaux furent tués sous eux. Très-souvent l'arène est ensanglantée. Voilà les divertissements d'un royaume chrétien. Les nôtres sont bien opposés à cette destruction et bien plus aisés à comprendre. » (Madame de Sévigné, tome 5, p. 98.)

— Oui, Madame, répondit tristement la marquise.

— Je vous remercie de m'avoir épargné le tort de montrer à d'autres qu'à vous ce que cette nouvelle me fait éprouver; et pourtant je m'y attendais. Nous savions le départ de la princesse de Bavière. Des lettres de son frère l'Électeur avaient instruit le roi de toutes les circonstances de ce mariage, mais je m'obstinais à en douter. Plaignez cette faiblesse et gardez m'en le secret. C'était le rêve de ma vie, je le pleurerai éternellement.

— Ah! madame, c'est pour être seule confidente de ces regrets douloureux, de ces regrets que tant d'années d'illusion rendent si excusables, que j'ai eu le courage de venir vous porter ce dernier coup... Il est essentiel que personne ici ne soupçonne votre peine.

— Et quand ils la devineraient, n'est-elle pas de celles que le sort rend inconsolables? Le ciel lui-même peut-il rien contre un semblable malheur?

— Et qu'importe! reprit la marquise; la certitude de vous voir à jamais séparée de celui qu'on vous destinait ne suffit pas pour faire tolérer vos regrets, madame; la jalousie du passé est encore plus féroce que l'autre, car elle ne peut s'abuser; et si Votre Majesté a souvent à souffrir des vagues soupçons d'un caractère ombrageux, enfin d'une jalousie sans sujet, que serait-ce, grand Dieu! si ce sentiment s'appuyait sur les preuves d'un amour sacrifié, il est vrai, mais d'un amour trop légitime, trop bien fondé pour ne pas survivre longtemps au sacrifice?... Ah! croyez-moi, madame, ne vous fiez point à la raison, à la justice d'un cœur où vous régnez. Le roi doit être si heureux de vous posséder qu'il ne pourrait penser sans dépit qu'un autre a recueilli les premières impressions d'une âme telle que la vôtre.

— Eh quoi! dit la reine, ce sentiment si pur, si protégé, est devenu un crime, il faut cacher mes pleurs, sous peine d'être haïe, méprisée!... En aurai-je la force?

— Oui, Madame, vous l'aurez; celle dont vous avez fait preuve jusqu'ici vous en donne l'assurance.

— Ah! ma chère madame de Villars, s'écria la reine en fondant en larmes. Laissez-moi goûter la seule consolation qui m'ait été offerte depuis que j'ai quitté la France. Avoir là sans cesse sur le cœur une pensée dévorante, un regret mortel, et n'en pouvoir pleurer avec personne; être entourée jour et nuit de surveillants ou d'ennemis qui guettent vos souvenirs, vos moindres impressions pour vous en punir comme d'un parjure. Voilà le supplice qui m'était réservé pour prix de mon obéissance. Ah! vous qui savez la cause de tant de peines, laissez-moi vous en parler pour la dernière fois.

— Calmez-vous, madame, calmez-vous; songez que le roi peut venir ici d'un instant à l'autre; ah! s'il vous voyait dans cet état de désespoir, il en devinerait le motif, et Dieu sait quels seraient les effets de sa colère. N'alarmez point son amour. Si mon âge, mon dévouement à Votre Majesté m'autorisaient à lui donner un conseil, je la supplierais d'oublier un attachement mal récompensé; un sentiment dont le souvenir n'est peut-être plus aujourd'hui que dans votre noble cœur. Ah! je voudrais contraindre ce cœur à répondre à l'amour du roi.

— L'amour du roi!... interrompit la reine, l'amour du roi!... mais cet amour n'est qu'un tourment pour lui... un supplice que ma tendresse augmenterait encore... Ah! croyez que je l'aime de toute l'affection, de toute la pitié de mon âme. Ne voyez-vous pas à ma soumission, à mes soins pour lui, au zèle que je mets à dissiper ses craintes, à prévenir ses moindres caprices, à ma patience à me conformer aux exigences de cette cour insipide et à la tyrannie de la méchante duègne qu'il a placée près de moi; ne voyez-vous pas jusqu'où va l'intérêt qu'il m'inspire? mais cet intérêt fondé sur son malheur est tout ce que je puis éprouver pour lui... Alors la reine craignant d'en avoir trop dit, ajouta vivement : au nom du

ciel, chère marquise, gardez-vous de répéter ce que la douleur me fait dire, je sens qu'elle m'égare; mais le ciel me donnera la force de la surmonter... Oui, je suivrai vos conseils, j'oublierai celui qui m'oublie, je le verrai tel qu'il est, et non plus tel que je l'ai rêvé; dites-moi qu'il s'est décidé sans peine à aimer cette princesse choisie par son père pour l'emporter sur mon souvenir. Parlez-moi d'elle, parlez-moi de lui, de son esprit faible, de son cœur inconstant; enfin guérissez-moi par le récit de son misérable bonheur.

— Misérable est bien le mot, dit madame de Villars, car la princesse de Bavière est fort laide, malgré ses beaux bras et ses belles dents, que notre roi vante à l'excès. Il avait envoyé M. Sanguin à Munich, pour la voir et lui en faire le portrait. A son retour, Sanguin, dont on connaît la véracité, dit :

» — Sire, sauvez le premier coup-d'œil et vous en serez content, en effet le premier coup-d'œil n'est pas avantageux à madame la Dauphine; mais elle a bonne grâce, on loue son esprit et sa réponse aux députés de Strasbourg, qui crurent lui plaire en la complimentant dans sa langue allemande :

« — Parlez-moi français, messieurs, leur a-t-elle dit, je n'entends plus l'allemand.

— Impiété que j'envie! interrompit la reine, se faire un mérite d'oublier sa famille, sa patrie, tout ce que le ciel nous ordonne d'aimer!

— C'est le triste devoir d'une reine, madame; c'est la vertu qu'il lui faut tâcher de feindre, du moins pour s'acquérir l'amour de ses sujets. C'est celle que je vous vois professer chaque jour davantage, ajouta madame de Villars, désirant maintenir la reine dans les idées plus raisonnables qui venaient de succéder à son exaltation douloureuse. Il y a presque toujours, continua-t-elle, dans les situations les plus malheureuses, une ressource contre le chagrin et l'ennui; c'est de se consacrer au bonheur des autres. A la place où vous êtes, madame, on peut empêcher le mal et provoquer

le bien. N'est-ce donc pas la plus belle mission que le ciel puisse confier à une femme sur la terre? Ah! remplissez-la, madame; soyez l'effroi des intrigants qui spéculent sur la faiblesse d'un jeune roi malade; soyez l'ange consolateur de celui qui souffre, et vous verrez qu'il est des joies réelles dans le succès du bien qu'on a rêvé pour un grand peuple et un bon roi.

La reine serra la main de madame de Villars, en reconnaissance des sages avis qu'elle lui donnait, et lui promit de les suivre.

En ce moment le roi entra, accompagné de l'ambassadeur de France. Avant même de s'asseoir, il lança la nouvelle du mariage de monsieur le Dauphin, et fixa ses regards sur le visage de la reine pour épier l'impression qui allait s'y peindre. Il fut surpris d'entendre Marie-Louise lui répondre du ton le plus naturel :

— Nous parlions de ce mariage avec madame ds Villars; elle me faisait le portrait de la Dauphine.

— Elle est charmante, dit le roi.

— Ah! sire, charmante de caractère, dit M. de Villars.

— Mais pourtant le Dauphin en est fort amoureux, à ce qu'on nous écrit.

— Sire, le roi son père le désire tant, qu'il se le persuade. Monseigneur le Dauphin est l'unique héritier de son trône, et il est tout simple que le roi mon maître se flatte de voir bientôt de nouveaux princes assurer l'hérédité de sa couronne. Il n'est point de roi qui n'envie le bonheur de Votre Majesté.

A ce compliment, le roi rougit, et la reine se tourna vers madame de Villars pour dissimuler son embarras.

La conversation se continua sur les fêtes qui allaient avoir lieu pour le mariage du Dauphin à la cour de Louis XIV. Le roi demanda malignement si tous les bâtards du roi y assisteraient, et l'ambassadeur répondit qu'il n'y avait à la cour de France que des princes légitimés. La reine, empressée de

mettre fin à un entretien pénible pour elle, proposa au roi une promenade en voiture. Il y consentit.

Dès qu'elle fut seule avec lui, elle lui déclara ne pouvoir plus longtemps laisser répandre le bruit de sa grossesse. En effet, dès le lendemain, la cour entière sut que la reine n'était point grosse (1). On fit à ce sujet des suppositions de tous genres, mais en secret, car on redoutait qu'elles parvinssent aux oreilles du roi ou de la reine-mère. La sombre tristesse qui régnait dans le palais inspirait aux courtisans plus de crainte que de pitié. Il est si ordinaire de voir un roi mécontent devenir injuste et cruel !

Sans se rendre compte de son effroi, chacun pressentait quelque effet malheureux de la morosité de Charles II. Le grand inquisiteur, à qui le confesseur du roi en avait appris la cause, conçut le projet de faire tourner l'état maladif du roi au profit du clergé espagnol, et particulièrement à celui du saint tribunal de l'Inquisition. Après avoir longuement combiné les moyens qu'il devait employer pour amener le roi à ce qu'il désirait lui faire faire, il se présenta un matin chez Sa Majesté, et sollicita d'elle un moment d'audience. Comme le grand inquisiteur n'attend jamais, il fut introduit sur-le-champ.

XLIII

Une visite de don Diego Sarmiento di Valladarès, de l'inquisiteur-général à Sa Majesté catholique, était un événement à la cour d'Espagne; car cette grande autorité sacerdotale ne se croyait tenue à aucune déférence envers le monarque, et traitait avec lui de puissance à puissance, ne devant compte de ses actions qu'au saint-père, et ne recevant que de lui

(1) « On a cru deux mois que la reine était grosse; c'est à elle à savoir s'il y en avait sujet. » (Lettres de madame de Villars, p. 120.)

toutes ses instructions. Sous le règne de Charles-Quint un pouvoir si étendu était sans nul danger pour les intérêts de la monarchie; le bras qui portait alors le sceptre, avait trop de force pour en redouter aucune autre; mais sous un roi faible comme Charles II, le clergé espagnol devait chercher à s'emparer des rênes du gouvernement.

La duchesse de Terra-Nova, prévoyant le crédit absolu que prendrait sur l'esprit du jeune roi ceux qui lui commanderaient au nom du ciel, avait eu l'adresse de faire nommer pour confesseur du roi fray Francisco Reluz, dominicain, allié de la famille de la duchesse et tout dévoué à ses intérêts. Cet homme, dont la bonhomie, l'humilité apparentes cachaient la finesse et l'ambition d'un intrigant, se servait souvent des prérogatives de son saint ministère pour instruire la camarera-mayor des chagrins, des scrupules et des superstitions du roi. Celle-ci en faisait part au grand inquisiteur, comme étant le résultat de l'observation qu'elle était à portée d'exercer, en voyant le roi tous les jours et en possédant sa confiance.

Sans vouloir chercher la source des avis qu'on lui donnait, don Diego Valladarès pensa à en profiter pour ranimer le zèle religieux des Espagnols par le spectacle d'une de ces solennités barbares qui consolidaient la foi par la terreur.

— Sire, dit le grand inquisiteur en entrant chez le roi, j'ai appris par le père Reluz, que Votre Majesté désirait s'entretenir avec moi, relativement aux secours qu'elle a droit d'attendre des ministres de Dieu, soit pour faire cesser l'état qui l'afflige, soit pour l'en consoler par toutes les ressources que la religion sait offrir contre les infirmités du corps et de l'âme. Ah! c'est le ciel qui inspire à Votre Majesté la sainte pensée de neutraliser la malice du démon par des actes de foi. Le prince qui donne au monde l'exemple d'une piété active; celui du combat, qui terrasse l'hérésie, peut seul tout attendre de la bonté divine!

A mesure que le grand inquisiteur s'animait en parlant, le roi sortait peu à peu de son abattement, et ses regards brillaient de tous les feux de l'espérance.

— Quoi! disait-il, vous pensez que le ciel, touché de mes prières, des messes que j'ordonne dans tous mes royaumes, finira par me rendre la santé, le bonheur?

— Des prières ne sont pas suffisantes, sire. C'est la grande, l'unique ressource du pauvre; elle lui attire la miséricorde divine; mais le roi, qui a reçu du ciel la puissance de protéger, d'affermir la religion, est tenu à de plus grands efforts.

— Eh! que puis-je faire de plus pour la gloire du Seigneur! Est-il un pays au monde où son culte soit mieux observé qu'en Espagne? où ses temples soient plus remplis de fidèles! ses ministres plus honorés?

— Sans doute, Votre Majesté accomplit ses devoirs religieux en bon chrétien, mais la tristesse dont le roi des rois permet qu'elle soit affligée, cet état de langueur qui s'oppose à ses vœux; à ceux de ses peuples qui voudraient saluer de leurs acclamations la naissance d'un héritier de son trône, cette rigueur enfin dont votre piété a droit de s'étonner, n'est-ce pas la preuve que Dieu n'est point satisfait? Oui, sire, ce que fait un monarque pour la religion n'est rien, tant qu'il lui reste à faire. Votre auguste père avait reconnu cette grande vérité, lorsque, ayant un grand vœu à former, il s'assura la protection du Seigneur, par le glorieux auto-da-fé de 1632. Hélas! malgré la grande leçon donnée dans ce saint jour d'expiation, sire, les prisons du Saint-Office, de Madrid, de Tolède sont pleines de criminels dont les causes impies sont instruites et jugées. Le moment de la justice est arrivé. Cette justice, Dieu la réclame. Les maux qu'il nous inflige sont la punition de notre lenteur à la rendre. C'est la voix dont le ciel se sert pour vous ordonner d'accomplir ce grand acte, sire, et de recommencer le saint jugement dont votre père vous a donné l'exemple. C'est en vous montrant le

digne fils de ce roi vraiment catholique, que vous obtiendrez de la grâce divine, le fils qui doit, ainsi que vous, maintenir ici la religion dans toute sa gloire.

« Il ne s'agit point, poursuivit Valladarès, de livrer Votre Majesté à toutes les austérités de la pénitence, mais seulement d'édifier l'empire par un auto-da-fé trop longtemps retardé. Le conseil du Saint-Office a déjà décrété que cette grande solennité devait avoir lieu incessamment. Tolède en réclame l'honneur; mais le père Reluz ayant rappelé les indulgences attachées à ce spectacle religieux et combien il importait au roi et à la reine d'en être témoins, il a été décidé que la célébration se ferait à Madrid. Je viens au nom du conseil suprême soumettre cette décision à Votre Majesté et la prier de vouloir bien signer l'autorisation de publier cette grande nouvelle et d'appeler tous les fidèles à ce spectacle rédempteur. »

Le roi signa sans hésiter le parchemin que lui présentait l'inquisiteur général, et sans faire la moindre objection sur l'autorité que s'arrogeait le Saint-Office en décrétant un auto-da-fé avant de savoir si la volonté du roi n'y serait point contraire, il promit de se conformer ainsi que la reine à tous les usages imposés aux souverains dans cette circonstance.

Muni de cette autorisation, don Diego Valladarès se hata d'assembler tous les congréganistes, les officiers du Saint-Office, d'en composer un cortége imposant, et de leur faire lire à haute voix, dans toutes les rues de Madrid, la proclamation suivante (1) :

« Que tous les propriétaires, gens domiciliés, habitants ou étrangers se trouvant actuellement dans ce bourg de Madrid, où le roi tient sa cour, apprennent que le Saint-Office de la ville et du royaume de Tolède doit célébrer un acte public de

(1) Cette proclamation est littéralement traduite de la relation officielle du Saint-Office.

la foi, en la Plaça-Mayor de cette cour, le dimanche 30 de juin de la présente année 1680, et qu'il concède les grâces et les indulgences données par les papes, à tous ceux qui assisteront ou prêteront leur aide audit acte de foi. On ordonne cette publication pour qu'elle soit à la connaissance de tous. »

La congrégation se rendit ensuite chez le duc de Médina-Cœli, le premier ministre, pour le convier à porter, à la procession, l'étendard de la croix verte; honneur que le duc accepta avec reconnaissance, et qu'on ne pouvait refuser sans péril.

A peine Charles II se fut-il engagé par ses promesses au grand inquisiteur, qu'il vint faire part à la reine de la fête sanglante qui se préparait. Au seul mot d'auto-da-fé, Marie-Louise ne put maîtriser un sentiment d'horreur qui s'augmenta encore en apprenant que l'intérêt de la religion lui faisait un devoir d'assister à cette terrible solennité. Son premier mouvement fut de déclarer qu'elle mourrait plutôt que d'être témoin du supplice de tant de malheureux.

— Ce ne sont pas des malheureux, dit le roi, ce sont des hérétiques, des suppôts de Satan qui corrompent les bonnes âmes et jettent des sorts sur les braves chrétiens, victimes de leur malice infernale.

— Eh bien, s'il en est ainsi, répondit la reine, laissez-les en prison, ôtez-leur la liberté, les moyens de nuire, ou bannissez-les de vos États; mais les brûler vifs, sous vos yeux, savourer leur supplice... Non, Dieu ne peut vouloir un tel excès de barbarie.

— Mais si à cet acte de foi était attaché mon bonheur?... ma vie? Si ma félicité, la vôtre en étaient le prix?

— Ah! sire, il ne peut rien résulter d'heureux d'un semblable massacre...

— Pour Dieu, taisez-vous, dit le roi en saisissant le bras de la reine; car si l'on vous entendait vous seriez perdue...

La duchesse de Terra-Nova venait d entrer, et le roi frémis-

sait du scandale que les paroles de la reine causeraient à cette femme si dévote et si dévouée au grand inquisiteur.

La camarera-mayor se prosterna devant le roi pour lui rendre grâces des faveurs infinies que sa résolution d'honorer de sa présence l'auto-da-fé, qu'on proclamait en ce moment aux acclamations du peuple, allait attirer sur toutes les Espagnes.

— Ecoutez, dit Charles à la reine, entendez-vous ces cris de joie, ces *viva! viva el rei!*... Voyez si Dieu et les hommes ne sont pas d'accord pour demander que ce jugement s'accomplisse?...

Alors Marie-Louise leva les yeux au ciel en signe de désespoir, car elle pressentit que ses représentations, ses prières, ses larmes seraient nulles contre le fanatisme des Espagnols et la superstition du roi.

Comme tous les princes de son caractère, Charles II redoutant l'effet que pourrait avoir sur lui l'horreur profonde dont Marie-Louise semblait pénétrée à la seule idée du prochain auto-da-fé, il voulut s'engager de telle manière avec l'inquisition et l'immense partie de la nation, dont elle disposait, qu'il lui fut impossible de revenir sur son autorisation, et de rien accorder à la pitié de la reine. En vain elle le supplia de la dispenser d'assister à cette fête épouvantable; l'effroi qu'il témoigna à cette proposition, les exclamations de la reine-mère, en l'écoutant, prouvèrent à Marie-Louise le danger qu'il y aurait à se soustraire à cette cérémonie.

— Vous ignorez, dit la reine-mère, que l'absence de l'une de nous serait regardée comme une insulte envers le saint tribunal, comme une impiété envers Dieu, et le ciel sait les malheurs qui en retomberaient sur nous. Songez que le pape transmet au grand inquisiteur toute sa puissance spirituelle, qu'il peut punir à son gré, et par tous le moyens qu'il juge convenables, sans considération d'âge, de famille ou de rang, ceux qu'il soupçonne de tiédeur pour les intérêts de l'Église;

et la reine-mère raconta plusieurs exemples de morts subites arrivées à de grands personnages qui avaient refusé de coopérer par leur présence à l'éclat d'une telle solennité. Puis, devinant la pensée de la reine, et son mépris de la mort, elle ajouta : Vous seule ne seriez pas victime de ce qu'ils nomment la justice céleste; ils reprocheraient au roi de n'avoir point usé de son autorité pour vous faire accomplir un devoir dont il est sans exemple qu'une reine d'Espagne ait jamais osé se dispenser; c'est lui qu'ils accuseraient de votre manque de foi; c'est lui qui en subirait la peine; voyez si vous pouvez le livrer, sans remords, à un ressentiment si redoutable.

— Chère Marie-Louise, dit le roi d'un ton suppliant, c'est ma vie qu'on vous demande; je suis perdu si l'on ne vous voit point près de moi pendant tout le temps que dureront les jugements et la messe de l'auto-da-fé.

— J'irai, dit la reine, avec la résignation d'une personne qui s'immole à une autre. J'irai, je ne vous quitterai pas; mais priez le ciel d'égaler mes forces à mon courage.

XLIV

Pendant le mois qui s'écoula entre la proclamation et l'exécution de l'auto-da-fé, le conseil suprême distribua à chacun de ses membres les différents travaux que nécessitait ce grand spectacle. Don Fernando Villegas fut chargé de la construction d'un vaste théâtre sur la Plaça-Mayor. Don Alvaro de Mendoz devait faire préparer les étendards, et rassembler les cassettes dans esquelles on renferme les sentences. Don Essedan del Vado désigna les familiers pour escorter à cheval, et armés de baguettes de justice, le conseil suprême.

Le tribunal siégeant à Madrid et nommé *inquisition de cour*, réunit et jugea à la hâte toutes les causes non encore termi-

nées ; et Gaspard Fanègue, et Josué del Olmo, reçurent l'ordre de loger dans les maisons des congréganistes les plus zélés la partie des criminels qu'on avait tirés des prisons secrètes du Saint-Office, et cela pour faire place à ceux que tous les tribunaux du royaume expédiaient à Madrid.

On confia à don Francisco Bazan le soin d'enrégimenter les soldats de la foi qui conduisent les criminels au bûcher, de régler l'ordre des processions de la croix verte et de la croix blanche, et de veiller à ce qu'il y eût une ample provision de vivres et de rafraîchissements pour les membres du Saint-Office, et ceux des deux congrégations de Madrid et de Tolède (1).

La veille de ce grand jour, les prédicateurs attirèrent la foule dans les temples pour l'instruire des indulgences accordées à quiconque dénoncerait un hérétique, un juif ou tout autre justiciable du Saint-Office. La rémission des *péchés de toute nature*, *des crimes*, *excès et délits quelque graves et énormes qu'ils soient*, fut assurée à ceux qui assisteraient dans leurs fonctions les confrères de la congrégation de Saint-Pierre-Martyr (2).

La reine revenait d'une de ces prédications où le père Remy avait fait de grands efforts d'éloquence, lorsqu'elle entendit sous ses fenêtres une salve de mousqueterie qui la fit tressaillir.

— Que Votre Majesté se rassure, dit la camarera-mayor ; ce sont les soldats de la foi.

— Que viennent-ils faire ici? demanda la reine avec effroi.

(1) *Attendu*, dit l'ordonnance, que l'acte de foi doit durer toute la journée du 31, et occasionner de grandes fatigues aux ministres du Saint-Office.

(2) Tous ces détails, traduits de la relation de José del Olmo, se trouvent plus complets encore dans l'intéressant ouvrage de M. de Mortonval, intitulé *Fra Eugenio*.

— Ils viennent remplir leur mission, reprit la duchesse; les bourgeois de la ville, enrégimentés par l'ordre de l'Inquisition, sont chargés de venir offrir à Vos Majestés catholiques le *fagot d'honneur*, celui qui doit allumer tous les autres.

— Et l'on accepterait cet horrible hommage? s'écria la reine avec indignation.

— Le capitaine de la compagnie de la foi sera reçu, madame, avec tous les honneurs du palais. Le roi sait trop bien ce qui est dû aux ministres du Saint-Office pour ne pas accueillir l'offrande du *fagot*, comme il convient au plus ferme appui de la religion chrétienne.

— Non, jamais le roi, si juste, si bon, ne se joindra aux bourreaux de tant de suppliciés; jamais sa main royale n'allumera le feu qui doit dévorer ces malheureux...

Au même instant la voix des huissiers annonça le roi. Il parut portant un petit fagot composé de branches d'arbustes délicats mêlées de fleurs odorantes et orné de rubans de couleur rose.

— Touchez ce symbole de foi, dit-il à Marie-Louise, pour que vous partagiez les grâces attachées au divin sacrifice.

La reine détourna la tête avec horreur. Alors le roi s'empara de sa main, lui fit faire de force un signe de croix sur le fagot fleuri, puis, revenant près du capitaine, il le lui remit en ordonnant de le porter en son nom au bûcher, pour qu'il fût le premier à allumer le feu.

Quand les soldats de la foi se furent retirés, la reine tenta de nouveau d'obtenir du roi la permission de ne point assister à l'auto-da-fé. Elle promit de se faire saigner ce jour là; elle affirma qu'elle se sentait malade, qu'elle devrait être au lit. Le roi, ému de si vives instances, commençait à y résister plus faiblement, lorsque la camarera-mayor vint ranimer sa démence religieuse, et lui prouver que c'était perdre la

reine dans ce monde et dans l'autre que de céder à une peur d'enfant, dont la religion devait triompher.

— Rappelez-vous, Sire, ajouta-t-elle, l'auto-da-fé de 1559, et les paroles mémorables de votre aïeul, Philippe II, au condamné Carlos di Sessa, qui, marchant au supplice, eut l'audace de s'arrêter devant ce grand roi pour lui demander grâce. « Si mon propre fils, dit-il, était suspect d'hérésie, je l'abandonnerais lui-même à la justice de l'Inquisition. Oui, mon horreur est telle, pour vous et vos semblables, que si l'on manquait de bourreaux, j'en servirais moi-même. »

— Pouvons-nous montrer moins de zèle, s'écria le roi. Ah! chère Louise! j'ai votre promesse, j'y compte. Pensez aux bienfaits qui nous attendent pour prix de ce grand acte; et, loin de le déplorer, vous vous en glorifierez devant Dieu.

A ces mots, il quitta l'appartement de la reine pour aller voir passer la procession de la Croix verte et celle de la Croix blanche. La foule était déjà rassemblée sur la place du couvent de doña Maria d'Arrago, où la Croix verte était exposée à l'adoration des fidèles au milieu d'une quantité prodigieuse de cierges et de lustres. Le duc Medina-Cœli, en habits de gala, suivi des grands d'Esgagne, vêtus, ainsi que lui, à la mode du temps des Maures, en étoffes de soie brodées d'or, avec des chapeaux entourés de plumes blanches, vint prendre l'étendard.

Les congréganistes ouvraient la marche et portaient la Croix blanche; le prieur du couvent de Hocha portait la croix verte: la musique de la chapelle royale marchait devant lui en chantant le *Miserere*.

Après avoir parcouru une partie de la ville, la procession s'arrêta à la Plaça-Mayor. La Croix verte fut posée sur l'autel; on la couvrit d'un crêpe noir. On planta à côté l'étendard; puis la procession se remit en marche pour se rendre à la porte de Fuen-Carral. C'était là, à peu de distance des murs de la ville, que les *soldats de la foi* avaient construit

un bûcher carré, de soixante pieds de long sur sept de hauteur; il était hérissé de poteaux garnis de chaînes et de colliers de fer; au milieu se trouvait un piédestal où l'on planta la croix blanche. C'était là que devait s'accomplir le dernier acte de la sanglante tragédie.

XLV

Le 30 juin 1680, dès sept heures du matin, le roi et les deux reines, suivis de toute la cour, se rendirent sur l'amphithéâtre de la Plaça-Mayor. La foule remplissait déjà le centre de cette place et toutes les rues adjacentes. Les bourgeois occupaient les gradins élevés de chaque côté des échafauds. La chaire du grand inquisiteur, ou plutôt le trône, *Solio*, ainsi qu'il est nommé dans la relation, dominait de quarante pieds le balcon du roi. A droite de ce balcon étaient les gradins destinés aux inquisiteurs; à gauche, ceux que devaient occuper les criminels. En face du roi on voyait deux cages découvertes où les condamnés devaient être conduits successivement pour entendre leurs sentences, lues par les commissaires du Saint-Office.

Il est à remarquer que le trône du grand inquisiteur, couvert d'un dais de drap d'or, entouré de tous les chapelains d'honneur et paré de tous les ornements épiscopaux de son excellence, était beaucoup plus magnifique que celui du roi, et que tout dans cette solennité tendait à prouver au peuple la suprématie de l'Église sur la monarchie.

On avait pratiqué au-dessous de l'amphithéâtre deux prisons secrètes, et une salle d'audience, dans le cas où les criminels auraient à faire de nouvelles révélations. Le dessous des gradins des criminels formait une grande pièce consacrée à recevoir les moines et les frères *agonisants*, chargés d'assis-

ter ces malheureux. A deux prêtres par victime, le nombre des religieux se monta à trois cents.

Une forêt de hautes colonnes élégamment ornées supportaient d'immenses rideaux qui défendaient le théâtre entier contre les rayons du soleil. Des tapis de Perse recouvraient le plancher, de riches draperies unissaient les colonnes. L'or, l'argent, les pierreries brillaient de toutes parts, et tant de luxe, de splendeur, étaient là pour rendre plus éclatants la cruauté des hommes, le pouvoir de l'Église et le triomphe du fanatisme.

Le cortége se fit attendre. Il était composé de toutes les autorités civiles et militaires. Le grand inquisiteur en soutane de moire violette, en rochet, en camail, coiffé d'un chapeau orné de glands suspendus à des cordons, montait un beau cheval bai couvert de nœuds de rubans violets. Un grand nombre de pages, douze laquais à sa livrée, et cinquante gardes commandés par le marquis de Pobar, suivaient son excellence.

En mettant pied à terre, don Valladarès quitta son chapeau et prit un bonnet carré. Les autres inquisiteurs l'imitèrent et se rendirent avec lui sur le théâtre. Là il revêtit les habits pontificaux, puis il monta les degrés qui conduisaient au balcon du roi.

A l'approche du grand inquisiteur, Charles II et les deux reines se levèrent. Le roi se découvrit; on plaça devant lui le livre des Évangiles ouvert et un crucifix sur lesquels il étendit sa main pendant que don Valladarès lisait la formule du serment que devait prononcer Sa Majesté catholique.

Voici la traduction littérale de ce serment.

« Votre Majesté jure et promet, par sa foi et parole royale, que comme vrai roi catholique placé par la main de Dieu, il défendra de tout son pouvoir la foi que tient et croit la sainte mère, église apostolique de Rome, ainsi que la conservation et l'agrandissement d'icelle, qu'il poursuivra les hérétiques

et apostats ennemis d'icelle, et qu'il commandera de donner et donnera l'aide et le secours nécessaires au Saint-Office de l'inquisition et à ses ministres, afin que les hérétiques perturbateurs de notre religion chrétienne soient appréhendés et châtiés selon les droits et sacrés canons, sans qu'il y ait omission de la part de Votre Majesté, *ni exception de personne aucune de quelque qualité qu'elle soit.* »

Le serment prononcé, le grand inquisiteur monta dans sa chaire; puis défila sous ses yeux le cortége des congréganistes, portant les statues gigantesques des criminels morts dans les tortures. Ces figures burlesques portaient dans leurs mains de carton des coffres remplis des os de ceux qu'elles représentaient. Ces os devaient être livrés aux flammes du bûcher. Venaient ensuite les criminels vivants chacun entre deux moines et gardés par des *familiers* choisis parmi des gentilshommes et des grands d'Espagne. Ils précédaient les malheureux condamnés au feu. Ceux-ci se distinguaient de loin à leur *corazas,* sorte de bonnet pointu très-haut de forme, et à leurs san-bénito. Des flammes étaient peintes sur tous ces emblèmes, avec cette différence que les flammes avaient la pointe renversée sur le vêtement des *réduits,* on appelle ainsi ceux à qui l'on accorde la faveur d'être étranglés avant d'être brûlés, et qu'il y avait des dragons mêlés aux flammes sur les habits des *obstinés* destinés à périr vivants sur le bûcher.

A ce spectacle effroyable, le peuple parut terrifié. Il se fit un morne silence, on n'entendit plus que les hurlements de douze de ces malheureux, qui, malgré leurs bâillons, rugissaient de fureur, et détournaient convulsivement la tête à l'approche du crucifix que les moines pressaient sur leurs lèvres.

Jusqu'à ce moment la reine, les yeux fixés sur son missel n'avait rien vu de tout ce qui défilait devant elle. Mais les cris, les plaintes des condamnés ne la laissèrent pas longtemps

s'abuser sur l'affreuse cérémonie à laquelle on la forçait d'assister. Elle se sentit émue d'une pitié déchirante. Un cri involontaire s'échappa de son cœur. Le roi se retourna vers elle et dit, avec l'accent d'une terreur imbécile :

— Quel pécheur oserait plaindre ces damnés ? ces monstres d'impiété qui repoussent le Christ à leurs derniers moments?

Après un sermon accompagné des gémissements des criminels, on procéda aux jugements des effigies. Don Pedro souleva le mannequin dont le nom était le premier sur la liste, le porta gravement dans l'une des cages, et un secrétaire lut son arrêt, comme si la statue pouvait l'entendre, et il en fut de même pour les autres.

On passa ensuite du jugement des criminels à celui des condamnés au feu. Ils étaient au nombre de vingt-deux, dont vingt juifs, tant hommes que femmes, un renégat et un mahométan. Parmi se trouvait une jeune et belle fille qui, placée sur l'estrade dont le bout se joignait au balcon de la reine, pensa qu'elle pourrait être entendue de Marie-Louise, et la supplia de demander sa grâce.

— Grande reine, lui dit-elle, votre présence royale n'apportera-t-elle point quelque changement à mon malheur? Considérez que je suis jeune, et qu'il s'agit d'une religion que j'ai sucée avec le lait de ma mère.

Ces paroles déchiraient le cœur de la reine ; mais stupéfiée par la vue de tant d'horreurs, elle n'osait dire un mot en faveur de cette pauvre fille. D'ailleurs elle savait trop bien que toute prière de sa part serait non-seulement rejetée, mais regardée comme un crime.

— O mon Dieu! pensa-t-elle en levant les yeux au ciel, inspirez-moi un moyen de salut pour cette infortunée!...

Et le Seigneur, touché d'une ferveur si vive, si charitable, fait naître dans l'esprit de la reine l'idée de s'adresser à son grand-écuyer, le marquis d'Astorga, qui se trouve justement

placé derrière elle du côté des gradins où sont les criminels.

— Vous l'avez entendue, lui dit-elle à voix basse, de peur d'éveiller l'attention de la duchesse de Terra-Nova, qui était aussi derrière elle, mais à sa droite. Que faire pour la sauver?

— Lui conseiller de demander à faire une révélation, Madame, répond furtivement le marquis.

— Mais je ne puis lui parler.

— Si Votre Majesté le désire, je tâcherai de lui faire parvenir...

— Ah! ma reconnaissance en sera éternelle...

Puis la reine resta immobile sur son fauteuil, se gardant bien de porter les yeux du côté de sa jeune protégée.

Ce qu'allait tenter le marquis d'Astorga n'était pas sans danger. Mais plaire à la reine, mériter sa reconnaissance, sauver une belle fille, que de raisons pour braver la colère du grand inquisiteur lui-même! D'ailleurs, tout servait ce projet. Un des moines chargé d'assister la pauvre Maria, était connu du marquis d'Astorga; il l'avait déjà employé dans plus d'une négociation difficile. Certain de sa docilité, le marquis lui fit un signe qui attira son attention; puis d'autres signes, dont les Espagnols se servent entre eux pour se parler à distance, furent compris du religieux; il se pencha vers sa jeune patiente, lui parla longtemps à l'oreille. Alors la pauvre fille tomba en convulsion, et le moine saisissant l'intervalle d'un jugement à un autre, s'écria : Dieu soit béni! la grâce opère!... La criminelle demandait à faire une révélation!... Mais la voilà saisie d'un accès de folie. On ne peut la juger dans cet état... elle est mourante.

Alors plusieurs voix s'écrièrent :

— Qu'on la porte à la salle d'audience!

Le peuple, fatigué de cette torture, qui durait déjà depuis huit heures, accueillit avec transport cette occasion de relâche, et les membres du Saint-Office qui s'apercevaient du refroi-

dissement général pour ces nombreux supplices, affectèrent en cette circonstance une disposition à la clémence, dont un autre prisonnier profita pour faire la même demande que Maria.

Tous deux furent descendus dans les prisons pratiquées sous les gradins des inquisiteurs. Don Atonio Zambrana vint leur donner audience, puis il monta faire son rapport au grand inquisiteur, qui, ayant consulté à ce sujet les seigneurs du conseil et usant de la clémence *accoutumée* de ce saint tribunal, délivra les deux prisonniers de la mort, aux grands applaudissements du peuple.

Un regard, un seul regard de la reine porté sur le marquis d'Astorga, suffit pour lui apprendre qu'elle n'oublierait de sa vie la joie qu'elle lui devait en ce moment.— Je suis payée de mon obéissance, pensa-t-elle, en m'accordant la vie de ces deux malheureux, le ciel me prouve que je devais venir, que e devais affronter le spectacle de si cruelles souffrances, puisqu'il me réservait la grâce d'en soulager quelques-unes.

Encouragée par ce succès, Marie-Louise espéra trouver dans cette consolation la force de maîtriser ses impressions. Mais lorsque les soldats de la foi firent descendre les criminels devant l'autel où devaient se faire les adjurations; lorsqu'ils forcèrent les condamnés à monter à âne pour se rendre vers le bûcher qui les attendait; lorsqu'elle vit ce brillant cortége se mettre en marche pour conduire tant de malheureux à la mort, la pensée de ne pouvoir rien pour eux l'oppressa tellement qu'elle sentit sa force expirer. La pâleur de la mort couvrit son visage, sa tête se renversa sur le dossier de son fauteuil.

— La reine se trouve mal, dit vivement le marquis d'Astorga à la camarera-mayor.

— Silence, répondit à voix basse la duchesse en empêchant le grand-écuyer de se lever pour secourir la reine; gardez-vous de faire apercevoir sa faiblesse,

— Mais elle peut succomber à...

— N'importe, interrompit madame de Terra-Nova, tout vaut mieux pour elle que de s'attirer la colère du roi et celle du grand inquisiteur.

Le marquis resta immobile, car il savait trop bien qu'en cette circonstance la duègne disait vrai.

En défilant sous le balcon royal, les condamnés qui imploraient par un dernier regard l'assistance de leurs souverains, purent croire que la reine était morte à l'aspect de leurs tortures; elle resta sans connaissance jusqu'au moment où le bruit des fanfares apprit au peuple que la fête était terminée, c'est-à-dire que les victimes venaient d'être jetées sur le bûcher, alors plusieurs décharges de mousqueterie retentirent de toutes parts. La musique de la chapelle du roi vint joindre ses accords bruyants aux *vivats* des *familiers* de l'inquisition, et cela pour couvrir les voix déchirantes, les gémissements effroyables des victimes que dévoraient les flammes.

Le roi se trouvait alors dans un tel état de stupeur qu'il fallut l'avertir que tout était fini, et pourtant il siégeait là depuis douze heures sans avoir pris la moindre nourriture, n'osant se distraire un instant d'une solennité qui devait lui attirer tant d'*indulgences*, et voulant donner l'exemple d'une soumission sans bornes aux arrêts du Saint-Office. Cette ferveur imbécile alla si loin, que le grand inquisiteur et le conseil suprême s'étant déjà retirés, le roi attendait encore qu'un prêtre vînt lui permettre de se lever. Ce fut la reine-mère qui le tira de son extase, en se levant la première.

— Quoi! dit le roi, est-ce tout? puis-je m'en aller?

Sur l'assurance que sa mère lui donnait, il quitta le balcon sans s'apercevoir que la jeune reine se soutenait à peine, sans voir l'horreur profonde empreinte sur son front, qu'elle emportait de ce spectacle épouvantable, autant de haine pour les fanatiques qui l'avaient sollicité, que de dégoût pour le maître qui en avait permis l'exécution.

XLVI

Ce tableau des mœurs espagnoles et des plaisirs de la cour du temps de Charles II, suffit pour donner l'idée de la tristesse qui accablait Marie-Louise, de la monotonie des persécutions mesquines, de la contrainte tyrannique qu'elle eut à souffrir pendant huit années; cet enchaînement de jours tous semblables, soumis aux mêmes actions, à la même étiquette, aux mêmes ennuis, seraient trop fastidieux à peindre. Nous dirons simplement que pendant le long intervalle qui sépara l'époque de son mariage de celle que nous allons retracer, la reine n'eut d'autre adoucissement à son sort que la satisfaction de voir la duchesse de Terra-Nova remplacée dans sa charge par la vieille duchesse d'Albuquerque.

Une intrigue de cour amena le renvoi de la camarera-mayor que la reine eut en vain sollicité.

Encouragée par le succès de toutes ses menées ambitieuses, la duchesse de Terra-Nova se ligua avec le père Reluz pour ôter le pouvoir au duc de Médina-Cœli. Mais celui-ci prévenu à temps de leur complot, le déjoua, le dénonça au roi, et, prétextant l'impossibilité de régir les affaires du gouvernement tant que le confesseur du roi et la camarera-mayor se ligueraient pour entraver tous ses plans, il déposa sa démission aux pieds de Sa Majesté.

L'idée d'être abandonné du seul ministre qui pût remédier aux maux dont l'Espagne était menacée, du seul homme qui pût trouver dans son intelligenee les ressources indispensables pour sortir des embarras où la régence avait laissé les finances de l'État, inspira un tel effroi au faible Charles II, qu'il promit au duc de Médina-Cœli tout ce qu'il exigeait.

Le confesseur et la camarera furent aussitôt sacrifiés, et

leurs successeurs choisis sans plus de délai. Le roi mit une seule condition à sa complaisance ; c'est que le grand inquisiteur approuverait ce changement, et particulièrement la nomination du frère dominicain qu'on lui proposait pour nouveau confesseur. Le duc avait prévu l'objection en choisissant, pour remplacer le père Reluz, un favori de don Valladarez ; mais le peu de tranquillité que la reine gagna à l'éloignement de la duchesse de Terra-Nova fut cruellement payé par le renvoi de madame Cantin Viremont, cette bonne nourrice que la duchesse de Terra-Nova regardait comme la personne dont les rapports avaient le plus contribué à sa disgrâce. Sans se donner la peine de vérifier si ses soupçons étaient fondés ou non, cette femme implacable ne pensa plus qu'à la vengeance.

Une dénonciation faite par un Français (1) à la solde de la duchesse, et connu pour être l'ennemi de la reine, accusa madame Viremont d'avoir voulu empoisonner le roi.

La malheureuse femme fut arrêtée ; elle subit la question ; rien ne put la faire convenir d'un crime dont elle était innocente. Frapper d'une telle accusation une femme attachée par tant de liens à la reine, c'était faire supçonner la reine elle-même. Mais le roi ne se laissa point abuser par ces perfides insinuations. Il se borna, dans sa faiblesse, à ne point punir les accusateurs de madame Viremont, dont l'innocence fut bientôt reconnue. La reine, indignée de cette injustice, et craignant pour la vie de sa nourrice, l'engagea à se retirer en France. C'était se priver des soins de la seule amie qui lui restât. Mais la torture avait si cruellement martyrisé la pauvre femme, qu'elle avait besoin du secours des gens de l'art pour rétablir ses membres disloqués, et la reine redoutait avec raison de la confier à des médecins espagnols. Marie

(1) Cet homme, nommé Léveillance, avait été page de M. de Villars.

Louise exigea cette séparation, mais au moment de l'accomplir, elle ne put contraindre sa douleur, alors madame Vire-s'écria :

— Plutôt mourir que de vous quitter. Ah! n'exigez pas de moi ce sacrifice. Qu'irai-je faire en France? La mort de la duchesse de Fontanges m'a enlevé ma seule protectrice, la seule personne à qui je puisse parler de vos peines. Ah! laissez-moi user le peu de forces qui me reste à vous servir encore!

Il fallût que la reine la conjurât de partir et lui fît accroire qu'elle seule pouvait lui rendre le service d'instruire sa famille du sort qui la menaçait.

— Car tu n'en doutes pas, ajouta-t-elle; ceux qui n'ont pas craint d'attenter à mon honneur par cette infâme accusation ne craindront pas plus d'attenter à ma vie. Les avertissements, les menaces de la cour de France peuvent seuls me protéger. Va, dis à mon père, au roi mon oncle les traitements que j'endure, ceux que mes ennemis me préparent. Dis-leur dans quel état de marasme est tombé le roi; les intrigues, les espérances que cet état fait naître. Enfin peins-leur tout ce que je ne saurais écrire. Ah! que j'aie au moins leur pitié pour consolation! si leur puissance ne peut m'être d'aucun secours. Va ranimer le souvenir, la compassion des ingrats qui m'oublient.

Des larmes interrompirent cet adieu cruel; madame Virement le reçut comme un ordre, et l'espoir d'être utile à sa chère maîtresse lui rendit le courage de se séparer d'elle.

XLVII

La marquise de Villars, toute dévouée à la jeune reine, avait un esprit trop clairvoyant pour n'être pas suspect aux

ennemis de Marie-Louise; aussi ne tardèrent-ils pas à la dénoncer au roi comme entretenant les sentiments français et anti espagnols de cette malheureuse princesse. On créa des tracasseries au marquis de Villars, et l'on obtint bientôt son rappel en France.

Le marquis de Feuquières était ambassadeur de France à Madrid en 1688. Le comte de Mansfeld venait de recevoir l'ordre de l'empereur d'Allemagne de se rendre auprès de Charles II, moins pour y remplir les fonctions d'ambassadeur que pour guetter les progrès de la maladie dont le roi était atteint, et pour tout disposer afin de s'emparer de sa succession s'il venait à succomber, et la conserver ainsi à la maison d'Autriche.

La jeune reine était le plus grand obstacle à ce projet, car par les lois d'Espagne elle hériterait de la couronne; et la prépondérance de la France deviendrait alors si grande en Europe, que les autres puissances s'en alarmaient par prévision. L'Autriche particulièrement perdait tous ses droits sur l'Espagne, à moins qu'un enfant de Charles II ne maintînt la succession du trône dans la famille de Philippe IV.

On attendait à la cour de Madrid le nouvel ambassadeur envoyé par l'Autriche. C'était le comte de Mansfeld.

Dans l'âge où sans rien perdre de sa beauté, un homme peut joindre à son intelligence naturelle les secours de l'expérience, M. le comte de Mansfeld était ambitieux par caractère et prodigue par goût. Ses dissipations ruineuses avaient souvent nui à ses projets d'élévation. Innocent de tout mal inutile, il fallait qu'une mauvaise action lui parût très-profitable pour qu'il fût tenté de la commettre; mais son utilité la lui rendait toujours facile. Implacable pour les défauts, indulgent pour les vices, il avait des manières charmantes, une gaieté imperturbable qui masquaient parfaitement son manque absolu d'âme et de conscience, et il possédait à un haut degré cette sorte de bravoure, fille d'une vanité bien placée,

qui porte à se distinguer à l'armée, ou à se battre convenablement en duel, sans préjudice de toutes les autres lâchetés dont l'ambition, l'intrigue et la cupidité peuvent rendre capable. Un tel homme devait prendre une grande influence dans un gouvernement dont les rênes étaient flottantes.

Le duc de Médina-Cœli, depuis longtemps premier ministre, voyant s'augmenter chaque jour les misères de l'État et les difficultés de le régir, pensait à se débarrasser du fardeau des affaires. La crainte de voir le pouvoir passer dans les mains de ses ennemis était le seul motif de sa persévérance à supporter les plaintes du peuple et les reproches de la noblesse. L'altération des monnaies venait de porter le dernier coup au crédit du gouvernement; la peste ravageait le port de Sainte-Marie; la disette se faisait sentir dans plusieurs provinces, et il fallait toute la patience des sujets espagnols, tout leur respect envers leur roi, pour ne pas se révolter contre une administration si déplorable.

Le comte de Monterey, général illustré par plusieurs grands faits d'armes, encore jeune, et désolé de voir son beau pays accablé de tant de maux, se ligua avec le comte d'Oropeza et le marquis de Mansera pour détrôner le premier ministre, ou du moins pour s'opposer de tout leur pouvoir aux mesures désastreuses qui ruinaient l'État.

L'amour de la patrie n'était pas le seul qui engageât le comte de Monterey à combattre le duc de Médina-Cœli. Exilé par don Juan d'Autriche, à propos d'une pièce de vers faite contre le bâtard de Philippe II, et dont il n'était point l'auteur, le comte de Monterey se trouvait au nombre des seigneurs dont Marie-Louise avait demandé et obtenu le rappel avec celui de la reine-mère. La reconnaissance du comte s'augmenta beaucoup en voyant la beauté de sa bienfaitrice. Longtemps il fut dupe de son cœur; il croyait encore obéir au sentiment le plus pur que déjà l'amour, et un amour espagnol, l'absorbait entièrement. Mais sachant trop bien que l

moindre soupçon de cet amour le rendrait à l'exil, et ne voulant pas risquer le bonheur d'admirer chaque jour Marie-Louise, contre l'espoir incertain de lui inspirer quelque intérêt pour sa passion, il s'était juré d'en garder l'éternel secret. La profonde tristesse de la reine, la vie de garde-malade à laquelle elle se résignait sans chercher à se faire plaindre, l'absence complète de toute coquetterie de sa part, auraient rendu la discrétion du comte de Monterey facile, si le charme répandu sur toute la personne de Marie-Louise, la grâce empreinte dans ses moindres actions, dans ses paroles les plus insignifiantes, n'avaient jeté à son insu un trouble invincible dans l'âme de ceux à qui leur emploi à la cour permettait de la voir souvent. Renoncer au bonheur qu'on ne peut atteindre, est une résolution à la portée de tous les caractères; mais voir un rival plus audacieux obtenir la moindre des préférences qu'on n'ose désirer, voilà ce qui est au-dessus des forces humaines.

Le marquis Pas de Feuquières était depuis trois ans ambassadeur de France à Madrid, lorsqu'en sortant de la cour où venaient d'être présentés avec solennité les envoyés moscovites, il fut pris d'une fluxion de poitrine qui l'enleva en moins de trois jours (1). C'était un homme de mérite, brave militaire et bon diplomate. Louis XIV, voulant récompenser ses services, nomma son fils aîné, le marquis de Feuquières, au gouvernement de Verdun, et choisit le comte de Rébenac, frère puîné de celui-ci, pour remplacer son père dans l'ambassade d'Espagne.

Charles II accueillit cette nomination avec plaisir. Il conservait un bon souvenir du vieux marquis de Feuquières dont le caractère noble et l'esprit prudent avaient su défendre

(1) Le marquis Pas de Feuquières, lieutenant-général des armées du roi, ambassadeur en Espagne, mourut à Madrid, le 6 mars 1688. (*Gazette* de 1688, 20 mars.)

les intérêts de la France, sans se mêler des intrigues de la cour de Madrid. La reine le regrettait comme un témoin de ses peines, et non comme un protecteur, car elle savait que ses avis, ses représentations, n'avaient point été écoutés. Mais il la plaignait, c'en était assez pour qu'il lui inspirât de l'affection. Elle se rappelait confusément son fils, le comte de Rébenac; elle l'avait vu dans un moment où toute au désespoir de quitter la France, les objets présents disparaissaient derrière les images empreintes dans son cœur, et elle ne redoutait, ni n'espérait rien de lui.

Il n'en était pas ainsi pour le comte de Rébenac, depuis le jour où ses lettres de créance étaient venues le consoler de la mort de son père, il éprouvait une sorte de délire facile à concevoir, si l'on se rappelle son extase à la première vue de la princesse Marie-Louise d'Orléans, lorsqu'il dut, en qualité de commandant, l'accompagner jusqu'à la frontière de France.

Jamais la beauté, les grâces, le malheur d'une femme ne firent une plus vive impression sur une âme passionnée. Les périls de la guerre, les graves occupations de la politique, l'absence, le désespoir de jamais atteindre au triomphe d'un amour trop ambitieux; rien n'était parvenu à calmer ce sentiment dans le cœur de M. de Rébenac. Il avait cédé au vœu de sa famille en faisant un mariage de convenance; mais son attachement tout fraternel pour madame de Rébenac n'avait en rien diminué la passion qu'il nourrissait, sorte de culte fanatique auquel toutes ses idées se rapportaient, ce qui maintenait son imagination dans un monde idéal, et lui faisait sacrifier tous les biens à sa portée, pour se livrer au plaisir d'en rêver d'impossibles.

Envoyé du roi de France à Brandebourg, le comte de Rébenac n'avait jamais pu obtenir de congé pour aller voir son père à Madrid. Sa raison approuvait cette rigueur, car peu de jours passés près de son idole auraient suffi pour trahir sa folie, et l'idée de se laisser deviner lui inspirait une véritable terreur.

Mais cette prudence ne tint pas contre la perspective qui lui était offerte. Pouvoir contempler chaque jour cette femme angélique dont le souvenir faisait sa vie, pouvoir l'entendre, lui parler, la secourir; être autorisé par le plus grand roi de l'Europe à veiller sur elle, à la protéger contre l'intrigue et la tyrannie. Quelle mission divine! et comment le danger d'y perdre la raison ou la vie l'aurait-il détourné de l'accomplir!

XLVIII

A la première nouvelle de sa nomination, M. de Rébenac quitta en toute hâte Brandebourg pour venir prendre les ordres de Louis XIV. Les honneurs qu'on lui rendit, les félicitations qu'on lui prodigua, les fêtes qu'on préparait à la cour, rien ne put le retenir un jour de plus à Versailles; il partit seul pour Madrid, devant trouver sa maison toute montée, puisqu'il conservait, dans son respect filial, la même chancellerie et les mêmes serviteurs qu'avait laissés son père.

On ferait un volume des pensées qui agitèrent M. de Rébenac pendant ce long voyage. Que d'espérences insensées, que de vagues résolutions, que de serments faits avec sa conscience de plutôt mourir, que de révéler son secret soit par l'effet d'une émotion soudaine, soit par la crainte d'un piége ou le hasard d'une imprudence! Aux promesses illusoires succédaient les suppositions alarmantes. L'Europe entière connaissait l'état de Charles II. Son manque d'héritier intéressait au plus haut point les deux grandes puissance qui se croyaient des droits à sa succession. Le malheur de la reine était le sujet de plus d'une correspondance diplomatique. Mais n'était-il pas possible qu'entourée de courtisans, de seigneurs empressés à lui plaire, la reine n'eût fait choix d'un consolateur? Nul bruit à ce sujet ne s'était répandu, mais

lorsqu'il y va de la vie, on peut trouver un adorateur discret. L'avoir vue si peu et depuis si longtemps permettait les suppositions les plus contraires; celle qui revint le plus souvent à l'idée du voyageur était naturellement la plus inquiétante, et lorsqu'il arriva à Madrid, son imagination jalouse avait si bien travaillé, qu'il voulait apprendre avant tout le nom du favori créé par lui pour être l'objet de sa haine et de son désespoir.

L'étiquette voulait que l'ambassadeur de France restât plusieurs jours incognito avant de faire son entrée solennelle à Madrid et avant d'être présenté à Leurs Majestés. M. de Rébenac les passa moins à s'instruire des usages de la cour d'Espagne qu'à questionner sur les aventures romanesques qui s'y passaient.

Dans ses longues conversations avec son premier secrétaire d'ambassade, le nom de la reine se trouva souvent mêlé aux détails de plusieurs affaires d'Etat. On citait son courage à prendre le parti de la France contre les intentions hostiles du gouvernement espagnol, et l'on savait devoir à son crédit sur l'esprit du roi la rétractation de différents actes qui auraient indubitablement amené la guerre entre les deux puissances. Tous ces renseignements, fort utiles au plan de conduite du nouvel ambassadeur, ne satisfaisaient point sa curiosité; il pouvait d'un mot apprendre ce qu'il craignait et désirait; mais ce mot lui semblait une profanation. Questionner sur les sentiments, les faiblesses de sa divinité, comme on questionnerait sur les aventures d'une femme ordinaire, lui paraissait un crime de lèse-majesté, et il se résigna à attendre de son observation ou de l'indiscrétion des courtisans la découverte à laquelle il attachait tant de prix.

Se trouver si près de Marie-Louise et ne pas la voir, attendre patiemment la visite du grand-écuyer chargé de lui apprendre le jour et l'heure fixés pour sa présentation, c'était un effort au-dessus du courage de M. de Rébenac. Il méditait

sur les moyens d'apercevoir furtivement la reine, soit à l'église, soit à la chasse, lorsqu'il apprit que le roi, profondément affligé du désastre récemment arrivé à Naples par suite d'un affreux tremblement de terre (1), venait d'ordonner des prières publiques et des processions dans tous les quartiers de Madrid. Lui-même devait se rendre sous le dais à la cathédrale, accompagné des deux reines et de toute la cour.

En voyant le peuple se porter dans la grande rue, où le cortége royal devait passer, le comte de Rébenac pensa qu'il pouvait se mêler à la foule sans être reconnu. Pour plus de sûreté, il envoya Benoît, son fidèle valet de chambre, lui acheter un de ces manteaux et un de ces chapeaux à grands bords qui sont la partie essentielle du costume d'un bourgeois espagnol. Il s'en vêtit, et, ainsi déguisé, il sortit par une porte secrète du palais de l'ambassade, et suivit les curieux qui couraient vers la cathédrale.

Bientôt les chants religieux annoncèrent la procession; les pénitents blancs ouvrirent la marche; ensuite vint le haut clergé, présidé par le cardinal-nonce, puis les ministres, les membres du conseil royal, les principaux corps de l'État; enfin les cris de : *Viva el Rei! Viva la Reina!* annoncèrent Leurs Majestés. M. de Rébenac sentit son cœur battre avec tant de violence que sa respiration s'arrêta; mais, bientôt ranimé par le bonheur de revoir l'objet de tous ses rêves, il fendit la presse, au risque d'être maltraité, et parvint au premier rang des curieux à l'instant même où Marie-Louise pui-

(1) Le récit détaillé de ce désastre se trouve dans la *Gazette* de 1688 Vingt mille personnes périrent sous les décombres. Les plus beaux édifices, l'église de Saint-Paul, celle des Apôtres, dont la façade était le reste d'un ancien temple élevé à Castor et Pollux; la coupole du trône de Saint-Janvier, celles des Jésuites, peinte par Lanfranc, la plupart des palais de Naples et de ses environs furent entièrement ruinés. Le cardinal des Ursins fut sauvé par miracle sous une voûte qui seule avait résisté à l'écroulement de tout son palais.

sait de sa belle main dans la bourse que sa camarera-mayor tenait ouverte, et jetait de l'argent aux pauvres, qui la bénissaient.

— Toujours aussi belle! s'écria M. de Rébenac dans le délire de sa joie.

Cette exclamation singulière, ces mots français sortant de la bouche d'un homme vêtu à l'espagnole, excitèrent le rire de ses voisins et l'attention d'un personnage muet, qui semblait plus occupé de surveiller l'ambassadeur de France que de regarder passer la procession.

A l'abri de son déguisement, le comte crut pouvoir accompagner le cortége jusqu'au parvis du Temple, et s'enivrer le plus longtemps possible de la vue de son idole. Parvenu près de la porte où la reine allait passer, il vit plusieurs dames de la cour former une haie devant lui pour empêcher qu'on ne s'approchât de Sa Majesté. Tout à coup l'une de ces femmes se retourne, fixe sur lui un regard étonné, le reconnaît et dit, de l'accent le plus ironique :

— Vous ici!

C'était la comtesse de Soissons.

XLIX

— Est-ce bien elle? se demanda M. de Rébenac en s'enuyant sans répondre, est-ce bien cette femme exilée de France pour crime? est-ce la complice de la Voisin que j'ai revue parmi les dames du palais de la reine? Mais, je n'en puis douter, c'était bien sa voix, son regard audacieux, ce beau visage qui l'a faite un moment reine de France. Ah! sa présence ici présage un malheur. Par quel pourvoir infernal est-elle parvenue à quitter Bruxelles, le lieu de son exil, pour

venir se réfugier ici, à la cour de Charles II, auprès de la princesse la plus honorée, la plus pure? Son admission à cette cour dévote cache un mystère que je découvrirai. Il faut qu'elle soit protégée par quelque grande puissance pour avoir osé s'y présenter. C'est l'instrument secret d'une intrigue que le ciel m'aidera à déjouer, je l'espère. D'ici là, soyons prudent et redoutons sa haine; on sait ce qu'elle produit...

Cette rencontre inattendue, la contrariété d'avoir été reconnu là où un ambassadeur de France n'était pas à sa place, gâtèrent la joie si douce qu'avait éprouvée le comte de Rébenac à retrouver Marie-Louise d'Orléans dans tout l'éclat de sa beauté, et entourée de ce prestige royal qui ajoutait encore la magnificence à la grâce.

Elle avait alors vingt-six ans. De longs ennuis que nulle espérance ne venait distraire donnaient à son visage l'expression d'une langueur pleine de charme. Sa démarche était lente, comme celle d'une personne que rien n'attire, que rien n'agite, ses yeux pensifs regardaient sans voir, son sourire était sans gaieté, sa voix sans inflexions; il semblait qu'abattue sous le poids d'une existence insipide, la vie de l'âme l'eût abandonnée, et que, n'attendant nul bonheur sur cette terre, cette âme se fût déjà envolée vers les cieux.

Une circonstance presque sans exemple la tira bientôt de cette léthargie.

La santé du roi s'affaiblissait au point de faire pressentir sa mort prochaine. L'Espagne et l'Autriche s'alarmaient également d'un événement qui devait placer sur la tête d'une Française la double couronne de Charles-Quint. Deux seuls moyens se présentaient pour éviter d'augmenter encore la puissance de Louis XIV par le règne de sa nièce : l'un était la naissance d'un héritier présomptif, l'autre la mort de Marie-Louise d'Orléans.

L'état du roi aurait dû faire écarter le premier de ces moyens. Mais la politique a des hardiesses trop souvent justi-

fiées par le succès, aux yeux des souverains et des grands hommes d'État. Qu'est-ce, en effet, que l'honneur d'une femme en comparaison des intérêts d'un gouvernement ambitieux ou des suites d'une guerre désastreuse?

Après avoir sévèrement agité cette question dans le conseil de l'empereur d'Allemagne, on décida que le comte de Mansfeld serait chargé de la mission délicate de faire parvenir à la reine d'Espagne des propositions aussi embarrassantes à faire qu'à écouter. Le caractère du comte et, par-dessus tout, la misère où ses dissipations l'avaient plongé, le mettaient dans la dépendance du pouvoir quelconque qui flatterait sa vanité, et le sortirait de l'état déplorable dont il pensait à s'affranchir par le suicide.

Il promit donc sans hésiter tout ce qu'on exigeait de lui; mais il demanda à son tour qu'on le laissât libre de choisir ses instruments et ses complices. De semblables projets ne s'exécutent pas sans aide. Il y a autant d'adresse à ne les confier qu'à des gens capables de les seconder, qu'il y en a à faire servir les personues les plus innocentes à leur accomplissement.

M. de Mansfeld avait connu la comtesse de Soissons un peu avant l'époque de son exil; il l'avait rencontrée un jour chez la Voisin, la célèbre empoisonneuse, et sans croire que la belle comtesse fût aussi coupable qu'on le disait alors, il savait que le dépit d'avoir perdu l'amour du roi, le désespoir de s'être vue contrainte à quitter cette cour où elle avait régné un moment, la rendraient facile à toute action dirigée contre la personne ou la famille de Louis XIV. En conséquence, il avait engagé l'empereur d'Autriche à écrire à sa sœur, la reine mère de Charles II, pour obtenir de son fils de recevoir à sa cour la comtesse de Soissons, faveur qui ne se fit point attendre, et dont madame de Soissons se hâta de profiter.

C'était une princesse élevée à la cour de France. Elle avait

connu tous ceux que regrettait Marie-Louise; elle pourrait lui en parler. En fallait-il davantage pour lui assurer la bienveillance de la reine?

Le comte de Mansfeld avait jugé prudent de n'arriver à Madrid que lorsque la comtesse de Soissons y serait bien établie, désirant laisser ignorer la part qu'il avait à l'accueil qu'elle y recevait. Elle seule connaissait la main qui l'y avait conduite; car, s'il était nécessaire aux desseins de l'ambassadeur d'Autriche que madame de Soissons lui fût attachée par la reconnaissance, il n'était pas moins urgent que le comte de Mansfeld eût un entretien secret avec elle avant de se rendre à la cour; mais ses démarches seraient surveillées, et il avait imaginé de déconcerter les espions en faisant naître cette entrevue d'un hasard prémédité.

La comtesse de Soissons irait visiter un château royal, situé sur la route par laquelle devait arriver M. de Mansfeld, et la rencontre se ferait naturellement à la *venta,* où tous deux devaient relayer.

Le long séjour qu'avait fait M. de Mansfeld en France, où il s'était amusé à dissiper la plus grande partie de sa fortune, lui avait donné cette grâce dans les manières et cette légèreté dans la conversation qui ne sont pas les avantages ordinaires des seigneurs allemands; mais il avait conservé de ses habitudes tudesques un air de bonhomie, un faux ton de franchise, qui lui attiraient d'abord la confiance. Il fallait toute l'expérience de la comtesse de Soissons pour démêler les atroces pensées de ce malin esprit sous la gaieté naïve et l'aimable insouciance qui les masquaient.

— J'ai bien des pardons à vous demander, madame la comtesse, dit M. de Mansfeld en entrant dans la chambre où l'attendait la comtesse; mais des raisons d'État pouvaient seules m'empêcher d'avoir l'honneur de me rendre chez Votre Altesse.

La naissance du comte de Soissons donnait à sa femme des

droits à ce titre, auquel elle tenait d'autant plus qu'on le lui contestait dans plusieurs cours.

La comtesse s'inclina et dit en souriant :

— J'ai bien pensé que cet empressement extrême n'avait pas pour unique but de me revoir plus tôt ; mais vous voyez que je n'ai pas besoin de savoir le motif de l'entretien que vous désirez pour m'empresser de vous l'accorder.

— Je sais, madame, tout ce qu'on peut attendre de votre bonne grâce, de votre esprit et de votre souvenir pour cette ingrate France.

— Oui, bien ingrate ! et plus injuste encore ! Mais que puis-je pour elle ?

— Sauver un de ses enfants, et la sauver elle-même des horreurs d'une guerre inévitable.

— Je devrais me réjouir des maux qui la menacent, mais je ne saurais rendre la France entière responsable des procédés infâmes de son roi envers moi. Dites-moi comment je puis la servir, et je verrai si ma gloire me permet...

— Ah ! votre gloire n'est compromise en rien dans ce que j'espère de votre complaisance, interrompit l'ambassadeur. Si les rapports qu'on m'a faits sont exacts, la jeune reine a déjà pour vous toute la confiance que devait lui inspirer une ancienne amie de sa famille, possédant l'avantage si précieux pour elle de connaître son pays et tous ceux qu'elle y regrette. Il est impossible que cette affection si bien fondée ne vous touche point, madame, et que vous ne désiriez y répondre par un dévouement sincère.

— Vous n'en sauriez douter, répondit la comtesse, sans penser à ce qu'elle disait, et tout occupée à deviner ce que le comte semblait être embarrassé de lui dire.

— Eh bien, cette malheureuse reine, qu'on dit fort intéressante, est dans un grand danger.

— Se peut-il ?

— Oui. Par une fatalité inconcevable, sa vie est l'obstacle

le plus réel à la brillante destinée d'un grand empire, et une seule circonstance... pourrait la soustraire... à une mort subite.

— Que voulez-vous dire?... Vous m'effrayez!..... Parlez, ajouta la comtesse en voyant que l'ambassadeur hésitait.

— Mais c'est qu'il n'est pas facile de vous faire comprendre... Cependant il y va de sa vie... Au fait, ce n'est pas moi qui ai pris cette résolution... Le crime n'en saurait retomber sur ma tête...

— Mais expliquez-vous donc, dit la comtesse avec impatience.

— D'ailleurs, continua le comte, quand la reine saura qu'il faut opter... son choix sera bientôt fait, je pense... Depuis que vous êtes à Madrid, madame, n'avez-vous rien vu, rien entendu qui puisse donner l'idée d'une préférence de la reine en faveur de quelque seigneur de la cour?

— Vous pensez bien, répondit madame de Soissons, qu'à mon arrivée ici, j'ai mis tous mes soins à découvrir celui qui devait consoler la reine de la triste existence qu'elle mène. Plusieurs des seigneurs de la cour soupirent visiblement pour elle. Le comte de Monterey particulièrement ne se donne pas la peine de cacher son adoration ; mais sa présence ne cause aucun trouble; ses soins ne lui attirent aucune préférence; enfin on ne nomme aucun favori.

— C'est que l'emploi est dangereux, qu'il y va de la vie, dit le comte.

— N'importe, reprit-elle, l'amour espagnol ne se laisse pas intimider par une telle considération; et, si Marie-Louise s'intéressait vivement au moindre de ses soupirants, elle en ferait bien vite un héros.

— Eh bien, répliqua M. de Mansfeld, il faut lui donner le désir d'accomplir cette métamorphose.

— Quelle folie! dit en riant la comtesse. Et la surveillance, la vertu, l'habitude, vous les comptez donc pour rien?

— Vraiment, c'est parce que je les crois très-difficiles à vaincre que j'ai recours à l'esprit le plus ingénieux pour y parvenir.

— Ah! c'est moi que vous chargez de cette noble corruption?

— Dites plutôt de cette action charitable. Il faut que la couronne d'Espagne reste à tout prix dans la maison d'Autriche, et par droit d'héritage : ainsi donc il faut que Charles II ait un fils.

— C'est très-bien; mais...

— Il le faut, interrompit l'ambassadeur, et je me charge de lui en prouver à lui-même la nécessité. On se résigne à tous les sacrifices pour conserver un trône. D'ailleurs, le grand inquisiteur et le père Reluz sont là pour lui prouver que le salut de l'État dans ce monde et le salut de son âme dans l'autre dépendent de cette mortification.

— Et si, justement offensée de la proposition, la reine y résistait?

— Alors, dit le comte avec l'accent du regret, nous serions contraints à tenter d'être mieux écoutés d'une autre reine.

— Je comprends... celle-ci serait sacrifiée à votre politique.

— J'en serais désolé, dit le comte avec indifférence; mais les circonstances sont impérieuses et les ordres sont positifs. Je me refuserais à les exécuter qu'un autre les accomplirait avec bien moins d'égards encore, et c'est autant par humanité que par devoir que je me suis résigné à remplir une mission si pénible. Vous voyez s'il est urgent de vaincre les scrupules de la reine, et qu'en la décidant à faire un choix, vous lui sauvez la vie. Adieu, madame, agissez sans perdre de temps, et comptez que la reconnaissance de mon maître sera digne de l'important service rendu par vous à la maison d'Autriche.

A ces mots, on vint avertir l'ambassadeur que ses carros-

ses étaient prêts ; il salua la comtesse de Soissons et partit pour se rendre à Madrid.

Cette entrevue avait eu lieu un mois avant l'arrivée de l'ambassadeur de France. Un événement que le comte de Mansfeld aurait pu prévoir l'engagea à prier la comtesse de Soissons de suspendre ses démarches auprès de la reine jusqu'à un nouvel avis de sa part. Il prétendait avoir reçu des instructions qui l'obligeaient à différer la proposition du sacrifice imposé à la reine, il était essentiel disait-il, de diriger son choix. Mais le vrai motif de cette hésitation était l'admiration passionnée qu'il avait ressentie à la première vue de Marie-Louise. Jamais la beauté d'aucune femme n'avait produit sur lui tant d'impression, et l'on comprendra sans peine qu'ayant pour mission diplomatique de la rendre docile aux vœux d'un amour discret, il ait pensé à faire tourner en sa faveur la décision du conseil impérial de Vienne.

La vanité de Mansfeld lui faisait supposer naturellement qu'habitué à plaire, il n'aurait pas moins de succès auprès d'une jeune reine, livrée à l'ennui et sevrée d'amour, qu'il n'en avait obtenu auprès de tant de beautés rebelles, et il préférait s'attirer son choix par des soins empressés, avant de lui apprendre la loi qui la contraignait, sous peine de mort, à se laisser aimer.

La comtesse de Soissons était trop savante dans l'art des séductions pour n'avoir pas deviné la cause du retard apporté à la réalisation du projet qu'elle devait seconder. Elle vit avec plaisir l'amour qui s'emparait du comte de Mansfeld, car cette faiblesse le mettait dans sa dépendance et lui promettait un appui contre les tentatives de la cour de France, qui ne manquerait pas de solliciter son renvoi de la cour de

Madrid. Devenue, par la confidence diplomatique du comte de Mansfeld, premier espion de l'ambassadeur d'Autriche et décidée à se conserver sa protection par tous les moyens possibles, elle s'empressa d'apprendre à M. de Mansfeld la rencontre qu'elle avait faite à la procession du comte de Rébenac, déguisé en bourgeois espagnol, et la manière dont il s'était enfui en se voyant reconnu.

D'abord, le comte ne vit dans ce déguisement que l'envie de satisfaire la curiosité qu'éprouve tout ambassadeur à voir de près le peuple chez qui on l'envoie.

— Si c'était ce motif, pourquoi ne pas l'avouer? Pourquoi s'enfuir brusquement comme un homme pris en fraude? dit la comtesse. Ah! croyez-moi, M. de Rébenac sait trop bien que toutes les démarches d'un ambassadeur sont espionnées, et que l'incognito qui précède la présentation à Leurs Majestés ne dispense pas de certaines convenances, et je le connais assez pour être sûre qu'un motif puissant l'a seul porté à se mêler ainsi à la foule.

— Peut-être voulait-il voir nos visages avant d'avoir affaire à nous. Peut-être espérait-il s'éclairer sur plusieurs intérêts par les discours du peuple. Le peuple est d'ordinaire fort peu discret sur les défauts de ceux qui le gouvernent, et les plus grands ministres de France n'ont pas dédaigné de descendre jusqu'à lui pour s'instruire des vérités que lui seul ose dire.

— Non, M. de Rébenac avait l'air d'être là en intrigue pour son compte particulier, et point du tout pour les intérêts de son maître. Je saurai ce qui l'occupait.

— Quelque aventure romanesque sans doute. Est-il beau, galant?

— Mieux que cela, il est agréable, spirituel, distingué, et il captive l'attention par je ne sais quel air rêveur qui donne à penser. On lui suppose un secret, et l'on s'applique involontairement à le deviner. Enfin c'est un homme qu'on

ne peut voir sans le remarquer, et qui plaît sans chercher à plaire. C'est du moins ce que j'ai reconnu pendant le peu de temps qu'il a passé à Bruxelles en revenant de chez l'Électeur de Brandebourg.

— Eh bien, je livre à votre perspicacité ce beau mystérieux. C'est demain qu'il est présenté à la reine. Elle va le recevoir avec la bienveillance, trop partiale peut-être, que lui inspire tout ce qui porte un nom français. C'est à maintenir cette bienveillance dans des bornes fort restrintes qu'il faudra vous appliquer, aimable comtesse, vous savez ce qu'un mot lancé adroitement peut produire sur l'esprit d'une femme d'un goût délicat, d'une imagination facile à désenchanter. Vous direz ce qu'il faudra pour empêcher la reine de trouver l'ambassadeur de France plus aimable que nous.

La comtesse de Soissons n'avait pas besoin d'être stimulée dans sa médisance. Un motif personnel la portait à détruire, autant que possible, la bonne idée que M. de Rébenac devait naturellement donner de lui à la reine. La comtesse était restée, malgré ses nombreuses galanteries, inconsolable de l'infidélité du grand roi; plusieurs amants avaient essayé de le faire oublier, mais nul n'y devait réussir. Le cœur peut se dédommager d'une affection par une autre, mais la vanité ne trouve de soulagement que dans la vengeance. La pensée de contrarier Louis XIV en prenant sur son ambassadeur un empire absolu avait d'abord enivré l'orgueil de la belle Olympe, puis le mérite et les agréments du comte de Rébenac avaient achevé la séduction. C'est donc armée de tous ses moyens de plaire et de nuire que la comtesse se rendit au palais où le roi et les reines, suivis de leur cour, allaient passer dans la salle du trône pour y recevoir, avec tous les honneurs requis, le nouvel ambassadeur de France.

Il n'est point d'homme amoureux qui ne place souvent

en idée la femme qu'il aime sur un trône, mais son imagination ne l'élève à ce point que pour la suivre, et le comte de Rébenac, en s'inclinant devant celui de la reine d'Espagne, sentait que ce trône le séparait à jamais de celle qui régnait sur son âme.

Après les saluts et le compliment fait au roi, après avoir baisé la main royale, lorsqu'il vit la reine lui présenter la sienne, M. de Rébenac pâlit, trembla, il saisit d'une main glacée cette douce main, puis y posa ses lèvres brûlantes. En levant les yeux sur la reine, il ne put contraindre assez son regard pour ne pas trahir le trouble de son cœur, mais, effrayé de son imprudence, il fit un effort sur lui-même, et s'éloigna en baissant les yeux, comme pour ne plus rien voir, après avoir contemplé un instant cette image adorée.

En vain la comtesse de Soissons, assise au bas du trône, s'était agitée; en vain les mouvements de sa belle tête avaient fait scintiller les diamants dont elle était parée, nul regard, nul salut ne lui avaient appris qu'elle était reconnue, admirée par M. de Rébenac. Elle chercha à expliquer l'inattention de l'ambassadeur par l'embarras, assez naturel, d'une cérémonie imposante dont on est le héros. Mais ce qui lui parut moins simple, c'est le silence de la reine et la rougeur qui anima son visage au moment où M. de Rébenac avait baisé sa main.

Dans les solennités semblables, la reine adressait d'ordinaire quelques mots gracieux aux personnes qui avaient l'honneur de lui être présentées. L'ambassadeur d'Autriche en avait fait l'épreuve un mois avant et la comtesse se demanda si ce changement dans les habitudes de la reine était une rigueur ou une préférence de sa part.

Si on eût été assez hardi pour faire cette question à Marie-Louise, elle n'aurait su que répondre, car elle avait éprouvé, sans y rien comprendre, le contre-coup d'une émotion si vive, si profonde qui l'objet que l'inspire ne sau-

rait y rester complétement insensible; c'est le feu dont on ne voit pas la flamme et dont la chaleur pénètre sans qu'on en sache la cause; c'est l'influence de tout sentiment vrai sur une âme candide; c'est la fièvre dont la contagion se fait sentir en dépit de toutes les précautions de la sagesse.

Il fallait que Marie-Louise fût accablée sous le poids d'un ennui paralysant pour n'avoir pas deviné, à la pâleur qui se répandit sur le front du comte de Monterey, lorsque l'ambassadeur d'Autriche s'approchait d'elle, que tous deux l'aimaient, et pour ne pas remarquer les soins galants de l'un et la jalousie de l'autre.

Malgré leur peut de méfiance, les âmes pures ont un instinct préservateur qui les soustrait parfois aux piéges de la perfidie, quelle que soit leur séduction. La reine rendait justice à tous les avantages, à tous les agréments réunis chez le comte de Mansfeld; mais elle voyait sans être émue les efforts qu'il faisait pour paraître dissimuler un amour involontaire; elle s'effrayait seulement de la faveur dont il jouissait auprès du roi, des prérogatives que lui attirait son titre de plénipotentiaire du plus proche parent de Charles II, titre qui lui permettait de venir chaque jour au palais, d'assister au dîner de Leurs Majestés, et de profiter ainsi de toutes ces occasions pour faire comprendre à la reine, par des mots détournés, ou une adoration muette, l'amour dont il n'osait lui faire l'aveu.

— Cet homme me sera funeste, pensait Marie-Louise. D'où vient que je tremble à son approche? d'où vient que ses flatteries si spirituelles, ses regards caressants m'inspirent un secret effroi? Il ne pense qu'à me plaire; c'est à ses prières, c'est à lui seul que je dois le peu de liberté qu'on me laisse. Il n'emploie son crédit sur l'esprit du roi que pour obtenir de lui quelque soulagement à ma triste situation; et malgré tant de droits à ma reconnaissance, je le hais... Moi... haïr! moi, payer d'ingratitude un sentiment noble, généreux!...

Non, mon cœur en est incapable... S'il se refuse à rendre ce qui est dû à un tel dévouement, c'est qu'une trahison est cachée sous cette feinte tendresse... c'est que le ciel m'avertit de me défier de ce charmant sourire, de ces paroles si flatteuses, et qu'à travers ce voile séduisant il laisse apercevoir deux horribles fantômes... le malheur et la mort.

Le soir, il y eut comédie au théâtre de la cour; la reine y parut encore plus belle que de coutume, sans qu'elle y fût pourtant mieux parée et plus brillante, mais ses yeux étaient moins languissants, son front moins abattu. Elle parlait plus souvent aux personnes qui l'entouraient, et s'efforçait de paraître prendre quelque intérêt au spectacle.

On donnait *Pyrame et Thisbé*, comédie suivie d'une farce espagnole indigne d'un théâtre royal. La reine sentit la honte d'offrir un spectacle si mauvais à l'ambassadeur accoutumé à voir représenter devant la cour de Louis XIV les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Molière. Elle tourna les yeux vers la loge du comte de Rébenac, pour voir l'effet que lui produisait ce spectacle insipide; mais le comte, absorbé dans une seule pensée, ne prenait aucune part à ce qui se passait sur le théâtre. Ses regards fixés sur la loge royale ne s'en détachaient que lorsque ceux des souverains se dirigeaient vers lui, et la reine ne vit pas sans étonnement qu'il évitait les siens.

En sortant du théâtre, on passa dans la grande galerie, le roi, voulant donner un divertissement particulier à l'ambassadeur de France, commanda à son nain Louisillo d'aller prendre la main de la petite doña Elvire et de danser un fandango.

Ce nain était une petite merveille, point difforme, doué d'une belle tête et d'un esprit juste et brillant; il était si bien dans la faveur du roi, qu'on lui permettait de tout dire. Cette faculté d'exprimer impunément les vérités les plus hardies, là où personne n'ose hasarder les plus simples réflexions,

rendait Louisillo aussi souvent redoutable que secourable.

Doña Elvire était une petite fille de dix-huit ans, d'une beauté angélique, et dont la jeune âme, toute dévouée à sa bienfaitrice, semblait attendre un mot, un geste de la reine, pour penser ou agir.

— La charmante créature! s'écria le comte de Rébenac, en voyant Elvire s'avancer dans le cercle qu'on faisait pour la laisser danser.

— L'histoire de cette enfant, est fort romanesque, dit la comtesse d'Aunoy (1), qui se trouvait assise en qualité de Française parmi les personnes attachées à la légation de France.

— Ah! racontez-la-moi, demanda avec instance M. de Rébenac; la reine semble lui porter un bien vif intérêt.

Alors l'attention générale étant captivée par le fandango, madame d'Aunoy profita de ce moment pour satisfaire la curiosité du comte.

— Les pères de la Merci, dit-elle, rachètent tous les ans un certain nombre d'esclaves; un jour qu'ils les conduisaient en procession par la ville, la reine vit une des captives qui tenait deux petites filles par la main, dont l'une était fort belle et l'autre très-laide. La reine fit approcher la captive et lui demanda si elle était la mère de ces deux enfants.— Je ne le suis que de la laide, répondit-elle. Nous étions dans un vaisseau où il y avait une grande dame qui était grosse, et que nous ne connaissions pas; mais à son train et à la magnificence de ses habits, il était aisé de juger de sa qualité. Nous fûmes pris après un rude combat. La plus grande partie de ses gens furent tués; elle eut tant peur qu'elle accoucha et mourut aussitôt. J'étais auprès d'elle, et voyant cette pauvre petite sans nourrice et prête à mourir, je résolus de la nourrir

(1) Auteur des Mémoires de la cour d'Espagne, et de plusieurs romans intéressants.

s'il m'était possible sans faire tort à mon enfant. Dès que les corsaires furent maîtres de notre bâtiment, chacun prit ce qui lui était échu en partage. On me sépara des femmes et des gens de la dame, de sorte, continua la captive, que je n'ai pu savoir à qui appartenait celle que j'ai sauvée; je la regarde comme ma propre fille, et elle croit que je suis sa mère.— La reine, touchée d'une action si charitable, voulut la récompenser en assurant le sort de la captive et de son enfant et en gardant près d'elle la petite inconnue. La reine, en effet, l'aime tant qu'elle est toujours habillée magnifiquement; elle la suit partout et lui parle avec tant de liberté que cela ne sent point sa misérable : peut-être découvrira-t-on qui elle est.

— Eh! quel sort pourrait-elle envier? s'écria M. de Rébenac en joignant ses applaudissements à tous ceux qu'excitait la danse élégante de Louisillo et d'Elvire.

— Eh bien, dit le roi à l'ambassadeur de France, n'êtes-vous pas ravi de mon petit Louisillo? Avez-vous jamais rien vu de plus joli à la cour de France?

Et M. de Rébenac se confondit en éloges sur le nain; puis il ajouta, se croyant entendu de la reine, qu'il n'avait pas moins admiré la charmante doña Elvire.

— Prenez garde, monsieur le comte, dit la reine en souriant; n'allez pas alarmer la jalousie de Louisillo; doña Elvire est la dame de ses pensées, et il serait capable de tout pour se venger d'un rival.

— Mon rival, dit Louisillo avec fierté. Mon rival! ah! je voudrais bien savoir qui oserait se déclarer l'adorateur d'Elvire; il y aurait moins de danger à se déclarer le vôtre, Madame, ajouta le nain en s'adressant à la reine; on n'aurait à craindre que la colère de notre bon roi! Mais celle de Louisillo est bien autrement redoutable, vraiment!

— Cela est fort croyable, dit d'un ton moqueur M. de Rébenac; si pourtant la belle Elvire donnait quelque espérance d'être un jour aimé d'elle...

— Je tuerais le perfide sous ses yeux, interrompit Louisillo...

— Et il se croirait vengé, dit le comte, en regardant la reine! Pauvre jaloux! qui ne sait pas tout le bonheur qu'il y a à donner sa vie pour un moment d'espoir!

Ces mots prononcés sans nulle affectation, mais avec un accent pénétrant, firent rêver la reine. Ils avaient été dits en français, et elle pensa que le charme du souvenir attaché à ce langage était la seule cause de l'espèce d'émotion qu'elle éprouvait.

— Comment trouves-tu le nouvel ambassadeur? demanda Charles II à son nain.

— Beaucoup trop aimable, répondit Louisillo. Ces seigneurs français ont une galanterie sournoise qui ne me plaît pas. Fort traître en amour, très-loyal en affaire, le meilleur d'eux ne se fait aucun scrupule de vous enlever votre maîtresse. Quant à moi je ne voudrais pas laisser ce charmant comte une minute avec la mienne; et si vous m'en croyez, vous ne le laisserez pas souvent faire sa cour à la reine.

Cette plaisanterie, que Louisillo recommençait toutes les fois qu'on présentait quelque jeune et grand personnage à la cour d'Espagne, ne fit aucune impression sur le roi ni sur ses courtisans; mais elle troubla visiblement M. de Rébenac, et fit naître un embarras charmant sur le beau front de Marie-Louise.

LI

Le miracle promis à Charles II en récompense de l'auto-da-fé ne s'accomplissait point. Une fièvre lente augmentait encore la faiblesse du roi, les médecins lui conseillèrent le séjour de Buen-Retiro, l'air y étant plus pur qu'à Madrid.

La cour alla s'y établir; l'étiquette était moins sévère dans ce château de plaisance que dans tous les autres. Aussi la reine s'y plaisait-elle mieux que dans le palais de Madrid. Au

retour de la chasse, Leurs Majestés recevaient sans apparat les personnes invitées. Les ambassadeurs venaient faire leur cour sans demander d'audience, et l'ambassadeur de France pouvait être reçu chaque jour par la reine ; il lui était permis de l'entretenir en présence de la camarera-mayor; et lorsqu'il s'agissait d'une communication de famille, ou de lettres à remettre à la reine de la part de Louis XIV, ou de celle de Monsieur, la camarera-mayor et les filles d'honneur de Marie-Louise avaient ordre de se retirer discrètement dans la galerie qui précédait le salon où se tenait la reine. Mais les battants de la porte restaient toujours ouverts.

Le parc attenant à cette maison royale a une lieue de tour; il est rempli de fontaines, de cascades, de pièces d'eau qui y maintiennent la fraîcheur, avantage précieux sous le climat brûlant d'Espagne. Il s'y trouve de beaux ombrages, des grottes impénétrables aux rayons du soleil, et si la jeune reine avait eu la liberté de s'y promener solitairement, elle aurait pu se croire encore dans les bosquets de Saint-Cloud ; mais ne pouvant faire un pas sans traîner après soi une suite importune, ne pouvoir admirer, rêver ou pleurer que devant témoins, est un supplice qui détruit le charme de tous les plaisirs attachés à la royauté.

La comtesse de Soissons, pour mieux suivre les instructions de l'ambassadeur d'Autriche, s'était liée intimement avec la duchesse d'Albuquerque. Ainsi protégée par la camarera-mayor, elle était admise à voir la reine presque à toute heure, à la suivre à la promenade, et à causer avec elle toutes les fois que Sa Majesté le permettait. Le comte de Mansfeld engagea la comtesse à profiter des fréquentes occasions qu'elle avait de parler avec confiance à la reine pour lui faire entendre le plus délicatement possible ce que la politique autrichienne attendait de sa complaisance.

Le comte de Mansfeld avait remarqué depuis peu dans Marie-Louise une sorte de préoccupation qu'il interprétait en

sa faveur. Il présumait qu'elle n'avait pu voir ce qu'il ressentait pour elle, et les témoignages multipliés de son amour fastueux, sans en être touchée. Cette agitation muette, cette émotion dont on ignore la cause, et qui naît de la vie du cœur; cette douce rêverie à laquelle Marie-Louise s'abandonnait sans défiance lui donnait tellement l'apparence d'une personne qui se défend d'un sentiment tendre, que M. de Mansfeld pouvait, sans trop de fatuité, penser que ce trouble était son ouvrage, et que le moment était venu de hasarder sa honteuse proposition.

Un matin que le roi devait montrer aux divers ambassadeurs la ménagerie attenante au parc du Buen-Retiro, et leur faire admirer les tigres et les lions qu'il y réunissait à grands frais, madame de Soissons inspira à la reine le désir d'aller en pèlerinage à une petite chapelle élevée à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, et à peu de distance du château. Pendant le temps que dura cette promenade, madame de Soissons ne cessa de parler en français à la reine. La duchesse d'Albuquerque savait très-peu de mots de cette langue; après s'être appliquée en vain à comprendre ce que madame de Soissons pouvait dire d'assez intéressant pour faire ainsi tour à tour pâlir et rougir la reine, elle se mit à causer de son côté avec le grand écuyer, et madame de Soissons, délivrée de la crainte d'être entendue, dit et répéta tout ce qu'elle jugea de plus persuasif pour entraîner la reine à suivre son conseil, enfin à sacrifier son honneur à sa vie.

Stupéfaite d'une telle proposition, la reine, sauf quelques signes d'indignation, n'y faisait aucune réponse, et la comtesse parlait encore lorsque le roi et les ambassadeurs vinrent les rejoindre à l'entrée de la chapelle. Charles II ayant su par la camarera-mayor l'heure où devait s'y trouver la reine, lui avait ménagé cette surprise et avait fait apprêter une collation champêtre sous les chênes verts qui ombrageaient la chapelle.

Les principaux personnages de cette petite réunion furent

mutuellement frappés de l'anxiété peinte sur tous les visages.

Le comte de Mansfeld portait alternativement sur madame de Soissons et sur la reine un regard investigateur; et chacune d'elles cherchait à deviner la cause de l'altération des traits de M. de Rébenac et de l'expression douloureuse empreinte dans ses yeux; tout en lui trahissait une inquiétude insurmontable. Ce n'était plus ce trouble contagieux d'un amour brûlant et résigné, ces suaves tourments d'une passion sans espoir; c'était la contraction de la crainte, l'amer sourire de la colère, la prévision de quelque événement sinistre.

Malgré les sentiments qui la préoccupaient, malgré les sentiments violents que la comtesse de Soissons venait de faire naître dans l'âme de Marie-Louise, elle se sentit dominée par ce qu'éprouvait M. de Rébenac; quelque chose l'avertit qu'il ne pouvait être ainsi péniblement ému que parce qu'il tremblait pour elle, et pourtant aucun mot de M. de Rébenac n'avait révélé sa pensée; mais il est des connivences subites, inexplicables, dont le ciel seul a le secret. On dirait qu'en semant les idées il en crée de jumelles qui tendent toujours à se rapprocher, quelle que soit la distance qui les sépare; se connaître à peine et déjà penser ensemble, être appris sans s'être confié, être plaint sans avoir jamais parlé de sa peine, n'est-ce pas un miracle qui doit faire supposer que la volonté divine protége une telle sympathie?

Le roi conduisit la reine vers l'autel de la Vierge. Là, tous deux s'agenouillèrent et se mirent à prier. Chacun les imita en apparence; mais le comte de Mansfeld, ne pouvant modérer son impatience, quitta sa place du côté du roi, pour aller se prosterner sur les marches de l'autel auprès de madame de Soissons, qui était derrière la reine.

Tous deux la tête baissée, et dans l'attitude la plus dévote, échangèrent ce peu de mots:

— Comment vous a-t-on accueillie?

— Mal.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Rien.

— Que peut-on espérer?

— Tout.

— Quoi ! malgré....

— Paix, on nous regarde.

En effet, l'ambassadeur de France, les yeux fixés sur la comtesse de Soissons et sur M. de Mansfeld, les avait vus se parler à voix basse ; et, depuis ce moment, son attention se porta continuellement sur eux ; il tâcha de profiter de l'exemple du comte pour passer du côté de la chapelle où la reine se trouvait. Il feignit d'admirer un tableau accroché au-dessus de la porte de la sacristie ; et quand Marie-Louise se leva, elle s'approcha pour voir ce tableau, et demanda à M. de Rébenac ce qui pouvait captiver ainsi son admiration.

— Il faut absolument que je parle à Votre Majesté, dit-il de manière à n'être entendu que de Marie-Louise; c'est un avis du roi mon maître... qui m'ordonne...

— Eh bien, interrompit la reine, après la collation, rendez-vous au palais.

— Au nom du ciel, madame, de toute cette collation ne mangez que des fruits.

Et M. de Rébenac s'éloigna brusquement de la reine, n'osant regarder l'effet que ces mots terribles allaient produire sur elle.

Louisillo avait suivi le roi, et avait égayé par ses bouffonneries la visite faite aux bêtes féroces de la ménagerie. Le roi lui commanda d'égayer de même la collation. Mais cela fut impossible ; la reine se plaignit d'un mal de tête qu'elle attribua à l'excès de la chaleur. Madame de Soissons, mécontente du peu de succès de ses coquetteries envers M. de Rébenac, des obstacles que la vertu de la reine apportait aux projets de l'Autriche, se voyait menacée de perdre le prix de sa négociation politique, sans se flatter d'être jamais consolée par l'amour des mécomptes de la fortune ; car en disant au

comte de Mansfeld d'espérer tout des nouveaux moyens qu'elle allait tenter près de la reine, elle voulait se maintenir dans sa confiance, et lui persuader qu'il ne pouvait se passer d'elle ; mais au fond de l'âme, elle avait une trop grande idée du caractère de Marie-Louise, pour se flatter de la voir céder à la peur de la mort. Elle supposait que l'amour aurait plus de puissance, et il semblait à la comtesse que la reine était dans cette disposition du cœur, qui favorisait le développement d'une passion, elle la surprenait souvent absorbée dans une profonde rêverie ; mais qui la faisait rêver? Voilà ce que la belle Olympe n'avait point découvert et ce que la reine elle-même ignorait encore.

— Pardon, maître, dit le nain en montant sur la table, mais je ne saurais animer ces convives de marbre, qui font de cette collation un véritable *Festin de Pierre*, tous ces seigneurs là seraient condamnés à mort ou à épouser des femmes laides, qu'ils ne seraient pas plus tristes.

— C'est ta faute, dit Charles II, tu ne sais pas les amuser. Dis-leur la bonne aventure.

— Oui, reprit Louisillo, pour être brûlé vif, n'est-ce pas? Ah! c'est un talent qui coûte trop cher, témoin cette pauvre Voisin. A ce nom tous les yeux se tournèrent involontairement vers madame de Soissons.

— Laisse-là cette horrible empoisonneuse, dit le roi, et raconte-nous des histoires d'amour.

— Bah! c'est toujours la même chose, répliqua le nain. Des maris, des amants trompés, des filles séduites, des femmes trahies; c'est à périr d'ennui.

— Eh bien, chante-nous une chanson à boire, dit le roi. Nous ferons chorus en buvant à la santé de la reine. A ces mots, l'échanson royal se mit en devoir de remplir tous les verres. Le nain entonna une vieille ballade espagnole qui a pour refrain :

Le bonheur, c'est l'amour;
Buvons à la plus belle.

En cet instant, chacun répétant ce refrain, buvait à la *plus belle*. M. de Rébenac, poursuivi par la même idée, lança un regard si expressif à la reine, qu'il lui fit aussitôt poser sur la table le verre qu'elle portait à ses lèvres. Ce mouvement fut remarqué du comte de Mansfeld. Nous sommes trahis, pensa-t-il, ces maudits Français ont des espions partout. Eh bien, qu'importent les soupçons de ce farouche ambassadeur. Nous verrons ce que fera sa politique contre la nôtre, ce n'est pas la première fois que deux grandes puissances auront combattu sans armées, et que leurs destinées auront été confiées à l'adresse plutôt qu'à la force. Ah ! l'on prétend nous souffler la couronne d'Espagne. Eh bien, nous verrons qui l'emportera dans cette guerre intime, de la France ou de l'Autriche.

Ce pèlerinage fait pendant la plus grande chaleur du jour avait beaucoup fatigué la vieille duchesse d'Albuquerque. La reine l'engagea à aller prendre quelque repos; et la camarera-mayor, profitant de la permission, fit prévenir la marquise de Mortare, la première dame d'honneur, qui vint aussitôt la remplacer près de la reine. La marquise de Mortare n'était tenue par sa charge à aucune surveillance et ne cherchait qu'à plaire à sa souveraine; aussi la reine lui ayant dit la visite qu'elle attendait, la marquise donna l'ordre de ne laisser entrer que son excellence le comte de Rébenac.

Il ne tarda pas à se présenter aux gardes de la porte; il dit son nom, et ils le laissèrent passer. C'était l'heure où le roi s'enfermait avec son premier ministre pour signer aveuglément tout ce qu'avait décidé le duc de Medina-Cœli, et personne ne soupçonnait qu'après avoir passé la matinée avec la reine, l'ambassadeur de France eût une communication à lui faire de la part de sa cour.

— Qu'avez-vous à m'apprendre, monsieur le comte? dit la reine, en faisant signe à M. de Rébenac d'approcher; comme elle le voyait regarder de tous côtés si on pouvait l'entendre, et si la dame d'atours avait rejoint les filles d'honneur qui se

tenaient dans le salon attenant à la galerie, elle ajouta : Parlez avec sécurité; la distance qui les sépare de nous ne leur permet pas de nous entendre.

— Elles nous voient, madame, et il est essentiel de ne pas leur laisser lire dans vos yeux la juste indignation que vous allez ressentir.

— Parlez... Rien ne saurait surpasser l'effroi que deux mots de vous m'ont causé.

— Ah! madame, croyez qu'il fallait toute la terreur que cette lettre a jetée dans mon âme pour oser ainsi alarmer Votre Majesté; mais sa vie est menacée; comment rester calme à la pensée d'un tel danger?

La reine prit la lettre que lui présentait l'ambassadeur.

— C'est de mon père, dit-elle; puis elle la lut sans pâlir, sans donner le moindre signe de surprise.

— Cela ne m'apprend rien, continua la reine, en serrant la lettre de Monsieur dans son sein. Votre inquiétude m'avait tout révélé; ils ont peur de mes droits, ils veulent les anéantir avec moi; que faire contre leurs infâmes projets?

— Les déjouer, madame, et les punir ensuite, reprit vivement M. de Rébenac. Mais peu nous importe que la colère du roi mon maître vous en venge, il faut avant tout vous mettre à l'abri de leur trahison. On connaît les moyens habituels que l'Autriche emploie pour se débarrasser des rivalités qui la gênent, c'est la prudence seule qui peut vous sauver de ses embûches. Je me suis permis de donner l'ordre à votre cuisinier français de ne permettre l'approche de ses fourneaux à qui que ce soit; deux chiens sont sans cesse près de lui pour faire l'essai des mets que l'une de vos femmes, celle en qui vous avez le plus de confiance, doit seule porter sur votre table; ces soins sont d'autant plus faciles à prendre que les repas du roi ne se composent que de mets espagnols. Ce ne sont pas les mêmes serviteurs qui les apprêtent; et nos précautions peuvent rester secrètes; mais ce qu'il faut obser-

ver avant tout, c'est de n'accepter aucune boisson sans en avoir fait l'épreuve. L'exemple de votre auguste mère, madame, doit vous prouver mieux que je ne saurais le dire, la nécessité de cette précaution.

— Ah! c'est mourir mille fois, s'écria la reine, que de s'imposer de si horribles soins. Ma vie n'est pas assez heureuse pour la disputer ainsi; laissons à Dieu le mérite de la sauver, s'il la croit utile en ce monde. Je ne me sens pas la force de combattre des ennemis si puissants, et je me résigne sans peine au sort qu'ils me préparent.

— Ah! cette résignation est un crime, madame; c'est la mort de tout ce qui tient à vous. L'intérêt, la gloire de la France, celle de l'Espagne, vos nobles parents, vos défenseurs, tout vous ordonne de vivre. Est-il donc si difficile de supporter l'existence lorsqu'on est la providence de tout un pays, quand on est admirée, honorée... adorée...

A ce mot échappé de son cœur, M. de Rébenac s'interrompit tout à coup, comme effrayé de tout ce qu'il avait dit.

— J'en conviens, reprit la reine troublée elle-même par la crainte qu'elle lisait dans les yeux de l'ambassadeur, oui, je dois vous paraître coupable de ne pas attacher plus de prix à la gloire de régner, mais si l'on savait, monsieur le comte, par quels tourments on me fait acheter cet honneur, on me blâmerait moins!

— Vos malheurs sont enfin connus du roi mon maître, madame; il connaît déjà les moyens employés par la reine-mère pour vous perdre dans l'esprit du roi, votre époux; ceux qu'elle doit tenter pour vous ravir tout crédit, et s'emparer du gouvernement; mais la puissance de Louis XIV va mettre fin à ces persécutions. Il n'oublie point la protection qu'il doit à l'enfant de son frère, à la fille de cette adorable princesse, dont la mort a laissé de si cruels souvenirs. J'ai des ordres positifs, des pouvoirs illimités, pour soustraire Votre Majesté aux outrages qu'elle endure, aux dangers qui la me-

naçent; mais si je puis tout tenter pour la sauver, si je puis mourir pour sa défense, mon zèle, mon courage ne peuvent rien contre la trahison; et c'est par cet affreux moyen que les misérables se flattent de nous atteindre, on n'en saurait douter. Ah! madame, ne leur laissez pas ce triomphe! Jurez à votre père, jurez au roi votre oncle, par l'ombre d'Henriette d'Angleterre, jurez de suivre religieusement les avis de la prudence, les miens enfin; car votre indifférence pour vous-même ne permet pas de se fier à vos soins. C'est à moi qui n'ai pas d'autre pensée, à moi dont c'est le premier devoir, la constante inquiétude; c'est à moi qu'il appartient de vous guider, madame. Oh! par pitié... pour... le roi lui-même, dont la vie tient à vos tendres soins... madame... obéissez à mes conseils.

En parlant ainsi, M. de Rébenac avait les yeux humides de larmes, et jamais prière n'avait été prononcée avec plus de ferveur. L'animation de ses traits contrastait singulièrement avec son immobilité: son chapeau à plumes à la main, il n'avait pas quitté l'attitude d'un simple *visiteur*, car pouvant être vu par les personnes du service de la reine, il ne fallait pas leur laisser soupçonner l'importance du sujet de l'entretien qu'il avait avec Sa Majesté.

— L'intérêt qu'on me témoigne, dit la reine avec une émotion contrainte, vous est garant de ma docilité, monsieur le comte. Mais comment croire à l'affection du roi, mon oncle, à celle de ma famille après avoir été ainsi sacrifiée par eux?... En m'exilant sur le trône d'Espagne, n'ont-ils pas renoncé pour toujours à ma présence; ne m'ont-ils pas vouée à un malheur éternel! Ah! je ne puis me faire d'illusion sur les sentiments que je leur inspire. N'importe, si leur politique a besoin de ma vie, j'essaierai de la défendre contre mes ennemis; mais ce n'est pas à me tuer que ces barbares bornent leur ambition! Si l'on savait jusqu'où leur politique infâme...

— Nous le savons, madame, interrompit le comte, un des

leurs, payé par la France, nous a révélé tout ce qui a été décidé dans le conseil de Vienne, et le respect seul m'impose silence à ce sujet.

— Quoi ! cette honteuse proposition...

— M'était connue, madame, et comme je n'avais rien à opposer à l'horreur qu'elle vous inspire, je n'en aurais jamais parlé.

En ce moment, la reine porta sur M. de Rébenac un regard où s'exprimaient l'estime... la reconnaissance... peut-être plus encore. Il en frémit de joie, et Marie-Louise éprouva à son insu le retentissement du bonheur qu'elle donnait. Car l'amour qu'on inspire est déjà une sensation, lors même qu'on en ignore encore l'existence.

C'était pour tous deux un piége inévitable, que cette révélation mutuelle du plus noble des sentiments, de celui qui fait préférer la mort au déshonneur. Combien il faut aimer pour encourager dans ce culte sévère la femme qu'on adore !

Sans faire cette réflexion, la reine en subit la conséquence. Une sécurité perfide s'établit dans son cœur et sa confiance pour M. de Rébenac perdit ce doute salutaire qui retient au fond de l'âme les émotions secrètes et les vœux imprudents.

Sans se rien avouer, tous deux se comprirent, et c'est avec l'assurance d'être bien écouté que l'ambassadeur de France détailla toutes les précautions que devait prendre la reine pour échapper au poison.

— Votre Majesté s'engage, ajouta-t-il d'un ton à la fois humble et impérieux, à n'accepter aucun aliment, aucun breuvage que présenté par les deux seules Françaises qui soient restées à son service, et sur la fidélité desquelles Votre Majesté croit pouvoir compter. Elle s'engage de plus à accueillir avec sa bonne grâce ordinaire le comte de Mansfeld, et à conserver à madame de Soissons la faveur dont elle n'aurait pas dû l'honorer, mais dont il est prudent de lui laisser toutes les apparences. Elle redoublera de soumission envers la reine-mère, de considération pour le duc de Médina-Cœli...

— Et le comte de Monterey, interrompit la reine, le soupçonneriez-vous de tremper dans cet indigne complot, lui, dont j'ai fait cesser l'exil?

Avant de répondre à cette question, de M. Rébenac ne put s'empêcher d'attacher un regard pénétrant sur Marie-Louise, et de chercher à deviner la nature du sentiment qui la dirigeait dans le désir d'apprendre si le comte de Monterey conspirait contre elle. Tout à son observation, il gardait le silence.

— Ah! vous n'osez me l'apprendre, s'écria Marie-Louise; lui aussi me trahit.

A ces mots, le comte, rougissant de laisser accuser le seigneur espagnol qu'il estimait le plus, répondit avec toute la franchise et la générosité de son caractère :

— Le comte de Monterey vous est aussi dévoué... que moi, madame. Le souvenir de vos bienfaits est gravé dans son âme... Il vous aime... madame... mais de cet amour chevaleresque dont la plus grande reine du monde ne saurait s'offenser, de cet amour qui ne se trahit que par sa constance, qui vit de contemplation, de sacrifice, et qui ne demande pour prix de son martyre que la permission d'en souffrir... Ah! la perfidie n'habite jamais dans une âme pareille, madame. Le comte de Monterey est digne de toute votre confiance.

En faisant ainsi l'éloge d'un rival, M. de Rébenac cédait à la noblesse de son cœur ; mais peut-être aurait-il abrégé cet éloge si la manière calme dont il était écouté ne lui eût prouvé qu'il pouvait le continuer sans danger, et même le faire servir à une sorte d'aveu de ses propres sentiments pour la Reine.

— Vous vous trompez, j'espère, dit Marie-Louise avec embarras, sur la pensée romanesque que vous supposez au comte de Monterey, mais je crois, comme vous, à la sincérité de tous ses autres sentiments ; et j'éprouve une consolation à ne pas douter de son dévouement pour moi ; au milieu de tant d'inimitiés, de perfidies, il est si doux de pouvoir se reposer sur le zèle d'un ami, de pouvoir se dire : — Il est là qui me garde...

— Qui m'adore, qui se tait, interrompit vivement M. de Rébenac, et qui n'aspire qu'au bonheur de mourir pour moi.

En finissant ces mots, échappés à son cœur, il s'éloigna rapidement, puis apercevant à la porte de la galerie la dame d'atours, il se retourna pour faire respectueusement ses trois saluts à la reine.

LII

Quel entretien ! que d'agitations diverses il laissa dans l'âme de Marie-Louise ! Combien elle aurait désiré être seule pendant le reste de la journée pour méditer à loisir sur les impressions douces ou funèbres qui charmaient et terrifiaient son esprit. Mais à peine l'audience de l'ambassadeur terminée, la dame et les filles d'honneur de la reine vinrent reprendre leurs places dans son salon pour se retirer de nouveau à l'arrivée du roi et de la reine-mère.

Leur présence causa d'abord un grand trouble à Marie-Louise; elle était si vivement préoccupée qu'elle se crut surprise dans ses pensées, et le tremblement qu'elle en éprouva faillit la trahir. La comtesse de Soissons, qui faisait les fonctions de dame d'honneur de la reine-mère sans en avoir ni le titre, ni les droits, l'accompagnait sans cesse. On devinait que la comtesse s'attirait cette faveur en flattant les goûts et les desseins de la vieille reine : ce qui ne l'empêchait pas de feindre pour Marie-Louise d'Orléans un attachement sans borne. Aussi ne manqua-t-elle point à s'inquiéter tout haut du malaise que semblait éprouver la reine.

En cet instant, le comte de Mansfeld, le duc de Medina-Cœli, le comte de Monterey, firent demander l'honneur de saluer Leurs Majestés. Le roi consentit à les recevoir. A l'approche de l'ambassadeur d'Autriche, la reine se rappela les conseils du comte de Rébenac, et bien plus pour lui obéir que par mesure de prudence, elle écouta d'un air com-

plaisant les compliments, les flatteries galantes que lui adressa M. de Mansfeld. Le comte, encouragé par le gracieux silence que gardait la reine, changea peu à peu ses paroles flatteuses en expressions passionnées ; et comme elle ne perdait rien de son indifférence en les écoutant, elle le laissa employer toute son adresse pour lui faire comprendre que dans l'intérêt de sa vie à elle et de son bonheur, il fallait répondre à l'amour qu'elle lui inspirait.

Il attendait qu'un mot ou un regard lui répondît, lorsque le comte de Monterey, importuné de voir l'ambassadeur d'Autriche parler si longtemps à la reine, s'approcha d'elle, espérant en être remarqué. En effet, Marie-Louise, encore émue de l'éloge qu'elle venait d'entendre de M. de Monterey, s'empressa de lui adresser la parole. Elle s'étonna de ne pas éprouver plus d'embarras à parler à un homme qu'elle savait être épris d'elle, et compara la patience dédaigneuse avec laquelle elle écoutait les aveux insultants du comte de Mansfeld, et le calme qu'elle conservait en lisant dans les yeux de Monterey l'amour respectueux qui le dévorait, avec le trouble, l'espèce d'enivrement qui s'emparait d'elle au moindre mot que lui disait le comte de Rébenac.

— C'est, pensa-t-elle, qu'il me parle de choses terribles, qu'on ne peut écouter de sang-froid. Et satisfaite de cette explication avec sa conscience, elle s'abandonna à toute l'émotion du souvenir.

La comtesse de Soissons ayant remarqué l'espoir qui brillait dans les regards de Mansfeld, après avoir parlé à la reine, s'approcha de lui et dit à voix basse :

— Eh bien, suis-je un oracle faux ! N'avais-je pas bien deviné ce que deviendrait cette belle indignation ?

— Silence, répondit le comte d'un air présomptueux ; on n'est qu'un peu moins mal, voilà tout.

— C'en est assez, reprit la comtesse, pour ne pas douter du succès ; c'est toujours de la première bataille que dépend la victoire.

Le roi, en se levant, fit cesser toutes les conversations ; il paraissait encore plus abattu que de coutume ; il se retira dans son appartement, la reine le suivit.

Quelques jours après, elle le vit entrer chez elle l'air rayonnant de joie, la démarche plus vive.

— Vous êtes moins souffrant, je le vois, dit la reine ; l'air de la campagne vous est salutaire.

— Ce n'est pas cela, dit le roi, mais j'ai enfin trouvé le secours que Dieu me promet depuis si longtemps. Un fameux astrologue, venu tout exprès du fond de la Bohême pour consulter les astres sur mon sort, jure par le ciel de me guérir si je consens à suivre ses avis.

— Ah ! Sire, gardez-vous, s'écria la reine, de vous livrer aux remèdes de ces charlatans qui courent le monde pour échapper à la vengeance de leurs dupes.

— Parlez avec plus d'égards, ma reine, d'un savant que chacun révère, et que votre père lui-même a plus d'une fois consulté.

— Mais cette crédulité de la part de Monsieur ne peut avoir d'inconvénient. Ce n'est jamais sur sa santé qu'il consulte les devins ; il s'amuse de leurs prédictions et borne sa confiance en eux à les écouter. Mais je puis vous affirmer qu'il n'a jamais rien fait d'après leurs ordonnances.

— Oh ! celui-ci, reprit le roi, ne m'ordonne rien qui puisse me rendre plus malade, c'est quelque chose qui demande du courage pourtant ; mais il répond de l'effet de cette visite nocturne, de cet hommage à la mort, ainsi qu'il l'appelle.

— Ah ! mon Dieu, dit la reine avec effroi, que peut-être cet hommage à la mort ?

— Une descente dans les tombeaux de l'Escurial, répliqua le roi à voix basse. L'astrologue a lu dans les cieux que le feu roi mon père n'avait pas reçu de moi, à son lit de mort, les soins, les caresses d'un tendre fils, et que le ressentiment qu'il en conserve est la cause du misérable état où je

suis. Le devin prédit que je recouvrerai la force et la santé si je me rends seulement accompagné de mon confesseur, du prieur des Hiéronymites et des religieux de son couvent, dans le caveau royal, à la chapelle ardente où repose le corps de mon père Philippe IV. Là, après avoir récité les prières de le messe des morts; après avoir allumé tous les cierges des candélabres comme au jour de l'enterrement de Philippe IV, les religieux procéderont avec cérémonial à l'ouverture du cercueil du feu roi, puis il me faudra baiser le front courroucé de mon père.

— Poser vos lèvres sur son cadavre, s'écria la reine en frémissant. Mais la peur, le dégoût... vous feront évanouir... Vous en mourrez, vous dis-je.

— Bien au contraire, reprit le roi avec exaltation, rien qu'à la pensée d'accomplir ce devoir pieux, je me sens renaître à la vie. Je me rappelle tout ce que le devin m'a prédit d'heureux, et la longue existence que cette mortification me promet. Ne cherchez point à me détourner de cette résolution, ma reine, ce serait inutile, et gardez-m'en le secret; car les religieux du couvent de l'Escurial doivent être les seuls confidents et les seuls témoins de cette visite funèbre. Nous irons tous deux nous établir dans peu de jours à l'Escurial; les ordres sont donnés à cet effet.

— Mais la reine votre mère ne s'indignera-t-elle point d'une telle profanation?

— C'est parce qu'elle s'y opposerait sans doute qu'il faut tout lui laisser ignorer, chère Louise! C'est la vie que je vais chercher dans ce tombeau; ne me la ravissez point en m'empêchant d'aller recueillir sur son front glacé le pardon de mon père (1).

(1) Le monarque fit ouvrir à l'Escurial le tombeau de son père; il baisa ce qui restait de ce cadavre, soit qu'en cela il suivît l'exemple de quelques anciens rois d'Espagne, soit qu'il voulût s'accoutumer aux horreurs de la mort, soit qu'une secrète superstition lui fît croire que l'ou-

— Au moins permettez à votre camarera-mayor, à quelque seigneur de la cour, de vous suivre dans les tombeaux de l'Escurial.

— C'est impossible, la condition est expresse, je dois être seul avec les Hiéronymites.

— Vous livrer ainsi sans défense à ces prêtres! à ces esclaves du grand inquisiteur! non, je ne saurais le souffrir; j'irai plutôt moi-même vous protéger contre...

— Ah! gardez-vous-en bien, je serais perdu, la colère du ciel retomberait sur nous deux, s'écria le roi dans un accès de terreur impossible à décrire. Chère Louise, ma reine, mon ange tutélaire! ajouta-t-il en se jetant aux pieds de la reine, laisse-moi recouvrer la faveur divine, laisse-moi conjurer à jamais le démon qui me tue. Prends pitié de mes souffrances, vois cette pâleur, vois ce visage décharné qui t'annoncent ma mort prochaine. Ne t'oppose point à ma résurrection. J'ai foi dans le secours promis, ne me ravis point cette dernière espérance, ma Louise, je t'implore comme une sainte!

Et des flots de larmes s'échappèrent des yeux du roi.

Touchée de la douleur de Charles II, et de sa conviction dans le miracle qu'on lui faisait espérer, la reine sentit qu'il y aurait de la cruauté à l'empêcher d'avoir recours au moyen qu'il croyait efficace. Elle s'engagea sur l'honneur à ne parler à personne de la visite prochaine au Panthéon de l'Escurial, et de dissimuler l'inquiétude qu'elle lui causait. Le roi, satisfait, mais accablé sous le poids des émotions qu'il venait d'éprouver, regagna sa chambre à pas lents, et soutenu par le bras de Marie-Louise. En se mettant à son prie-Dieu, il tomba en faiblesse; la reine fit aussitôt appeler les médecins, qui recommandèrent le plus grand calme. On porta le roi dans son lit. La reine et les médecins le veillèrent

verture de ces tombes retarderait l'heure où il devait être porté dans la sienne.

(Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, t. 1, p. 411.)

toute la nuit. Un sommeil bienfaisant lui rendit assez de force pour recommencer le lendemain la triste existence de la veille.

Après plusieurs jours d'un morne repos, il se crut en état de se rendre à l'Escurial. Comme Leurs Majesté, disait-on, y allaient pour faire pénitence, elles ne devaient être accompagnées que d'un petit nombre de personnes indispensables à leur service.

La reine partit pour cette résidence, livrée à des idées sinistres, à de sombres pressentiments, dont elle s'étonnait de n'être pas plus affectée. C'est qu'il y a dans le bonheur de se sentir aimée selon son cœur, des consolations qui défient tous les malheurs du monde.

LIV

Le premier ministre et le grand inquisiteur étaient seuls instruits du prochain départ du roi et de la reine pour l'Escurial; on en avait fait un mystère aux ambassadeurs étrangers, et ils ne vinrent point saluer Leurs Majestés, ni réclamer l'honneur de les accompagner. Le comte de Mansfeld témoigna hautement son mécontentement de ce procédé; il reprocha en termes assez durs au duc de Medina-Cœli sa discrétion envers lui. Le duc répondit avec toute la fierté espagnole, qu'il n'obéissait qu'au roi son maître.

— Votre maître! s'écria Mansfeld, c'est le mien, c'est l'empereur, et vous en aurez bientôt la preuve.

Le ministre, dédaignant cette menace, tourna le dos à l'ambassadeur. Celui-ci se rendit aussitôt chez la reine-mère, et là, tenant conseil avec les chefs du complot autrichien, la chute de Medina-Cœli fut résolue. On lui choisit pour successeur le comte d'Oropeza, qui, dans l'espoir d'atteindre à cette place éminente, s'était acquis la faveur du roi par des flatteries et des complaisances exagérées. On convint d'ima-

giner une demarche du duc de Medina-Cœli auprès du cabinet autrichien, dont l'empereur se trouverait offensé; et le comte de Mansfeld s'engagea à effrayer si bien Charles II de la menace d'une rupture avec la cour d'Autriche, qu'il l'amènerait sans peine à sacrifier son premier ministre au maintien de la paix entre les deux grandes puissances.

Une fois Medina-Cœli remplacé par le comte d'Oropeza, le crédit de la reine était annulé; il ne lui restait pour appui que l'ambassadeur de France, dont le comte d'Oropeza se promettait de rendre le dévouement suspect au roi. Alors cet obstacle mis de côté, rien ne s'opposait plus au succès de leurs atroces projets.

Madame de Soissons, admise dans ce conciliabule, dit que le comte d'Oropeza s'abusait sur la facilité d'écarter de la cour M. de Rébenac et de déjouer sa surveillance.

— Songez donc, ajouta-t-elle, que lui seul a le droit de parler en particulier à la reine, et qu'il en profitera toujours pour l'avertir des...

— C'est ce droit-là même qui nous donne un moyen sûr de le perdre, interrompit le comte d'Oropeza. Ne peut-on insinuer au roi que ces fréquents entretiens n'ont pas toujours pour sujet les intérêts de la famille de la reine? Ne peut-on, sans craindre de mentir, affirmer que le galant Rébenac est amoureux fou de la belle Marie-Louise, et que Sa Majesté voit cet amour sans colère?...

— Serait-il vrai? s'écrièrent à la fois le comte de Mansfeld et madame de Soissons.

— Je le crois, reprit d'Oropeza; mais de cette supposition il n'y aurait que la moitié de vrai, que cela suffirait pour faire demander le rappel du sensible ambassadeur.

— Au fait, dit la comtesse en réfléchissant, il affecte un respect, une froideur pour elle qui pourraient bien n'être qu'un masque.

— Si je pouvais le croire, dit à voix basse et d'un air me-

naçant le comte de Mansfeld... mais non... loin de chercher les occasions de l'attirer près d'elle, je la vois toujours les éviter; elle ne lui adresse presque jamais la parole : c'est de tous les ministres étrangers celui qu'elle traite le moins bien.

— Et vous prenez cela pour de l'indifférence, pauvre diplomate! dit la comtesse en riant; jamais symptômes plus clairs n'ont révélé la maladie ; mais je vous jure de ne pas vous laisser longtemps dans cette incertitude.

— Gardez-vous de rien tenter pour nous éclaircir sur ce point, s'écria M. de Mansfeld; il faut surtout leur laisser croire à notre complète ignorance; la sécurité rend imprudent; fiez-vous à moi pour pénétrer bientôt ce secret, mais n'attendez pas d'être instruit pour agir, ajouta-t-il en s'adressant à d'Oropeza. En qualité d'ami du grand inquisiteur, d'officier du Saint-Tribunal, vous serez sans doute admis à l'Escurial pendant les cérémonies saintes qui vont avoir lieu; profitez d'un moment à travers les actes de contrition que fera le roi pour semer dans son esprit les soupçons nécessaires. Il est dévot, superstitieux, mais il est encore plus méfiant et plus jaloux; et si vous jetez adroitement le trouble dans son âme, la ferveur de sa pénitence ne l'empêchera point de se livrer intérieurement à des projets vindicatifs. Vous savez qu'ici on tient un chapelet dans une main et un poignard dans l'autre.

Le comte d'Oropeza sortit de ce conseil secret ivre d'orgueil, et se voyant déjà premier ministre. La comtesse de Soissons en rapporta une haine profonde contre la reine d'Espagne, et le comte de Mansfeld en revint avec la ferme détermination de se déclarer si clairement à Marie-Louise, qu'elle se trouverait dans l'obligation d'accueillir son amour ou de s'exposer à tous les dangers attachés à un refus dédaigneux.

Pendant ce temps, M. de Rébenac, désolé de n'avoir pu voir la reine avant son départ, par la raison qu'elle n'avait point quitté la chambre du roi tant qu'il avait eu de la fièvre, M. de Rébenac se promenait à cheval avec le comte de Charni,

sur la route de l'Escurial, dans l'espoir d'y voir passer la reine, et d'obtenir peut-être un regard d'elle.

En vieillissant loin de la France, le comte de Charni avait rassuré Louis XIV et Monsieur sur la crainte de le voir revendiquer les droits de sa naissance, droits que ceux accordés aux enfants légitimés de Louis XIV rendaient incontestables. Aussi, le roi de France avait-il autorisé son ambassadeur à traiter le mieux possible le bâtard du feu duc d'Orléans. Seulement, ne pouvant prouver par un acte authentique sa noble parenté, le comte de Charni n'était point admis à la cour, et ne savait l'intérêt que lui portait son auguste nièce, que par les présents qu'elle lui adressait au premier jour de l'an, et à l'anniversaire de la fête de Henri IV. Mais son adoration pour elle n'avait pas besoin d'être soutenue par la reconnaissance. C'était le dévouement d'un esclave joint à la tendresse d'un père. Aussi, le comte de Rébenac avait-il pour lui un vif attachement, et préférait-il la société du comte de Charni à toutes les autres, car il pouvait lui confier ses craintes sur la reine, et employer sa prudence à le servir. Le comte de Charni était intimement lié avec une des dames du palais de la reine, et M. de Rébenac s'était déjà servi plus d'une fois de cette intimité pour savoir des détails intéressants sur l'intérieur de la cour de la reine; et sur les impressions que, malgré toute sa retenue, elle avait peine à dissimuler aux personnes qui étaient sans cesse auprès d'elle.

C'est ainsi qu'il avait appris que Marie-Louise pleurait en parlant du voyage de l'Escurial, qu'elle avait donné pour motif à sa tristesse la répugnance très-naturelle d'aller visiter son propre tombeau et d'habiter là où se trouvent tous ceux de la famille royale; mais que cette raison n'était sans doute pas la seule, et qu'elle paraissait en cacher une plus douloureuse encore. Le comte de Rébenac espérait deviner cette raison secrète et la lire dans les yeux de Marie-Louise

Il n'en fut pas ainsi; la reine, heureuse de l'apercevoir, et

peut-être reconnaissante du soin qu'il prenait de se trouver sur sa route, lui fit un salut gracieux, accompagné du plus charmant sourire. Le roi, occupé à dire son rosaire, ne remarqua ni la rencontre ni le salut qui devaient porter tant de consolation dans le cœur terrifié de Marie-Louise, ni le sourire qui devait laisser un si doux souvenir dans le cœur passionné de celui qui l'aimait.

Il ne fallait pas moins que cette impression bienfaisante pour tempérer l'effet de celles qu'on éprouve en arrivant à l'Escurial. Un de nos auteurs les plus vrais, les plus spirituels, a dit :

« Je défie l'homme le plus froid de pénétrer sans frayeur dans cette geôle royale. L'Escurial est à la fois une prison et un couvent. L'idée du droit est là si intimement unie à celle de la force, qu'elle épouvante plus qu'elle ne console. L'Escurial paraît encore hanté par l'esprit du prince fondateur de ce palais monacal, monument unique dans le monde, parce qu'il est le produit de la foi d'un chrétien et de la tyrannie d'un roi. »

A l'aspect des montagnes arides et déjà couvertes de neige qui dominent le couvent funèbre, Marie-Louise se rappela l'horrible superstition qui y amenait le roi, et elle sentit un froid mortel courir dans ses veines. Lorsque son carrosse entra dans l'avenue d'ormes d'épouillés de leurs feuilles par laquelle on arrive au superbe portail dédié à saint Laurent, la reine fut frappée de l'idée qu'elle repasserait sous ces ormes avant qu'ils eussent repris leur parure, mais que les panaches cramoisis, les harnais dorés des chevaux qui l'entraînaient en ce moment seraient remplacés par des panaches noirs, des harnais d'argent, et que ces paysans qui accouraient pour la voir en criant *vive la Reine !* suivraient à pas lents son cercueil, en priant Dieu pour le repos de son âme.

Ce fut sous le poids de ce cruel pressentiment qu'elle suivit le roi dans les cloîtres immenses qu'il voulut parcourir avant de monter dans ses appartements. Le prieur des Hiéro-

nymites et ses chapelains étaient venus au-devant de Leurs Majestés jusque sous le portail. Le roi marchait appuyé sur le bras de la reine, et parlait à voix basse au prieur, qui se tenait à sa droite. Marie-Louise s'efforçait d'entendre ce qu'ils disaient, mais il ne lui parvenait que des mots sans suite, tels que : La journée de demain doit être toute consacrée à la prière... samedi... préparé... confession... Les frères réunis... la croix sainte... les instruments nécessaires... à minuit... pendant l'office des...

C'en était assez pour savoir que l'ouverture de la tombe de Philippe IV aurait lieu dans la nuit du surlendemain.

A l'Escurial, toutes les pompes, les magnificences de la terre ont été consacrées à Dieu. Le génie terrible de Philippe II, qui plane encore sur l'Espagne, s'est humilié dans le palais élevé aux deux plus grandes puissances du monde, la *religion* et la *mort*. Les autels y sont parés d'or et de pierreries. Les colonnes, soutiens de ce bel édifice, sont en jaspe, les degrés en porphyre. Le tabernacle est tout en agathe, les ornements en lapis, en cristal et enchâssés dans l'or pur. Quarante chapelles tiennent à cette immense basilique ; chaque jour on renouvelle leurs ornements ; on descend par un escalier de jaspe dans le Panthéon creusé sous le grand autel du temple. Les chaires du grand chœur sont en bois des Indes et sculptées avec art. La magnificence du monastère répond à celle de l'église, et rappelle le mot spirituel du duc de Bragance au seigneur espagnol chargé par Philippe II de lui montrer l'Escurial et de lui en faire valoir toutes les beautés :

— L'érection de ce monument unique, disait le religieux, était la suite d'un vœu qu'avait fait Philippe II à la bataille de Saint-Quentin.

— Ah ! répondit le duc... Celui qui faisait un si grand vœu devait avoir grand peur.

De tout ce qui compose l'ensemble imposant de ce riche monastère, les appartements du roi sont ce qu'il y a de moins

beau. On y découvre même une affectation de simplicité qui prouve l'intention du fondateur. Dans un lieu d'expiation royale, le luxe aurait gêné la pénitence.

Les hiéronymites qui habitent le couvent vivent comme les chartreux. Leur ordre inconnu en France fut aboli en Italie du jour où un hiéronymite de Milan attenta à la vie de saint Charles Borromée. Ils parlent peu, prient beaucoup, et ne permettent point aux femmes l'entrée de leur église. Ils sont en grande vénération en Espagne, et le prieur est ordinairement l'un des plus zélés ministres du grand inquisiteur.

Les religieux étaient alors au nombre de trois cents, parmi lesquels on comptait plusieurs fils de grandes familles qu'un désastre amoureux avait précipités dans le cloître. Chacun d'eux est obligé à dire, pendant six mois de l'année, des messes pour le repos de l'âme de Philippe II. Cette tyrannie posthume est encore en vigueur aujourd'hui; car l'ombre du père de don Carlos règne seule à l'Escurial. On dirait que cette ombre errante, sous ces voûtes immenses, surveille l'accomplissement de ses dernières volontés, et que ce fantôme a hérité de la puissance du roi.

Après avoir conduit Charles II dans son appartement, où il se mit au lit, épuisé de fatigue, la reine passa dans sa chambre, espérant aussi y trouver le repos. Mais, l'imagination tourmentée par des idées sinistres, elle ne put dormir; alors, rallumant ses flambeaux à la lampe d'or dont la faible lueur donnait à tout ce qui l'entourait une forme fantastique, elle se mit à considérer les tableaux qui décoraient sa chambre. Un grand portrait de Philippe II, placé au-dessus d'un bahut d'ébène incrusté de nacre de perles, frappa d'abord ses regards; mais, terrifiée par l'expression de ce visage menaçant, elle les détourna aussitôt pour les porter sur les traits charmants de la reine Élisabeth de France. Dans une cavité du cadre gothique de ce portrait, Marie-Louise aperçut un petit papier roulé; elle le prit: c'était un précis très-succinct,

et écrit en espagnol, de la mort de don Carlos. La reine le lut d'abord comme une de ces notices qu'on attache souvent aux tableaux historiques, mais, arrivée à la fin, elle devint rêveuse ; la notice se terminait ainsi :

« Il périt sur l'échafaud pour avoir aimé la reine. » Et, plus bas, il y avait ces mots, en français, et tracés par la même main : « *Heureux Carlos !* »

LV

Le lendemain, en ouvrant les volets de l'appartement de la reine, on aperçut les rochers, les montagnes qui servent de remparts à l'Escurial, resplendissants de neige. Les toits du monastère semblaient couverts d'un immense linceul. L'hiver, si rare, si doux en Espagne, était là dans toute sa rigueur. On aurait dit que le ciel, averti de la profanation qui se méditait, en témoignait sa colère en glaçant les profanes. Cette pensée, la reine tenta en vain de la jeter dans l'esprit craintif de Charles II. Chez les dévots de sa force, la voix des prêtres l'emporte sur celle de Dieu. C'est par eux seuls qu'ils comprennent, qu'ils interprètent la divinité. La foi des fanatiques est tout entière dans le ministre, et le Roi des rois se révèle en vain à leurs regards voilés. Le grand inquisiteur avait permis la violation du tombeau du feu roi ; le prieur des hiéronymites y devait présider ! Le Seigneur aurait apparu dans toute sa gloire à Charles II, pour le détourner de ce projet, que le roi l'aurait accompli de même.

Au milieu de si tristes préoccupations, Marie-Louise pensait à découvrir la personne qui avait déposé dans le cadre du portrait d'Élisabeth cette notice déjà relue plusieurs fois. Quel en était l'auteur ? Était-ce le chef de la précieuse bibliothèque de l'Escurial, dont l'érudition aimait à se faufiler par-

tout ? Était-ce le comte de Monterey qui avait fait déposer ce papier par son neveu, jeune religieux de l'ordre des hiéronymites? ou bien un des nombreux étrangers qui visitaient chaque jour l'Escurial ? Bien que ce précis pût être l'œuvre la plus indifférente, les deux mots qui s'y trouvaient joints jetaient beaucoup de trouble dans l'esprit de la reine. Elle aurait pu, sans inconvénient, demander à l'une de ses femmes quelques éclaircissements sur ce papier; mais un instinct secret l'avertissait de n'en point parler. D'ailleurs, elle se fiait au hasard, qui amène toujours l'explication des choses auxquelles on pense sans cesse.

Celle-ci ne se fit pas attendre. Lorsque la reine alla s'informer de la santé du roi, elle le trouva lisant une lettre qu'un courrier extraordinaire venait d'apporter.

— Voilà, dit le roi en montrant la lettre, une triste nouvelle pour tous les souverains du monde : notre cousin, le roi de la Grande-Bretagne, a quitté la partie, et abandonne son royaume à l'Électeur de Hanovre. Il vient d'arriver à Versailles, ajouta Charles II ; et, s'il faut en croire l'ambassadeur de France, l'accueil que ce roi déchu a reçu du roi de France le console de tous ses malheurs.

— O ciel ! s'écria la reine, que va devenir la pauvre reine d'Angleterre ! Parle-t-on d'elle, Sire ?

— Tenez, dit le roi, voyez comment le comte de Rébenac raconte tout cela, et la manière dont le duc de Lauzun a sauvé la reine et l'héritier présomptif; c'est presque un roman de chevalerie.

La reine prit la lettre avec empressement, et la regarda longtemps sans la lire, car elle avait reconnu les mêmes caractères qui avaient tracé la notice sur Élisabeth et don Carlos.

— Eh bien, qu'en pensez-vous? reprit le roi.

Ces mots rappelèrent Marie-Louise aux événements rapportés dans cette lettre; elle répondit en la parcourant avec distraction, et parut si froide à la lecture de ce grand drame,

que le roi lui en sut bon gré, et crut un moment qu'à force de lui voir haïr la France et l'Angleterre, elle avait fini par ne plus s'y intéresser.

L'arrivée du prieur de l'Escurial changea la conversation. Marie-Louise comprit, à un signe du roi, qu'il désirait conférer seul avec le religieux, et elle se retira en gardant la lettre de l'ambassadeur de France, pour la confronter avec l'écrit qu'elle avait caché dans son sein.

— C'est bien de lui, pensa-t-elle, et voilà le sort qu'il envie! *Heureux Carlos!* dit-il ; heureux sous la haine d'un père, sous la hache du bourreau. Heureux! Ah! c'est qu'il fut aimé...

En ce moment, une rougeur subite couvrit le beau visage de la reine, elle jeta au feu les papiers qu'elle tenait et appela vivement sa camarera-mayor, comme pour éviter d'être seule, et de répondre aux questions qu'elle-même s'adressait.

Le reste de cette journée fut consacré au jeûne et à la prière. Charles II, en laissant ignorer son projet au peu de personnes qui l'avaient suivi à l'Escurial, leur avait seulement ordonné de prier pour lui, espérant obtenir par leur assistance un droit de plus à la miséricorde de Dieu.

Dès neuf heures du soir, un morne silence régnait dans les appartements de l'Escurial ; on n'entendait que le bruit du vent et de la pluie, qui faisaient trembler les vitraux. Le roi, après s'être laissé mettre au lit, venait de se relever, aidé du seul valet de chambre qui fût dans sa confidence. Il avait consenti à prendre une boisson fortifiante pour se soutenir dans le douloureux pèlerinage qu'il allait entreprendre, et il attendait en priant le moment où, guidé par le prieur, il passerait dans la tribune (1) qui tenait à sa chambre et s'ouvrait de plain-pied sur le palier, en face le maître-autel de la basi-

(1) C'est dans cette tribune que Philippe II fit apporter son lit pour y mourir.

lique. Par le moyen de cette porte secrète, le roi pouvait descendre dans l'église sans être vu d'aucun des gens de sa maison.

Pendant ce temps, la reine, maudissant la faiblesse du roi, qui le livrait au pouvoir des prêtres, redoutant une foule de dangers pour lui, et craignant plus encore peut-être les pensées qu'elle chassait vainement de son esprit, et dont le retour alarmait sa conscience, s'exhortait à tenter un dernier effort pour empêcher le roi d'aller violer le tombeau de son père. Si elle échoue encore auprès de lui, pense-t-elle, eh bien, c'est au prieur, c'est à ses chapelains qu'elle adressera ses plaintes, ses reproches sur la profanation qu'ils protègent, c'est eux qu'elle rendra responsables devant Dieu et devant les hommes de cette action coupable. Dans cette disposition, elle épie les battements de l'horloge, et lorsqu'elle sonne douze coups, la reine, enveloppée d'une mante, la tête couverte d'un voile noir, sort à pas muets de chez elle, traverse la longue galerie qui la sépare de l'appartement du roi, pénètre dans sa chambre par la porte masquée qu'elle seule a le droit d'ouvrir, et elle évite ainsi d'être aperçue des gardes qui veillent à la grande porte de la chambre royale; mais, à peine entrée, Marie-Louise reste stupéfaite, sa résolution est inutile, elle est arrivée trop tard. L'impatience du roi, celle des religieux, la certitude que tout reposait dans le couvent, et que rien ne troublerait leur cérémonie nocturne, leur a fait devancer l'heure.

A la lueur du seul flambeau resté sur la table du roi, Marie-Louise aperçoit la porte de la tribune entr'ouverte, elle la franchit, puis elle descend le petit escalier qui aboutit au chœur de l'église; là, elle entend des bruits souterrains, des voix murmurantes, des chants funèbres qui lui apprennent l'inutilité de sa démarche.

— C'en est fait, se dit-elle, la violation est commencée. Rien n'en peut plus arrêter l'accomplissement. Mais le roi peut succomber à cet effort impie, ses forces déjà si épuisées

peuvent s'anéantir à la vue du cadavre de son père! Et qui lui portera secours? grand Dieu! Les moines qui abusent de sa superstition pour l'amener à cette violation horrible chercheront-ils à le ranimer? Non, c'est à sa vie qu'ils en veulent; ils espèrent le voir mourir de terreur sans qu'on puisse les accuser de sa mort; mais non, je serai là pour le secourir, pour l'arracher à l'horreur de cet affreux spectacle.

En se parlant ainsi, la reine marche vers l'escalier de jaspe qui conduit aux chapelles souterraines. Nul garde n'en défend l'entrée; car les religieux seuls président à la cérémonie funèbre, et les portes du temple étant fermées, ils se croient à l'abri de toute surprise. Ils pensent que dans ce sanctuaire, interdit aux femmes, la reine elle-même n'oserait pénétrer. Mais l'idée du danger qui menace le roi lui fait tout braver, même la terreur qui s'empare d'elle en pénétrant sous ces voûtes obscures; ayant peine à se soutenir, elle s'appuie, pour se guider, sur le marbre des mausolées qui bordent chaque côté de ce cloître souterrain; elle se traîne ainsi de tombeau en tombeau jusqu'à la chapelle qui précède le caveau royal.

Un reflet de l'éclat des lumières qui embrasent le Panthéon montre aux yeux de Marie-Louise, là près d'elle le sarcophage de don Juan, de ce bâtard célèbre qui a plus gouverné l'Espagne que son frère le roi légitime. C'était le dernier des princes morts à Madrid. Sa naissance le condamnait à ne point reposer dans le caveau doré où Charles-Quint et Philippe II ont les premières places.

— Et moi aussi, pensa Marie-Louise, je serai bientôt ici près de don Juan, car les reines-mères ont seules le droit de dormir parmi ces trônes mortuaires, ajouta-t-elle en tournant ses regards vers la chapelle où l'on chantait l'office des morts. Puis les ramenant sous la voûte inoccupée, qui touchait au sarcophage :

— Oui, c'est là que ma place est marquée, se dit-elle. Hélas!... d'où vient que je tremble?... La mort devrait-elle

m'effrayer?... N'est-ce pas l'heure de la délivrance!... Mais qu'entends-je? des coups de marteau... On mutile le cercueil de Philippe IV... et les ombres de ces rois puissants ne se soulèvent point contre cette indigne profanation!...

Alors, immobile, le col tendu, les yeux attentifs à ce qui se passe dans la chapelle, la reine voit soulever le couvercle du cercueil de Philippe IV... Elle voit le roi, soutenu par deux religieux s'avancer en chancelant et d'un air stupide vers le cercueil paternel... A cet aspect horrible, il hésite. La reine espère qu'il n'a plus le courage... Mais poussé par une rage superstitieuse, il fait signe au prieur d'arracher le linceul. Le religieux, épouvanté, n'ose porter la main sur ce voile sacré; un ordre du roi en courroux le force d'obéir. Alors, malgré l'exhalaison fétide qui s'échappe du linceul, le roi se précipite sur le cadavre de son père, l'embrasse, presse ce front décharné de ses lèvres tremblantes, et, suffoqué par l'air pestilentiel qu'il respire, il tombe à la renverse.

— Le roi se meurt! disent à la fois tous les religieux. A cette exclamation, la reine éperdue, jette un cri douloureux, s'élance vers la chapelle ardente, et va scandaliser par sa présence les moines indignés, lorsqu'une voix connue lui dit:

— Arrêtez! ne les troublez pas, ou la mort...

— Ciel! s'écrie la reine. Et la surprise, la terreur la font tomber évanouie dans les bras de Mansfeld... Il l'entraîne vers le catafalque, dont les draperies funèbres peuvent les cacher tous deux à tous les yeux; car déjà le porte-croix s'avance en tête de la procession. Déjà le roi, ranimé par la joie d'avoir accompli son vœu, marche d'un pas assuré vers la sortie de la chapelle royale; déjà la lumière des cierges éclaire une partie du caveau où se trouve Mansfeld; un moment encore, la reine et lui vont être vus, et Mansfeld perdra cette occasion unique d'avoir la reine en sa puissance!

Inspiré par cette crainte, il allait porter Marie-Louise inanimée sur les degrés du catafalque, derrière les tentures, là

où la lumière ne peut pénétrer, lorsqu'un bras ferme l'arrête à son tour, lorsqu'une voix connue lui dit :

— Pourquoi soustraire la reine à nos secours? pourquo vous cacher?

Puis s'élançant vers le roi, dont le dais venait de s'abaisser sous la porte dorée :

— Sire, dit le comte de Rébenac, la reine est là mourante; ordonnez qu'on la transporte chez elle, qu'on la secoure!...

— La reine! s'écrie le roi d'un accent douloureux; où est-elle? O mon Dieu! ne la punissez pas de sa désobéissance!

En disant ces mots, Charles II suit le comte de Rébenac qui lui montre la reine étendue sur les marches du tombeau de don Juan; mais le roi, plus dominé par la jalousie que par la pitié, dit au comte avec l'accent de la colère :

— Vous ici! et de quel droit?

— Sire, répond M. de Rébenac en montrant le comte de Mansfeld qui se tenait à l'écart, j'ai pensé qu'ici l'ambassadeur de France peut être partout où se trouve l'ambassadeur d'Autriche.

— Le comte de Mansfeld à l'Escurial! s'écria le roi...

— Oui, sire, et avec l'autorisation du grand inquisiteur, répond Mansfeld d'un ton impérieux; l'Autriche a trop d'intérêt à la conservation de Votre Majesté, pour l'abandonner au moment où elle expose sa vie pour accomplir un vœu qui fait frémir la nature.

Au nom du grand inquisiteur, Charles II se soumet à tout, sans faire la moindre objection. Il s'incline comme il l'eût pu faire à la voix de Dieu.

Pendant ce temps la reine restait là, sans que nul religieux s'approchât pour la secourir, n'osant toucher une femme. Le comte de Rébenac seul, bravant la rigueur de l'étiquette, cherchait à soulever la tête de la reine pour lui faire respirer des sels.

— Retirez-vous, lui dit vivement le roi; puis se tournan

vers le prieur : — Mon père, aidez-moi à transporter la reine hors d'ici ; Dieu vous le pardonnera, car c'est moi qui l'ordonne.

Alors le prieur fait signe à ses plus vieux chapelains de se joindre à lui, et, posant la reine sur un des drapeaux du saint-tribunal qui décoraient le tombeau de don Juan, ils prirent chacun un coin de ce drapeau, et, accompagnés du roi qui soutenait une main de Marie-Louise, ils la transportèrent ainsi jusqu'à son appartement. Là, les médecins décidèrent qu'il fallait la saigner. Elle revint à elle, mais une fièvre brûlante succéda à son évanouissement, et le lendemain, après l'avoir ramenée à Madrid, on ordonnait des prières dans toutes les églises de la ville... car une maladie mortelle venait de se déclarer : la reine avait la petite vérole.

LVI

En apprenant le nouveau danger qui menaçait la reine, le comte de Rébenac éprouva un désespoir si violent, que son ami le comte de Charni le retint enfermé à l'hôtel de l'ambassade pendant plusieurs jours pour le soustraire aux soupçons que ce désespoir eût fait naître. Mais, pour obtenir de son ami tant de soumission. M. de Charni avait promis d'aller d'heure en heure chez la première dame du palais qui le tenait au courant de tout ce qui se faisait chez la reine, et de s'informer près d'elle de l'état de la malade.

Un soir M. de Charni revint de chez la marquise del Fresno, l'air triste, la respiration oppressée; et, comme il semblait hésiter à parler :

— Ah ! je le vois, s'écrie M. de Rébenac, il n'est plus d'espoir... Tous mes vœux, mes soins pour la sauver deviennent inutiles. L'or qui m'acquiert ses gardiens, l'or qui m'ouvre les caveaux de l'Escurial ne peut rien contre le mal qui la tue Je ne la verrai plus !...

— Calmez-vous, dit M. de Charni en prenant la main que Rébenac portait à ses yeux pour cacher ses larmes. A son âge, il y a tant de ressources contre la souffrance; l'état alarmant où elle se trouve aujourd'hui n'étonne point les médecins. C'est le neuvième jour de la maladie, l'époque fatale. Si elle passe la nuit, si la fièvre diminue demain, elle est sauvée.

— O mon Dieu ! que faire? quel sacrifice t'offrir pour obtenir sa vie?

— Il faut conserver sa raison pour la secourir, car au palais il règne tant d'agitations diverses, qu'on ne sait plus ce qu'on y fait. La reine-mère ne quitte pas le roi de peur qu'il ne s'expose à la contagion de la maladie en allant près de la reine. Dans l'attente du cruel événement qu'on redoute, les ambassadeurs viennent d'être mandés au palais, l'un des gentilshommes de Sa Majesté est dans votre salon pour vous communiquer l'avis du roi. Il faut vous rendre à cette triste invitation, il faut faire bonne contenance. Allons, mon ami, du courage! L'épreuve est cruelle, mais c'est peut-être le sacrifice qui doit obtenir son salut.

A cette pensée, qui ranimait ses forces, le comte se leva brusquement et serra la main de son ami, comme pour le remercier de le rendre au devoir, à l'honneur; car ne pas contraindre ses sentiments, c'était compromettre la reine; c'était donner à penser qu'elle avait pu encourager un amour si délirant. Le comte alla rejoindre dans son salon le messager du roi et tous deux se rendirent au palais.

Il faut avoir vécu dans les cours, ou avoir été le confident des personnages qui y jouent les grands rôles, pour se faire une idée du supplice d'un malheureux seigneur, qui cache sous un front de glace, sous un sourire forcé, la torture d'un cœur en proie au désespoir.

En entrant dans la galerie où se trouvaient déjà rassemblés les différents ambassadeurs, les personnes attachées à la maison de la reine, M. de Rébenac pressentit que tous les

regards allaient se fixer sur lui : il en soutint l'observation maligne sans trouble. D'ailleurs, l'intérêt de savoir s'il n'était pas survenu quelque amélioration dans l'état de la reine l'occupait uniquement. Il alla droit au marquis d'Astorga, pour le questionner à ce sujet.

Le grand-écuyer répondit par tous les lieux communs en usage dans de semblables circonstances.

Il dit :

— La maladie est grave; mais la puissance de Dieu est grande, et la sainte résignation de la malade touchera sans doute la bonté céleste. Il ajoute encore beaucoup de phrases pareilles à celles-ci sans que le comte pense à l'interrompre, car dès les premiers mots du marquis, s'étant aperçu qu'il n'en tirerait rien de positif, M. de Rébenac avait cessé de l'écouter pour regarder le comte de Monterey et lire sur le front abattu, dans les yeux consternés de cet homme passionné, à quel point les jours de la reine étaient menacés. Une place restait vide auprès de M. de Monterey, M. de Rébenac alla s'y asseoir. La douleur la plus sympathique les unissait en ce moment. Aussi levèrent-ils chacun les yeux au ciel, sans se saluer, sans prononcer une parole, comme deux malheureux qui n'ont pas besoin de se confier pour se comprendre.

Le comte de Mansfeld, debout, le coude appuyé sur le marbre d'une console, affectait un accablement profond que démentait son regard curieux et porté alternativement sur chacune des personnes dont il épiait les pensées secrètes. La pâleur du comte de Rébenac faisait sourire Mansfeld, en dépit de ses efforts pour feindre la tristesse. Tout à coup on le voit tressaillir et s'élancer vers une porte qui s'ouvre. C'est la comtesse de Soissons qui sort de la chambre de la reine; on s'empresse autour d'elle; tout le monde la questionne à la fois, excepté M. de Rébenac qui frémit en pensant à quels soins redoutables la reine est livrée.

— La fièvre est moins ardente, dit-elle.

Et jetant un regard diabolique sur M. de Rébenac :

— Soyez tranquille, le délire a cessé.

Puis se retournant vers M. de Mansfeld, elle ajoute : mais les médecins ne croiront Sa Majesté hors de danger que si les calmants produisent quelque effet. Si dans une heure la reine n'est pas endormie... disaient-ils... plus d'espoir !

Madame de Soissons proféra ces mots d'un ton tragique, en faisant mine de retenir des larmes qui ne venaient point. Et, comme toutes les hypocrisies s'attirent, ce qu'il y avait là d'ennemis de Marie-Louise s'approchèrent de la comtesse, et rivalisèrent avec elles d'exclamations désolées et de phrases arrangées, sur les vertus, les charmes de la reine, et les regrets qu'elle laisserait.

— Que penser de cela? dit tout bas M. de Rébenac au comte de Monterey.

— Je vais le savoir, dit-il, et il se leva pour aller auprès de la petite Elvire, qu'on venait de renvoyer de la chambre de la reine, où elle se glissait sans cesse malgré tout ce qu'on faisait pour l'en empêcher, et qui pleurait là dans un coin obscur de la galerie.

— Qu'as-tu vu? qu'as-tu entendu? demanda M. de Monterey.

Le docteur a dit :

— Si le sommeil ne vient pas dans une heure, demain elle sera... Les sanglots d'Elvire l'empêchèrent d'achever. M. de Rébenac, impatient de savoir ce qu'allait répondre Elvire, avait suivi M. de Monterey ; il entendit la petite fille confirmer ce qu'avait dit madame de Soissons.

— Encore une heure de supplice, pensa-t-il ; et si tout est fini pour *elle*, tout le sera pour moi.

Il alla se rasseoir avec le calme qui résulte d'une résolution solennelle.

Alors un silence de mort régna dans la galerie. Seulement de quart-d'heure en quart-d'heure, la camarera-mayor sou-

levait la portière qui séparait l'appartement de Sa Majesté de la galerie, et faisait signe que la reine ne dormait pas.

Cette heure, ou plutôt ce siècle allait finir, M. de Rébenac, les yeux fixés sur l'horloge, suivait la marche des aiguilles comme on suit un convoi funèbre. Sa respiration s'oppressait de plus en plus, à mesure que le terme approchait; il n'avait plus que l'espoir de succomber à l'excès de sa souffrance, lorsque le premier médecin du roi parut. La joie, l'orgueil dont son front rayonnait, apprirent que la reine était sauvée avant qu'il eût eu le temps de le dire; mais le docteur ordonnant le plus grand silence, il fallut comprimer les élans de la joie vraie ou fausse que chacun aurait voulu témoigner. Heureusement pour le comte de Rébenac, le passage subit du désespoir au bonheur lui causa une contraction de nerfs si poignante à la tête et au cœur, que son visage en garda malgré lui une empreinte douloureuse, et que la crainte de se trouver mal lui donna la force de surmonter son émotion.

L'inquiétude dissipée, tout le monde se retira. En montant dans son carrosse, l'ambassadeur de France trouva le comte de Charni qui l'attendait pour le secourir ou le féliciter...

— Ah! mon ami, *sauvée!* s'écria M. de Rébenac; et, suffoqué par des larmes de joie, il tomba dans les bras de M. de Charni.

— Je le pressentais, dit l'oncle de Marie-Louise, j'ai tant prié pour elle!

LVII

La reine se rétablit promptement, et il ne lui resta aucun ressentiment de sa maladie, son beau visage n'en garda nulle trace; seulement une langueur charmante avait succédé à l'agitation douloureuse qu'elle éprouvait avant de tomber malade. On aurait dit que, familiarisée avec la mort, qu'elle venait de voir de si près, elle en avait perdu l'effroi. En effet,

elle ne pensait pas sans reconnaissance au danger qui lui avait appris tout ce qu'elle inspirait.

On parlait beaucoup de la faveur où cette maladie avait porté la marquise del Fresno. La reine prétendait devoir la vie à ses soins, et ne pouvait plus se passer d'elle, ce qui déplaisait excessivement aux autres dames du palais, et principalement à la duchesse d'Albuquerque.

Pendant la maladie de la reine, la cabale du comte d'Oropeza, protégée par la reine-mère, ne trouvant plus d'opposition, triompha sans peine de la répugnance du roi à disgracier le duc de Medina-Cœli; d'Oropeza fut nommé premier ministre, et il était déjà tout-puissant lorsque la reine entra en convalescence. Cette maladie, qui pouvait amener une mort naturelle, avait suspendu tous les complots; mais les ennemis de Marie-Louise, déçus dans leur espérance, et craignant que la reine ne vît son crédit s'augmenter de tous les vœux que le roi avait faits au ciel pour son salut, résolurent de s'affranchir à tout prix de son influence. Le comte de Mansfeld eut besoin de parler au nom de son maître pour obtenir quelques jours de délai, et il s'empressa de les mettre à profit.

Le comte d'Oropeza dit avec une ironie féroce qu'il emploierait le temps que demandait l'ambassadeur d'Autriche à fêter le retour à la vie de Marie-Louise. Un *Te Deum* fut ordonné à Notre-Dame d'Atocha, et des spectacles, des réjouissances eurent lieu dans tout le royaume. Le ministre comptait sur ces preuves de joie et d'amour pour abuser les gens du parti de la jeune reine et forcer le comte de Rébenac à rassurer sa cour en lui racontant ce qu'on faisait à Madrid pour fêter la convalescence de la reine d'Espagne.

Les lettres qui venaient de France peignaient dans les termes les plus vifs, l'inquiétude de Monsieur, sur l'état de sa fille; il écrivait au comte de Rébenac de s'assurer par ses propres yeux de la vérité de cette convalescence; car la vie de la jeune reine étant un grand événement politique, il était de

l'intérêt des puissances ennemies de dissimuler le danger où elle se trouvait, pour préparer dans l'ombre les moyens de faire tourner sa mort à leur profit.

Muni de cette lettre de Monsieur, à laquelle étaient jointes quelques lignes de la main de Louis XIV, l'ambassadeur de France fit demander audience au roi d'Espagne, et réclama la faveur de présenter ses hommages à la reine, afin de pouvoir rassurer en toute conscience son auguste famille. La reine n'était encore visible que pour sa belle-mère et pour le roi son mari; la demande pouvait être indiscrète, et M. de Rébenac attendait la réponse de Charles II, dans une anxiété facile à comprendre.

— D'abord, Sa Majesté dit qu'il fallait consulter la reine-mère sur cette démarche, puis prendre les ordres de la jeune reine qui pouvait désirer ne se pas montrer avant que le peu de traces qui lui restaient de sa maladie fussent complétement effacées.

— Ce n'est point de la beauté de la reine, mais de sa santé dont ma cour s'inquiète, répliqua M. de Rébenac; et je ne doute pas que Sa Majesté ne dédaigne de telles considérations pour rendre le prince son père au bonheur de la savoir complétement rétablie.

— Eh bien, reprit le roi ébranlé par la tenacité du comte, je vais faire appeler la camarera-mayor, elle nous dira les volontés de la reine.

— Ah! sire, s'écria le comte d'un ton suppliant, si Votre Majesté daignait faire demander à la reine elle-même si elle consent à me recevoir?

— Mais c'est que... il se pourrait... Je ne sais... Si d'Oropeza était là... ou la reine-mère... ils me diraient...

— Eh! quoi, sire, est-il besoin d'une autre volonté que de la vôtre et de celle de la reine, pour satisfaire au désir d'un père, à ceux du roi votre oncle, et prendre une décision qui n'intéresse en rien vos conseillers d'État? Mais puisque Votre

Majesté ne croit pas pouvoir prendre sur elle de m'accorder la grâce que je réclame, je vais répondre à ma cour, et lui dire les vains efforts que...

— Arrêtez! s'écria le roi; il est inutile de donner tant d'importance à une chose si simple. J'allais me rendre chez la reine, car les médecins assurent qu'il n'y a plus de contagion à craindre. Suivez-moi, je vous ferai dire si elle consent à vous recevoir.

L'ambassadeur s'inclina, et suivit Charles II; l'idée de revoir Marie-Louise, après avoir tant craint pour elle, faisait battre le cœur de M. de Rébenac avec violence; il arriva, se soutenant à peine, dans le salon qui précédait la chambre de la reine. Un sentiment plus tendre que présomptueux ne lui laissait pas douter qu'elle ne voulût bien le recevoir. En effet, un premier mouvement de femme avait fait hésiter la reine à se montrer à M. de Rébenac, le visage altéré par quelques taches rouges; puis la réflexion surmontant aussitôt cet intérêt de coquetterie, elle pensa que tout ce qui l'enlaidirait à ses yeux lui serait secourable, et elle donna l'ordre de laisser entrer l'ambassadeur de France.

La reine rougit tellement en le voyant paraître, que les traces laissées par la maladie devinrent un moment imperceptibles, et pourtant elle aurait pu en être fort enlaidie sans que l'admiration du comte de Rébenac en fût diminuée.

Il est un degré d'exaltation où l'on ne voit plus que par son cœur. Ce sont les amours de vanité ou les amours tout matériels, que le moindre revers ou la moindre altération dans la beauté désenchantent; mais l'âme passionnée qui s'empreint d'une image adorée la conserve pure et belle, en dépit des outrages du temps, du malheur ou de la maladie.

A peine le roi commençait-il à parler à Marie-Louise des inquiétudes que la cour de France conservait sur sa santé, et l'engageait-il à rassurer elle-même l'ambassadeur de Louis XIV, que la duchesse d'Albuquerque vint lui dire:

— L'ambassadeur d'Autriche réclame de Votre Majesté la faveur qu'elle daigne accorder à l'ambassadeur de France ; n'ayant pas moins d'intérêt que lui à se convaincre, dit-il, du parfait rétablissement de la reine.

A cette requête insolente, le roi eut d'abord l'idée de répondre par un refus ; mais la camarera-mayor ayant ajouté que le comte d'Oropeza accompagnait le comte de Mansfeld, et que tous deux attendaient dans la galerie voisine la réponse de Leurs Majestés, la crainte de déplaire à son ministre, à celui qui régnait pour lui, l'emporta sur tout autre sentiment ; e roi permit à l'ambassadeur d'Autriche de venir rendre ses hommages à la reine.

— Pardon, madame, dit le comte de Mansfeld en entrant, pardon d'avoir insisté pour avoir l'honneur de voir Votre Majesté, et pour m'assurer par mes propres yeux de son retour à la vie, à la beauté et au bonheur ; mais après avoir causé tant d'inquiétude, Votre Majesté doit excuser mon empressement à lui porter les félicitations de ma cour ; d'ailleurs, ajouta-t-il avec une ironie amère, j'ai cru pouvoir me présenter là où se trouvait l'ambassadeur de France.

Ces derniers mots, en rappelant à la reine l'affreuse nuit passée dans les caveaux funèbres de l'Escurial, la troublèrent visiblement, elle lança au comte de Rébenac un regard qu'il comprit, car ayant déjà la bouche ouverte pour répondre à M. de Mansfeld que le titre d'envoyé extraordinaire de Monsieur près de la reine sa fille, lui donnait le droit d'être reçu particulièrement d'elle, il s'abstint de parler, et se contenta de garder l'attitude fière d'un homme trop haut placé pour supposer qu'on veuille l'offenser. D'ailleurs, ce regard qui lui commandait le silence, qui le suppliait d'éviter une scène dont le résultat pouvait avoir de graves conséquences, n'était-il pas un aveu de la puissance que la reine se reconnaissait sur lui? Et commander un sacrifice à l'amour qu'on inspire n'est-ce pas l'autoriser ?

Dans sa frayeur de voir s'établir une conversation périlleuse entre les deux ambassadeurs, Marie-Louise s'empressa de leur parler de la solennité qui devait avoir lieu à Notre-Dame d'Atocha, le jour où elle irait rendre grâce à sa divine patronne de l'avoir arrachée à la mort ; puis elle ajouta, de manière à rassurer le comte de Rébenac sur d'autres dangers que celui dont elle parlait :

— Je ne puis douter maintenant de la protection du ciel. Si j'avais dû succomber au sort qui me menaçait, il n'aurait pas donné tant de pouvoir aux soins qui m'ont sauvée; Dieu n'aurait pas écarté de moi la main de la mort que je voyais sans cesse prête à me frapper. L'occasion était si belle, j'étais bien à la merci des maux qui tuent, que s'ils m'ont épargnée, je dois croire que Dieu veille sur moi et qu'il veut que je vive.

— Eh ! comment le ciel ne serait-il pas jaloux de nous conserver son plus bel ouvrage ! s'écria le comte de Mansfeld avec enthousiasme; comment n'aurait-il pas été sensible à nos vœux, à nos prières ! Ah ! si Votre Majesté avait pu voir l'accablement où toute sa cour était plongée, l'anxiété de tout un peuple, le désespoir... muet... de ceux qui n'osaient... montrer leur inquiétude sur le danger qui la menaçait, ajouta le comte en baissant la voix, elle saurait à quel point sa vie nous est chère.

— Croyez, monsieur le comte, dit la reine, que je sens tout le prix d'un si vif intérêt, et que j'attends avec impatience le jour où je pourrai aller à Notre-Dame d'Atocha, rendre grâce à Dieu et à la sainte Vierge de me conserver la vie pour jouir du bonheur d'être aimée ainsi... de nos fidèles sujets.

En disant ces derniers mots, la reine fixa ses regards sur le rosaire de perles qu'elle tenait à la main, comme si elle avait craint de lire dans d'autres yeux la joie que ces paroles devaient faire naître.

Le comte de Rébenac présenta à la reine une lettre de Monsieur. Elle l'ouvrit, puis après l'avoir parcourue :

— Cette lettre m'annonce une parure nouvelle, montée à la

mode du jour. C'est un présent de mon père. L'écrin n'est-il pas encore arrivé?

— Je l'ai reçu, madame, répondit M. de Rébenac; mais craignant de n'avoir point l'honneur d'être admis à saluer Votre Majesté, je l'ai laissé... dans mon carrosse.

— Nous voulons le voir, dit le roi : il faut l'envoyer chercher.

En entendant cet ordre, le comte parut fort embarrassé. Il demanda au roi la permission de venir le lendemain remettre à la reine l'écrin envoyé par Monsieur.

— Pourquoi différer jusqu'à demain? reprit le roi.

— Une parure nouvelle envoyée par la cour de France! s'écria le comte d'Oropeza, en souriant; mais c'est un événement pour toutes les cours de l'Europe.

Enfin les instances redoublèrent en raison de la résistance qu'y opposait M. de Rébenac, et il fut forcé de céder. L'écrin fut apporté; mais, en le remettant à la reine, le comte profita du bruit des aboiements du joli petit chien, caché sous le canapé où était assise sa royale maîtresse, et qui semblait placé là pour dénoncer quiconque oserait approcher d'elle, et dit tout bas à la reine :

— Ne touchez pas au bouton de nacre.

Cette recommandation fit tressaillir la reine. Elle devina sans peine ce que renfermait le double fond de la boîte; et prenant le collier et les bracelets d'opales et de rubis qui occupaient le premier rang de l'écrin et paraissaient le remplir en entier, elle les montra au roi et à toutes les personnes qui se trouvaient là, leur faisant admirer le bon goût de cette parure et le travail précieux des joailliers français, mais sans se dessaisir un moment de l'écrin, et sans porter les doigts sur le bouton de nacre qu'elle voyait près du fermoir.

Son cœur battait avec violence en pensant que le roi, soupçonneux par nature, et peut être averti par le trouble que ne pouvait dissimuler M. de Rébenac, aurait la curiosité de voir par lui-même si l'écrin ne renfermait pas quelques lettres,

quelque avis secret, et apprendrait ainsi à Mansfeld et au comte d'Oropeza la méfiance qu'ils inspiraient. Mais dans cet instant on vint annoncer au roi que son fou venait de se casser le bras en tombant du haut de l'échelle de sa bibliothèque; et Charles II, tout au malheur qui arrivait à son favori, sortit précipitamment pour lui porter secours.

Le comte de Mansfeld, en habile courtisan, suivit le roi, et témoigna la plus vive inquiétude pour Louisillo. Comme il sortait de chez la reine, la comtesse de Soissons y entrait.

Le comte de Mansfeld fit un signe : elle y répondit par un autre qui voulait dire : — Soyez tranquille, vous aurez bientôt une occasion de lui parler sans témoins. Et ils échangèrent un salut sans s'arrêter.

En voyant entrer madame de Soissons, M. de Rébenac perdit toute espérance de pouvoir adresser quelques mots en particulier à la reine, car il redoutait l'observation maligne de la comtesse, et préférait sacrifier une présence chérie au danger de laisser soupçonner à quel point il l'adorait. Il se retira en pensant que la reine lui saurait gré de sa discrétion. Tant il est vrai que l'amour le plus désintéressé ne s'immole qu'à l'espoir d'un peu de reconnaissance.

LVIII

Restée seule avec la reine, la comtesse de Soissons employa tout son esprit à la déterminer à accorder au comte de Mansfeld un entretien secret; il s'agissait, disait-elle, de faits importants, d'où dépendait le sort du royaume d'Espagne, et peut-être celui de la reine elle-même.

— C'est au roi qu'il appartient de connaître et de juger de si grands intérêts, répondit Marie-Louise. En mettant par son crédit le comte d'Oropeza à la tête des affaires d'Espagne, M. de Mansfeld s'est assuré le succès de toutes les propositions

qu'il peut faire au nom de son gouvernement, et je ne saurais leur être utile.

En vain la comtesse combattit ces raisons; elle ne put faire consentir la reine à promettre l'audience particulière que désirait l'ambassadeur d'Autriche. En vain la comtesse fit entendre que l'ambassadeur de France serait sans doute plus heureux; en vain elle mit en jeu la flatterie et l'adresse infernale qui l'avaient si souvent secondée dans ses méchants projets. La reine, soutenue par une répugnance invincible, persista dans sa résolution de ne pas entendre les confidences politiques du comte de Mansfeld, et pour mettre fin aux instances de madame de Soissons, Marie-Louise prétexta une grande fatigue et se retira dans sa chambre à coucher.

Là, dès qu'elle fut seule, elle ouvrit l'écrin envoyé par le prince son père, et appuyant son doigt sur le bouton de nacre, elle fit jouer un ressort qui souleva le premier fond et laissa voir un papier bleu contenant une poudre blanche. A ce petit paquet était attaché un billet, où se trouvaient ce peu de mots tracés par la main de Monsieur:

« Voilà, chère Louise, de quoi parer au coup qui vous menace. Ce contre-poison ne doit pas vous quitter un instant, afin que vous puissiez en faire usage à la première souffrance. »

Sur le papier bleu était écrite la manière dont on devait employer le contre-poison.

— Je reconnais bien à ce soin la tendresse de mon père et sa confiance dans les empyriques, pensa la reine; il croit sincèrement qu'il est des remèdes certains contre les poisons distillés par la haine, et pourtant il sait que tous les secours ont été impuissants pour sauver ma mère; il sait que la prudence ne peut rien contre la trahison, et que la vie d'une pauvre princesse est sans défense contre les ennemis qui ont résolu sa mort... Hélas! cette précaution si tendrement recommandée m'apprend que j'avais tort de croire la colère de mes persécuteurs apaisée par ma résignation, et surtout par

mon empressement à leur abandonner le crédit qu'ils ambitionnent. Mais, je le vois, rien ne saurait calmer leur rage. Ils ne peuvent souffrir de voir les intérêts de la France défendus par la nièce de Louis XIV. Ils ne me pardonneront jamais d'avoir plus d'une fois déjoué leurs projets perfides en les lui faisant connaître, d'avoir souvent arrêté la main du roi au moment où elle allait signer un acte onéreux pour la France, ou un arrêt arraché par l'astuce à la faiblesse d'un malade. Oui, je suis la victime marquée pour leur vengeance; ils me regardent comme l'unique obstacle qui les sépare du trône d'Espagne, le seul lien qui attache ce trône à celui de la France; ils veulent le rompre, le remplacer par un anneau qui l'enchaîne à l'Autriche. Ma mort est résolue.

Accablée sous cette funeste pensée, la reine se refusa, pendant plusieurs jours, à recevoir les félicitations de tous les grands personnages de la cour. Enfin, elle ne put retarder davantage son pélerinage à Notre-Dame d'Atocha. L'archevêque vint prendre ses ordres. Il fut décidé que la procession aurait lieu le lendemain, et que le peuple en serait averti par les crieurs du saint tribunal.

La reine fit, la veille, l'essai des riches habits qu'elle devait porter à cette grande solennité; car, malgré les sombres idées qui la préoccupaient, elle n'était pas insensible au désir de paraître encore belle aux yeux de ce peuple si fier de la beauté de sa reine. Le cœur des femmes est seul capable d'unir tant de faiblesse à tant de courage; mais qui voudrait les corriger d'un défaut qui ajoute tant de charme à leurs vertus?

Ce même soir, après avoir congédié ses femmes, et au moment de se mettre au lit, Marie-Louise voulut écrire à son père pour dissiper les inquiétudes qu'il pouvait conserver sur elle, et lui dire qu'elle portait religieusement le sachet bleu qu'il lui avait envoyé, mais qu'elle y attachait encore plus de prix comme souvenir qu'en qualité de préservatif. Puis elle lui fit le récit du trouble qu'elle avait éprouvé lors-

que le comte de Rébenac s'était vu obligé de lui remettre l'écrin devant le comte de Mansfeld; elle se complaisait un peu trop peut-être à lui peindre cette scène lorsqu'elle entendit marcher dans l'oratoire attenant à sa chambre.

A ce bruit de pas, une terreur subite s'empara de Marie-Louise, sa tête se renversa sur le dossier de son fauteuil, elle resta à demi-morte.

— Pourquoi trembler ainsi?... dit une voix qui fit tressaillir la reine. Pourquoi frémir de ma présence, quand je viens vous sauver malgré vous... quand je viens mettre à vos pieds mon crédit, ma vie et plus encore... mon honneur; car je ne puis, sans manquer à tous mes devoirs, à mes serments, trahir la mission que j'ai acceptée. Je dois obéir ou livrer ma tête au bourreau... mais obéir... c'est vous immoler, et je n'aurai jamais cet affreux courage... Ah! pour servir leur barbare politique, leurs atroces projets, il ne fallait pas vous voir, il ne fallait pas subir le pouvoir doux et fatal que vous exercez sur tout ce qui vous approche... et c'est lorsque je veux vous supplier de me laisser vous défendre contre le péril qui vous menace, lorsque je brave tous les supplices pour vous arracher à la mort, que vous refusez de me voir, que vous me réduisez à corrompre à prix d'or le gardien de cette porte. Ah! madame, est-ce ainsi que vous devez payer un dévouement sans bornes, un amour insensé qui vous rend l'arbitre...

— Ah! c'est trop m'insulter! s'écria la reine en faisant un effort pour se lever et appeler ses femmes... mais le comte de Mansfeld la retint avant que son bras ait pu atteindre la sonnette.

— Arrêtez, madame, dit-il; ne me faites pas l'injure de supposer qu'en pénétrant ici contre votre volonté, je veuille abuser de la situation où vous m'avez réduit. Non, madame; en me décidant à une démarche si hardie, je n'ai pensé qu'à vous et non à moi; mais, tout en jurant de me soumettre à vos moindres ordres, je n'ai pu me défendre de l'espoir d'attendrir votre cœur par l'excès d'un sentiment dévoué, fana-

tique, qui rend tous les sacrifices possibles... Vous, madame, si bonne, si indulgente pour tous ceux qui vous chérissent, ne seriez-vous injuste, méchante que pour moi?... Non, je ne puis le croire... vous me laisserez vous soustraire à un péril que je puis seul détourner de vous... Vous me permettrez de racheter votre vie par la mienne?

— Je ne saurais accepter un si grand sacrifice, reprit la reine avec dignité. S'il est vrai que mes ennemis demandent ma mort, s'il est vrai qu'ils aient trouvé dans un des nobles seigneurs de l'Allemagne l'assassin qui doit me frapper pour leur plaire, que puis-je contre l'arrêt de ce tribunal occulte?

— Vous confier à moi, accepter mon secours.

— Non, monsieur : ce serait vous perdre sans me sauver. Votre cour est riche en agents secrets, accoutumés à remplir de semblables missions, et qui répareraient bientôt les torts de votre pitié, en donnant à l'Autriche toutes les garanties que ma mort lui promet. Je ne m'abuse point : rien ne peut me soustraire à leur décret meurtrier, pas même la vengeance qu'en doit tirer ma famille.

— Détrompez-vous, madame : l'empereur, mon maître, n'a point de haine contre vous, et sans les raisons d'État qui l'obligent à maintenir l'hérédité de la couronne d'Espagne dans la maison d'Autriche, il ne s'armerait point contre vous.. Qu'il naisse un héritier de cette couronne... un descendant de Charles-Quint, et l'empereur d'Allemagne sera le premier à combattre pour l'affermir sur le trône d'Espagne. Mais, risquer de voir ce trône passer dans la maison de France, c'est ce que toutes les puissances d'Europe ne sauraient tolérer. Au nom du ciel, madame, épargnez-leur un crime. Eh quoi! pourriez-vous hésiter à vous soumettre aux lois de la destinée, à cette impérieuse nécessité qui vous absout d'avance de tout remords? Est-ce donc un si grand sacrifice que de vous laisser adorer, que de tenir des mains de votre esclave les rênes de cet empire prêt de vous échapper? Qui donc aurait le droit

de vous reprocher d'éviter le sort affreux qui vous attend? Serait-ce votre famille? Serait-ce ce roi dont l'ambition effrénée vous a livrée vivante au pouvoir d'un infirme? Ah! s'il était là, croyez-moi, il vous ordonnerait la pitié pour vous-même; il s'unirait à moi pour vous conjurer de vous confier à mon amour, à ma foi... Votre père lui-même vous supplierait d'exaucer ma prière... Mais que vois-je!... s'écrie le comte en se jetant aux pieds de la reine; vous pleurez... mes vœux, mon désespoir ont touché votre cœur... Vous vivrez, n'est-ce pas?... et vous vivrez pour moi!... Ces larmes me le promettent...

— Ces larmes... dit la reine en repoussant la main qui s'emparait de la sienne; ces larmes... sont pour mon père que je ne reverrai plus!!!

— Eh quoi! vous préférez?...

— Oui, monsieur, je préfère la mort à l'infamie, reprit la reine d'un ton calme.

Alors le comte de Mansfeld, humilié, irrité, se releva brusquement; et s'abandonnant à un torrent de reproches, de menaces, il alla jusqu'à laisser entendre que l'amour de l'ambassadeur de France était l'unique obstacle au sien...

Indignée d'un tel excès d'insolence, la reine allait tout braver pour se délivrer de la présence de M. de Mansfeld, lorsqu'on entendit une grande rumeur du côté de l'appartement du roi.

— On vient, s'écria Marie-Louise avec une joie amère... En vous trouvant ici à cette heure, on va me croire coupable, je serai perdue, monsieur le comte; mais vous aussi, car ne pensez pas que votre titre vous mette à l'abri de la colère du roi; ce qu'il n'oserait tenter contre vous, l'inquisition le fera; c'est elle qui venge ici les outrages faits à la royauté, c'est elle qui ne craint pas de terrasser l'innocent pour arriver jusqu'au coupable, c'est elle qui va me rendre à Dieu, et vous... à l'enfer.

— Nulle puissance ici ne peut m'intimider madame, dit froidement le comte; vous savez si je les gouverne; mais votre intérêt commande et j'obéis. Cet habit d'un de vos gardes,

ajouta-t-il en ouvrant son manteau, me permet de traverser le palais sans être reconnu, et le même secours qui m'a fait pénétrer jusqu'ici m'en fera sortir sans être vu de personne; ainsi ne craignez rien pour votre réputation : puissent tant de soins, de respect, mériter mieux de vous, madame, et vous décider à choisir entre l'amour du plus dévoué des hommes, ou la haine du plus implacable ennemi.

A ces mots, des pas précipités, des voix confuses se firent entendre; une des femmes de chambre de la reine frappa trois coups à sa porte en disant :

— Le roi se trouve mal, madame; il demande à voir Votre Majesté.

Et Marie-Louise, encore tremblante de la scène qui venait de se passer, courut aussitôt chez le roi.

LIX

Charles II était en proie à un violent accès de fièvre; son visage, d'ordinaire si pâle, était vivement coloré; ses yeux caves brillaient de tous les feux du délire, et cet état alarmant qui confondait la science de tous les docteurs du palais avait pour unique cause l'émotion éprouvée par le roi en apprenant l'accident arrivé à son nain. Il demandait à voir la reine pour la prier d'aller elle-même surveiller les soins qu'exigeait la fracture du bras de Louisillo, ne voulant croire qu'à ce qu'elle lui dirait sur le danger où il supposait que devait être son favori. La reine, après avoir essayé vainement de calmer l'inquiétude qui rendait le roi si malade, se détermina à faire apporter le pauvre nain avec toutes les précautions possibles.

A peine le roi l'eût-il vu qu'il se calma et tomba bientôt dans un profond assoupissement. La fièvre s'éteignit, les médecins déclarèrent que cette crise n'aurait aucune suite, et chacun se retira.

Cette indisposition subite avait jeté l'alarme ; la santé du roi était si faible qu'on le croyait toujours au moment de succomber. Aussi toute la cour et les ambassadeurs s'étaient-ils rendus de bonne heure au palais pour apprendre des nouvelles du roi.

Le comte de Rébenac arriva le dernier ; on remarqua ce peu d'empressement, et plus encore l'altération de ses traits, l'espèce d'agitation muette peinte dans ses regards et le sourire amer, signe de la colère concentrée qui faisait trembler ses lèvres.

La comtesse de Soissons s'était approchée de lui.

— Contraignez-vous mieux, lui disait-elle à voix basse ou nous sommes perdus.

Mais le comte ne l'écoutait point ; tout entier aux horribles pensées qu'elle avait jetées dans son âme, il souffrait la torture qu'un fanatique éprouve en voyant mutiler son idole.

— Non se disait-il, manquer à sa foi, à ses devoirs, écouter les vœux d'un traître, céder aux menaces d'un infâme... elle en est incapable. Non, cette femme a menti... l'homme qu'elle m'a fait voir cette nuit, sortant par cette porte secrète, ne venait point de chez la reine... ce n'était pas Mansfeld... J'ai été dupe d'une vision, d'un affreux stratagème. Mais le rapport de ce gardien... l'or dont ses mains étaient encore remplies... les aveux que la peur d'être poignardé lui a fait faire... ne sont-ce pas des preuves? Oh ! ciel ! que faut-il croire?...

Et le cœur accablé sous le poids d'atroces conjectures, combattu entre l'évidence des faits et les arguments plus persuasifs de sa foi en la vertu de la reine, M. de Rébenac sentait sa raison faiblir. S'accusant de soupçonner Marie-Louise d'hésiter à punir celui qui la calomniait dans son honneur par de fausses apparences, s'accusant aussi de se refuser à croire ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu ; passant de l'amour au mépris, de la rage à la pitié, et forcé de dévorer de telles impressions, de les cacher sous un masque de cour, Rébenac craignait à chaque instant de voir son courage l'abandonner,

Lorsque ses regards se portèrent sur le comte de Mansfeld, sa main se porta par un mouvement involontaire sur la garde de son épée; mais aussitôt la comtesse de Soissons, qui ne le quittait pas de vue, s'écria :

— Voici la reine !

En effet, Marie-Louise, pâlie par les différentes émotions de cette nuit cruelle, sortait de la chambre du roi ; sa voix calme et pure, la manière simple et gracieuse dont elle rassura la cour sur l'état de Charles II, tout en elle démentait l'agitation inséparable des remords. L'instinct du vrai agit alors si puissamment sur M. de Rébenac, que tous ses soupçons s'évanouirent; un bien-être général succéda tout à coup à l'oppression qui l'étouffait, à cette torture de cœur et d'esprit qui commençait à dépasser ses forces. Tout changea d'aspect à ses yeux ! la reine était remontée sur son piédestal, écartant les voiles ténébreux qui l'avaient un moment cachée ; et le fidèle était rendu aux joies de l'adoration.

Mais cet état de béatitude ne devait pas durer longtemps. On devine que madame de Soissons instruite de la visite nocturne du comte de Mansfeld chez la reine, ayant aidé par son crédit dans le palais à y faire pénétrer secrètement l'ambassadeur d'Autriche, devait faire servir cette intrigue à la venger des dédains du comte de Rébenac, et de la méfiance que lui témoignait la reine. C'est sous le prétexte d'un avis propice aux intérêts de la France, que la comtesse était venue dénoncer à M. de Rébenac le prétendu rendez-vous accordé, dit-elle, par Marie-Louise à l'ambassadeur d'Autriche. Afin de mieux vaincre les doutes que la haute estime de M. de Rébenac pour la reine devait lui opposer, elle lui avait proposé de juger par ses propres yeux de la vérité du fait, et l'avait conduit vers le garde vendu au comte de Mansfeld, certaine que les menaces de l'ambassadeur de France obtiendraient de cet homme tous les aveux qui devaient justifier sa feinte désolation.

Heureuse du succès de sa ruse, ne pensant qu'à saisir tou-

tes les occasions d'affermir dans l'esprit de M. de Rébenac l'idée du déshonneur de Marie-Louise, madame de Soissons poussa le bras du comte au moment où l'ambassadeur d'Autriche s'approcha respectueusement de la reine pour lui demander des nouvelles de la santé du roi ; elle lui fit remarquer la rougeur qui couvrit tout à coup le visage de Marie-Louise en entendant la voix de Mansfeld.

Il est certain que tout en elle décelait une vive émotion, et qu'elle avait peine à contenir le sentiment d'indignation qu'elle éprouvait à cette vue. Mais un cœur trop passionné pour n'être pas jaloux devait s'y tromper ; et M. de Rébenac frissonna comme à l'aspect d'un supplice dont on se croyait sauvé. Le désespoir, la rage qui se peignirent de nouveau dans ses yeux, alarmèrent madame de Soissons : elle lui recommanda tout bas la prudence. Il promit de dissimuler ce qu'il se contentait d'appeler son étonnement, en ajoutant avec un ton d'indifférence mal feinte, qu'il n'était chargé que de veiller aux intérêts de sa cour, et point du tout à la vertu des princesses françaises.

Cependant il était le seul qui n'allât point saluer Sa Majesté. La comtesse de Soissons lui en fit le reproche, et le força presque à la suivre lorsqu'elle vint parler à la reine.

— Nous avons pris une grande part à l'inquiétude de Votre Majesté, dit la comtesse, et à la mauvaise nuit que l'indisposition du roi lui a fait passer.

— En effet, j'ai craint un instant que la fièvre du roi ne prît un caractère dangereux ; mais elle s'est apaisée tout à coup. Il dort paisiblement, et j'espère qu'il sera en état de m'accompagner demain à Notre-Dame d'Atocha, répondit la reine en regardant le visage altéré de M. de Rébenac, et en s'étonnant de son silence. Puis, voyant qu'il ne s'empressait pas de le rompre, elle ajouta en s'adressant à lui :

— Comptez-vous, monsieur l'ambassadeur, expédier ce soir un courrier pour Versailles?

— Oh! non, madame; je craindrais trop d'affliger votre auguste famille en lui faisant connaître tous les soins qui ont occupé Votre Majesté cette nuit.

Cette réponse de M. de Rébenac fut accompagnée d'un regard, et dite d'un ton à faire trembler une reine coupable; mais elle n'excita dans celle qui l'écoutait qu'un sentiment d'indignation. Ses yeux se portèrent sur madame de Soissons, comme ceux d'un accusateur sur le vrai criminel. Tout à coup la complicité de Mansfeld et de la comtesse, les faux rapports de cette dernière à l'ambassadeur de France, se révélèrent à l'esprit de Marie-Louise. Incapable d'opposer la feinte à tant d'astuce et de perfidie, de dissimuler le profond mépris que lui inspiraient de si basses calomnies, et décidée à détruire l'impression qu'elles avaient produite, elle dit à M. de Rébenac, avec toute l'autorité d'une reine :

— Monsieur l'ambassadeur, j'ai des lettres importantes à envoyer au roi mon oncle; je vous invite à venir les prendre chez moi dans deux heures!

L'ordre était positif, M. de Rébenac s'inclina en signe de soumission, son cœur battit d'impatience en pensant à l'entretien qui allait dissiper ses soupçons ou les changer en certitude.

Hélas! pourquoi, tout au sentiment qui le dominait, n'a-t-il pas remarqué la pâleur livide qui couvrit les traits de madame de Soissons en entendant l'ordre qui allait renverser l'édifice élevé par sa haine, son ambition et sa jalousie? Pourquoi n'a-t-il pas songé à tromper l'orgueil outragé d'une femme vindicative, accoutumée au vice comme à l'impunité? Comment n'a-t-il pas deviné que de tous les poisons celui de la calomnie était le plus sûr, le plus atroce, et que celle qui le distillait avec tant d'habileté ne se refuserait pas le plaisir de les employer tous au succès de sa vengeance?

— Et vous irez, avec une lâche complaisance, écouter les fables qu'elle va inventer pour vous prouver que ce que vous

avez vu est un rêve? dit madame de Soissons à M. de Rébenac, du ton de l'ironie la plus amère.

— Oui, répondit-il, je veux savoir tout ce qu'une femme peut imaginer pour se justifier d'un fait dont personne n'oserait l'accuser tout haut... je veux savoir...

— Vous me faites pitié, interrompit la comtesse avec l'accent d'une colère étouffée. Allez, allez subir tous les éblouissements de la faiblesse; allez lui demander pardon d'en avoir cru vos yeux. Je m'attends à tout ce qu'un si fol aveuglement peut produire... mais n'espérez pas nous en rendre victimes...

A ces mots, madame de Soissons s'éloigna rapidement.

La reine ayant répondu avec sa grâce ordinaire aux sollicitudes de sa cour sur la santé du roi, rentra, suivie de la duchesse d'Albuquerque dans son cabinet, et chacun se retira.

LX

Deux heures après l'ambassadeur de France se disant muni des dépêches importantes, faisait demander à la reine l'honneur d'un moment d'audience. Il était attendu, et madame del Fresno s'empressa de l'annoncer. Ce ne fut pas sans remarquer l'état violent que tous les efforts du comte ne parvenaient point à dissimuler, et cette fièvre de terreur et d'espoir qui lui causait un tremblement invincible.

Qu'allait-il trouver? La confirmation de la chute de l'ange ou la honte, le remords d'avoir été lui-même le jouet d'un horrible complot, d'avoir outragé par une crédulité stupide la femme la plus pure, la reine la plus vertueuse qui ait jamais honoré le trône? Il n'est pas de cœur noble et passionné pour qui une semblable alternative ne fût la plus cruelle de toutes les tortures.

En entrant dans le cabinet de la reine, il la vit assise près d'une table à écrire, sur laquelle se trouvaient plusieurs li-

vres français; elle en tenait un à la main qui resta ouvert sur ses genoux. A quelque distance, près d'une des fenêtres donnant sur la cour du palais, était la duchesse d'Albuquerque, travaillant à une riche tapisserie. M. de Rébenac s'était flatté d'obtenir une audience particulière; la présence de la camarera-mayor le déconcerta.

C'est pour éviter une explication difficile, une justification impossible, pensa-t-il, qu'elle veut rendre la duchesse témoin de notre entretien; mais à quoi bon ce moyen d'éluder un fait incontestable. Éviter d'en parler, n'est-ce pas l'avouer?

M. de Rébenac se perdait dans ces suppositions, lorsque la reine lui fit signe de s'approcher d'elle. Le comte, s'imaginant que la présence de la duchesse d'Albuquerque l'obligeait à donner pour motif à cette audience particulière un intérêt politique, commença par instruire la reine de la triste nouvelle qu'il venait de recevoir par un courrier extraordinaire; il donna d'une voix oppressée quelques détails sur la chute du roi d'Angleterre, et ajouta :

— La France espère, madame, que Votre Majesté, touchée des malheurs d'un souverain qui a l'honneur d'être son proche parent, voudra bien se joindre au roi mon maître pour l'aider à ressaisir sa couronne.

— Je suis d'autant plus affligée des revers du roi d'Angleterre, monsieur le comte, répondit Marie-Louise en soupirant, qu'on ne me laissera pas le temps de lui porter secours; et pourtant le ciel sait qu'en obtenant du roi mon époux de s'unir à mon oncle pour soutenir dans cette cause celle de la royauté et de la religion, j'aurais cru obéir à l'ombre de ma mère; mais, dans ma malheureuse famille, celui qui perd son trône n'est pas le plus à plaindre. La reine à laquelle on veut ravir l'honneur avant d'attenter à sa vie a plus de droits encore à la pitié, à la protection des âmes honnêtes. Ne le pensez-vous pas, monsieur le comte? ajouta la reine en fixant sur M. de Rébenac un regard pénétrant. Ne pensez-

vous pas que celui qui se rend complice, par sa crédulité injurieuse, des crimes de la perfidie, qui donne par sa foi toutes les formes de la réalité à des calomnies, qui en croit la délation, les apparences accusatrices plutôt que sa propre estime pour l'accusée, et qui ne craint pas d'ajouter à tous les maux qui l'accablent l'affreuse idée de passer pour coupable, est plus barbare encore?

— Que devenir, ô ciel! que répondre? dit le comte d'une voix à peine articulée, et en montrant des yeux la duchesse d'Albuquerque.

— Parlez sans crainte. J'ai dû confier à madame l'infâme démarche du comte de Mansfeld, reprit la reine en montrant la duchesse; j'ai dû faire chasser par elle le garde vendu à l'ambassadeur d'Autriche, et sans lequel il n'eût jamais pénétré furtivement chez moi. Ah! si la guerre, la mort de plusieurs milliers d'hommes ne devaient être le résultat de ma plainte au roi, je l'aurais déjà faite. Mais, monsieur, il me suffit d'avoir échappé aux indignes menées de mes ennemis, d'être sortie de leurs piéges sans souillure, et de mériter leur ressentiment par mon courage. Voilà, monsieur, ce que j'ai voulu vous dire, non pour me justifier à vos yeux, ce soin serait, j'espère, inutile, mais pour vous donner les moyens de répondre à mon père, si jamais le bruit de ces complots atroces arrivait jusqu'à lui.

En écoutant ces paroles, que l'accent de la vérité rendait encore plus frappantes, M. de Rébenac resta confondu. Honteux d'avoir pu se laisser abuser par des rapports trompeurs, par les assurances d'une bouche accoutumée au mensonge... Et sa seule excuse, l'excès de son amour, il ne pouvait la faire valoir...

— Pardon, pardon, madame, dit-il en n'osant lever les yeux... J'obéirai... à Votre Majesté... Jamais... tant que je vivrai, nul n'osera... flétrir d'un mot... la pureté de...

Il ne put achever.

Marie-Louise le voyant prêt à succomber à son trouble, à ses remords, l'engagea à s'asseoir sur le pliant qui était près de son fauteuil; et, voulant porter la conversation sur un sujet moins douloureux, elle lui montra la gravure du livre qu'elle tenait : c'était le dernier ouvrage de Racine, cette tragédie d'*Esther*, qui faisait les délices de la cour de France, et que Madame avait envoyée à sa belle-fille pour lui donner sa part dans les nobles plaisirs des princesses françaises.

— Que ces vers sont gracieux, dit la reine, en s'en faisait la triste application :

Ma vie à peine a commencé d'éclore,
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

Alors M. de Rébenac, emporté par la situation, et continuant le chœur, dit vivement :

Le Dieu que nous servons, est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

Et la camarera-mayor, qui comprenait assez mal les vers français, se crut obligée de vanter ceux-là.

Ce moyen de s'entendre, sans s'exposer à l'indiscrétion de la duchesse, étant offert par la reine, M. de Rébenac s'en servit avec empressement pour traduire tous les sentiments qu'il n'aurait osé exprimer. La reine apprit ainsi le repentir, la profonde douleur qu'il ressentait de l'avoir offensée en prêtant foi au discours de l'*impie*.

Ces beaux vers adressés à la divinité allaient trahir une adoration coupable; lorsque fuyant le danger attaché à de si douces révélations, la reine se leva et dit au comte l'heure fixée pour la cérémonie qui devait avoir lieu le lendemain.

— Vous y viendrez prier pour moi, j'espère, ajouta-t-elle

avec cette grâce impérative qui a toute l'autorité d'un ordre. Un seul regard y répondit, mais ce regard disait : — Ah ! vous n'en doutez pas !

A la fin de chaque audience donnée à un ambassadeur, la reine lui offrait sa main à baiser, c'était l'usage. Marie-Louise parut cette fois hésiter à s'y soumettre. M. de Rébenac la salua, et se retira sans revendiquer cette faveur, plus heureux sans doute de se la voir refusée par scrupule, que de l'avoir obtenue sans trouble.

LXI

Le roi, toujours languissant, mais remis de son indisposition, vint prendre la reine le 9 février 1689 à midi pour la conduire à Notre-Dame d'Atocha, où toute la noblesse et le peuple de Madrid l'attendaient pour entonner le *Te Deum* et remercier le Seigneur de leur avoir conservé une si bonne reine.

Jamais Marie-Louise n'avait été plus belle. Les rares et faibles traces de sa maladie avaient complétement disparu. Le plaisir d'entendre les acclamations des Espagnols répandait sur ses traits si nobles une expression ravissante, et l'éclat de sa parure ajoutait encore un prestige de plus à tous ceux qui en faisaient alors la plus belle des reines de toute l'Europe.

Avec quelle émotion elle entra dans ce temple dont les voûtes retentissaient des chants de la reconnaissance publique ! De quelle pieuse fierté elle se sentit saisie en voyant tout ce peuple rendre grâce à Dieu de l'avoir sauvée ! Pour la première fois, son cœur s'abandonna à l'ivresse de la royauté ! Pour la première fois elle oublia la contrainte, les tourments attachés à sa chaîne dorée ; enfin elle recueillait le fruit de ses bienfaits, la récompense due à tous ses sacrifices. Sans se l'avouer, sans le savoir même, elle savourait la plus grande félicité dont le ciel puisse enivrer un cœur de femme, celle

de s'entendre bénir par un peuple entier devant l'homme dont elle est adorée !

La cause, l'éclat, la pompe sacerdotale de cette cérémonie éblouissaient les yeux et le cœur de Marie-Louise au point de la rendre insensible à la présence du comte de Mansfeld et de madame de Soissons, qui, placés tous deux à peu de distance du trône élevé à la droite de l'autel, observaient les moindres impressions qui se peignaient sur le front de la reine. A ses regards brillants de joie et de reconnaissance, à la sérénité répandue sur les traits du comte de Rébenac, Mansfeld et sa complice devinèrent sans peine qu'un mot de la reine avait suffi pour la justifier dans l'esprit de l'ambassadeur de France. Mais ce mot n'avait pu être dit sans dénoncer la conduite et les projets de Mansfeld, sans les livrer à la colère de Louis XIV. La lutte était engagée; il en fallait sortir victorieux, quels que fussent les moyens à employer pour réussir. A cette infâme raison d'État s'en joignait une plus implacable encore. Les cœurs vicieux ne croient pas à l'amour innocent, et Mansfeld ne douta point, en voyant M. de Rébenac rendu si vite au calme, à la confiance, que la reine n'eût opéré ce changement subit par un coupable sacrifice. C'en fut assez pour rallumer dans l'âme perverse de Mansfeld tous les feux de la haine. L'arrêt, un moment suspendu, fut lancé de nouveau, et c'est lorsque le temple retentissait des chants religieux, organes de la reconnaissance publique, lorsque des voix d'anges s'élevaient vers la Divinité pour la remercier de la résurrection de la reine d'Espagne, que le démon du meurtre et de l'envie prononçait sa sentence.

Il y eut spectacle et bal le même soir au palais. La reine-mère voulut que Marie-Louise s'y montrât dans la parure nouvelle qu'elle lui avait commandée. C'était une robe de moire bleu de ciel, brodée en perles fines. Le collier de turquoises qui accompagnait ce présent faisait ressortir l'éclat du beau teint de Marie-Louise, et ses beaux cheveux noirs tombant

sur ses blanches épaules donnaient à la noblesse de son maintien quelque chose de mélancolique qui ajoutait encore à sa grâce. Enfin, jamais elle n'avait été plus séduisante, et peut-être aussi jamais plus heureuse de le paraitre.

On servit à Leurs Majestés un souper splendide ; mais le roi seul goûta à quelques mets, la reine était encore au régime de lait ordonné par ses docteurs.

On apporta le nain Louisillo au dessert, car malgré le mal que devait lui causer le moindre mouvement, le roi ne pouvant supporter l'idée d'une fête sans Louisillo, il fallait, en dépit de ses souffrances, qu'il égayât le roi par ses bons mots ou l'intéressât par ses prédictions. Ces bouffons de cour se donnaient alors des airs d'oracles. Soit que leur esprit malin et observateur leur donnât souvent les moyens de deviner les pensées les plus secrètes et les événements qui en devaient résulter, soit que le hasard secondât souvent la prérogative qu'ils avaient de tout dire, ils étaient généralement redoutés des porteurs de secrets, tels que les amants ou les conspirateurs

A peine le petit fauteuil de Louisillo fut-il posé sur la table, que le nain, déployant le bras qu'il n'avait point en écharpe, s'écria d'un ton tragique :

— O fête dérisoire !... ô banquet funèbre !... ô rires sacrilèges !... cessez ces accords délirants... éteignez ces lustres profanes... couvrez de crêpes funéraires ces riches ornements... ces tableaux amoureux... Que la pâle lueur des cierges remplace ces mille clartés... Cachez ces sourires offensants, ces regards brillants, sous le deuil et les larmes...

— Eh ! que nous dis-tu là ? interrompit le roi avec impatience ; je t'ai fait venir pour nous amuser, et non pour nous attrister par tes folies. Ce maudit accident aurait-il changé ton caractère ? où voudrais-tu te venger sur nous de ta maladresse ?... Allons ; chante-nous quelques refrains joyeux en l'honneur de la convalescence de ma reine.

— Que je chante... reprit le nain d'un air d'indignation ;

que je chante... quand je souffre le martyre? Ah! voilà bien une fantaisie royale!... Eh bien, oui, je chanterai pour vous obéir... Et puisque Votre Majesté l'exige, je chanterai une chanson de circonstance.

Alors il entonna un *De Profundis*.

La reine pâlit. Une impression indéfinissable la fit frissonner; elle porta brusquement ses yeux sur le comte de Rébenac. La même pâleur couvrait son visage; le même frisson agitait ses membres. On aurait dit qu'il ressentait le contre-coup de tout ce que la folie du nain faisait éprouver à Marie-Louise.

Enfin le roi, mécontent de Louisillo, se leva pour le faire taire, et donna l'ordre de le rapporter dans son lit.

— Ah! sire, s'écria le nain avec douleur, permettez-moi, avant de m'éloigner, de baiser la main de notre belle reine.

— Non, tu ne mérites pas cette faveur, répond le roi d'un ton sévère...

— Oh! ne me la refusez pas, reprend Louisillo en pleurant; laissez-moi lui répéter qu'elle n'a pas de plus dévoué serviteur que le pauvre Louisillo; qu'il voudrait pouvoir donner sa vie pour ajouter quelques jours de plus à la sienne... qu'il va prier pour elle... et que...

En ce moment un bruit effroyable, causé par la chute d'un immense candélabre qui éclairait le fond de la salle, et près duquel se trouvait le comte de Mansfeld, attira l'attention générale. Quelques personnes, atteintes par les branches du candélabre tombé, réclamaient des soins : on ne s'occupa plus que d'elles. Le roi et la reine leur donnèrent des marques du plus vif intérêt, et cet accident termina tristement la fête.

LXII

La nuit même, la reine fut prise de violentes convulsions, accompagnées de vomissements. Ses femmes, questionnées

par les médecins de la cour, affirmèrent que la reine n'avait pris qu'une jatte de lait en se mettant au lit. Ce lait, mêlé de miel, avait été préparé, comme il l'était chaque soir, par une de ses femmes de chambre.

Le danger où tomba tout à coup Marie-Louise jeta l'alarme dans le palais. Le mot de poison se disait tout bas, mais se répétait de bouche en bouche. Il parvint aux oreilles du roi, qui en éprouva une terreur au moins aussi vive pour lui que pour la reine. Se voyant déjà écrasé sous le poids de la colère de Louis XIV, il donna l'ordre de ne point laisser pénétrer dans le palais l'ambassadeur de France, et il se rendit auprès de la reine, bien décidé à ne la point quitter tant qu'elle serait en danger. Mais le courage de Charles II ne tint pas contre la vue de si horribles souffrances; dès le second jour on fut obligé de le reporter évanoui dans sa chambre, où son confesseur et ses médecins le retinrent par force.

Pendant ce temps, tous les secours ayant échoué, même le contre-poison envoyé par Monsieur à sa fille, et l'état de la reine laissant peu d'espérance, l'archevêque de Tolède fut appelé auprès d'elle pour la bénir et recevoir sa confession.

On présume que le saint homme employa toute son éloquence à convaincre la reine des malheurs qu'il résulterait pour l'Espagne et la France si elle persistait à laisser croire qu'elle succombait à la trahison de ses ennemis. Sans doute il l'engagea à sacrifier les intérêts de cette vie mortelle aux soins pieux, à tous les renoncements qui devaient lui assurer la vie du ciel, car elle offrit dès ce moment l'exemple d'une résignation angélique.

Il est des situations, des supplices de cœur que nulle expression ne peut rendre. M. de Rébenac, hors de lui, soutenu seulement par la colère de se voir d'heure en heure refuser l'entrée du palais; et décidé à mourir plutôt que de renoncer à recevoir les plaintes, les ordres, les adieux de Marie-Louise, écrivit au roi dans des termes si injurieux, si menaçants qu'il

voulait à l'instant même juger par ses propres yeux de l'état de la reine, pour en rendre compte à son maître; il articula si nettement qu'il prendrait un nouveau refus pour l'aveu d'un empoisonnement (1), qu'il reçut enfin la permission si souvent et si vainement réclamée.

L'excès du malheur donne une force desespérée qui rend presque insensible (2), c'est à cette excitation fébrile que M. de Rébenac dut ne pas succomber à l'aspect déchirant du tableau qui l'attendait.

D'abord, l'attitude des gardes du palais le frappa. Ils étaient consternés. S'interrogeant des yeux, ils observaient un religieux silence. Attentifs au moindre bruit qui se faisait entendre du côté des appartements de la reine, ils se précipitaient aussitôt pour en savoir la cause. Puis ils revenaient tristement à leur place, sans oser se communiquer leur pensée sur ce que la physionomie lugubre des gens qui sortaient de chez la reine leur faisait supposer. C'était plus que l'accablement où plonge un grand malheur; c'était la terreur muette qu'inspire un grand crime.

En traversant la galerie, M. de Rébenac rencontra le marquis d'Astorga qui reconduisait le confesseur de la reine.

— C'est un ange qui remonte au ciel, disait le prêtre. Faites que rien ne trouble son ascension, ajouta-t-il en portant les yeux sur l'ambassadeur de France.

— Une si sainte résignation, dit le marquis, ne lui méritera-t-elle point du ciel quelque adoucissement à ses horribles souffrances.

(1) Le comte de Mansfeld et le comte d'Oropeza sont soupçonnés l'un et l'autre d'avoir été les auteurs de la mort de Marie-Louise, et prennent peu de soins de s'en justifier. (Mémoires de Torcy.)

(2) « La passion de Rébenac n'a point fait de tort à notre jeune reine d'Espagne; c'est le comte de Mansfeld, au nez pointu, qui l'a empoisonnée. »

(Fragments historiques de la princesse Charlotte de Bavière, Madame.)

— Elles sont calmées ; Dieu a pris pitié du martyre, répliqua l'archevêque ; qu'il soit loué !

En cet instant, la marquise del Fresno vint au-devant de M. de Rébenac, qui, chancelant, n'osait franchir la porte qu'un page tenait entr'ouverte.

— Du courage, dit la marquise, en prenant le bras du comte, et en soulevant un coin de la portière en tapisserie, qui lui cachait encore l'intérieur de la chambre royale. Les moments sont précieux, elle veut vous parler.

Alors, M. de Rébenac, se laissant guider par la marquise, se trouva bientôt à peu de distance du lit de la reine.

Ses yeux fixés sur elle, il la regardait sans la voir. Il ne reconnaissait point dans ce visage inanimé, ces regards éteints, ces lèvres livides, la femme resplendissante de jeunesse et de beauté qu'il avait vue deux jours auparavant, l'emporter en fraîcheur et en éclat sur les plus séduisantes femmes de sa cour. Cette chambre dont les fenêtres, recouvertes d'épais rideaux, ne laissaient pénétrer qu'une lumière sombre ; l'espèce d'isolement où se trouvait la malade, que les femmes de sa cour et même celles de son service tremblaient d'approcher, tant chacune d'elles redoutait d'être interrogée sur la cause des souffrances de la reine, et de se voir compromise dans les recherches qui seraient faites à sa mort ; tout pénétrait l'âme de M. de Rébenac d'un effroi mortel, d'une pitié déchirante. Couvert d'une sueur froide, il restait là immobile, comme anéanti sous le poids de ses impressions.

En le voyant entrer, la camarera-mayor s'était retirée discrètement dans le fond de la chambre, et la petite Elvire s'était enfuie en pleurant dans le cabinet des filles d'honneur.

La reine alors, levant avec peine sa main tremblante dont l'effet du poison corrosif avait fait tomber les ongles, fit signe au comte de venir près d'elle ; il se prosterna aux pieds du lit ; mais elle lui dit d'une voix à peine articulée de s'approcher davantage pour qu'il pût l'entendre. Il se releva

aussi mourant qu'elle, et ne pouvant proférer un mot. A la vue de ce beau visage déjà frappé de mort, de ces regards ternis par la souffrance, de ces lèvres sans couleur qui s'entr'ouvaient avec peine pour exhaler quelques plaintes déchirantes ou prononcer quelques douces paroles, M. de Rébenac sentit sa respiration s'arrêter et crut un moment que le ciel touché de son supplice, allait y mettre fin : mais la voix de la reine le ranima.

— Dieu le veut ainsi, dit-elle, vos soins ont été vains, ne le regrettez pas... J'étais si malheureuse !... Mais cette mort peut amener d'affreux événements... et je compte sur votre sagesse... sur votre dévouement... pour empêcher les malheurs qui en doivent naître...

— C'est trop exiger, madame, répond le comte d'une voix tremblante, après vous... je le sens, Dieu me fera la grâce de...

— Ah! si je vous suis chère, interrompit la reine... vous vivrez pour me justifier des calomnies que mes assassins vont répandre. Vous vivrez pour consoler mon père, ma famille, par le récit de mes derniers moments... Vous leur direz que nuls remords, nul ressentiment, n'ont troublé mon agonie... que je suis morte en pardonnant à ceux qui m'ont vouée... à la vie la plus affreuse... comme à ceux... qui m'en ont délivrée... si criminellement.

Et la reine laissa tomber sa tête sur l'oreiller, comme épuisée par un si grand effort.

— Avoir connu vos ennemis, s'écria Rébenac, avec l'accent du désespoir; avoir su leurs affreux complots, et n'avoir pu vous sauver... Ah! qui pourrait vivre, madame, sous le poids d'un tel reproche.

— Je sais tout ce que vous avez fait pour détourner le coup qui me frappe; mais la trahison devait l'emporter sur les efforts, les soins du zèle... le plus... tendre... Oui, je le sais... ajoute la reine dans une sorte d'égarement... je sais... ce que vous éprouvez pour moi... les regrets qui vous dévorent...

Ah! si j'ai bien lu dans votre âme... Enfin, si... vous... m'aimez... vous obéirez à mes derniers vœux... Vous resterez pour les accomplir.

— Vous le savez? s'écria Rébenac, ivre de joie et de douleur. Vous savez que depuis le jour où je vous ai admirée pour la première fois, vous êtes l'arbitre de mon sort. Vous savez que vous étiez ma vie, et vous exigez...

— Oui, je l'ordonne, interrompit Marie-Louise... Vous me survivrez pour m'aimer encore... et vous bénirez la mort qui me permet de vous parler ainsi... d'oser vous demander... ce que vivante, il eût fallu vous défendre... Ah! ne me plaignez pas de quitter la terre..... qui sait ce qu'une destinée si fatale m'y réservait..... qui sait le trouble qu'un amour si noble, si désintéressé, pouvait porter dans mon âme..... Dieu me sauve peut-être en m'appelant à lui...

— Se peut-il! s'écria Rébenac en tombant à genoux. Quoi! votre cœur aurait été ému?...

— Arrêtez, dit la reine d'un ton imposant, respectez la sainteté de ces derniers moments. Songez que c'est le pied dans la tombe que je vous parle... et que vous n'aimez déjà plus qu'un fantôme... Résignez-vous à ma mort comme je m'y résigne moi-même .. empêchez qu'on ne la venge... et gardez-moi, dans vous... un ami qui la pleure longtemps... Tenez, ajouta Marie-Louise en donnant sa main à baiser au comte, jurez sur cette main de maintenir de tout votre pouvoir la paix entre la France et l'Espagne... de calmer le ressentiment de mon père... du roi mon oncle, en leur disant que je meurs... d'une mort naturelle... que vous m'avez vue leur sourire à ma dernière heure... Oui, je le sens... un calme inespéré succède à mes douleurs... Pourquoi ces cris... ces sanglots?... Je ne souffre plus, vous dis-je... Ah! ne me plaignez pas... Je ne quitte point... d'enfant... et je vais rejoindre... ma mère!...

Une horrible contraction de la main que tenait M. de Rébe-

nac, lui apprit que la reine expirait. Il tomba évanoui. Au bruit que fit sa chute, la duchesse d'Albuquerque et les femmes du service de la reine accoururent.

— Elle est morte! s'écria la marquise del Fresno!...

Au même instant, le comte de Charni se précipita dans la chambre, baisa la main glacée de sa nièce, et s'empara du corps inanimé de son ami pour le transporter hors du palais.

A force de secours, M. de Rébenac revint à la vie.

Deux jours après, lorsque M. de Charni lui rappela l'obligation où était l'ambassadeur de France d'aller jeter de l'eau bénite sur le cercueil de la reine, M. de Rébenac fit signe qu'il était prêt à le suivre. Son valet de chambre l'aida à revêtir son habit de cérémonie sans que son maître parût y faire attention. Ce fut avec la même apathie, le même silence, qu'il accompagna son ami au palais du roi; mais arrivé à la chapelle ardente, lorsqu'ébloui par la pompe de cette représentation funèbre, il reçut le goupillon des mains de l'archevêque de Tolède, le comte de Rébenac leva sur le prêtre un regard stupide; puis s'approchant du sarcophage, il l'aspergea en riant.

Le malheureux n'avait plus sa raison (1).

(1) Il la recouvra peu de temps après pour écrire à Louis XIV la lettre qui parut parmi les notes diplomatiques que le gouvernemen publia, et où nous avons puisé quelques détails sur cette fin tragiqu M. de Rébenac, inconsolable, refusa, à son retour à Paris, l'ambassad de Turquie. Dangeau dit, t. II, p. 181 de ses Mémoires : « Le roi a ét satisfait des raisons de M. de Rébenac et le dispense de l'ambassad de Constantinople. »

FIN

Imprimerie de Poissy — S. Lejay et Cie

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

AMÉDÉE ACHARD

	vol.
BRUNES ET BLONDES	1
LES CAMPAGNES D'UN ROUÉ	1
LA CHASSE ROYALE	2
LES DERNIÈRES MARQUISES	1
ENTRE LE BAL ET LE BERCEAU	1
LA FAMILLE AUBERNIN	1
LES FEMMES HONNÊTES	1
LES FILLES DE JEPHTÉ	1
MADAME ROSE	1
MARCELLE	1
LES MISÈRES D'UN MILLIONNAIRE	1
NELLY	2
L'OMBRE DE LUDOVIC	1
PARISIENNES ET PROVINCIALES	1
LES PETITS-FILS DE LOVELACE	1
LES RÊVEURS DE PARIS	1
LA ROBE DE NESSUS	1
LE ROMAN DU MARI	1
LA SABOTIÈRE	1
LA TRAITE DES BLONDES	1

A. ASSOLANT

GABRIELLE DE CHÊNEVERT	1

X. AUBRYET

LA FEMME DE 25 ANS	1

ÉMILE DE GIRARDIN

ÉMILE	1

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

LA CANNE DE M. DE BALZAC	1
CONTES D'UNE VIEILLE FILLE	1
LA CROIX DE BERNY (*en société avec Th. Gautier, Méry et Jules Sandeau*)	1
IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR	1
LE LORGNON	1
MARGUERITE	1
M. LE MARQUIS DE PONTANGES	1
NOUVELLES	1
POÉSIES COMPLÈTES	1
LE VICOMTE DE LAUNAY. Lettres parisiennes. *Edition complète*	4

LÉON GOZLAN

LE BARIL DE POUDRE D'OR	1
LA COMÉDIE ET LES COMÉDIENS	1
LE NOTAIRE DE CHANTILLY	1

MÉRY

UN AMOUR DANS L'AVENIR	1
ANDRÉ CHÉNIER	1
L'ASSASSINAT — UNE NUIT DU MIDI	1

MÉRY (*suite*)

	vol.
LE BONNET VERT	1
UN CARNAVAL DE PARIS	1
LA CHASSE AU CHASTRE	1
LE CHATEAU DE LA FAVORITE	1
LE CHATEAU DES TROIS TOURS	1
LE CHATEAU VERT	1
LA CIRCÉ DE PARIS	1
LA COMTESSE HORTENSIA	1
UNE CONSPIRATION AU LOUVRE	1
LA COUR D'AMOUR	1
UN CRIME INCONNU	1
LES DAMNÉS DE L'INDE	1
DEBORA	1
LE DERNIER FANTOME	1
LES DEUX AMAZONES	1
UNE HISTOIRE DE FAMILLE	1
UN HOMME HEUREUX	1
LA JUIVE AU VATICAN	1
UN MARIAGE DE PARIS	1
MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS	1
MARTHE LA BLANCHISSEUSE — LA VÉNUS D'ARLES	1
M. AUGUSTE	1
LES MYSTÈRES D'UN CHATEAU	1
LES NUITS ANGLAISES	1
LES NUITS ESPAGNOLES	1
LES NUITS ITALIENNES	1
LES NUITS PARISIENNES	1
LE PARADIS TERRESTRE	1
SALONS ET SOUTERRAINS DE PARIS	1
TRAFALGAR	1
LE TRANSPORTÉ	1
URSULE	1
LA VIE FANTASTIQUE	1

CHARLES MONSELET

LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES	1
LA FRANC-MAÇONNERIE DES FEMMES	1
LES MYST. DU BOULEV. DES INVALIDES	1

PAUL PERRET

LA BAGUE D'ARGENT	1
LES BOURGEOIS DE CAMPAGNE	1
HISTOIRE D'UNE JOLIE FEMME	1
LE PRIEURÉ	1
VIOLANTE	1

AUR. SCHOLL

SCÈNES ET MENSONGES PARISIENS	1

A. SECOND

A QUOI TIENT L'AMOUR	1

***Le Catalogue** complet sera envoyé* franco *à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE. — 20540-1.